THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Édition, augmentée.

TOME SEPTIÈME.

M. DCC. LXXVI.

TABLE
DES
PIECES

Contenues dans ce septième volume.

PRÉFACE *de l'éditeur.* . Page 3

Au lecteur. 8

Acteurs. 10

AGÉSILAS, *tragédie.* 11

Préface de l'éditeur. 109

Au lecteur. 113

Acteurs. 116

ATTILA, *tragédie.* 117

Préface de l'éditeur. 199

Acteurs. 210

BERENICE, *tragédie de Racine.* . 211

Xiphilinus ex dione in Vespasiano. . . 293

Acteurs. 294

BERENICE, *comédie héroïque de Corneille.* 295

Fin de la table.

AGÉSILAS,

TRAGÉDIE.

1666.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

AGESILAS n'eſt guère connu dans le monde que par le mot de Deſpréaux.

J'ai vu l'Agéſilas ; hélas !

Il eut tort ſans doute de faire imprimer dans ſes ouvrages, ce mot qui n'en valait pas la peine ; mais il n'eut pas tort de le dire. La tragédie d'Agéſilas eſt un des plus faibles ouvrages de Corneille : le public commençait à ſe dégoûter. On trouve dans une lettre manuſcrite d'un homme de ce tems-là, qu'il s'éleva un murmure très-déſagréable dans le parterre, à ces vers d'Aglatide.

Hélas ! . . . je n'entends pas des mieux,
Comme il faut qu'un hélas s'explique ;
Et lorſqu'on ſe retranche au langage des yeux,
Je ſuis muette à la replique.

Ce même parterre avait paſſé dans la piéce d'Othon, des vers beaucoup plus repréhenſibles, en faveur des beautés des premières ſcènes ; mais

il n'y avait point de pareilles beautés dans Agéſilas : on fit ſentir à Corneille qu'il vieilliſſait. Il donnait un ouvrage de théatre preſque tous les ans, depuis 1625. Si vous en exceptez l'intervalle entre Pertharite & Œdipe, il travaillait trop vîte, & était épuiſé. Plaignons le triſte état de ſa fortune, qui ne répondait pas à ſon mérite, & qui le forçait à travailler.

On prétend que la meſure des vers qu'il employa dans Agéſilas, nuiſit beaucoup au ſuccès de cette tragédie. Je crois, au contraire, que cette nouveauté aurait réuſſi, & qu'on aurait prodigué les louanges à ce génie ſi fécond & ſi varié, s'il n'avait pas entiérement négligé dans Agéſilas, comme dans les piéces précédentes, l'intérêt & le ſtyle.

Les vers irréguliers pourraient faire un très-bel effet dans une tragédie ; ils exigent à la vérité un rithme différent de celui des vers alexandrins & des vers de dix ſillabes ; ils demandent un art ſingulier : vous pouvez voir quelques exemples de la perfection de ce genre dans Quinault.

Le perfide Renaud me fuit ;
Tout perfide qu'il eſt, mon lâche cœur le ſuit.
Il me laiſſe mourante, il veut que je périſſe.
Je revois à regret la clarté qui me luit.

L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon ſupplice. &c. &c.

Toute cette ſcène bien déclamée remuera les cœurs autant que ſi elle était bien chantée; & la muſique même de cette admirable ſcène n'eſt qu'une déclamation notée.

Il eſt donc prouvé que cette meſure de vers pourrait porter dans la tragédie une beauté nouvelle dont le public a beſoin pour varier l'uniformité du théatre.

Le lecteur doit trouver bon qu'on ne faſſe aucun commentaire ſur une piéce qu'on ne devrait pas même imprimer : il ſerait mieux, ſans doute, qu'on ne publiât que les bons ouvrages des bons auteurs ; mais le public veut tout avoir, ſoit par une vaine curioſité, ſoit par une malignité ſecrète, qui aime à repaître ſes yeux des fautes des grands hommes.

La tragédie d'Agéſilas eſt à la vérité très-froide, & auſſi mal écrite que mal conduite. Il y a pourtant quelques endroits où on retrouve encore un reſte de Corneille. Le roi Agéſilas dit à Lyſander ;

En tirant toute à vous la ſuprême puiſſance,
Vous me laiſſez des titres vains.
On s'empreſſe à vous voir, on s'efforce à vous plaire ;

On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère ;
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du vôtre est un lieu désolé.
Général en idée, & monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrais-je faire cas,
S'il les fallait porter, moins comme Agésilas,
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reste des humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?
Si vous m'avez fait roi, Lysander, je veux l'être.
Soyez-moi bon sujet, je vous ferai bon maître ;
Mais ne prétendez plus partager avec moi
Ni la puissance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
Laissez discerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourrait être assez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois si doux,
Quand vous pourrez m'en laisser faire ;
Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.

S'il y a beaucoup de fautes de diction dans ces vers, si le style est faible, du moins les pensées sont fortes, sages, vraies, sans enflure, & sans amplification de rhétorique.

Qu'il me soit permis de dire ici que dans mon enfance, le père de Tournemine jésuite, partisan outré de Corneille, & ennemi de Racine, qu'il

regardait comme janſéniſte, me faiſait remarquer ce morceau, qu'il préférait à toutes les piéces de Racine. C'eſt ainſi que la prévention corrompt le goût, comme elle altère le jugement dans toutes les actions de la vie.

AU LECTEUR.

IL ne faut que parcourir les vies d'Agéſilas & de Lyſander chez Plutarque, pour démêler ce qu'il y a d'hiſtorique dans cette tragédie. La manière dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos Français, ni dans ces précieux reſtes de l'antiquité qui ſont venus juſqu'à nous, & c'eſt ce qui me l'a fait choiſir. Les premiers qui ont travaillé pour le théatre, ont travaillé ſans exemple ; & ceux qui les ont ſuivis y ont fait voir quelques nouveautés de tems en tems. Nous n'avons pas moins de privilège. Ainſi notre Horace qui nous recommande tant la lecture des poëtes Grecs par ces paroles :

Vos exemplaria græca
Nocturnaque verſate manu, verſate diurna :

ne laiſſe pas de louer hautement les Romains d'avoir oſé quitter les traces de ces mêmes Grecs, & pris d'autres routes.

Nil intentatum noſtri liquere poetæ,
Nec minimum meruere decus, veſtigia græca
Auſi deſerere.

Leurs règles ſont bonnes, mais leur méthode

n'eſt pas de notre ſiècle ; & qui s'attacherait à ne marcher que ſur leurs pas, ferait ſans doute peu de progrès, & divertirait mal ſon auditoire. On court, à la vérité, quelque riſque de s'égarer, & même on s'égare aſſez ſouvent, quand on s'écarte du chemin battu : mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns en arrivent plus tôt où ils prétendent, & chacun peut haſarder à ſes périls.

ACTEURS.

AGÉSILAS, roi de Sparte.

LYSANDER, fameux capitaine de Sparte.

COTYS, roi de Paphlagonie.

SPITRIDATE, grand ſeigneur Perſan.

MANDANE, ſœur de Spitridate.

ELPINICE, } filles de Lyſander.
AGLATIDE, }

XÉNOCLES, lieutenant d'Agéſilas.

CLÉON, orateur Grec, natif d'Halicarnaſſe.

La ſcène eſt à Ephèſe.

Je remets en vos mains tout ce qui peut vous nuire.

AGÉSILAS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

Ma sœur, depuis un mois nous voilà dans Ephèse,
Prêtes à recevoir ces illustres époux,
Que Lysander mon père à su choisir pour nous;
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.
Dites-moi toutefois, & parlons librement;
Vous semble-t-il que votre amant
Cherche avec tant d'ardeur votre chère présence?
Et trouvez-vous qu'il montre, attendant ce grand jour,
Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour?

ELPINICE.

Cotys est roi, ma sœur; & comme sa couronne
Parle suffisamment pour lui,

Assuré de mon cœur que son trône lui donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennui.
Ce me doit être assez qu'en secret il soupire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire;
Et que moins son amour a d'importunité,
Plus il a de sincérité.
Mais vous ne dites rien de votre Spitridate;
Prend-il autant de peine à mériter vos feux,
Que l'autre à retenir mes vœux !

AGLATIDE.

C'est environ ainsi que son amour éclate :
Il m'obsède à-peu-prés comme l'autre vous sert.
On dirait que tous deux agissent de concert.
Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre :
Ils en font grand scrupule, & la sincérité,
Dont mon amant se pique, à l'exemple du vôtre,
Ne met pas son bonheur en l'assiduité,
Ce n'est pas qu'à vrai dire il ne soit excusable.
Je préparai pour lui dès Sparte une froideur,
Qui dès l'abord était capable
D'éteindre la plus vive ardeur;
Et j'avoue entre nous que lorsqu'il me néglige,
Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,
Loin de m'offenser, il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

ELPINICE.

J'admire cette antipatie,
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir;
Et croirais que sa vue aurait eu le pouvoir
D'en dissiper une partie.

Car enfin, Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'esprit aisé, le cœur bon, l'ame belle.
A tant de qualités s'il joignait un vrai zèle...

AGLATIDE.

Ma sœur, il n'est pas roi comme l'est votre amant.

ELPINICE.

Mais au parti des Grecs il unit deux provinces;
Et ce Perse vaut bien la plupart de nos princes.

AGLATIDE.

Il n'est pas roi, vous dis-je, & c'est un grand défaut:
Ce n'est point avec vous que je le dissimule.
J'ai peut-être le cœur trop haut;
Mais aussi-bien que vous je sors du sang d'Hercule;
Et lorsqu'on vous destine un roi pour votre époux.
J'en veux un aussi-bien que vous.
J'aurais quelque chagrin à vous traiter de reine,
A vous voir dans un trône assise en souveraine,
S'il me fallait ramper dans un degré plus bas;
Et je porte une ame assez vaine
Pour vouloir jusques-là vous suivre pas à pas.
Vous êtes mon aînée, & c'est un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité;
Aussi veux-je céder le pas devant à l'âge,
Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

ELPINICE.

Vous êtes donc jalouse, & ce trône vous gêne,
Où la main de Corys a droit de me placer?
Mais si je renonçais au rang de souveraine,
Voudriez-vous y renoncer?

AGLATIDE.

Non, pas si-tôt, j'ai quelque vue
Qui me peut encor amuser.
Mariez-vous, ma sœur; quand vous serez pourvue,
On trouvera peut-être un roi pour m'épouser.
J'en aurais un déjà, n'était ce rang d'ainée,
Qui demandait pour vous ce qu'il voulait m'offrir,
Ou s'il eût reconnu qu'un père eût pu souffrir
Qu'à l'hymen avant vous on me vît destinée.
Si ce roi jusqu'ici ne s'est point déclaré,
Peut-être qu'après tout il n'a que différé,
Qu'il attend votre hymen pour rompre son silence.
Je pense avoir encor ce qui le sut charmer;
Et s'il faut vous en faire entière confidence,
Agésilas m'aimait, & peut encor m'aimer.

ELPINICE.

Que dites-vous, ma sœur? Agésilas vous aime?

AGLATIDE.

Je vous dis qu'il m'aimait, & que sa passion
Pourrait bien être encor la même;
Mais cet amusement de mon ambition
Peut n'être qu'une illusion.
Ce prince tient son trône, & sa haute puissance,
De ce même héros dont nous tenons le jour;
Et si ce n'était lors que par reconnaissance
Qu'il me témoignait de l'amour,
Puis-je être sans inquiétude,
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude?
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de sa part?
Je ne sais si sa flamme est pour moi faible, ou forte;
Mais la reconnaissance morte,

L'amour doit courir grand hasard.

ELPINICE.

Ah ! s'il n'avait voulu que par reconnaissance
Etre gendre de Lysander,
Son choix aurait suivi l'ordre de la naissance,
Et Sparte au-lieu de vous l'eût vu me demander:
Mais pour mettre chez nous l'éclat de sa couronne,
Attendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,
C'est montrer que le cœur s'attache à la personne,
Ayez, ayez pour lui des sentimens meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce choix qui considère
Autant & plus encor la fille que le père,
Feront que le devoir aura bientôt son tour;
Et pour vous faire seoir où vos desirs aspirent,
Vous verrez, & dans peu, comme pour vous conspirent
La reconnaissance & l'amour.

AGLATIDE.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde;
Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé;
Et quand ses yeux vers moi se tournent par mégarde....

ELPINICE.

Comme avec lui mon père a quelque démêlé,
Cette petite négligence,
Qui vous fait douter de sa foi,
Vient de leur mésintelligence,
Et dans le fond de l'ame il vit sous votre loi.

AGLATIDE.

A tous hasards, ma sœur, comme j'en suis mal sûre,
Si vous me pouviez faire un don de votre amant,
Je crois que je pourrais l'accepter sans murmure.
Vous venez de parler du mien si dignement...

ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma sœur ?

AGLATIDE.

Moi ? nullement.

ELPINICE.

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime ?

AGLATIDE

Les hommages qu'Agésilas
Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'appas,
M'ont si bien imprimé l'amour du diadême,
Que pourvu qu'un amant soit roi,
Il est trop aimable pour moi.
Mais sans trône on perd tems ; c'est la première idée
Qu'à l'amour en mon cœur il ait plu de tracer:
Il l'a fidélement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a son humeur : la grandeur souveraine,
Quelque main qui vous l'offre est digne de vos feux ;
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne fasse une reine.
Moi, je m'éblouis moins de la splendeur du rang ;
Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite :
Cet heureux avantage ou du sort, ou du sang,
Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.
Si mon cœur, si mes yeux en étaient consultés,
Leur choix irait à la personne ;
Et les hautes vertus, les rares qualités
L'emporteraient sur la couronne.

AGLATIDE.

AGLATIDE.

Avouez tout, ma sœur, Spitridate vous plaît.

ELPINICE.

Un peu plus que Cotys ; & si votre intérêt
Vous pouvait résoudre à l'échange....

AGLATIDE.

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous & moi ?
En l'état où le ciel nous range,
Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un roi,
Que je plaise à Cotys, & vous à Spitridate.

ELPINICE.

Pour l'un je ne sais quoi m'en flatte,
Pour l'autre je n'en réponds pas ;
Et je craindrais fort que Mandane,
Cette incomparable Persane,
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos appas.

AGLATIDE.

Ma sœur, Spitridate est son frère ;
Et si jamais sur lui vous aviez du pouvoir....

ELPINICE.

Le voilà qui nous considère.

AGLATIDE.

Est-ce vous ou moi qu'il vient voir ?
Voulez-vous que je vous le laisse ?

ELPINICE.

Ma sœur, auparavant engagez l'entretien ;
Et s'il s'en offre lieu, jouez d'un peu d'adresse,
Pour votre intérêt & le mien.

AGLATIDE.

Il est juste en effet, puisqu'il n'a su me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

SCENE II.

SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

Seigneur, je me retire ; entre les vrais amans,
Leur amour seul a droit d'être de confidence ;
Et l'on ne peut mêler d'agréable présence
A de si précieux momens.

SPITRIDATE.

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une sœur.
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible.
Soyez juge & témoin de l'indigne succès
Qui se prépare pour ma flamme.
Voyez jusqu'au fond de mon ame,
D'une si pure ardeur où va le digne excès ;
Voyez tout mon espoir au bord du précipice ;
Voyez des maux sans nombre & hors de guérison ;
Et quand vous aurez vu toute cette injustice,
Faites-m'en un peu de raison.

AGLATIDE.

Si vous me permettez, seigneur, de vous entendre,
De l'air dont votre amour commence à m'accuser,
Je crains que pour en bien user
Je ne me doive mal défendre.
Je sais bien que j'ai tort, j'avoue & hautement,
Que ma froideur doit vous déplaire ;
Mais en cette froideur un heureux changement

Pourrait-il fort vous satisfaire ?

SPITRIDATE.

En doutez-vous, madame, & peut-on concevoir ?

AGLATIDE.

Je vous entends, seigneur, & vois ce qu'il faut voir.
Un aveu plus précis est d'une conséquence
Qui pourrait vous embarrasser,
Et même à notre sexe il est de bienséance
De ne pas trop vous en presser.
A Lysander mon père il vous plut de promettre
D'unir par votre hymen votre sang & le sien ;
La raison, à-peu-près, seigneur, je la pénètre,
Bien qu'aux raisons d'état je ne connaisse rien.
Vous ne m'aviez point vue, & facile ou cruelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à votre humeur, ou non, je pusse m'accorder ;
La chose était égale à votre ardeur nouvelle,
Pourvu que vous fussiez gendre de Lysander.
Ma sœur vous aurait plu s'il vous l'eût proposée ;
J'eusse agréé Cotys s'il me l'eût proposé :
Vous trouvâtes tous deux la politique aisée;
Nous crûmes toutes deux notre devoir aisé.
Comme à traiter cette alliance
Les tendresses des cœurs n'eurent aucune part,
Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux pourra naître un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime
Quand je l'aurai promis à la face des dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux;
Et j'espère de vous le même.

Juſque-là votre amour aſſez mal ſe fait voir,
Celui que je vous garde encor plus mal s'explique ;
Vous attendez le tems de votre politique,
Et moi celui de mon devoir.
Voilà, ſeigneur, quel eſt mon crime,
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en eſt plus beſoin,
J'en ai fait comme vous ma ſœur juge & témoin :
Que ma froideur lui ſemble injuſte, ou légitime,
La raiſon que vous peut en faire ſa bonté,
Je conſens qu'elle vous la faſſe ;
Et pour vous en laiſſer tous deux en liberté,
Je veux bien lui quitter la place.

SCENE III.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Elle ne s'y fait pas, madame, un grand effort,
Et ferait grace entière à mon peu de mérite,
Si votre ame avec elle était aſſez d'accord
Pour ſe vouloir ſaiſir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raiſon,
Vous me devez cette juſtice,
Et prendre autant de part à voir ma guériſon,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon ſupplice.

ELPINICE.

Quoi, ſeigneur, j'aurais part . . .

SPITRIDATE.

C'eſt trop diſſimuler

La cauſe & la grandeur du mal qui me poſsède ;
Et je me dois, madame, au défaut du remède,
La vaine douceur d'en parler.
Oui, vos yeux ont part à ma peine,
Ils en font plus de la moitié ;
Et s'il n'eſt point d'amour pour en finir la gêne,
Il eſt pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittai la Perſe, & briſai l'eſclavage
Où m'envoyant au jour le ciel m'avait ſoumis,
Je crus qu'il me fallait parmi ſes ennemis
D'un protecteur puiſſant aſſurer l'avantage.
Cotys eut, comme moi, beſoin de Lyſander ;
Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles,
Nous demandâmes ſes deux filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.
Par déférence au trône il lui promit l'aînée,
La jeune me fut deſtinée ;
Comme nous ne cherchions tous deux que ſon appui,
Nous acceptâmes tout ſans regarder que lui.
J'avais ſu qu'Aglatide était des plus aimables,
On m'avait dit qu'à Sparte elle ſavait charmer ;
Et ſur des bruits ſi favorables,
Je me répondais de l'aimer.
Que l'amour aime peu ces folles confiances?
Et que pour affermir ſon empire en tous lieux,
Il laiſſe choir ſouvent de cruelles vengeances
Sur qui promet ſon cœur ſans l'aveu de ſes yeux !
Ce ſont les conſeillers fidelles
Dont il prend les avis pour ajuſter ſes coups :
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,

Et les plus beaux objets ne le ſont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la vue,
Et de vous, & de cette ſœur,
Mon ame devint tout émue,
Et le trouble auſſitôt s'empara de mon cœur.
Je le ſentis pour elle tout de glace,
Je le ſentis tout de flamme pour vous;
Vous y régnâtes en ſa place,
Et ſes regards aux miens n'offrirent rien de doux.
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre,
Il faut vous voir aimer ailleurs.
Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'eſt un malheur ſans doute égal au trépas même,
Que d'attacher ſa vie à ce qu'on n'aime pas;
Et voir en d'autres mains paſſer tout ce qu'on aime,
C'eſt un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Je vous en plains, ſeigneur, & ne puis davantage.
Je ne ſais aimer, ni haïr;
Mais dès qu'un père parle, il porte en mon courage
Toute l'impreſſion qu'il faut pour obéir.
Voyez avec Cotys ſi ſes vœux les plus tendres
Voudraient rendre à ma ſœur l'hommage qu'il me rend.
Tout doit être à mon père aſſez indifférent,
Pourvu que vous & lui vous demeuriez ſes gendres.
Mais à vous dire tout, je crains qu'Agéſilas
N'y refuſe l'aveu qui vous eſt néceſſaire:
C'eſt notre ſouverain.

SPITRIDATE.

S'il en dédit un père,

Peut-être ai-je une sœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand prince pour elle a tant de complaisance,
Qu'à sa moindre prière il ne refuse rien ;
Et si son cœur voulait s'entendre avec le mien. . .

ELPINICE.

Reposez-vous, seigneur, sur mon obéissance,
Et contentez-vous de savoir
Qu'aussi-bien que ma sœur j'écoute mon devoir.
Allez trouver Cotys, & sans aucun scrupule. . . .

SPITRIDATE.

Perdriez-vous pour moi son trône sans ennui ?

ELPINICE.

Le voilà qui paraît. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon père, Agésilas, & lui.

SCENE IV.

COTYS, SPITRIDATE.

COTYS.

VOUS voyez de quel air Elpinice me traite ;
Comme elle disparaît, seigneur, à mon abord.

SPITRIDATE.

Si votre ame, seigneur, en est mal satisfaite,
Mon sort est bien à plaindre autant que votre sort.

COTYS.

Ah ! s'il n'était honteux de manquer de promesse !

SPITRIDATE.

Si la foi sans rougir pouvait se dégager !

COTYS.

Qu'une autre de mon cœur ſerait bientôt maîtreſſe !

SPITRIDATE.

Que je ſerais ravi comme vous de changer !

COTYS.

Elpinice pour moi montre une telle glace,
Que je me tiendrais sûr de ſon conſentement.

SPITRIDATE.

Aglatide verrait qu'une autre prît ſa place,
Sans en murmurer un moment.

COTYS.

Que nous ſert qu'en ſecret l'une & l'autre engagée
Peut-être ainſi que nous porte ſon cœur ailleurs ?
Pour voir notre infortune entr'elles partagée,
Nos deſtins n'en ſont pas meilleurs.

SPITRIDATE.

Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuſes ;
Et peut-être en dépit du ſort,
Il ſerait un moyen, & de les rendre heureuſes,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur ſe déploie.
Ah, ſi vous le vouliez, que mon ſort ſerait doux !
Vous ſeul me pouvez mettre au comble de ma joie.

SPITRIDATE.

Et ma félicité dépend toute de vous.

COTYS.

Vous me pouvez donner l'objet qui me poſsède.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux ;

Elpinice me charme.

COTYS.

Et ſi je vous la cède ?

SPITRIDATE.

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, ſeigneur ? Ce n'eſt pas là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moi.

SPITRIDATE.

Ne vous devez-vous pas à Lyſander pour gendre ?

COTYS.

Oui, mais l'amour ici me fait une autre loi.

SPITRIDATE.

L'amour ! il n'en faut point écouter qui le bleſſe,
Et qui nous ôte ſon appui.
L'échange des deux ſœurs n'a rien qui l'intéreſſe,
Nous n'en ſerons pas moins à lui ;
Mais de porter ailleurs la main qui leur eſt due,
Seigneur, au dernier point ce ſera l'irriter,
Et ſa protection perdue,
N'avons-nous rien à redouter ?

COTYS.

Si je n'en juge mal, ſa faveur n'eſt pas grande,
Seigneur, auprès d'Agéſilas ;
Il n'obtient preſque rien de quoi qu'il lui demande.

SPITRIDATE.

Je vois qu'aſſez ſouvent il ne l'écoute pas ;
Mais pour un différend frivole,
Dont nous ignorons le ſecret,
Ce prince avouerait-il un amour indiſcret

D'un tel manquement de parole ?
Lui qui lui doit ſon trône, & cet illuſtre rang
D'unique général des troupes de la Grèce,
Pourrait-il le haïr avec tant de baſſeſſe,
Qu'il pût autoriſer ce mépris de ſon ſang.
Si nous manquons de foi, qu'aurait-il lieu de croire ?
En aurions-nous pour lui plus que pour Lyſander ?
Penſez-y bien, ſeigneur, avant qu'y haſarder
Nos sûretés, & votre gloire.

COTYS.

Et ſi ce différend que vous craignez ſi peu,
Lui fait pour notre hymen refuſer ſon aveu ?

SPITRIDATE.

Ma ſœur n'a qu'à parler, je m'en tiens sûr par elle.

COTYS.

Seigneur, l'aimerait-il ?

SPITRIDATE.

Il la trouve aſſez belle,
Il en parle avec joie, & ſe plaît à la voir ;
Je tâche d'affermir ces douces apparences,
Et ſi vous voulez tout ſavoir,
Je penſe avoir de quoi flatter mes eſpérances.
Prenez-y part, ſeigneur, pour l'intérêt commun.
Quand nous aurons tous deux Liſander pour beau-père,
Ce roi s'allie à vous, s'il devient mon beau-frère,
Et nous aurons ainſi deux appuis au-lieu d'un.

COTYS.

Et Mandane y conſent ?

SPITRIDATE.

Mandane eſt trop bien née,

Pour dédire un devoir qui la met sous ma loi.

COTYS.

Et vous avez donné pour elle votre foi ?

SPITRIDATE.

Non, mais à dire vrai, je la tiens pour donnée.

COTYS.

Ah, ne la donnez point, seigneur, si vous m'aimez,
Ou si vous aimez Elpinice.
Mandane a tout mon cœur, mes yeux en sont charmés,
Et ce n'est qu'à ce prix que je vous rends justice.

SPITRIDATE.

Elpinice ne rend votre foi qu'à sa sœur,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-même se donne.

COTYS.

Hélas, & si l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur ?

SPITRIDATE.

Rendez-vous-en le maître.

COTYS.

Et l'êtes-vous du vôtre?

SPITRIDATE.

J'y ferai mon effort, si je vous parle envain,
Et du moins si ma sœur vous dérobe à toute autre,
Je serai maître de ma main.

COTYS.

Je ne le puis céler, qui que l'on me propose,
Toute autre que Mandane est pour moi même chose.

SPITRIDATE.

Il vous est donc facile, & doit même être doux,
Puisqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,

De lui préférer qui vous aime ;
Et du moins vous auriez l'honneur,
Par un peu d'effort sur vous-même,
De faire le commun bonheur.

COTYS.

Je ferais trois heureux qui m'empêchent de l'être !
J'ose, j'ose vous faire une plus juste loi :
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE.

Hé bien, épousez Elpinice ;
Je renonce à tout mon bonheur,
Plutôt que de me voir complice
D'un manquement de foi qui vous perdrait d'honneur.

COTYS.

Rendez-vous à votre Aglatide,
Puisque votre cœur endurci
Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide.
Je serai malheureux, vous le serez aussi.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

QUe nous avons ; ma sœur, brisé de rudes chaînes !
En Perse il n'est point de sujets,
Ce ne sont qu'esclaves abjets,
Qu'écrasent d'un coup d'œil les têtes souveraines.
Le monarque, ou plutôt le tyran général,
N'y suit pour loi que son caprice,
N'y veut point d'autre règle, & point d'autre justice?
Et souvent même impute à crime capital
Le plus rare mérite & le plus grand service.
Il abat à ses pieds les plus hautes vertus,
S'immole insolemment les plus illustres vies,
Et ne laisse aujourd'hui que des cœurs abattus
A couvert de ses tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de son lit,
Ce sont indignités égales;
La gloire s'en partage entre tant de rivales,
Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.
Toutes n'ont pas le nom de reines,
Mais toutes portent mêmes chaînes,
Et toutes, à parler sans fard,

Servent à ſes plaiſirs ſans part à ſon empire ;
Et même en ſes plaiſirs elles n'ont autre part,
Que celle qu'à ſon cœur brutalement inſpire
Ou le caprice, ou le haſard.
Voilà, ma ſœur, à quoi vous avait deſtinée,
A quel infame honneur vous avait condamnée
Pharnabaſe ſon lieutenant ;
Il aurait fait de vous un préſent à ſon prince,
Si pour nous affranchir mon ſoin le prévenant,
N'eût à ſa tyrannie arraché ma province.
La Grèce a de plus ſaintes loix,
Elle a des peuples & des rois
Qui gouvernent avec juſtice :
La raiſon y préſide, & la ſage équité ;
Le pouvoir ſouverain par elles limité,
N'y laiſſe aucun droit de caprice.
L'hymen de ſes rois même y donne cœur pour cœur ;
Et ſi vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offrît ſon trône avec ſon ame,
Vous ſeriez par ce nœud charmant,
Et reine véritablement,
Et véritablement ſa femme.

MANDANE.

Je veux bien l'eſpérer, tout eſt facile aux dieux ;
Et peut-être que de bons yeux
En auraient déjà vu quelque flatteuſe marque ;
Mais il en faut de bons pour faire un ſi grand choix.
Si le roi dans la Perſe eſt un peu trop monarque,
En Grèce il eſt des rois qui ne ſont pas trop rois.
Il en eſt dont le peuple eſt le ſuprême arbitre.

Il en eſt d'attachés aux ordres d'un ſénat.
Il en eſt qui ne ſont enfin ſous ce grand titre
Que premiers ſujets de l'état.
Je ne ſais ſi le ciel pour régner m'a fait naître;
Et quoi qu'en ma faveur j'ai encor vu paraître,
Je doute ſi l'on m'aime, ou non;
Mais je pourrais être aſſez vaine,
Pour dédaigner le nom de reine,
Que m'offrirait un roi qui n'en eût que le nom.

SPITRIDATE.

Vous en ſavez beaucoup, ma ſœur, & vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux ſur ce que vous valez.

MANDANE.

Je répons ſimplement à ce que vous me dites,
Et parle en général, comme vous me parlez.

SPITRIDATE.

Cependant, & des rois, & de leur différence,
Je vous trouve en effet plus inſtruite que moi.

MANDANE.

Puiſque vous m'ordonnez qu'ici j'eſpère un roi,
Il eſt juſte, ſeigneur, que quelquefois j'y penſe.

SPITRIDATE.

N'y penſez-vous point trop?

MANDANE.

Je ſais que c'eſt à vous
A régler mes deſirs ſur le choix d'un époux;
Mon devoir n'en fera point d'autre:
Mais quand vous daignerez choiſir pour une ſœur,
Daignez ſonger, de grace, à faire ſon bonheur,
Mieux que vous n'avez fait le vôtre.

D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué,
Votre cœur & vos yeux vous ont désavoué ;
Et si j'ai comme vous quelques pentes secrètes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Jugez, par le trouble où vous êtes,
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE.

Je le vois bien, ma sœur, il faut vous laisser faire.
Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui ;
Et votre cœur instruit par le malheur d'un frère,
A déjà fait son choix sans lui.

MANDANE.

Peut-être, mais enfin vous suis-je nécessaire ?
Parlez, il n'est desirs, ni tendres sentimens.
Que je ne sacrifie à vos contentemens.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice ?

SPITRIDATE.

Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,
Si je n'ose & ne puis même déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner ?
Cotys me la demande, Agésilas l'espère.

MANDANE.

Agésilas, seigneur ! Et le savez-vous bien ?

SPITRIDATE.

Parler de vous sans cesse, aimer votre entretien,
Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire....

MANDANE.

Ce sont civilités envers une étrangere,
Qui font beaucoup d'éclat, & ne prononcent rien.
Il jette par-là des amorces

A ceux qui comme nous voudront grossir ses forces ;
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en sa cour,
De toute sa conduite il est si bien le maître,
Qu'au simple nom d'hymen vous verriez disparaître
Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE.

Vous penchez vers Cotys, & savez qu'Elpinice
Ne peut point être à moi qu'il ne soit à sa sœur!

MANDANE.

Je vous réponds de tout, si vous avez son cœur.

SPITRIDATE.

Et Lysander pourra souffrir cette injustice?

MANDANE.

Lysander est si mal auprès d'Agésilas,
Que ce sera beaucoup s'il en obtient un gendre ;
Et peut-être sans moi ne l'obtiendra-t-il pas ;
Pour deux, il aurait tout, s'il osait y prétendre.
Mais, seigneur, le voici, tâchez de pressentir
Ce qu'en votre faveur il pourrait consentir.

SPITRIDATE.

Ma sœur, vous êtes plus adroite,
Souffrez que je ménage un moment de retraite :
J'aurais trop à rougir, pour peu que devant moi
Vous fissiez deviner de ce manque de foi.

SCENE II.

LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE, CLÉON.

LYSANDER.

QUOIQU'EN matière d'hyménées
L'importune langueur des affaires traînées
Attire assez souvent de fâcheux embarras,
J'ai voulu qu'à loisir vous puissiez voir mes filles,
Avant que demander l'aveu d'Agésilas
Sur l'union de nos familles.
Dites-moi donc, seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laissent votre cœur d'accord de vos promesses,
Et si vous y sentez plus d'aimables tendresses
Que de justes desirs de pouvoir choisir mieux.
Parlez avec franchise, avant que je m'expose
A des refus presque assurés,
Que j'estimerai peu de chose,
Quand vous serez plus déclarés.
Et n'appréhendez point l'emportement d'un père;
Je sais trop que l'amour de ses droits est jaloux,
Qu'il dispose de nous sans nous,
Que les plus beaux objets ne sont pas sûrs de plaire.
L'aveugle sympathie est ce qui fait agir
La plupart des feux qu'il excite;
Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite;
Et quand il la dénie, on n'a point à rougir.

SPITRIDATE.

Puiſque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec ſincérité.
Ma ſeule ambition eſt d'être votre gendre;
Mais apprennez de grace une autre vérité:
Ce bonheur que j'attends, cette gloire où j'aſpire,
Et qui rendrait mon ſort égal au ſort des dieux,
N'a pour objet.... ſeigneur, je tremble à vous le dire;
Ma ſœur vous l'expliquera mieux.

SCENE III.

LYSANDER, MANDANE, CLÉON.

LYSANDER.

QUE veut dire, madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, & la jeune indiſcrète
Répondrait-elle mal aux honneurs qu'il lui fait?

MANDANE.

Elle y répond, ſeigneur, ainſi qu'il le ſouhaite,
Et je l'en vois fort ſatisfait;
Mais je ne vois pas bien que par les ſympaties,
Dont vous venez de nous parler,
Leurs ames ſoient fort aſſorties,
Ni que l'amour encor ait daigné s'en mêler.
Ce n'eſt pas qu'il n'aſpire à ſe voir votre gendre,
Qu'il n'y mette ſa gloire & borne ſes plaiſirs;
Mais puiſque par ſon ordre il me faut vous l'apprendre,
Elpinice eſt l'objet de ſes plus chers deſirs.

LYSANDER.

Elpinice ! Et sa main n'est plus en ma puissance.

MANDANE.

Je sais qu'il n'est plus tems de vous la demander ;
Mais je vous répondrais de son obéissance,
Si Cotys la voulait céder.
Que sait-on si l'amour, dont la bizarrerie
Se joue assez souvent du fond de notre cœur,
N'aura point fait au sien même supercherie ?
S'il n'y préfère point Aglatide à sa sœur ?
Cet échange, seigneur, pourrait-il vous déplaire,
S'il les rendait tous quatre heureux ?

LYSANDER.

Madame, doutez-vous de la bonté d'un père ?

MANDANE.

Voyez donc si Cotys sera plus rigoureux.
Je vous laisse avec lui, de peur que ma présence
N'empêche une sincère & pleine confiance.

SCENE IV.

MANDANE, LYSANDER, COTYS, CLÉON.

MANDANE *à Cotys.*

SEIGNEUR, ne me cachez plus le véritable amour
Dont l'idée en secret vous flate.
J'ai dit à Lysander celui de Spitridate,
Dites le vôtre à votre tour.

SCENE V.

LYSANDER, COTYS, CLÉON.

COTYS.

PUISQU'ELLE vous l'a dit, pourrais-je vous le taire ?
Jugez, seigneur, de mes ennuis ;
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a su plaire ;
Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.

LYSANDER.

Ne traitez point, seigneur, ce nouveau feu de crime ;
Le choix que font les yeux est le plus légitime ;
Et comme un beau desir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer,
C'est ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable,
Que les tenir captifs sous une aveugle foi ;
Et le don le plus favorable
Que ce cœur sans leur ordre ose faire de soi,
Et ne fut jamais irrévocable.

COTYS.

Seigneur, ce n'est point par mépris,
Ce n'est point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle ;
Mais enfin, le dirai-je ? oui, seigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportais pour elle.
D'autres yeux malgré moi s'en sont faits les tyrans,
Et ma foi s'est armée en vain pour ma défense ;
Ce lâche qui s'est mis de leur intelligence
Les a soudain reçus en justes conquérans.

LYSANDER.

Laissez-leur garder leur conquête.
Peut-être qu'Elpinice avec plaisir s'apprête

A vous laiſſer ailleurs trouver un ſort plus doux,
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous;
Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce même inſtant qu'on vous le ſurprenait,
Un pareil attentat ſur ſa propre parole
Lui dérobait celui qu'elle vous deſtinait.
Sur-tout ne craignez rien du côté d'Aglatide;
Je puis répondre d'elle; & quand j'aurai parlé,
Vous verrez tout ſon cœur, où mon pouvoir préſide,
Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS.

Ah! ſeigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

LYSANDER.

Et de qui donc?

COTYS.

L'amour s'y ſert d'une autre main.

LYSANDER.

L'amour!

COTYS.

Oui, cet amour qui me rend infidelle. . .

LYSANDER.

Seigneur, du nom d'amour n'abuſez point en vain;
Dites, d'Agéſilas la haine inſatiable;
C'eſt elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
Et qui de jour en jour s'animant contre moi,
Pour me perdre d'honneur m'enlève votre foi.

COTYS.

Ah, s'il y va de votre gloire,
Ma parole eſt donnée, & duſſai-je en mourir,
Je la tiendrai, ſeigneur, juſqu'au dernier ſoupir;

Mais quoique la surprise ait pu vous faire croire,
N'accusez point Agésilas
D'un crime de mon cœur que même il ne sait pas.
Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire,
Vous montre assez par-là quel souverain empire
L'amour lui donne sur ce cœur ;
Ne considérez point si j'aime, ou si l'on m'aime ;
En matière d'honneur ne voyez que vous-même,
Et disposez de moi comme veut cet honneur.

LYSANDER.

L'amour le fera mieux ; ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un sujet de joie où j'en voyais d'ennui :
Epouser la sœur de mon gendre
C'est le devenir comme lui.
Aglatide d'ailleurs n'est pas si délaissée ;
Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi :
Et pour peu que le ciel réponde à ma pensée,
Ce sera plus de gloire & plus d'appui pour moi.
Aussi ferai-je plus ; je veux que de moi-même
Vous teniez cette objet qui vous fait soupirer ;
Et Spitridate, à moins que de m'en assurer,
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'hui savoir d'Agésilas
S'il pourra consentir à ce double hyménée,
Dont ma parole était donnée.
Sa haine apparemment ne m'en avouera pas :
Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maître,
J'en userai, seigneur, comme je le promets ;
Si-non, vous lui ferez connaître
Vous-même quels sont vos souhaits.

COTYS.

Ah, que Mandane & moi n'avons-nous mille vies,
Seigneur, pour vous les immoler!
Car je ne saurais plus vous le dissimuler,
Nos ames en seront également ravies.
Souffrez-lui donc sa part en ces ravissemens,
Et pardonnez, de grace, à mon impatience....

LYSANDER.

Allez, on m'a vu jeune, & par expérience
Je sais ce qui se passe au cœur des vrais amans.

SCENE VI.

LYSANDER, CLÉON.

CLÉON.

SEIGNEUR, n'êtes-vous point d'une humeur bien facile,
D'applaudir à Cotys sur son manque de foi?

LYSANDER.

Je prends pour l'attacher à moi
Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiscret
Je ne voyais rien à prétendre;
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemi secret.
Je veux me l'acquérir; je veux, s'il m'est possible,
A force d'amitiés si bien le ménager,
Que quand je voudrai me venger,
J'en tire un secours infaillible.
Ainsi je flatte ses desirs.

J'applaudis, je défère à ſes nouveaux ſoupirs,
Je me fais l'auteur de ſa joie,
Je ſers ſa paſſion, & ſous cette couleur
Je m'ouvre dans ſon ame une infaillible voie,
A m'en faire à mon tour ſervir avec chaleur.

CLÉON.

Oui, mais Agéſilas, ſeigneur, aime Mandane,
Du moins toute ſa cour oſe le deviner;
Et promettre à Cotys cette illuſtre Perſane,
C'eſt lui promettre tout pour ne lui rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ſes vœux mon tyran l'accorde, ou la refuſe,
De la manière dont j'en uſe,
Il ne peut m'ôter ſon appui;
Et de quelque façon que la choſe ſe paſſe,
Ou je fais la première grace,
Ou j'aigris puiſſamment ce rival contre lui.
J'ai même à ſouhaiter que ſon feu ſe déclare.
Comme de notre Sparte il choquera les loix,
C'eſt une occaſion que lui-même il prépare,
Et qui peut la réſoudre à mieux choiſir ſes rois.
Nous avons trop long-tems aſſervi ſa couronne
A la vaine ſplendeur du ſang;
Il eſt juſte à ſon tour que la vertu la donne,
Et que le ſeul mérite ait droit à ce haut rang.
Ma ligue eſt déjà forte, & ta harangue eſt prête
A faire éclater la tempête,
Si-tôt qu'il aura mis ma patience à bout:
Si pourtant je voyais ſa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obſtacle à ce double hyménée,

Je crois que je pourrais encor oublier tout.
En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage ;
Je vois dans sa grandeur le prix de mon courage ,
Le fruit de mes travaux , l'effet de mon crédit :
Un reste d'amitié tient mon ame en balance ;
Quand je veux le haïr je me fais violence ,
Et me force à regret à ce que je t'ai dit.
Il faut , il faut enfin qu'avec lui je m'explique ,
Que j'en sache qui peut causer
Cette haine si lâche & qu'il rend si publique ,
Et faise un digne effort à le désabuser.

CLÉON.

Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées ;
Mais vous ne songez point avec quels sentimens
Vos deux filles intéressées
Apprendront de tels changemens.

LYSANDER.

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte ;
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien.
Pour l'autre , elle a de vrai l'ame un peu moins ouverte ,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance

CLÉON.

Quand cette obéissance a fait un digne choix ,
Le cœur tombé par-là sous une autre puissance ,
N'obéit pas toujours une seconde fois.

LYSANDER

Les voici , laisse-nous , afin qu'avec franchise
Leurs ames s'en ouvrent à moi.

SCENE VII.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

LYSANDER.

J'APPRENDS avec quelque surprise,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi.
Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE.

Si l'on nous fait quelque injustice,
Seigneur, notre devoir s'en remet à vos soins,
Je ne sais qu'obéir.

AGLATIDE.

J'en sais donc davantage;
Je sais que Spitridate adore d'autres yeux;
Je sais que c'est ma sœur à qui va cet hommage,
Et quelque chose encor qu'elle vous dirait mieux.

ELPINICE.

Ma sœur, qu'aurai-je à dire?

AGLATIDE.

A quoi bon ce mistère?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.

ELPINICE.

Moi, je pourrais l'aimer, & sans l'ordre d'un père?

AGLATIDE.

Vous ne savez que c'est d'aimer, ou de haïr,

Mais vous ſeriez pour lui fort aiſe d'obéir.

ELPINICE.

Qu'il faut ſouffrir de vous, ma ſœur!

AGLATIDE.

Le grand ſupplice,
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du ſervice!

LYSANDER.

Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys?
Et s'il fallait changer entre vous de partis....

AGLATIDE.

Je n'ai pas beſoin d'interprète,
Et vous en dirai plus, ſeigneur, qu'elle n'en ſait.
Cotys pourrait me plaire, & plairait en effet,
Si pour toucher ſon cœur j'étais aſſez bien faite;
Mais je ſuis fort trompé, ou cet illuſtre cœur
N'eſt pas plus à moi qu'à ma ſœur.

LYSANDER.

Peut-être ce malheur d'aſſez près te menace.

AGLATIDE.

J'en connais plus de vingt qui mourraient en ma place,
Ou qui ſauraient du moins hautement quereller
L'injuſtice de la fortune;
Mais pour moi, qui n'ai pas une ame ſi commune,
Je ſais l'art de m'enconſoler.
Il eſt d'autres rois dans l'Aſie
Qui ſeront trop heureux de prendre votre appui;
Et déjà je ne ſais par quelle fantaiſie
J'en crois voir à mes pieds de plus puiſſans que lui.

LYSANDER.

Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te rendre?

ACLATIDE.

Je crois pour Spitridate avoir déjà fait voir
Que ma sœur n'a rien à m'apprendre
Sur le chapitre du devoir.
Elle sait obéir, & je le sais comme elle;
C'est l'ordre, & je lui garde un cœur assez fidelle,
Pour en subir toutes les loix;
Mais pour régler ma destinée,
Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix;
Vous arrêteriez votre choix
Sur une tête couronnée,
Et ne m'offririez que des rois.

LYSANDER.

C'est mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE.

La couronne, seigneur, orne bien une tête;
Je me la figurais sur celle de ma sœur,
Lorsque Cotys devait l'y mettre;
Et quand j'en contemplais la gloire & la douceur,
Quand je ne pouvais me promettre,
Un peu de jalousie & de confusion
Mutinait mes desirs, & me soulevait l'ame;
Et comme en cette occasion
Mon devoir pour agir n'attendait point ma flamme...

ELPINICE.

La gloire d'obéir à votre grand regret
Vous faisait pester en secret;
C'est l'ordre, & du devoir la scrupuleuse idée...

AGLATIDE.

Que dites-vous, ma sœur, qu'osez-vous hasarder?

Vous qui tantôt....

ELPINICE.

Ma sœur, laissez-moi vous aider?
Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire ici mes sentimens,
Vous vous prenez trop mal aux vôtres;
Et si je suis jamais réduite aux truchemens,
Il m'en faudrait bien chercher d'autres.
Seigneur, quoi qu'il en soit, voilà quelle je suis.
J'acceptais Spitridate avec quelques ennuis;
De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée.
Sans que mon ame soit changée.
Mon devoir règne encor sur mon ambition;
Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai sans peine;
Mais de mon inclination
Je mourrai fille, ou vivrai reine.

ELPINICE.

Achevez donc, ma sœur, dites qu'Agésilas...

AGLATIDE.

Ah, seigneur, ne l'écoutez pas,
Ce qu'elle vous veut dire est une bagatelle,
Et même, s'il le faut, je la dirai mieux qu'elle.

LYSANDER.

Dis donc: Agésilas?

AGLATIDE.

M'aimait jadis un peu,
Du moins lui même à Sparte il m'en fit confidence;
Et s'il me disait vrai, sa noble impatience
De vous en demander l'aveu

N'attendait qu'après l'hyménée
De cette aimable & chere aînée.
Mais s'il attendait là que mon tour arrivé
Autorisât à ma conquête
La flamme qu'en réserve il tenait toute prête,
Son amour est encor ici plus réservé;
Et soit que dans Ephèse un autre objet me passe,
Soit que par complaisance il cède à son rival,
Il me fait à présent la grace
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cause;
Sa haine pour ton père à cette amour s'oppose;
Mais n'importe, il est bon que j'en sois averti:
J'agirai d'autre sorte avec cette lumière;
Et suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,
Nous verrons à prendre parti.

SCENE VIII.

ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

MA sœur, je vous admire, & ne saurais comprendre
Cet inépuisable enjouement,
Qui d'un chagrin trop juste a de quoi vous défendre,
Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

AGLATIDE.

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes,

Je ſais comme il faut vivre, & m'en trouve fort bien,
La joie eſt bonne à mille choſes,
Mais le chagrin n'eſt bon à rien.
Ne perds-je pas aſſez ſans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'eſprit égal ?
Perte ſur perte eſt importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter ſi mal.
Soupirer quand le ſort nous rend une injuſtice,
C'eſt lui prêter une aide à nous faire un ſupplice.
Pour moi, qui ne puis pas ſouffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met ſa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon père,
J'ai quelque choſe encor à lui faire ſavoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

JE ne suis point surpris qu'à ces deux hyménées
Vous refusiez, seigneur, votre consentement ;
J'aurais eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritait par-là quelque destin plus doux ;
Mais s'il vous peut donner un titre légitime
Pour être leur maître, & leur roi,
C'est pour l'une & pour l'autre une espèce de crime,
Que de l'avoir reçu de moi.
J'avais cru toutefois que l'exil volontaire,
Où l'amour paternel près d'elles m'eût réduit,
Moi qui de mes travaux ne vois plus d'autre fruit
Que le malheur de vous déplaire,
Comme il délivrerait vos yeux
D'une insupportable présence,
A mes jours presque usés obtiendrait la licence
D'aller finir sous d'autres cieux.
C'était là mon dessein ; mais cette même envie
Qui me fait près de vous un si malheureux sort,

Ne saurait endurer, ni l'éclat de ma vie,
Ni l'obscurité de ma mort.

AGÉSILAS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie & la haine
Ont persécuté les héros.
Hercule en sert d'exemple, & l'histoire en est pleine :
Nous ne pouvons souffrir qu'ils meurent en repos.
Cependant cet exil, ces retraites paisibles,
Cet unique souhait d'y déterminer leurs jours,
Sont des mots bien choisis à remplir leurs discours ;
Ils ont toujours leur grace, ils sont toujours plausibles;
Mais ils ne sont pas vrais toujours :
Et souvent des périls, ou cachés ou visibles,
Forcent notre prudence à nous mieux assurer
Qu'ils ne veulent que figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières
Vous ayez prévu mes refus ;
Mais je m'étonne fort que les ayant prévus,
Vous n'en ayez pu voir les raisons bien entières.
Vous êtes un grand homme, & de plus, mécontent.
J'avoûrai plus encor, vous avez lieu de l'être :
Ainsi de ce repos, où votre ennui prétend,
Je dois prévoir en roi quel désordre peut naître ;
Et regarde en quels lieux il vous plait de porter
Des chagrins qu'en leur tems on peut voir éclater.
Ceux que prend pour exil, ou choisit pour asyle,
Ce dessein d'une mort tranquille,
Des Perses & des Grecs séparent les états.
L'assiéte en est heureuse, & l'accès difficile ;
Leurs maîtres ont du cœur, leurs peuples ont des bras ;

Ils viennent de nous joindre avec une puiſſance
A beaucoup eſpérer, à craindre beaucoup d'eux ;
Et c'eſt mettre en leurs mains une étrange balance,
Que de mettre à leur tête un guerrier ſi fameux.
C'eſt vous qui les donnez l'un & l'autre à la Grèce :
L'un fut ami de Perſe, & l'autre ſon ſujet.
Le ſervice eſt bien grand, mais auſſi je confeſſe
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres ;
Et ſi par des liens, & ſi forts, & ſi tendres,
Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous.
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le ſecours, ſi malgré les ſervices
Qu'un ami doit à l'autre, un ſujet à ſon roi,
Vous les avez tous deux arrachés à leur foi,
Sans aucun droit ſur eux, ſans aucuns bons offices,
Avec quelle facilité
N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
A votre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'autorité
De l'amour conjugale, & de la paternelle !
Et que l'occaſion aura d'heureux momens
Qui flattent vos reſſentimens ;
Vous ne nous laiſſez aucun gage ;
Votre ſang tout entier paſſe avec vous chez eux.
Voyez donc ce projet comme je l'enviſage,
Et dites ſi pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez juſqu'ici fait paraître un vrai zèle,
Un cœur ſi généreux, une ame ſi fidèle,
Que par toute la Grèce on vous loue à l'envi :

Mais le tems quelquefois inſpire une autre envie.
Comme vous Thémiſtocle avait fort bien ſervi,
Et dans la cour de Perſe il a fini ſa vie.

LYSANDER.

Si c'eſt avec raiſon que je ſuis mécontent,
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,
Et ſi juſqu'à ce point on me croit important,
Que mes reſſentimens puiſſent vous être à craindre,
Oſerais-je vous demander
Ce que vous a fait Lyſander,
Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,
Seigneur; & s'il eſt vrai qu'un homme tel que moi,
Quand il eſt mécontent, peut deſſervir ſon roi,
Pourquoi me forcez-vous à l'être?
Quelque avis que je donne, il n'eſt point écouté;
Quelque emploi que j'embraſſe, il m'eſt ſoudain ôté:
Me choiſir pour appui, c'eſt courir à ſa perte.
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis;
Et comme s'il fallait agir à guerre ouverte,
Vous détruiſez tous mes amis:
Ces amis dont pour vous je gagnai les ſuffrages,
Quand il fallut aux Grecs élire un général,
Eux qui vous ont ſoumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur eſt ſi fatal.
Leur ſeul amour pour moi les livre à leur ruine;
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien:
Cependant plus j'y ſonge, & plus je m'examine,
Moins je trouve, ſeigneur, à me reprocher rien.

AGESILAS.

Dites tout, vous avez la mémoire trop bonne

Pour avoir oublié que vous me fîtes roi,
Lorſqu'on balança ma couronne
Entre Léotychide & moi.
Peut-être n'oſez-vous me vanter un ſervice
Qui ne me rendit que juſtice,
Puiſque nos loix voulaient ce qu'il fut maintenir;
Mais moi qui l'ai reçu, je veux m'en ſouvenir.
Vous m'avez donc fait roi, vous m'avez de la Grèce
Contre celui de Perſe établi général;
Et quand je ſens dans l'ame une ardeur qui me preſſe
De ne m'en revancher pas mal,
A peine ſommes nous arrivés dans Ephèſe,
Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous,
Que ſans conſidérer ſi j'en ſerai jaloux,
Ou s'il ſe peut que je m'en taiſe,
Vous vous faiſiſſez par vos mains
De plus que votre récompenſe;
Et tirant toute à vous la ſuprême puiſſance,
Vous me laiſſez des titres vains.
On s'empreſſe à vous voir, on s'efforce à vous plaire;
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on eſpère;
On penſe avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du vôtre eſt un lieu déſolé;
Et le généralat, comme le diadême,
M'érige ſous votre ordre un fantôme éclatant,
En coloſſe d'état qui de vous ſeul attend
L'ame qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous ſeul faites aller,
Où pour vos intérêts il le faut étaler.
Général en idée, & monarque en peinture,

De ces illuſtres noms pourrais-je faire cas,
S'il les fallait porter moins comme Agéſilas
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reſte des humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?
Si vous m'avez fait roi, Lyſander, je veux l'être:
Soyez-moi bon ſujet, je vous ſerai bon maître;
Mais ne prétendez plus partager avec moi,
Ni la puiſſance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un ſceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à ſoutenir ſon poids,
Laiſſez diſcerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourrait être aſſez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois ſi doux;
Quand vous pourrez m'en laiſſer faire,
Mais ſoyez sûr auſſi d'un ſuccès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Je paſſe à vos amis qu'il m'a fallu détruire.
Si dans votre vrai rang je voulais vous réduire,
Et d'un pouvoir ſurpris ſaper les fondemens,
Ils étaient tout à vous, & par reconnaiſſance,
D'en avoir reçu leur puiſſance,
Ils ne conſidéraient que vos commandemens.
Vous ſeul les aviez faits ſouverains dans leurs villes;
Et j'y verrais encor mes ordres inutiles,
A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des états.
Chez tous nos Grecs Aſiatiques
Votre pouvoir naiſſant trouva des républiques,
Que ſous votre cabale il vous plut aſſervir:

La vieille liberté, ſi chère à leurs ancêtres,
Y fut par-tout forcée à recevoir dix maîtres ;
Et dès qu'on murmurait de ſe la voir ravir,
On voyait par votre ordre immoler les plus braves
A l'empire de vos eſclaves.
J'ai tiré de ce joug les peuples opprimés :
En leur premier état j'ai remis toutes choſes ;
Et la gloire d'agir par de plus juſtes cauſes
A produit des effets plus doux & plus aimés.
J'ai fait à votre exemple ici des créatures,
Mais ſans verſer de ſang, ſans cauſer de murmures ;
Et comme vos tyrans prenaient de vous la loi,
Comme ils étaient à vous, les peuples ſont à moi.
Voilà quelles raiſons ôtent à vos ſervices
Ce qu'ils vous ſemblent mériter,
Et colorent ces injuſtices
Dont vous avez raiſon de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque choſe d'étrange,
Repaſſez-les deux fois au fond de votre cœur ;
Changez, ſi vous pouvez, de conduite & d'humeur ;
Mais n'eſpérez pas que je change.

LYSANDER.

S'il ne m'eſt pas permis d'eſpérer rien de tel,
Du moins, graces aux dieux, je ne vois dans vos plaintes
Que des raiſons d'état, & de jalouſes craintes,
Qui me font malheureux, & non pas criminel.
Non, ſeigneur, que je veuille être aſſez téméraire,
Pour oſer d'injuſtice accuſer mes malheurs.
L'action la plus belle a diverſes couleurs ;
Et lorſqu'un roi prononce, un ſujet doit ſe taire.

Je voudrais seulement vous faire souvenir
Que j'ai près de trente ans commandé nos armées,
Sans avoir amassé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.
Sparte, pour qui j'allais de victoire en victoire,
M'a toujours vu pour fruit n'en vouloir que la gloire,
Et faire en son épargne entrer tous les trésors
Des peuples subjugués par mes heureux efforts.
Vous-même le savez, que quoi qu'on m'ait vu faire,
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père ;
Tant il est vrai, seigneur, qu'en un si long emploi
J'ai tout fait pour l'état, & n'ai rien fait pour moi.
Dans ce manque de bien Cotys & Spitridate,
L'un roi, l'autre en pouvoir égal peut-être aux rois,
M'ont assez estimé pour y borner leur choix ;
Et quand de les pourvoir un doux espoir me flatte,
Vous semblez m'envier un bien
Qui fait ma récompense, & ne vous coûte rien.

AGESILAS.

Il nous ferait honteux que des mains étrangères
Vous payassent pour nous de ce qui vous est dû.
Tôt ou tard le mérite a ses justes salaires,
Et son prix croît souvent, plus il est attendu.
D'ailleurs, n'aurait-on pas quelque lieu de vous dire,
Si je vous permettais d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate & Cotys,
Vous auriez fait pour vous plus que pour notre empire ?
Que vos seuls intérêts vous auraient fait agir ?
Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir ?
Vos filles sont d'un sang que Sparte aime & révère

Assez pour les payer des services d'un père.
Je veux bien en répondre, & moi-même au besoin
J'en ferai mon affaire, & prendrai tout le soin.

LYSANDER.

Je n'attendais, seigneur, qu'un mot si favorable,
Pour finir envers vous mes importunités;
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable,
Puisque vous avez ces bontés.
Aglatide sur-tout aura l'ame ravie
De perdre un époux à ce prix;
Et moi, pour me venger de vos plus durs mépris,
Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

SCENE II.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'UN peu d'amour que j'eus Aglatide à parlé;
Son père qui l'a su dans son ame s'en flatte;
Et sur ce vain espoir il part tout consolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
Tu l'as vu, Xénocles, tout d'un coup s'adoucir.

XENOCLES.

Oui, mais enfin, seigneur, il est tems de le dire,
Tout soumis qu'il paraît, apprenez qu'il conspire,
Et par où sa vengeance espère y réussir.
Ce confident choisi, Cléon d'Halicarnasse;
Dont l'éloquence à tant d'éclat,

Lui vend une harangue à renverser l'état,
Et le mettre bientôt lui-même en votre place.
En voici la copie, & je la viens d'avoir
D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'esclave Damis, qui sert de secretaire
A cet orateur mercenaire,
Et plus mercenaire que lui,
Pour être mieux payé vous la livre aujourd'hui.
On y soutient, seigneur, que notre république
Va bientôt voir ses rois devenir ses tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,
Et non plus suivant l'ordre antique,
Qui règle ce choix par le sang;
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Elever le mérite & les rares services.
J'ignore quels sont les complices,
Mais il pourra d'Ephèse écrire a ses amis;
Et soudain le paquet entre vos mains remis,
Vous instruira de toutes choses.
Cependant j'ai fait mon devoir.
Vous voyez le dessein, vous en savez les causes;
Votre perte en dépend, c'est à vous d'y pourvoir.

AGESILAS.

A te dire le vrai, l'affaire m'embarrasse;
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je fasse,
Tant la confusion de mes raisonnemens
Etonne mes ressentimens.
Lysander m'a servi, j'aurais une ame ingrate,
Si je méconnaissais ce que je tiens de lui;
Il a servi l'état, & si son crime éclate,

Il y trouvera de l'appui.
Je ſens que ma reconnaiſſance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert :
Mais enfin il y va de toute ma puiſſance ;
Si je le perds, il me perd.
Ce que veut l'intérêt, la prudence ne l'oſe ;
Tu peux juger par là du déſordre où je ſuis.
Je vois qu'il faut le perdre, & plus je m'y diſpoſe,
Plus je doute ſi je le puis.
Sparte eſt un état populaire,
Qui ne donne à ſes rois qu'un pouvoir limité ;
On peut y tout dire, & tout faire,
Sous ce grand nom de liberté.
Si je ſuis ſouverain en tête d'une armée,
Je n'ai que ma voix au ſénat
Il faut y rendre compte, & tant de renommée
Y peut avoir déjà quelque ligue formée,
Pour autoriſer l'attentat.
Ce prétexte flatteur de la cauſe publique,
Dont il le couvrira, ſi je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette politique,
Qui met chacun en droit de régner à ſon tour.
Cet eſpoir y pourra toucher plus d'un courage ;
Et quand ſur Lyſander j'aurai fait choir l'orage,
Mille autres comme lui jaloux, ou mécontens,
Se promettront plus d'heur à mieux choiſir leur tems.
Ainſi de toutes parts le péril m'environne.
Si je veux le punir, j'expoſe ma couronne ;
Et ſi je lui fais grace, ou veux diſſimuler,
Je dois craindre. . . . . .

XENOCLES.

Cotys, ſeigneur, vous peut parler.

AGESILAS.

Voyons quelle eſt ſa flamme, avant que de réſoudre,
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

SCENE III.

COTYS, AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

SI vous n'êtes, ſeigneur, plus mon ami qu'amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque juſtice ;
Mais vous m'êtes trop cher pour ſouffrir aiſément
Que vous vous attachiez au père d'Epinice.
Non qu'entre un ſi grand homme & moi
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine ;
Mais c'eſt aſſez pour voir cet hymen avec peine,
Qu'un ſujet déplaiſe à ſon roi.
D'ailleurs, je n'ai pas cru votre ame fort épriſe ;
Sans l'avoir jamais vue, elle vous fut promiſe ;
Et la foi qui ne tient qu'à la raiſon d'état,
Souvent n'eſt qu'un devoir qui gêne, tyranniſe,
Et fait ſurtout le cœur un ſecret attentat.

COTYS.

Seigneur, la perſonne eſt aimable.
Je promis de l'aimer avant que de la voir,
Et ſentis à ſa vue un accord agréable
Entre mon cœur & mon devoir.

La froideur toutefois que vous montrez au père,
M'en donne un peu pour elle, & me la rend moins chère:
Non que j'oſe après vos refus
Vous aſſurer encor que je ne l'aime plus.
Comme avec ma parole il nous fallait la vôtre,
Vous dégagez ma foi, mon devoir, mon honneur;
Mais ſi vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelque autre.

AGESILAS.

Choiſiſſez, choiſiſſez, & s'il eſt quelque objet
A Sparte, ou dans toute la Grèce,
Qui puiſſe de ce cœur mériter la tendreſſe,
Tenez-vous sûr d'un prompt effet.
En eſt-il qui vous touche, en eſt-il qui vous plaiſe?

COTYS.

Il en eſt, oui, ſeigneur, il en eſt dans Ephèſe;
Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que votre cour.
L'éclat & les vertus de l'illuſtre Mandane....

AGESILAS.

Que dites-vous, ſeigneur? & quel eſt ce deſir?
Quand par toute la Grèce on vous donne à choiſir,
Vous choiſiſſez une Perſane!
Penſez-y bien, de grace, & ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connaître
Que preſſé d'un amour qui ne vient pas de naître,
Vous ne venez à moi que pour ſuivre ſes pas.

COTYS.

Mon amour en ces lieux ne cherchait qu'Elpinice;
Mes yeux ont rencontré Mandane par haſard;

Et quand ce même amour de vos froideurs complice
S'eſt voulu pour vous plaire attacher autre part,
Les ſiens ont attiré toute la déférence
Que j'ai cru devoir rendre à votre averſion;
Et je l'ai regardée, après votre alliance,
Bien moins Perſane de naiſſance,
Que Grecque par adoption.

AGESILAS.

Ce ſont ſubtilités que l'amour vous ſuggère;
Dont nous voyons pour nous les ſuccès incertains.
Ne pourriez-vous, ſeigneur, d'une amitié ſi chère
Mettre le grand dépôt en de plus ſûres mains?
Pauſanias & moi nous avons des parentes;
Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix,
S'il ne s'allie au ſang des rois.

COTYS.

Quand on aime, on ſe fait des règles différentes.
Spitridate a du nom, & de la qualité;
Sans trône il a d'un roi le pouvoir en partage.
Votre Grèce en reçoit un pareil avantage;
Et le ſang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où ſa ſœur m'engage,
Ravale fort ma dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire ſe haſarde,
Après l'exemple d'un grand roi,
Qui, tout grand roi qu'il eſt, l'eſtime, & le regarde
Avec les mêmes yeux que moi?
Si ce bruit n'eſt point faux, mon mal eſt ſans remède;
Car enfin c'eſt un roi dont il me faut l'appui.
Adieu, ſeigneur, je la lui cède,
Mais je ne la cède qu'à lui.

SCENE IV.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'Où sait-il, Xénoclès, d'où sait-il que je l'aime ?
Je ne l'ai dit qu'à toi, m'auras-tu découvert ?

XENOCLES.

Si j'ose vous parler, seigneur, à cœur ouvert,
Il ne le sait que de vous même.
L'éclat de ces faveurs, dont vous enveloppez
De votre faux secret le chatouilleux mystère,
Dit si haut malgré vous ce que vous pensez taire,
Que vous êtes ici le seul que vous trompez.
De si brillans dehors font un grand jour dans l'ame ;
Et quelque illusion qui puisse vous flatter,
Plus ils déguisent votre flamme,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGESILAS.

Quoi, la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau sexe on a de complaisance,
Ce qu'on lui rend d'honneur, tout passe pour amour ?

XENOCLES.

Il est bien mal-aisé qu'aux yeux de votre cour
Il passe pour indifférence ;
Et c'est l'en avouer assez ouvertement,
Que refuser Mandane aux vœux d'un autre amant.
Mais qu'importe, après tout ? Si du plus grand courage
Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,
Serait-il honteux de l'aimer ?

AGESILAS.

Non, & même avec gloire on s'en laisse charmer;
Mais un roi que son trône à d'autres soins engage,
Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît,
Et que de sa grandeur y consent l'intérêt.
Vois donc si ma peine est légère.
Sparte ne permet point aux fils d'une étrangère
De porter son sceptre en leur main;
Cependant à mes yeux Mandane a su trop plaire;
Je veux cacher ma flamme, & je le veux en vain.
Empêcher son hymen, c'est lui faire injustice;
L'épouser, c'est blesser nos loix;
Et même il n'est pas sûr que j'emporte son choix.
La donner à Cotys, c'est me faire un supplice;
M'opposer à ses vœux, c'est le joindre au parti
Que déjà contre moi Lysander a pu faire;
Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire,
J'en recevrai peut-être un honteux démenti.
Que ma confusion, que mon trouble est extrême!
Je me défends d'aimer; & j'aime;
Et je sens tout mon cœur balancé nuit & jour
Entre l'orgueil du diadême,
Et les doux espoirs de l'amour.
En qualité de roi, j'ai pour ma gloire à craindre;
En qualité d'amant je vois mon sort à plaindre:
Mon trône avec mes vœux ne souffre aucun accord;
Et ce que je me dois me reproche sans cesse,
Que je ne suis pas assez fort
Pour triompher de ma faiblesse.

XENOCLES.

Toutefois il est tems ou de vous déclarer,

Ou

Ou de céder l'objet qui vous fait soupirer.

AGESILAS.

Le plus sûr, Xénoclès, n'est pas le plus facile.
Cherche moi Spitridate, & l'amène en ce lieu ;
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu
Entre le charmant & l'utile.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

AGÉSILAS me mande, il eſt tems d'éclater.
Que me permettez-vous, madame, de lui dire ?
M'en déſavouerez-vous, ſi j'oſe me vanter
Que c'eſt pour vous que je ſoupire ?
Que je crois mes ſoupirs aſſez bien écoutés
Pour vous fermer le cœur & l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je vois quelques bontés.
Qui ſemblent m'aſſurer des vôtres ?

ELPINICE.

Que ſervirait, ſeigneur, de vous y haſarder ?
Suis-je moins que ma ſœur fille de Lyſander ?
Et la raiſon d'état qui rompt votre hyménée,
Regarde-t-elle plus la jeune que l'aînée ?
S'il n'eût point à Cotys refuſé votre ſœur,
J'euſſe oſé préſumer qu'il eût aimé la mienne ;
Et m'aurais dit moi-même avec quelque douceur,
Il ſe l'eſt réſervée, & veut bien qu'on m'obtienne.
Mais il aime Mandane, & ce prince jaloux
De ce que peut ici le grand nom de mon père,
N'a pour lui qu'une haine obſtinée & ſévère,

Qui ne lui peut souffrir de gendres tels que vous.

SPITRIDATE.

Puisqu'il aime ma sœur, cet amour est un gage
Qui me répond de son suffrage.
Ses desirs prendront loi de mes propres desirs ;
Et son feu pour les satisfaire
N'a pas moins besoin de me plaire,
Que j'en ai de lui voir approuver mes soupirs.
Madame, on est bien fort quand on parle soi-même,
Et qu'on peut dire au souverain :
J'aime & je suis aimé, vous aimez comme j'aime,
Achevez mon bonheur, j'ai le vôtre en ma main.

ELPINICE.

Vous ne songez qu'à vous, & dans votre ame épriſe
Vos vœux se tiennent sûrs d'un prompt & plein effet.
Mais que fera Cotys à qui je suis promise ?
Me rendra-t-il ma foi, s'il n'est point satisfait ?

SPITRIDATE.

La perte de ma sœur lui servira de guide
A tourner ses desirs du côté d'Aglatide.
D'ailleurs, que pourra-t-il, si contre Agésilas
Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas ?

ELPINICE.

Il a parole de mon père
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content ;
Et mon père n'est pas un esprit inconstant,
Qui donne une parole incertaine & légère.
Je vous le dis encor, seigneur, pensez-y bien :
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE.

Dites, dites un mot, & ma flamme enhardie.

ELPINICE.

Que voulez-vous que je vous die ?
Je ſuis ſujette & fille, & j'ai promis ma foi ;
Je dépens d'un amant, & d'un père, & d'un roi.

SPITRIDATE.

N'importe, ce grand mot produirait des miracles.
Un amant avoué renverſe tous obſtacles,
Tout lui devient poſſible, il fléchit les parens,
Triomphe des rivaux, & brave les tyrans.
Dites donc, m'aimez-vous ?

ELPINICE.

Que ma ſœur eſt heureuſe !

SPITRIDATE.

Quand mon amour pour vous la laiſſe ſans amant,
Son deſtin eſt ſi charmant,
Que vous en ſoyez envieuſe ?

ELPINICE.

Elle eſt indifférente, & ne s'attache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous ?

ELPINICE.

Que n'ai-je un cœur qui ſoit comme le ſien !

SPITRIDATE.

Le vôtre eſt-il moins inſenſible ?

ELPINICE.

S'il ne tenait qu'à lui que tout vous fût poſſible,
Le devoir & l'amour....

SPITRIDATE.

Ah, madame, achevez,
Le devoir & l'amour, que vous feraient-ils faire ?

ELPINICE.

Voyez le roi, voyez Cotys voyez mon père ;
Fléchiſſez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laiſſez-moi me taire.

SCENE II.

MANDANE, ELPINICE, SPITRIDATE.

SPITRIDATE *à Mandane.*

VENEZ, ma ſœur, venez aider mes triſtes feux
A combattre un injuſte & rigoureux ſilence.

ELPINICE.

Hélas ! il eſt ſi bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
J'en dois rougir. Adieu. Voyez avec madame
Le moyen le plus propre à ſervir votre flamme.
Des trois dont je dépens, elle peut tout ſur deux.
L'un hautement l'adore, & l'autre au fond de l'ame ;
Et ſon deſtin lui-même, ainſi que notre ſort,
Dépend de les mettre d'accord.

SCENE III.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

IL eſt tems de réſoudre avec quel artifice
Vous pourrez en venir à bout,
Vous, ma ſœur, qui tantôt me répondiez de tout,
Si j'avais le cœur d'Elpinice,
Il eſt à moi ce cœur, ſon ſilence le dit;
Son adieu le fait voir, ſa fuite le proteſte;
Et ſi je n'obtiens pas le reſte,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE.

Si le don de ma main peut vous donner la ſienne,
Je vous ſacrifierai tout ce que j'ai promis;
Mais vous, répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
Et qu'il mette d'accord de ſi fiers ennemis?
Le roi qui vous refuſe à Lyſander pour gendre,
Y conſentira-t-il ſi vous m'offrez à lui?
Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui,
Lyſander voudra-t-il ſe rendre?
Lui qui ne vous remet votre premiere foi
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paraître,
Ne vous fait-il pas cette loi;
Que ſans le rendre heureux, vous ne le ſauriez être?

SPITRIDATE.

Cotys de cet eſpoir oſe en vain ſe flatter;
L'amour d'Agéſilas à ſon amour s'oppoſe.

MANDANE.

Et si vous ne pensez à le mieux écouter,
Lysander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien, vous l'aimez.

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

MANDANE.

Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un roi?

MANDANE.

Quels droits n'a point un père?

SPITRIDATE.

Inexorable sœur!

MANDANE.

Impitoyable frère,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi,
Et ne sauriez vous faire une pareille loi!

SPITRIDATE.

Hélas! considérez...

MANDANE.

Considérez vous-même...

SPITRIDATE.

Que j'aime, & que je suis aimé.

MANDANE.

Que je suis aimée, & que j'aime.

SPITRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé.
Le ſexe vous apprend à régner ſur vos ames.

MANDANE.

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flammes.
Dites que votre ardeur à force d'éclater
S'exhale, ſe diſſipe, ou du moins s'exténue,
Quand la nôtre groſſit ſous cette retenue,
Dont le joug odieux ne ſert qu'à l'irriter.
Je vous parle, ſeigneur, avec une ame ouverte;
Et ſi je vous voyais capable de raiſon,
Si quand l'amour domine elle était de ſaiſon...

SPITRIDATE.

Ah, ſi quelque lumière enfin vous eſt offerte,
Expliquez-vous, de grace, & pour le commun bien
Vous ni moi ne négligeons rien.

MANDANE.

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obſtacles
Preſque impoſſibles à forcer;
Et ſi pour nous le ciel n'eſt prodigue en miracles,
Nous eſpérons en vain nous en débarraſſer.
Tirons-nous une fois de cette ſervitude,
Qui nous fait un deſtin ſi rude.
Bravons Agéſilas, Cotys, & Lyſander:
Qu'ils s'accordent ſans nous s'ils peuvent s'accorder.
Dirai-je tout? ceſſons d'aimer & de prétendre,
Et nous ceſſerons d'en dépendre.

SPITRIDATE.

N'aimer plus! Ah, ma ſœur!

MANDANE.

J'en soupire à mon tour;
Mais un grand cœur doit être au-dessus de l'amour.
Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte,
Deux ou trois soupirs étouffés,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble & ferme, & vous en triomphez.
N'avons-nous secoué le joug de notre prince
Que pour choisir des fers dans une autre province ?
Ne cherchons-nous ici que d'illustres tyrans,
Dont les chaînes plus glorieuses
Soumettent nos destins aux obscurs différens
De leurs haines mystérieuses ?
Ne cherchons-nous ici que les occasions
De fournir de matière à leurs divisions,
Et de nous imposer un plus rude esclavage
Par la nécessité d'obtenir leur suffrage ?
Puisque nous y cherchons tous deux la liberté,
Tâchons de la goûter, seigneur, en sûreté.
Réduisons nos souhaits à la cause publique.
N'aimons plus que par politique;
Et dans la conjoncture où le ciel nous a mis,
Faisons des protecteurs, sans faire d'ennemis.
A quel propos aimer, quand ce n'est que déplaire
A qui nous peut nuire ou servir ?
S'il nous en faut l'appui, pourquoi nous le ravir ?
Pourquoi nous attirer sa haine & sa colère ?

SPITRIDATE.

Oui, ma sœur, & j'en suis d'accord;
Agésilas ici maître de notre sort,

Peut nous abandonner la Perſane irritée,
Et nous laiſſer rentrer, malgré tout notre effort,
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ni Lyſander ne nous ſoutiendront pas,
S'il faut que ſa colère à nous perdre s'applique.
Aimez, aimez-le donc, du moins par politique,
Ce redoutable Agéſilas.

MANDANE.

Voulez vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur
D'un amour commandé l'obéiſſante ardeur
Oſe faire éclater ma flamme avant la ſienne?
On dit que je lui plais, qu'il ſoupire en ſecret,
Qu'il retient, qu'il combat ſes deſirs à regret;
Et cette vanité qui nous eſt naturelle,
Veut croire ainſi que vous qu'on en juge aſſez bien:
Mais enfin c'eſt un feu ſans aucune étincelle.
Je crois ce qu'on en dit, & n'en ſais encor rien.
S'il m'aime, un tel ſilence eſt la marque certaine
Qu'il craint Sparte & ſes dures loix;
Qu'il voit qu'en m'épouſant, s'il peut m'y faire reine,
Il ne peut lui donner de rois;
Que ſa gloire...

SPITRIDATE.

Ma ſœur, l'amour vaincra, ſans doute;
Ce héros eſt à vous, quelques loix qu'il redoute;
Et ſi par la prière il ne les peut fléchir,
Ses victoires auront de quoi l'en affranchir.
Ces loix, ces mêmes loix s'impoſeront ſilence
A l'aſpect de tant de vertus;

Ou Sparte l'avouera d'un peu de violence,
Après tant d'ennemis à ſes pieds abattus.

MANDANE.

C'eſt vous flatter beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce prince, après tout, ne vous peut accorder.
Sans une éclatante injuſtice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lyſander.
D'ailleurs, en exiger un hymen qui le gêne,
Et lui faire des loix au milieu de ſa cour,
N'eſt-ce point hautement lui demander ſa haine,
Quand vous lui promettez l'objet de ſon amour ?

SPITRIDATE.

Si vous ſaviez, ma ſœur, aimer autant que j'aime....

MANDANE.

Si vous ſaviez, mon frère, aimer comme je fais,
Vous ſauriez ce que c'eſt que s'immoler ſoi-même,
Et faire violence à de ſi doux ſouhaits.
Je vous en parle en vain. Allez, frère barbare,
Voir à quoi Lyſander ſe réſoudra pour vous;
Et ſi d'Agéſilas la flamme ſe déclare,
J'en mourrai, mais je m'y réſous.

SCENE IV.

SPITRIDATE, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

VOus me quittez, seigneur, mais vous croyez-vous quitte,
Et que ce soit assez que de me rendre à moi ?

SPITRIDATE.

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi ?

AGLATIDE.

Non, mais le pouvez-vous à moins que je la rende ?
Et si je vous la rends, savez-vous à quel prix ?

SPITRIDATE.

Je ne crois pas pour vous cette perte si grande,
Que vous en souhaitiez d'autres que vos mépris.

AGLATIDE.

Moi des mépris pour vous !

SPITRIDATE.

C'est ainsi que j'appelle
Un feu si bien promis, & si mal allumé.

AGLATIDE.

Si je ne vous aimais, je vous aurais aimé ;
Mon devoir m'en était un garant trop fidelle.

SPITRIDATE.

Il ne vous répondait que d'agir un peu tard,
Et laissait beaucoup au hasard.

Votre ordre cependant vers une autre me chaſſe,
Et vous avez quitté la place à votre ſœur.

AGLATIDE.

Si je vous ai donné de quoi remplir la place,
Ne me devez-vous point de quoi remplir mon cœur ?

SPITRIDATE.

J'en ſuis au déſeſpoir, mais je n'ai point de frère,
Que je puiſſe à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE.

Si vous n'en avez point par qui me ſatisfaire,
Vous avez une ſœur qui vous peut acquitter.
Elle a trop d'un amant, & ſi ſa flamme heureuſe
Me renvoyait celui dont elle ne veut plus,
Je ne ſuis point d'humeur fâcheuſe,
Et m'accommoderais bientôt de ſes refus.

SPITRIDATE.

De tout mon cœur je l'en conjure:
Envoyez-lui Cotys, ou même Agéſilas,
Ma ſœur, & prenez ſoin d'appaiſer ce murmure,
Qui cherche à m'imputer des ſentimens ingrats.
Je vous laiſſe entre vous faire ce grand partage,
Et vais chez Liſander voir quel ſera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage,
Et qui fait ce qu'il peut n'eſt plus garant de rien.

SCENE V.

AGLATIDE, MANDANE.

AGLATIDE.

VOUS pourrez-vous résoudre à payer pour ce frère,
Madame, & des deux rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire?

MANDANE.

Hélas!

AGLATIDE.

Je n'entends pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique;
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la replique.

MANDANE.

Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir?
Il ne se fait que trop entendre.

AGLATIDE.

Si j'avais comme vous deux rois à choisir,
Mes déplaisirs auraient peu de chose à prétendre.
Parlez donc, & de bonne foi,
Acquittez par ce choix Spitridate envers moi.
Ils sont tous deux à vous.

MANDANE.

Je n'y suis pas moi-même.

AGLATIDE.

Qui des deux est l'aimé?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour, de quoi qu'il ſoit d'accord,
Ne peut décider de mon ſort ?

AGLATIDE.

Ainſi je dois perdre eſpérance
D'obtenir de vous aucun d'eux ?

MANDANE.

Donnez-moi votre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en ſerait un peu trop, leur mérite eſt ſi rare,
Qu'il en faut être plus avare.

MANDANE.

Il eſt grand, mais bien moins que la félicité
De votre inſenſibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une ame inſenſible :
Je l'ai tendre, & qui ſouffre aiſément de beaux feux ;
Mais je ſais ne vouloir que ce qui m'eſt poſſible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laiſſez donc faire au ciel, au tems, à la fortune,
Ne veuillez que ce qu'ils voudront ;
Et ſans prendre d'attache, ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui ſe rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourrait coûter mes plus belles années,
Avant qu'ainſi deux rois en devinſſent le prix ;
Et j'aime mieux borner mes bonnes deſtinées

Au plus digne de vos mépris.

MANDANE.

Donnez-moi donc, madame, un cœur comme le vôtre ;
Et je vous les redonne une seconde fois ;
Ou si c'est trop de l'un & l'autre,
Laissez-m'en le rebut, & prenez-en le choix.

AGLATIDE.

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéissance eût pour eux quelque appas.
Peut-être que mon choix satisferait ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairait pas.

MANDANE.

Qui peut vous assurer de cette obéissance ?
Les rois même en amour savent mal obéir,
Et les plus enflammés s'efforcent de haïr,
Si-tôt qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

AGLATIDE.

Je vois bien ce que c'est, vous voulez tout garder.
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes ;
Et quoi qu'au plus heureux le cœur veuille accorder,
L'œil règne avec plaisir sur deux si grandes têtes.
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits.
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire
Sur l'un & l'autre de ces rois,
Bien qu'à l'envi pour vous l'un & l'autre soupire ;
Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux,
Quoi que la jalousie assez peu m'inquiète,
Je ne sais s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous
Tout ce que votre cœur souhaite.

SCENE VI.

COTYS, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE *à Cotys.*

SEIGNEUR, vous le savez, ma sœur a votre foi,
Et ne vous la rend que pour moi.
Usez-en comme bon vous semble;
Mais sachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un roi qui vous ressemble.

SCENE VII.

COTYS, MANDANE.

MANDANE.

L'ETRANGE contretems que prend sa belle humeur,
Et la froide galanterie,
D'affecter par bravade à tourner son malheur
En importune raillerie!
Son cœur l'en désavoue, & murmurant tout bas....

COTYS.

Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmerait pas,
Si le pouvoir d'Agésilas
Ne me portait dans l'ame une plus juste crainte.
Pourrez-vous l'aimer?

MANDANE.

Non.

COTYS.

Pourrez-vous l'épouser?

MANDANE.

Vous-même, dites-moi, puis-je m'en excuser?
Et quel bras, quel secours appeller à mon aide,
Lorsqu'un frère me donne, & qu'un amant me cède?

COTYS.

N'imputez point à crime une civilité,
Qu'ici de général voulait l'autorité.

MANDANE.

Souffrez-moi donc, seigneur, la même déférence
Qu'ici de nos destins demande l'assurance.

COTYS.

Vous céder par dépit, & d'un ton menaçant
Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puissant,
Qu'on sait de ses refus la plus secrète cause,
Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour,
Que presser un rival de paraître en plein jour,
Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'oppose.

MANDANE.

Que sert de s'opposer aux vœux d'un tel rival,
Qui n'a qu'à nous protéger mal
Pour nous livrer à notre perte?
Serait-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux dépens d'un soupir?

COTYS.

Ah, le change vous plaît.

MANDANE.

Non, seigneur, je vous aime;
Mais je dois à mon frère, à ma gloire, à vous-même.
D'un rival si puissant si nous perdons l'appui,
Pourrons-nous du Persan nous défendre sans lui?
L'espoir d'un renouement de la vieille alliance
Flatte en vain votre amour, & vos nouveaux desseins.
Si vous ne remettez sa proie entre ses mains,
Oserez-vous y prendre aucune confiance?
Quant à mon frère & moi, si les dieux irrités
Nous font jamais rentrer dessous sa tyrannie,
Comme il nous traitera d'esclaves révoltés,
Le supplice l'attend, & moi l'ignominie.
C'est ce que je saurai prévenir par ma mort;
Mais jusques-là, seigneur, permettez-moi de vivre;
Et que par un illustre & rigoureux effort,
Acceptant les malheurs où mon destin me livre,
Un sacrifice entier de mes vœux les plus doux
Fasse la sûreté de mon frère & de vous.

COTYS.

Cette sûreté malheureuse
A qui vous immolez votre amour & le mien
Peut-elle être si précieuse
Qu'il faille l'acheter de mon unique bien?
Et faut-il que l'amour garde tant de mesures
Avec tant d'intérêts qui lui font tant d'injures?
Laissez, laissez périr ce déplorable roi,
A qui ces intérêts dérobent votre foi.
Que sert que vous l'aimiez? & que fait votre flamme
Qu'augmenter son ardeur pour croître ses malheurs,

Si malgré le don de votre ame
Votre raiſon vous livre ailleurs?
Armez-vous de dédains, rendez, s'il eſt poſſible,
Votre perte pour lui moins grande ou moins ſenſible;
Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris,
Eteignez-en la flamme à force de mépris.

MANDANE.

L'éteindre! Ah, ſe peut-il que vous m'ayez aimée?

COTYS.

Jamais ſi digne flamme en un cœur allumée...

MANDANE.

Non, non, vous m'en feriez des ſermens ſuperflus.
Vouloir ne plus aimer, c'eſt déjà n'aimer plus;
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une paſſion véritable.

COTYS.

L'amour au déſeſpoir peut-il encor charmer!

MANDANE.

L'amour au déſeſpoir fait gloire encor d'aimer,
Il en fait de ſouffrir, & ſouffre avec conſtance,
Voyant l'objet aimé partager ſa ſouffrance.
Il regarde ſes maux comme un doux ſouvenir
De l'union des cœurs qui ne ſaurait finir;
Et comme n'aimer plus, quand l'eſpoir abandonne,
C'eſt aimer ſes plaiſirs, & non pas la perſonne,
Il fuit cette baſſeſſe, & s'affermit ſi bien,
Que toute ſa douleur ne ſe reproche rien.

COTYS.

Quel injuſte tourment, quel injuſte ſupplice
Succède au doux eſpoir qui m'oſait tout offrir!

MANDANE.

Et moi, ſeigneur, & moi, n'ai-je rien à ſouffrir ?
Ou m'y condamne-t-on avec plus de juſtice ?
Si vous perdez l'objet de votre paſſion,
Epouſez-vous celui de votre averſion ?
Attache-t-on vos jours à d'auſſi rudes chaînes ?
Et ſouffrez-vous enfin la moitié de mes peines ?
Cependant mon amour aura tout ſon éclat,
En dépit du ſupplice où je ſuis condamnée ;
Et ſi notre tyran par maxime d'état
Ne s'interdit mon hyménée,
Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,
D'entendre que du cœur vous êtes ſouverain ;
Et que les déplaiſirs dont ma flamme eſt ſuivie
Ne ceſſeront qu'avec ma vie.
Allez, ſeigneur, défendre aux vôtres de durer,
Ennuyez-vous de ſoupirer,
Craignez de trop ſouffrir, & trouvez-en vous-même
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime.
Je ſouffrirai pour vous, & ce nouveau malheur,
De tous mes maux le plus funeſte,
D'un trait aſſez perçant armera ma douleur,
Pour trancher de mes jours le déplorable reſte.

COTYS.

Que dites-vous, madame ? & par quel ſentiment...

SCENE VIII.

COTYS, MANDANE, CLÉON.

CLÉON.

SPITRIDATE, seigneur, & Lysander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.

Allez, seigneur, allez, puisqu'ils vous en convient.
Aimez, cédez, souffrez, & voyez si les dieux
Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGÉSILAS, XENOCLES.

XENOCLES.

JE remets en vos mains & l'une & l'autre lettre
Que l'eſclave Damis aux miennes vient de mettre:
Vous y verrez, ſeigneur, quels ſont les attentats....
(*Il lui donne deux lettres dont il lit l'inſcription.*)

AGESILAS.

AU SENATEUR CRATES, A L'EPHORE ARSIDAS.
Spitridate & Cotys ſont de l'intelligence?

XENOCLES.

Non, il s'eſt caché d'eux en cette conférence;
Il a plaint leur malheur, & de tout ſon pouvoir;
Mais ſa prudence enfin tous deux vous les renvoie,
Sans leur donner aucun eſpoir
D'obtenir que de vous ce qui ferait leur joie.

AGESILAS.

Par cette déférence il croit les mieux aigrir;
Et rejettant ſur moi ce qu'ils ont à ſouffrir...

XENOCLES.

Vous avez mandé Spitridate,
Il entre ici.

AGESILAS.

Gardons qu'à ſes yeux rien n'éclate.

SCENE II.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, XENOCLES.

AGESILAS.

AGLATIDE, seigneur, a-t-elle encor vos vœux ?

SPITRIDATE.

Non, seigneur, mais enfin ils ne vont pas loin d'elle ;
Et sa sœur a fait naître une flamme nouvelle
En la place des premiers feux.

AGESILAS.

Elpinice?

SPITRIDATE.

Elle-même.

AGESILAS.

Ainsi toujours pour gendre
Vous vous donnez à Lysander ?

SPITRIDATE.

Seigneur contre l'amour peut-on bien se défendre ?
A peine attaque-t-il qu'on brûle de se rendre.
Le plus ferme courage est ravi de céder ;
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre
Que mon cœur à redemander.

AGESILAS.

Si vous considériez ....

SPITRIDATE

Seigneur, que considère
Un cœur d'un vrai mérite heureusement charmé ?
L'amour n'est plus amour si-tôt qu il délibère,

Et vous le ſauriez trop ſi vous aviez aimé.

AGESILAS.

Seigneur, j'aimais à Sparte, & j'aime dans Ephèſe.
L'un & l'autre objet eſt charmant;
Mais bien que l'un m'ait plû, bien que l'autre me plaiſe,
Ma raiſon m'en a ſu défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne ſuivrait mieux un plus commun exemple.
Si vous aimez, ſeigneur, ne vous refuſez rien,
Ou ſouffrez que je vous contemple
Comme un cœur au-deſſus du mien.
Des climats différens la nature eſt diverſe.
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perſe.
Permettez qu'un Perſan n'oſe vous imiter,
Que ſur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il ſe contente à moins de gloire,
Et trouve en ſa faibleſſe un deſtin aſſez doux,
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous ſeul avez droit de remporter ſur vous.

AGESILAS.

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance!

SPITRIDATE.

De votre ennemi!

AGESILAS.

Non, Lyſander ne l'eſt pas:
Mais s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE.

C'en eſt aſſez; je dois me faire violence,
Et renonce à plus croire, ou mes yeux, ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien ſur l'hymen de ma ſœur?

Cotys l'aime.

AGESILAS.

Il eſt roi, je ne ſuis pas ſon maître ;
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes ſujets.
L'aime-t-elle ?

SPITRIDATE.

Il ſe peut. Lui ferai-je connaître
Que vous auriez d'autres projets ?

AGESILAS.

C'eſt me connaître mal, je ne contrains perſonne.

SPITRIDATE.

Peut-être qu'elle n'aime encor que ſa couronne ;
Et je ne ſais pas bien où pencherait ſon choix,
Si le ciel lui donnait à choiſir de deux rois.
Vous l'avez juſqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ſes vœux ſans peine aſſujettis...

AGESILAS.

L'ingrate !

SPITRIDATE.

Je réponds de ſa reconnaiſſance,
Et qu'elle ne conſent à l'eſpoir de Cotys ;
Que pour le maintenir dans votre dépendance.
Pourrait-elle, ſeigneur, davantage pour vous ?

AGESILAS.

Non, mais qui la preſſait de choiſir un époux ?

SPITRIDATE.

L'occaſion d'un roi, ſeigneur, eſt bien preſſante.
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour ;
Elle échappe à la moindre attente

Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,
On s'expoſe aux périls de l'accepter trop tard ;
Et l'aſyle eſt ſi beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut ſans crime en rien mettre au haſard.

AGESILAS.

Elle eût peu haſardé peut-être pour attendre.

SPITRIDATE.

Voyait-elle en ces lieux un plus illuſtre eſpoir ?

AGESILAS.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre,
Il ne voit que ce qu'il veut voir.
Si je l'ai juſqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Ces faveurs, ces honneurs ne lui diſaient-ils rien ?
Elle les entendait trop bien en dépit d'elle :
Mais l'ingrate ! mais la cruelle !
Seigneur, à votre tour vous m'entendez trop bien.
Qu'elle aille chez Cotys partager ſa couronne ;
Je n'y mets point d'obſtacle, & n'en veux rien ſavoir.
Soit que l'ambition, ſoit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez

SPITRIDATE.

Soyez sûr de mon zèle.
Ma parole à Cotys eſt encor à donner ;
Mais ſi cet hyménée a de quoi vous gêner,
Mandane que deviendra-t-elle ?

AGESILAS.

Allez encor un coup, allez en d'autres lieux

Epargner par pitié cette gêne à mes yeux ;
Sauvez-moi du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE.

Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

SCENE III.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.

O VUE! ô ſur mon cœur regards trop abſolus !
Que vous allez troubler mes vœux irréſolus !
Ne partez pas, madame. O ciel ! j'en vais trop dire.

MANDANE.

Je conçois mal, ſeigneur, de quoi vous me parlez.
Moi partir ?

AGESILAS.

Oui, partez, encor que j'en ſoupire.
Que ce mot ne peut-il ſuffire !

MANDANE.

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

AGESILAS.

J'aime trop à vous voir, & je vous ai trop vue ;
C'eſt, madame, ce qui me tue.
Partez, partez, de grace.

MANDANE.

Où me banniſſez-vous ?

AGESILAS.

Nommez-vous un exil le trône d'un époux ?

MANDANE.

Quel trône, & quel époux?

AGESILAS.

Cotys....

MANDANE.

Je crois qu'il m'aime;
Mais si je vous regarde ici comme mon roi,
Et comme un protecteur que j'ai choisi moi-même,
Puis-je sans votre aveu l'assurer de ma foi?
Après tant de bontés & de marques d'estime,
A vous moins déférer je croirais faire un crime;
Et mon ame....

AGESILAS.

Ah, c'est trop déférer, & trop peu.
Quoi, pour cet hyménée exiger mon aveu!

MANDANE.

Jusques-là mon bonheur n'aura qu'incertitude;
Et bien qu'une couronne éblouisse aisément....

SPITRIDATE.

Ma sœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.

MANDANE.

Et je me plains à lui des inégalités
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontés.
Tout ce que pour un autre a voulu ma prière,
Vous me l'avez, seigneur, & sur l'heure accordé;
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé
Prête à de prompts refus une digne matière.

AGESILAS.

Si vous vouliez avoir des yeux

Pour voir de ces refus la véritable cauſe. . . .

SPITRIDATE.

Neſt-ce pas aſſez dire, & faut-il autre choſe?
Voyez mieux ſa penſée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeans veulent qu'on les entende,
Ils ſont de ſes faveurs le comble, & la plus grande.
Tout roi qu'eſt votre amant, perdez-le ſans ennui,
Lorſqu'on vous en deſtine un plus puiſſant que lui.
M'en déſavouerez-vous, ſeigneur?

AGESILAS.

Non, Spitridate.
C'eſt inutilement que ma raiſon me flatte.
Comme vous j'ai mon faible, & j'avoue à mon tour
Qu'un ſi triſte ſecours défend mal de l'amour.
Je vois par mon épreuve avec quelle injuſtice
Je vous refuſais Elpinice.
Je ceſſe de vous faire une ſi dure loi.
Allez, elle eſt à vous, ſi Mandane eſt à moi.
Ce que pour Lyſander je ſemble avoir de haine,
Fera place aux douceurs de cette double chaîne,
Dont vous ſerez le nœud commun;
Et cet heureux hymen accompagné du vôtre,
Vous rendant entre nous garand de l'un vers l'autre,
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE.

Seigneur, l'obéiſſance
S'exprime aſſez par le ſilence.
Trouvez bon que je puiſſe apprendre à Lyſander
La grace qu'à ma flamme il vous plaît d'accorder.

SCENE IV.

AGÉSILAS, MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.

EN puis-je pour la mienne eſpérer une égale,
Madame? ou ne ſera-ce en effet qu'obéir?

MANDANE.

Seigneur, je croirais vous trahir,
Et n'avoir pas pour vous une ame aſſez royale,
Si je vous cachais rien des juſtes ſentimens
Que m'inſpire le ciel pour deux rois mes amans.
J'ai vu que vous m'aimiez, & ſans autre interprête
J'en ai cru vos faveurs qui m'ont ſi peu coûté.
J'en ai cru vos bontés, & l'aſſiduité
Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiète.
Ma gloire y voulait conſentir,
Mais ma reconnaiſſance a pris ſoin de la vôtre.
Vos feux la haſardaient, & pour les amortir
J'ai réduit mes deſirs à pencher vers un autre.
Pour m'épouſer, vous le pouvez,
Je ne ſaurais former de vœux plus élevés;
Mais avant que jurer ma conquête aſſez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voyez ce qu'elle donne, ou plutôt ce qu'elle ôte.
Votre Sparte ſi haut porte ſa royauté,
Que tout ſang étranger la ſouille, & la profane;
Jalouſe de ce trône où vous êtes monté,
Y faire ſeoir une Perſane.

C'eſt pour elle une étrange & dure nouveauté ;
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place,
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.
Vos éphores peut-être oſeront encor plus ;
Et ſi votre ſénat avec eux ſe ſoulève,
Si de me voir leur reine indignés & confus,
Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'élève,
Penſez bien à la ſuite avant que d'achever ;
Et ſi ce ſont périls que vous deviez braver,
Vous les voyez ſi bien que j'ai mauvaiſe grace
De vous en faire ſouvenir.
Mais mon zèle a voulu cette indiſcrète audace ;
Et moi, je n'ai pas cru devoir la retenir.
Que la ſuite, après tout, vous flatte ou vous traverſe,
Ma gloire eſt ſans pareille aux yeux de l'univers,
S'il voit qu'une Perſane au vainqueur de la Perſe
Donne à ſon tour des loix, & l'arrête en ſes fers.
Comme votre intérêt m'eſt plus conſidérable,
Je tâche de vous rendre à des deſtins meilleurs.
Mon amour peut vous perdre, & je m'attache ailleurs,
Pour être pour vous moins aimable.
Voilà ce que devait un cœur reconnaiſſant.
Quant au reſte, parlez en maître,
Vous êtes ici tout-puiſſant.

AGESILAS.

Quand peut-on être ingrat, ſi c'eſt-là reconnaître ?
Et que puis-je ſur vous ſi le cœur n'y conſent ?

MANDANE.

Seigneur, il eſt donné, la main n'eſt pas donnée ;
Et l'inclination ne fait pas l'hyménée.

Au défaut de ce cœur je vous offre une foi
Sincère, inviolable, & digne enfin de moi.
Voyez si ce partage aura pour vous des charmes.
Contre l'amour d'un roi c'eſt aſſez raiſonner.
J'aime, & vais toutefois attendre ſans alarmes.
Ce qu'il lui plaira m'ordonner.
Je fais un ſacrifice aſſez noble, aſſez ample,
S'il en veut un en ce grand jour ;
Et s'il peut ſe réſoudre à vaincre ſon amour,
J'en donne à ſon grand cœur un aſſez haut exemple.
Qu'il écoute ſa gloire, ou ſuive ſon deſir,
Qu'il ſe faſſe grace, ou juſtice,
Je me tiens prête à tout, & lui laiſſe à choiſir
De l'exemple, ou du ſacrifice.

SCENE V.

AGLATIDE, XENOCLES.

AGESILAS.

QU'UNE Perſane m'oſe offrir un ſi grand choix !
Parmi nous qui traitons la Perſe de barbare,
Et mépriſons juſqu'à ſes rois,
Eſt-il plus haut mérite ? eſt-il vertu plus rare ?
Cependant mon deſtin à ce point eſt amer,
Que plus elle mérite, & moins je dois l'aimer ;
Et que plus ſes vertus ſont dignes de l'hommage,
Que rend toute mon ame à cet illuſtre objet,
Plus je la dois fermer à tout autre projet,

Qu'à celui d'égaler ſa grandeur de courage.

XENOCLES.

Du moins vous rendre heureux ce n'eſt plus haſarder.
Puiſqu'un ſi digne amour fait grace à Lyſander,
Il n'a plus lieu de ſe contraindre.
Vous devenez par-là maître de tout l'état;
Et ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre
Ni d'éphores, ni de ſénat.

AGESILAS.

Je n'en ſuis pas encor d'accord avec moi-même.
J'aime, mais après tout, je hais autant que j'aime;
Et ces deux paſſions qui règnent tour à tour
Ont au fond de mon cœur ſi peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour,
Qu'il voudrait immoler l'amour à la vengeance.
Entre ce digne objet & ce digne ennemi,
Mon ame incertaine & flottante,
Quoi que l'un me promette, & quoi que l'autre attente,
Ne ſe peut ni dompter, ni croire qu'à demi;
Et plus des deux côtés je la ſens balancée,
Plus je vois clairement que ſi je veux régner,
Moi qui de Lyſander vois toute la penſée,
Il le faut tout-à-fait ou perdre ou regagner,
Qu'il eſt tems de choiſir.

XENOCLES.

Qu'il ſerait magnanime,
De vaincre, & la vengeance, & l'amour à la fois!

AGESILAS.

Il faudrait, Xénocles, une ame plus ſublime.

XENOCLES.

Il ne faut que vouloir, tout eſt poſſible aux rois.

AGESILAS.

Ah, ſi je pouvais tout, dans l'ardeur qui me preſſe,
Pour ces deux paſſions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurais-je la faibleſſe
D'obéir à toutes les deux.

SCENE VI.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

SEIGNEUR, il vous a plû diſpoſer d'Elpinice;
Nous devons elle & moi beaucoup à vos bontés;
Et je ſerai ravi qu'elle vous obéiſſe,
Pourvu que de Cotys les vœux ſoient acceptés.
J'en ai donné parole, il y va de ma gloire.
Spitridate ſans lui ne ſaurait être heureux;
Et donner mon aveu, s'ils ne le ſont tous deux,
C'eſt faire à mon honneur une tache trop noire.
Vous pouvez nous parler en roi.
Ma fille vous doit plus qu'à moi:
Commandez, elle eſt prête, & je ſaurai me taire.
N'exigez rien de plus d'un père.
Il a tenu toujours vos ordres à bonheur;
Mais rendez-lui cette juſtice,
De ſouffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de ſervice.

AGESILAS.

Oui, vous l'y porterez, & du moins de ma part

Ce précieux honneur ne court aucun hasard.
On a votre parole, & j'ai donné la mienne;
Et pour faire aujourd'hui que l'une & l'autre tienne,
Il faut vaincre un amour qui m'était aussi doux
Que votre gloire l'est pour vous,
Un amour dont l'espoir ne voyait plus d'obstacle:
Mais enfin il est beau de triompher de soi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi,
Et que le juste soin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour dernière victoire.
Un roi né pour l'éclat des grandes actions
Dompte jusqu'à ses passions,
Et ne se croit point roi, s'il ne fait sur lui-même
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.
(*à Xénoclès.*)
Allez dire à Cotys que Mandane est à lui;
Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée,
Pour venger son amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.
(*Il parle bas à Xénoclès qui sort.*)

SCENE VII.

AGESILAS, LYSANDER.

AGESILAS.

HÉ bien, vos mécontentemens
Me feront-ils encor à craindre ?
Et vous ſouviendrez-vous des mauvais traitemens
Qui vous avaient donné tant de lieu de vous plaindre ?

LYSANDER.

Je vous ai dit, ſeigneur, que j'étais tout à vous ;
Et j'y ſuis d'autant plus, que malgré l'apparence,
Je trouve des bontés qui paſſent l'eſpérance,
Où je n'avais cru voir que des ſoupçons jaloux.

AGESILAS.

Et que va devenir cette docte harangue,
Qui du fameux Cléon doit annoblir la langue ?

LYSANDER.

Seigneur....

AGESILAS.

Nous ſommes ſeuls, j'ai chaſſé Xénoclès :
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
A l'éphore Arſidas, au ſénateur Cratès ?
Je vous défère aſſez pour n'en vouloir rien lire ;
Avec moi n'appréhendez rien,
Tout eſt encor fermé. Voyez.

LYSANDER.

Je ſuis coupable ;

Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien ;
Et que par un effort de prudence admirable,
Vous avez su prévoir de quoi serait capable,
Après tant de mépris un cœur comme le mien.
Ce dessein toutefois ne passera pour crime
Que parce qu'il est sans effet ;
Et ce qu'on va nommer forfait
N'a rien qu'un plein succès n'eût rendu légitime.
Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
Et qui le manque est à punir.

AGESILAS.

Non, non, j'aurais plus fait peut-être en votre place.
Il est naturel aux grands cœurs
De sentir vivement de pareilles rigueurs ;
Et vous m'offenseriez de douter de ma grace.
Comme roi je la donne, & comme ami discret
Je vous assure du secret.
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.
Vous m'avez trop servi pour m'en trouver ingrat ;
Et d'un trop grand soutien je priverais l'état,
Pour des ressentimens où j'ai su vous réduire.
Ma puissance établie, & mes droits conservés,
Ne me laissent point d'yeux pour voir votre entreprise.
Dites-moi seulement avec même franchise,
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez ?

LYSANDER.

Avez-vous pu, seigneur, me devoir quelque chose ?
Qui sert le mieux son roi ne fait que son devoir.
En vous de tout l'état j'ai défendu la cause,
Quand je l'ai fait tomber dessous votre pouvoir.

Le zèle eſt tout de feu quand ce grand devoir preſſe ;
Et comme à le moins ſuivre on s'en acquitte mal,
Le mien vous ſervit moins qu'il ne ſervit la Grèce,
Quand j'en ſus ménager les cœurs avec adreſſe,
Pour vous en faire général.
Je vous dois cependant & la vie, & ma gloire,
Et lorſqu'un deſſein malheureux
Peut me coûter le jour, & ſouiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux. . . .

AGESILAS.

Reprochez-moi plutôt toutes mes injuſtices,
Que de plus ravaler de ſi rares ſervices.
Elles ont fait le crime, & j'en tire ce bien,
Que j'ai pu m'acquitter, & ne vous dois plus rien.
A préſent que la gratitude
Ne peut paſſer pour dette en qui s'eſt acquitté,
Vos ſervices payés d'un traitement ſi rude,
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.
S'ils ont ſu conſerver un trône en ma famille,
J'y veux par mon hymen faire ſeoir votre fille.
C'eſt ainſi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontés que je n'oſais attendre,
Que puis-je. . .

AGESILAS.

Jugez-en comme il en faut juger,
Et ſurtout commencez d'apprendre,
Que les rois ſont jaloux du ſouverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, & ne peuvent devoir,
Que rien à leurs ſujets n'acquiert l'indépendance,

Qu'ils règlent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs,
Qu'ils ont pour qui les sert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnaissance.
Prenons dorénavant vous & moi pour objet
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre;
N'oubliez pas ceux d'un sujet,
Et j'aurai soin de ceux d'un gendre.

SCENE VIII.

AGESILAS, AGLATIDE *conduite par* XENOCLES.

AGLATIDE.

Sur un ordre, seigneur, reçu de votre part,
Je viens étonnée & surprise,
De voir que tout d'un coup un roi m'en favorise,
Qui me daignait à peine honorer d'un regard.

AGESILAS.

Sortez d'étonnement. Les tems changent, madame,
Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux, ni même ame
Pourriez-vous de ma main accepter un époux ?

AGLATIDE.

Si mon père y consent, mon devoir me l'ordonne,
Ce me sera trop d'heur de le tenir de vous.
Mais avant que savoir quelle en est la personne,
Pourrais-je vous parler avec la liberté
Que me souffrait à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaisait, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en votre cœur mes yeux s'étaient fait un empire ?

Non que j'y penſe encor ; j'apprends de vous, ſeigneur,
Qu'on change avec le tems d'ame, d'yeux, & de cœur.

AGESILAS.

Rappellez ces beaux jours pour me parler ſans feindre ;
Mais ſi vous le pouvez, madame, épargnez-moi.

AGLATIDE.

Ce ſerait ſans raiſon que j'oſerais m'en plaindre.
L'amour doit être libre, & vous êtes mon roi.
Mais puiſque juſqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, ſeigneur, cet eſpoir à deſcendre,
Et ne me faites point de loix
Qui profanent l'honneur de votre premier choix.
J'y trouvais pour moi tant de gloire,
J'en chéris à tel point la flatteuſe mémoire,
Que je regarderais comme un indigne époux
Quiconque m'offrirait un moindre rang que vous.
Si cet orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuſer que votre trop d'eſtime ;
Ce ſont des ſentimens que je ne puis trahir.
Après cela parlez, c'eſt à moi d'obéir.

AGESILAS.

Je parlerai, madame, avec même franchiſe.
J'aime à voir cet orgueil que mon choix autoriſe
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi :
J'aime cette hauteur en un jeune courage ;
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,
Si votre heureux deſtin dépend de mon ſuffrage.

SCENE DERNIERE.

AGESILAS, LYSANDER, COTYS, SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE, AGLATIDE, XENOCLES.

COTYS.

SEIGNEUR, à vos bontés nous venons consacrer,
Et Mandane & moi, notre vie.

SPITRIDATE.

De pareilles faveurs, seigneur, nous font rentrer,
Pour vous faire voir même envie.

AGESILAS.

Je vous ai fait justice à tous,
Et je crois que ce jour vous doit être assez doux,
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide ;
Mais pour le rendre encor plus doux & plus charmant,
Sachez que Sparte voit sa reine en Aglatide,
A qui le ciel en moi rend son premier amant.

AGLATIDE.

C'est me faire, seigneur, des surprises nouvelles.

AGESILAS.

Rendons nos cœurs, madame, à des flammes si belles ;
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour,
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

Fin du cinquième & dernier acte.

ATTILA,

ROI

DES HUNS,

TRAGÉDIE.

1667.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

ATTILA parut malheureuſement la même année qu'*Andromaque*. La comparaiſon ne contribua pas à faire remonter *Corneille* à ce haut point de gloire où il s'était élevé ; il baiſſait, & *Racine* s'élevait ; c'était alors le tems de la retraite, il devait prendre ce parti honorable. La plaiſanterie de *Deſpréaux* devait l'avertir de ne plus travailler, ou de travailler avec plus de ſoin :

J'ai vu l'Agéſilas, hélas!
Mais après l'Attila ; holà !

On connaît encore ces vers :

Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et ſi le roi des Huns ne lui flatte l'oreille,
Traiter de viſigots tous les vers de Corneille.

On a prétendu (car que ne prétend-on pas ?) que *Corneille* avait regardé ces vers comme un éloge ; mais quel poëte trouvera jamais bon qu'on traite ſes vers de viſigots, ſurtout lorſqu'ils ſont en effet durs & obſcurs pour la plupart ? La dureté & la ſéchereſſe dans l'expreſſion, ſont aſſez com-

munément le partage de la vieilleſſe ; il arrive alors à notre eſprit ce qui arrive à nos fibres. *Racine* dans la force de ſon âge, né avec un cœur tendre, un eſprit flexible, une oreille harmonieuſe, donnait à la langue françaiſe un charme qu'elle n'avait point eu juſqu'alors. Ses vers entraient dans la mémoire des ſpectateurs, comme un jour doux entre dans les yeux. Jamais les nuances des paſſions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel & plus vrai ; jamais on ne fit de vers plus coulans, & en même tems plus exacts.

Il ne faut pas s'étonner ſi le ſtyle de *Corneille*, devenu encore plus incorrect & plus raboteux dans ſes dernières piéces, rebutait les eſprits que *Racine* enchantait, & qui devenaient par cela même plus difficiles.

Quel commentaire peut-on faire ſur *Attila*, *qui combat de tête, encore plus que de bras ; ſur la terreur de ſon bras, qui lui donne pour nouveaux compagnons les Alains, les Francs, & les Bourguignons* ; ſur un *Ardaric*, & ſur un *Valamir*, deux prétendus rois qu'on traite comme des officiers ſubalternes ; ſur cet *Ardaric* qui eſt amoureux, & qui s'écrie :

Qu'un roi eſt heureux, lorſque le ciel lui donne
La main d'une ſi rare & ſi belle perſonne, &c.

La même raiſon qui m'a empêché d'entrer

dans aucun détail sur *Agésilas*, m'arrête pour *Attila*; & les lecteurs qui pourront lire ces piéces, me pardonneront sans doute de m'abstenir des remarques; je suis sûr du moins qu'ils ne me pardonneraient pas d'en avoir fait.

Je dirai seulement dans cette préface, qu'il est très-vraisemblable que cet *Attila*, très-peu connu des historiens, était un homme d'un mérite rare dans son métier de brigand. Un capitaine de la nation des Huns qui force l'empereur *Théodose* à lui payer tribut, qui savait discipliner ses armées, les recruter chez ses ennemis même, & nourrir la guerre par la guerre; un homme qui marcha en vainqueur de Constantinople aux portes de Rome, & qui dans un règne de dix ans fut la terreur de l'Europe entière, devait avoir autant de politique que de courage; & c'est une grande erreur de penser qu'on puisse être conquérant, sans avoir autant d'habileté que de valeur. Il ne faut pas croire sur la foi de *Jornandez*, qu'*Attila* mena une armée de cinq cent mille hommes dans les plaines de la Champagne, avec quoi aurait-il nourri une pareille armée? La prétendue victoire remportée par *Ætius* auprès de Châlons, & deux cent mille hommes tués de part & d'autre dans cette bataille, peuvent être mis au rang des mensonges historiques. Comment *Attila* vaincu en

Champagne, ſerait-il allé prendre Aquilée ? La Champagne n'eſt pas aſſurément le chemin d'Aquilée dans le Frioul. Perſonne ne nous a donné des détails hiſtoriques ſur ces tems malheureux. Tout ce qu'on ſait, c'eſt que les barbares venaient des Palus-Méotides, & du Boriſthène, paſſaient par l'Illirie, entraient en Italie par le Tirol, ravageaient l'Italie entière, franchiſſaient enſuite l'Apennin & les Alpes, & allaient juſqu'au Rhin, juſqu'au Danube.

Corneille, dans ſa tragédie d'*Attila*, fait paraître *Hildione*, une princeſſe ſœur d'un prétendu roi de France; elle s'appellait *Hildecone* à la première repréſentation, on changea enſuite ce nom ridicule. *Mérouée*, ſon prétendu frère, ne fut jamais roi de France. Il était à la tête d'une petite nation barbare vers Mayence, Francfort & Cologne. *Corneille* dit:

Que le grand Mérouée eſt un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'eſtime,
Qu'il a déjà ſoumis & la Seine & la Loire.

Ces fictions peuvent être permiſes dans une tragédie; mais il faudrait que ces fictions fuſſent intéreſſantes.

AU LECTEUR.

LE nom d'Attila eſt aſſez connu, mais tout le monde n'en connaît pas tout le caractère. Il était plus homme de tête que de main, tâchait à diviſer ſes ennemis, ravageait les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, & tirer tribut de leur épouvante; & s'était fait un tel empire ſur les rois qui l'accompagnaient, que quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'euſſent oſé lui déſobéir. Il eſt mal-aiſé de ſavoir quelle était ſa religion, le ſurnom de fléau de Dieu qu'il prenait lui-même, montre qu'il n'en croyait pas pluſieurs. Je l'eſtimerais arien comme les Oſtrogots & les Gépides de ſon armée, n'était la pluralité de femmes que je lui ai retranchée ici. Il croyait fort aux devins, & c'était peut-être tout ce qu'il croyait. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinien ſa ſœur Honorie avec de grandes menaces, & en attendant il épouſa Ildione, dont tous les hiſtoriens marquent la beauté, ſans parler de ſa naiſſance. C'eſt ce qui m'a enhardi à la faire ſœur d'un de nos premiers rois, afin d'oppoſer la France naiſſante au déclin de l'em-

ACTEURS.

ATTILA, roi des Huns.

ARDARIC, roi des Gépides.

VALAMIR, roi des Oſtrogots.

HONORIE, ſœur de l'empereur Valentinien.

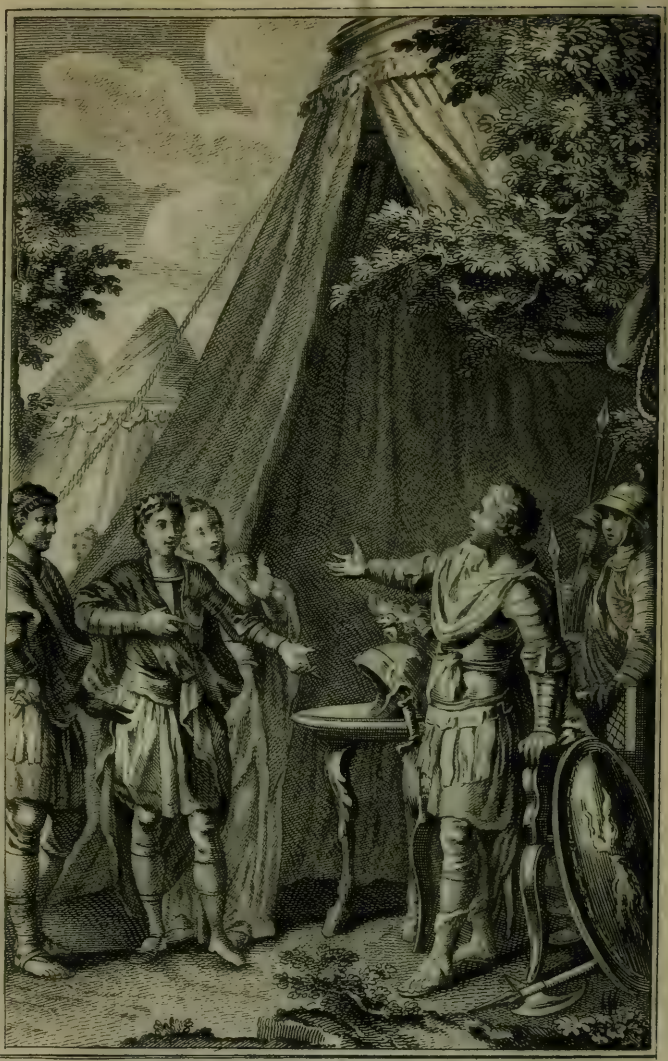
ILDIONE, ſœur de Mérouée, roi de France.

OCTAR, capitaine des gardes d'Attila.

FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

Gardes.

La ſcène eſt au camp d'Attila, dans la Norique.



Vous ? devant Attila vous n'etes que deux hommes.

ATTILA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR, gardes.

ATTILA.

ILS ne ſont pas venus, nos deux rois; qu'on leur die
Qu'ils ſe font trop attendre, & qu'Attila s'ennuie,
Qu'alors que je les mande ils doivent ſe hâter.

OCTAR.

Mais, ſeigneur, quel beſoin de les en conſulter?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres;
Et que vous ne laiſſez au nombre des vivans,
Que pour traîner par-tout deux rois pour vos ſuivans?

ATTILA.

J'en puis réſoudre ſeul, Octar, & les appelle,
Non ſous aucun eſpoir de lumière nouvelle;
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,

Et m'être déjà dit tout ce qu'ils me diront :
Mais de ces deux partis lequel je préfère,
Sa gloire eſt un affront pour l'autre, & pour ſon frère ;
Et je veux attirer d'un ſi juſte courroux
Sur l'auteur du conſeil les plus dangereux coups,
Aſſurer une excuſe à ce manque d'eſtime ;
Pouvoir, s'il eſt beſoin, livrer une victime ;
Et c'eſt ce qui m'oblige à conſulter ces rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix.
Car enfin j'aimerais un prétexte à leur perte,
J'en prendrais hautement l'occaſion offerte ;
Ce titre en eux me choque, & je ne ſais pourquoi
Un roi que je commande oſe ſe nommer roi.
Un nom ſi glorieux marque une indépendance,
Que ſouille, que détruit la moindre obéiſſance ;
Et je ſuis las de voir que du bandeau royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, ſeigneur, ſe peut-il que pour ces deux princeſſes
Vous ayez mêmes yeux & pareilles tendreſſes ?
Que leur mérite égal diſpoſe ſans ennui
Votre ame irréſolue aux ſentimens d'autrui ?
Ou ſi vers l'un ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux rois la route différente,
Voudra-elle aux dépens de ſes vœux les plus doux
Préparer une excuſe à ce juſte courroux ?
Et pour juſte qu'il ſoit, eſt-il ſi fort à craindre
Que le grand Attila s'abaiſſe à ſe contraindre ?

ATTILA.

Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'états

Doit combattre de tête encor plus que de bras,
Entre ſes ennemis rompre l'intelligence,
Y jeter du déſordre & de la défiance;
Et ne rien haſarder, qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il eſt poſſible, enchaîné les haſards.

Nous étions auſſi forts qu'à préſent nous le ſommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cent mille hommes.
Dès lors, s'il t'en ſouvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Viſigoth détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des ſoins qui me perdirent;
Loin de ſe diviſer, d'autant mieux ils s'unirent.
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons;
Et n'ayant pu ſemer entr'eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai ſu les rétablir, & cherche à me venger;
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.

De ces cinq nations contre moi trop heureuſes,
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuſes;
Je traite avec chacune, & comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princeſſes qu'enſuite elles en font le gage,
L'une ſera ma femme, & l'autre mon ôtage.
Si j'offenſe par-là l'un des deux ſouverains,
Il craindra pour ſa ſœur qui reſte entre mes mains.
Ainſi je les tiendrai l'un & l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, & l'autre par la crainte;
Ou ſi le malheureux s'obſtine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur ſaura lui réſiſter;
Tant que de nos vainqueurs terraſſés l'un par l'autre,

Les trônes ébranlés tombent aux pieds du nôtre.
Quant à l'amour, apprends que mon plus doux ſouci
N'eſt.... Mais Ardaric entre, & Valamir auſſi.

SCENE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR, gardes.

ATTILA.

ROIS, amis d'Attila, ſoutiens de ma puiſſance,
Qui rangez tant d'états ſous mon obéiſſance,
Et de qui les conſeils, le grand cœur & la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain;
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaſte effroi nous donnent deux monarques.
En Gaule Méroué, à Rome l'empereur
Ont cru par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux en même tems traitée,
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée;
Et preſque ſur les pas de mes ambaſſadeurs
Les leurs m'ont amené deux princeſſes leurs ſœurs.
Le choix m'en embarraſſe, il eſt tems de le faire;
Depuis leur arrivée en vain je le différe;
Il faut enfin réſoudre, & quelque ſoit ce choix,
J'offenſe un empereur, ou le plus grand des rois.
Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire;
Mais ſi de nos devins l'oracle n'eſt point faux,

Sa grandeur doit atteindre aux degrès les plus hauts ;
Et de ſes ſucceſſeurs l'empire inébranlable
Sera de ſiècle en ſiècle enfin ſi redoutable,
Qu'un jour toute la terre en recevra des loix ;
On tremblera du moins au nom de leurs *François*.
Vous donc, qui connaiſſez de combien d'importance
Eſt pour nos grands projets l'une & l'autre alliance,
Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui ;
Qui des deux honoré par ces nœuds domeſtiques,
Nous vengera le mieux des champs Catalauniques ;
Et qui des deux enfin déchû d'un tel eſpoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le ciel a mis votre puiſſance,
Nous mettrions en vain leurs forces en balance :
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins,
Ne vaut pas amuſer le moindre de vos ſoins.
L'un & l'autre traité ſuffit pour nous inſtruire,
Qu'ils vous craignent tous deux, & n'oſent plus vous nuire.
Ainſi ſans perdre tems à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, ſeigneur, à conſulter.
Laiſſez aller ce choix du côté du mérite,
Pour qui, ſur leur rapport, l'amour vous ſollicite.
Croyez ce qu'avec eux votre cœur réſoudra ;
Et de ces potentats s'offenſe qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'eſt pas un bon ſuffrage ;
Ce qu'on m'en donnerait me tiendrait lieu d'outrage ;
Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi,

De peur qu'on n'eût par-là trop de pouvoir ſur moi.
Les femmes qu'on adore uſurpent un empire,
Que jamais un mari n'oſe ou ne peut dédire :
C'eſt au commun des rois à ſe plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun de leurs yeux aime à ſe faire eſclave,
Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave :
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux eſt tout à ma grandeur.
Parlez donc ſeulement du choix le plus utile,
Du courroux à dompter ou plus ou moins facile ;
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inégalité.
En matière d'état, ne fût-ce qu'un atôme,
Sa perte quelquefois importe d'un royaume ;
Il n'eſt ſcrupule exact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le penchant que prennent les affaires,
Les grands diſcours ici ne ſont pas néceſſaires ;
Il ne faut que des yeux, & pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand deſtin commence, un grand deſtin s'achève :
L'empire eſt prêt à choir, & la France s'élève ;
L'une peut avec elle affermir ſon appui,
Et l'autre en trébuchant l'enſevelir ſous lui.
Vos devins vous l'ont dit ; n'y mettez point d'obſtacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
Soutenir un état chancelant & briſé,
C'eſt chercher par ſa chûte à ſe voir écraſé.

Appuyez donc la France, & laiſſez tomber Rome ;
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme :
D'un ſi bel avenir avouez vos devins ;
Avancez le ſuccès, & hâtez les deſtins.

ARDARIC.

Oui, le ciel, par le choix de ces grands hyménées,
A mis entre vos mains le cours des deſtinées ;
Mais s'il eſt glorieux, ſeigneur, de le hâter,
Il l'eſt, & plus encor, de ſi bien l'arrêter ;
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînans vers ſa grandeur future,
Et que l'aigle accablé par ce deſtin nouveau,
Ne puiſſe trébucher que ſur votre tombeau.
Serait-il gloire égale à celle de ſuſpendre
Ce que ces deux états du ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus ſavans devins
Arbitre des ſuccès, & maître des deſtins ?
J'oſe vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédiſent,
Avec pleine clarté dans le ciel ils le liſent ;
Mais vous aſſurent-ils que quelque aſtre jaloux
N'ait point mis plus d'un ſiècle entre l'effet & vous ?
Ces éclatans retours que font les deſtinées,
Sont aſſez rarement l'œuvre de peu d'années ;
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux états,
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'eſt encor l'empire ;
Il chancelle, il ſe briſe, & chacun le déchire ;
De ſes entrailles même il produit les tyrans ;
Mais il peut encor plus que tous ſes conquérans.
Le moindre ſouvenir des champs Catalauniques

En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques :
Singibar, Gondebaut, Mérouée & Thiéry,
Là, ſans Aétius, tous quatre auraient péri.
Les Romains firent ſeuls cette grande journée :
Uniſſez-les à vous par un digne hyménée.
Puiſque déjà ſans eux vous pouvez preſque tout,
Il n'eſt rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux rois ils vous auront fait maître,
Vous verrez à loiſir de qui vous voudrez l'être,
Et réſoudrez vous ſeul avec tranquillité
Si vous leur ſouffrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'empire, je l'avoue, eſt encor quelque choſe ;
Mais nous ne ſommes plus au tems de Théodoſe ;
Et comme dans ſa race il ne revit pas bien,
L'empire eſt quelque choſe, & l'empereur n'eſt rien.
Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au-lieu d'hommes.
L'imbécille fierté de ces faux ſouverains,
Qui n'oſait à ſon aide appeller des Romains,
Parmi des nations qu'ils traitaient de barbares
Empruntait pour régner des perſonnes plus rares ;
Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux majeſtés ne laiſſant que le nom,
On voyait dominer d'une hauteur égale
Un Got dans un empire, & dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtés on s'en eſt indigné,
De tous côtés auſſi pour eux on a régné.
Le ſecond Théodoſe avait pris leur modelle :
Sa ſœur à cinquante ans le tenait en tutelle,

Et fut, tant qu'il régna, l'ame de ce grand corps,
Dont elle fait encor mouvoir tous les reſſorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu ſa mère,
Il a ſemblé répondre à ce grand caractère ;
Il a paru régner, mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnait par ſa mère, ou ſa mère pour lui ;
Et depuis ſon trépas il a trop fait connaître
Que s'il eſt empereur, Aétius eſt maître ;
Et c'en ſerait la ſœur qu'il faudrait obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reſte, un prince faible, envieux, mol, ſtupide,
Qu'un heureux ſuccès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'attache à ſon plaiſir,
Et laiſſe le pouvoir à qui s'en peut ſaiſir.
Mais le grand Mérouée eſt un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'eſtime,
Qui ne permet aux ſiens d'emploi, ni de pouvoir,
Qu'autant que par ſon ordre ils en doivent avoir.
Il ſait vaincre & régner, & depuis ſa victoire,
S'il a déjà ſoumis & la Seine, & la Loire,
Quand vous voudrez aux ſiens joindre vos combattans,
La Garonne & l'Arar ne tiendront pas long-tems.
Alors ces mêmes champs témoins de notre honte,
En verront la vengeance & plus haute & plus prompte ;
Et pour glorieux prix d'avoir ſu nous venger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager ;
D'où vous ferez ſavoir à toute l'Italie,
Que lors que la prudence à la valeur s'allie,
Il n'eſt rien à l'épreuve, & qu'il eſt tems qu'enfin
Et du Tibre & du pô vous faſſiez le deſtin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une princeſſe,
Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous preſſe ;
Et paraiſſez plutôt vous ſaiſir de ſon bien,
Qu'uſurper des états ſur qui ne vous doit rien.
Sa mère eut tant de part à la toute-puiſſance,
Qu'elle fit à l'empire aſſocier Conſtance ;
Et ſi ce même empire a quelque attrait pour vous,
La fille a même droit en faveur d'un époux.
Allez la force en main demander ce partage,
Que d'un père mourant lui laiſſa le ſuffrage :
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome, & vous tendre les mains.
Aétius n'eſt pas ſi maître qu'on veut croire,
Il a juſques chez lui des jaloux de ſa gloire ;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontens du prince, ou las du gouverneur.
Le débris de l'empire a de belles ruines ;
S'il n'a plus de héros, il a des héroïnes.
Rome vous en offre une & part à ce débris ;
Pourriez-vous refuſer votre main à ce prix ?
Ildione n'apporte ici que ſa perſonne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer ;
Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
Attachez-les, ſeigneur, à vous, à votre race ;
Du fameux Théodoſe aſſurez-vous la place :
Rome adore la ſœur, le frère eſt ſans pouvoir ;
On hait Aétius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Eſt-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,

Que de plonger mon ame en plus d'incertitude?
Et pour vous prévaloir de mes perplexités,
Choisissez-vous exprès ces contrariétés?
Plus j'entends raisonner, & moins on détermine;
Chacun dans sa pensée également s'obstine;
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un & l'autre à mieux m'embarrasser!
Je ne demande point de si diverses routes,
Il me faut des clartés, & non de nouveaux doutes;
Et quand je vous confie un sort tel que le mien,
C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il pense,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance;
Mais nous ne sommes point jaloux de nos avis.
Croyez-le, croyez-moi, nous en serons ravis;
Ils sont les purs effets d'une amitié fidèle,
De qui le zèle ardent....

ATTILA.

Unissez donc ce zèle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, & ... Je n'achève pas.
Dites-moi seulement ce qui vous intéresse
A protéger ici l'une & l'autre princesse.
Leurs frères vous ont-ils, à force de présens,
Chacun de son côté rendus leurs partisans?
Est-ce amitié pour l'une, est-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moi son avis & le vôtre?
Par quel dessein de plaire, ou de vous agrandir...
Mais derechef, je veux ne rien approfondir,

Et croire qu'où je ſuis on n'a pas tant d'audace.
Vous, ſi vous vous aimez, faites-vous une grace.
Accordez-vous enſemble, & ne conteſtez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puiſſions, en cette conjoncture,
A ſon averſion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zèle & cette ardeur,
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien juſques-là ſuſpendre ma colère.

SCENE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

En ſerons-nous toujours les malheureux objets?
Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en ſujets?

VALAMIR.

Fermons les yeux, ſeigneur, ſur de telles diſgraces,
Le ciel en doit un jour effacer juſqu'aux traces;
Mes devins me l'ont dit, & s'il en eſt beſoin,
Je dirai que ce jour peut-être n'eſt pas loin;
Ils en ont, diſent-ils, un aſſuré préſage.
Je vous confierai plus, ils m'ont dit davantage;
Et qu'un Théodoric, qui doit ſortir de moi,
Commandera dans Rome, & s'en fera le roi;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour la France,
A preſſer Attila d'en choiſir l'alliance,

D'épouſer

D'épouſer Idione, afin que par ce choix
Il laiſſe à mon hymen Honorie & ſes droits.
Ne vous oppoſez plus aux grandeurs d'Idione,
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône;
Et ſi jamais pour vous je puis en faire autant...

ARDARIC.

Vous le pouvez, ſeigneur, & dès ce même inſtant.
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.
Vous aimez, mais ce n'eſt qu'un amour politique;
Et puiſque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre princeſſe un véritable amour;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour l'empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aſpire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint;
Mais enfin nos deſirs ne compatiſſent point.
Voyons qui ſe doit vaincre, & s'il faut que mon ame
A votre ambition immole cette flamme;
Ou s'il n'eſt point plus beau que votre ambition
Elle-même s'immole à cette paſſion.

VALAMIR.

Ce ſerait pour mon cœur un cruel ſacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien ſerait un dur ſupplice.
Vous aime-t-on?

VALAMIR.

Du moins j'ai lieu de m'en flatter.
Et vous ſeigneur?

ARDARIC.

Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutuel amour eſt un triſte avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre eſt le partage !

ARDARIC.

Cependant le tyran prendra pour attentat
Cet amour qui fait ſeul tant de raiſons d'état.
Nous n'avons que trop vu juſqu'où va ſa colère,
Qui n'a pas épargné le ſang même d'un frère ;
Et combien après lui des rois ſes alliés,
A ſon orgueil barbare il a ſacrifiés.

VALAMIR.

Les peuples qui ſuivaient ces illuſtres victimes,
Suivent encor ſous lui l'impunité des crimes ;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux ſoldats
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres ſujets ſortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

ARDARIC.

Il ſemble à ſes diſcours déjà nous ſoupçonner,
Et ce ſont des ſoupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut diſpoſons ma princeſſe.

VALAMIR.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adreſſe.

ARDARIC.

Si vous perſuadez, quel malheur eſt le mien !

VALAMIR.

Et ſi l'on vous en croit, puis-je eſpérer plus rien ?

ARDARIC.

Ah, que ne pouvons-nous être heureux l'un & l'autre !

VALAMIR.

Ah, que n'eſt mon bonheur plus compatible au vôtre !

ARDARIC.

Allons des deux côtés chacun faire un effort.

VALAMIR.

Allons, & du ſuccès laiſſons-en faire au ſort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

JE ne m'en défends point, oui, madame, Octar m'aime;
Tout ce que je vous dis, je l'ai su de lui-même :
Ils sont rois, mais c'est tout. Ce titre sans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir;
Et le fier Attila chaque jour fait connaître,
Que s'il n'est pas leur roi, du moins il est leur maître,
Et qu'ils n'ont en sa cour le rang de ses amis,
Qu'autant qu'à son orgueil ils s'y montrent soumis.
Tous deux ont grand mérite, & tous deux grand courage;
Mais ils sont, à vrai dire, ici comme en ôtage,
Tandis que leurs soldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnés;
Et si de le servir leurs troupes n'étaient prêtes,
Ces rois, tout rois qu'ils sont, répondraient de leurs têtes.
Son frère aîné Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitait malgré lui d'entière égalité;
Il n'a pu le souffrir, & sa jalouse envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'est immolé sa vie.
Le sang qu'après avoir mis ce prince au tombeau
On lui voit chaque jour distiller du cerveau,

Punit ſon parricide, & chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère.
Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux.
Ce ſang forme un ſupplice, ou plus rude, ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde, ou plus ſtérile veine,
Et chaque emportement porte avec lui ſa peine.

HONORIE.

Que me ſert donc qu'on m'aime ? & pourquoi m'engager
A ſouffrir un amour qui ne peut me venger ?
L'inſolent Attila me donne une rivale,
Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale;
Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi,
Je ne prends qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi.
Juge que de chagrins au cœur d'une princeſſe,
Qui hait également l'orgueil & la faibleſſe;
Et de quel œil je puis regarder un amant,
Qui n'aura que pitié de mon reſſentiment,
Qui ne ſaura qu'aimer, & dont tout le ſervice
Ne m'aſſure aucun bras à me faire juſtice.
Juſqu'à Rome Attila m'envoie offrir ſa foi,
Pour douter dans ſon camp entre Ildione & moi.
Hélas ! Flavie, hélas ! ſi ce doute m'offenſe,
Que doit faire une indigne & haute préférence ?
Et n'eſt-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuiſſant d'inutiles douleurs ?

FLAVIE.

Prévenez-le, madame, & montrez à ſa honte.
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

HONORIE.

La bravade eſt aiſée, un mot eſt bientôt dit :

Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit ?
Retournerai-je à Rome où j'ai laiſſé mon frère,
Enflammé contre moi de haine & de colère,
Et qui ſans la terreur d'un nom ſi redouté
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité ?
Moi qui prétends pour dot la moitié de l'empire...

FLAVIE.

Ce ſerait d'un malheur vous jeter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous juſques-là ;
Il eſt d'autres moyens de braver Attila.
Epouſez Valamir.

HONORIE.

Eſt-ce comme on le brave,
Que d'épouſer un roi dont il fait ſon eſclave ?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Hé bien, ſi j'aime Valamir,
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir ;
Et ſi tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourrait être & ſa perte, & la mienne.
Mais je veux qu'Attila preſſé d'un autre amour,
Endure telle inſulte au milieu de ſa cour.
Ildione par-là me verrait à ſa ſuite ;
A de honteux reſpects je m'y verrais réduite ;
Et le ſang des Céſars qu'on adora toujours,
Ferait hommage au ſang d'un roi de quatre jours ?
Dis-le moi toutefois, pencherait-il vers elle ?
Que t'en dit Octar ?

FLAVIE.

Qu'il la trouve aſſez belle,

Qu'il en parle avec joie, & fuit à lui parler.

HONORIE.

Il me parle, & s'il faut ne rien dissimuler,
Ses discours me font voir du respect, de l'estime,
Et même quelque amour, sans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'est un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut-être bien moins.

FLAVIE.

Quoi, ce qu'à l'éviter il apporte de soins . . .

HONORIE.

Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre ;
Et s'il ne me fuit pas il sait mieux s'en défendre.
Oui, sans doute, il la craint, & toute sa fierté
Ménage pour choisir un peu de liberté.

FLAVIE.

Mais la quelle des deux voulez-vous qu'il choisisse ?

HONORIE.

Mon ame des deux parts attend même supplice.
Ainsi que mon amour, ma gloire a ses appas.
Je meurs s'il me choisit, ou ne me choisit pas,
Et . . . Mais Valamir entre, & sa vue en mon ame
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flamme.
Flavie, il peut sur moi bien plus que je ne veux.
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Dis-lui... Mais il vaut mieux faire effort sur moi-même.

SCENE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

LE savez vous, seigneur, comment je veux qu'on m'aime?
Et puisque jusqu'à moi vous portez vos souhaits,
Avez-vous su connaître à quel prix je me mets ?
Je parle avec franchise, & ne veux point vous taire
Que vos soins me plairaient s'il ne fallait que plaire :
Mais quand cent & cent fois ils seraient mieux reçus,
Il faut pour m'obtenir quelque chose de plus.
Attila m'est promis j'en ai sa foi pour gage ;
La princesse des Francs prétend même avantage ;
Et bien que sur le choix il me semble hésiter,
Etant ce que je suis, j'aurais tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'un & l'autre.
J'ai du cœur, on m'offense, examinez le vôtre.
Pourrez-vous m'en venger ? pourez-vous l'en punir ?

VALAMIR.

N'est-ce que par le sang qu'on peut vous obtenir ?
Et faut-il que ma flamme à ce grand cœur réponde
Par un assassinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez souhaité pour époux
Ne saurait-on sans crime être digne de vous ?

HONORIE.

Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de sa tête
Vous vous fassiez aimer, & payiez ma conquête.
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui,

Il a trop mérité ces tendreſſes pour lui
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il eſt bon qu'on le craigne.
Mais c'eſt cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ſes mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains ?

VALAMIR.

Il n'en eſt pas beſoin, madame, il vous reſpecte ;
Et bien que ſa fierté vous puiſſe être ſuſpecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je ſais que ſes reſpects me donneraient à vous.

HONORIE.

Que j'eſtime aſſez peu le ſang de Théodoſe,
Pour ſouffrir qu'en moi-même un tyran en diſpoſe !
Qu'une main qu'il me doit me choiſiſſe un mari,
Et me préſente un roi comme ſon favori !
Pour peu que vous m'aimiez, ſeigneur, vous devez croire
Que rien ne m'eſt ſenſible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui ;
Mais point d'époux qui n'oſe en dédaigner l'appui
Point d'époux qui m'abaiſſe au rang de ſes ſujettes.
Enfin, je veux un roi, regardez ſi vous l'êtes ;
Et quoi que ſur mon cœur vous ayiez d'aſcendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.
Voyez à quoi, ſeigneur, on connaît les monarques ;
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques ;
Et ſoyez ſatisfait qu'on vous daigne aſſurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudrait vous préférer.

SCENE III.

VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

QUELLE hauteur, Flavie, & que faut-il qu'eſpère
Un roi dont tous les vœux...

FLAVIE.

Seigneur, laiſſez-lafaire;
L'amour ſera le maître, & la même hauteur,
Qui vous diſpute ici l'empire de ſon cœur,
Vous donne en même tems le ſecours de la haine,
Pour triompher bientôt de la fierté romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ſes feux,
Fait haïr Attila de ſe promettre à deux;
Non que cette fierté n'en ſoit aſſez jalouſe,
Pour ne pouvoir ſouffrir qu'Ildione l'épouſe.
A ſon frère, à ſes Francs faites-la renvoyer;
Vous verrez tout ce cœur ſoudain ſe déployer,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement;
Quelque fois malgré nous il vient un bon moment.
L'amour fait des heureux lorſque moins on y penſe,
Et je ne vous dis rien ſans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux.
Adieu. Comme le cœur le tems ſera pour vous.

SCENE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

QU'AVEZ-vous obtenu, seigneur, de la princesse ?

VALAMIR.

Beaucoup, & rien. J'ai vu pour moi quelque tendresse ;
Mais elle sait d'ailleurs si bien ce qu'elle vaut,
Que si celle des Francs a le cœur aussi haut,
Si c'est à même prix, seigneur, qu'elle se donne,
Vous lui pourrez long-tems offrir votre couronne.
Mon rival est haï, je n'en saurais douter ;
Tout le cœur est à moi, j'ai lieu de m'en vanter ;
Au reste des mortels je sais qu'on me préfère,
Et ne sais toutefois ce qu'il faut que j'espère.
Voyez votre Ildione, & puissiez-vous, seigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,
Une ame plus tournée à remplir votre attente,
Un esprit plus facile. Odar sort de sa tente.
Adieu.

SCENE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.

POurrai-je voir la princeſſe à mon tour?

OCTAR.

Non, à moins qu'il vous plaiſe attendre ſon retour;
Mais à ce que ſes gens, ſeigneur, m'ont fait entendre,
Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.

ARDARIC.

Dites-moi cependant: Vous fûtes priſonnier
Du roi des Francs ſon frère en ce combat dernier?

OCTAR.

Le déſordre, ſeigneur, des champs Catalauniques
Me donna peu de part aux diſgraces publiques.
Si j'y fus priſonnier de ce roi généreux,
Il me fit dans ſa cour un ſort aſſez heureux.
Ma priſon y fut libre, & j'y trouvai ſans ceſſe
Une bonté ſi rare au cœur de la princeſſe,
Que de retour ici je penſe lui devoir
Les plus ſacrés reſpects qu'un ſujet puiſſe avoir.

ARDARIC.

Qu'un monarque eſt heureux lorſque le ciel lui donne
La main d'une ſi belle & ſi rare perſonne!

OCTAR.

Vous ſavez toutefois qu'Attila ne l'eſt pas,
Et combien ſon trop d'heur lui cauſe d'embarras.

ARDARIC.

Ah, puiſqu'il a des yeux, ſans doute il la préfère,

Mais vous vous louez fort auſſi du roi ſon frère ;
Ne me déguiſez rien. A-t-il des qualités
A ſe faire admirer ainſi de tous côtés ?
Eſt-ce une vérité que ce que j'entends dire,
Ou ſi c'eſt ſans raiſon que l'univers l'admire ?

OCTAR.

Je ne ſais pas, ſeigneur, ce qu'on vous en a dit ;
Mais ſi pour l'admirer ce que j'ai vu ſuffit,
Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre,
Porter par-tout un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois des fières nations
Déſarmer ſon courroux par leurs ſoumiſſions.
J'ai vu tous les plaiſirs de ſon ame héroïque
N'avoir rien que d'auguſte & que de magnifique ;
Et ſes illuſtres ſoins ouvrir à ſes ſujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délaſſemens ſa noble inquiétude
De ſes juſtes deſſeins faiſait l'heureux prélude ;
Et ſi j'oſe le dire il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous
Je l'ai vu tout couvert de poudre & de fumée
Donner le grand exemple à toute ſon armée,
Semer par ſes périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverſer les murs d'un ſeul de ſes regards,
Et ſur l'orgueil briſé des plus ſuperbes têtes
De ſa courſe rapide entaſſer les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un ſi grand roi,
Ce que j'en ai vu paſſe un homme tel que moi ;
Mais je ne puis, ſeigneur, m'empêcher de vous dire
Combien ſon jeune prince eſt digne qu'on l'admire.

Il montre un cœur si haut sous un front délicat,
Que dans son premier lustre il est déjà soldat.
Le corps attend les ans, mais l'ame est toute prête.
D'un gros de cavaliers il se met à la tête,
Et l'épée à la main anime l'escadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher sous son nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majesté du père,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la mère,
Tout brille sur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints & ce charme & cette majesté,
L'amour & le respect qu'un si jeune mérite ...
Mais la princesse vient, seigneur, & je vous quitte.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

ON vous a consulté, seigneur, m'apprendrez-vous
Comment votre Attila dispose enfin de nous?

ARDARIC.

Comment disposez-vous vous-même de mon ame?
Attila va choisir; il faut parler, madame;
Si son choix est pour vous, que ferez-vous pour moi?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.
C'est devers vous qu'il penche, & si je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même;
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs;
Mais je n'oublierai point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foi que peut-être on eſt prêt de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous ſauriez la reprendre.

ILDIONE.

J'en ai s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'un & l'autre.

ILDIONE.

Ce ſerait ma penſée, & auſſi-bien que la vôtre;
Et ſi je n'étais pas, ſeigneur, ce que je ſuis,
J'en prendrais quelque droit de finir mes ennuis;
Mais l'eſclavage fier d'une haute naiſſance,
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuiſſance;
Et victime d'état, je dois ſans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Attendre qu'Attila, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté romaine;

ILDIONE.

Qu'un pareil ſacrifice aurait pour moi d'appas!
Et que je ſouffrirai s'il ne s'y réſout pas!

ARDARIC.

Qu'il ſerait glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadême!
J'entends celui des Francs, qu'au-lieu de maintenir...

ILDIONE.

C'eſt à mon frère alors de venger & punir;
Mais ce c'eſt point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec ſa France,

Et me faire par-là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle ; & puiſſe être Honorie
La plus conſidérée, ou moi la moins chérie !
Puiſſe-t-il ſe réſoudre à me manquer de foi !
C'eſt tout ce que je puis, & pour vous, & pour moi.
S'il vous faut des ſouhaits, je n'en ſuis point avare ;
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien...

ARDARIC.

Que feront d'inutiles ſouhaits,
Que laiſſer à tous deux d'inutiles regrets ?
Pouvez-vous eſpérer qu'Attila vous dédaigne ?

ILDIONE.

Rome eſt encor puiſſante, il ſe peut qu'il la craigne.

ARDARIC.

A moins que pour appui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront ſur toutes vos grandeurs ;
Je le ſens en moi-même, & ne vois point d'empire
Qu'en mon cœur d'un regard il ne puiſſe détruire.
Armez-les de rigueurs, madame, & par pitié,
D'un charme ſi funeſte ôtez leur la moitié ;
C'en ſera trop encor, & pour peu qu'ils éclatent,
Il n'eſt aucun eſpoir dont nos deſirs ſe flattent ;
Faites donc davantage, allez juſqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déjà n'eſpère plus,
Qu'il ne vit déjà plus, & que votre hyménée
A déjà par vos mains tranché ſa deſtinée.

ILDIONE.

Ai-je ſi peu de part en de tels déplaiſirs,

Que

Que pour m'y voir en prendre il faille vos soupirs ?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes ?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelque autre grace à mes sens alarmés,
Madame, & pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot si rude,
C'est pour une belle ame un peu d'ingratitude.
De quelques traits pour vous que mon cœur soit frappé,
Ce grand mot jusqu'ici ne m'est point échappé;
Mais haïr un rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée,
A votre espoir flottant donner tous mes souhaits,
A votre espoir déçu donner tous mes regrets,
N'est-ce point dire trop ce qui sied mal à dire ?

ARDARIC.

Mais vous épouserez Attila ?

ILDIONE.

J'en soupire,
Et mon cœur....

ARDARIC.

Que fait-il, ce cœur, que m'abuser,
Si même en n'osant rien, il craint de trop oser ?
Non, si vous en aviez, vous sauriez la reprendre,
Cette foi, que peut-être on est prêt de vous rendre.
Je ne m'en dédis point, & ma juste douleur
Ne peut vous dire assez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout-à-fait je m'explique ?

Ecoutez, & ſur-tout, ſeigneur, plus de replique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer ;
Mais puiſqu'il vous plaît tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous diſe encore,
Que ſi votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je recevrai ſa main d'un œil auſſi content,
Que ſi je me donnais ce que mon cœur prétend.
Non que de ſon amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier ſupplice & le dernier outrage ;
Et que le dur effort d'un ſi cruel moment,
Ne redouble ma haine & mon reſſentiment :
Mais enfin mon devoir veut une déférence
Où même il ne ſoupçonne aucune répugnance.
Je l'épouſerai donc, & réſerve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part comme une autre à la haine publique,
Qu'aime à ſemer partout ſon orgueil tyrannique,
Et le hais d'autant plus que ſon ambition
A voulu s'aſſervir toute ma nation ;
Qu'en dépit des traités & de tout leur myſtère,
Un tyran qui déjà s'eſt immolé ſon frère,
Si jamais ſa fureur ne redoutait plus rien,
Aurait peut-être peine à faire grace au mien.
Si donc ce triſte choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout ſaccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger !
Mon amour, & ma haine, & la cauſe commune
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une ;
Et comme j'aurai lors ſa vie entre mes mains,

Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes ;
Cette gloire aisément touche les grandes ames ;
Et de ce même coup qui brisera mes fers,
Il est beau que ma main venge tout l'univers.
Voilà quelle je suis, voilà ce que je pense,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offense.
Vous, faites-moi justice ; & songez mieux, seigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

ARDARIC *seul.*

Vous préserve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur si grand mettre une ame si belle !
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux,
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous !

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

OCTAR, as-tu pris ſoin de redoubler ma garde?

OCTAR.

Oui, ſeigneur, & déjà chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis...

ATTILA.

Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis?

OCTAR.

Mais, ſeigneur, juſqu'ici vous en doutez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inſpire à leurs pareils l'amour au déſeſpoir;
Et ne laiſſant pour arme à leur douleur preſſante,
Qu'une haine ſans force, une rage impuiſſante,
Je m'aſſure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs reſſentimens comme ſur leur amour.
Qu'en diſent nos deux rois?

OCTAR.

Leurs ames alarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées,

Affectent de montrer une tranquillité. . . .

ATTILA.

De leur tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR.

Oui, mais seuls, & sans suite; & quant aux deux princesses,
Que de leurs actions on laisse encor maîtresses,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens,
Et j'en bannis par-là ces rois & leurs agens.
N'en ayez plus, seigneur, aucune inquiétude;
Je les fais observer avec exactitude;
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tout placés qui ne les manquent pas;
On vous rendra bon compte, & des deux rois, & d'elles.

ATTILA.

Il suffit sur ce point, apprends d'autres nouvelles.
Ce grand chef des Romains, l'illustre Aétius,
Le seul que je craignais, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinian même.
Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son diadême,
Et pressé des soupçons où j'ai su l'engager,
Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui seul plus de quatre batailles;
Je me vois l'accès libre au pied de ses murailles;
Et si j'y fais paraître Honorie & ses droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix;
Tant l'effroi de mon nom, & la haine publique,
Qu'attire sur sa tête une mort si tragique,

Sauront faire aiſément, ſans en venir aux mains,
De l'époux d'une ſœur, un maître des Romains.

OCTAR.

Ainſi donc votre choix tombe ſur Honorie?

ATTILA.

J'y fais ce que je puis, & ma gloire m'en prie:
Mais d'ailleurs, Ildione a pour moi tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flotte plus que jamais.
Je ſens combattre encor dans ce cœur qui ſoupire
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire.
L'effort de ma raiſon qui ſoutient mon orgueil,
Ne peut non plus que lui ſoutenir un coup d'œil;
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paraître.
O beauté, qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poiſon de l'ame, & doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité ſuprême,
Si tu prends, malgré moi l'empire de moi-même;
Et ſi cette fierté qui fait par-tout la loi,
Ne peut me garantir de la prendre de toi?
Va la trouver pour moi, cette beauté charmante;
Du plus utile choix donne lui l'épouvante;
Pour l'obliger à fuir, peins-lui bien tout l'affront
Que va mon hyménée imprimer ſur ſon front.
Oſe plus, fais-lui peur d'une priſon ſévère,
Qui me réponde ici du courroux de ſon frère,
Et retienne tous ceux que l'eſpoir de ſa foi
Pourrait en un moment ſoulever contre moi.
Mais quelle ame en effet n'en ſerait pas ſéduite?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite;

Ses yeux, mes ſouverains à qui tout eſt ſoumis,
Me ſauraient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en ſauver mon cœur prends une autre manière.
Fais m'en haïr, peins-moi d'une humeur noire & fière ;
Dis-lui que j'aime ailleurs, & fais-lui prévenir
La gloire qu'Honorie eſt prête d'obtenir.
Fais qu'elle me dédaigne, & me préfère un autre,
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un faible emprunt du nôtre ;
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux !
Vouloir qu'à mes yeux même un autre le poſsède !
Ah ! le mal eſt encor plus doux que le remède.
Dis-lui, fais-lui ſavoir...

OCTAR.

Quoi, ſeigneur ?

ATTILA.

Je ne ſais :
Tout ce que j'imagine eſt d'un fâcheux eſſai.

OCTAR.

A quand remettez-vous, après tout, d'en réſoudre ?

ATTILA.

Octar, je l'apperçois. Quel nouveau coup de foudre !
O raiſon confondue, orgueil preſque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé ?

SCENE II.

ILDIONE, ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

VENIR jusqu'en ma tente enlever mes hommages,
Madame, c'est trop loin pousser vos avantages;
Ne vous suffit-il point que le cœur soit à vous?

ILDIONE.

C'est de quoi faire naître un espoir assez doux.
Ce n'est pas toutefois, seigneur, ce qui m'amène,
Ce sont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine.
Votre garde est doublée, & par un ordre exprès
Je vois ici deux rois observés de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intérêt ou pour l'un, ou pour l'autre?

ILDIONE.

Mon intérêt, seigneur, c'est d'avoir part au vôtre.
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en souci;
Et de plus je me trompe, ou l'on m'observe aussi.
Vous ferais-je suspecte? Et de quoi?

ATTILA.

D'être aimée:
Madame, vos attraits dont j'ai l'ame charmée,
Si j'en crois l'apparence, ont blessé plus d'un roi;
D'autres ont un cœur tendre, & des yeux comme moi;
Et pour vous & pour moi j'en préviens l'insolence,
Qui pourrait sur vous-même user de violence.

ILDIONE.

Il en est des moyens plus doux & plus aisés,

Si je vous charme autant que vous m'en accusez.

ATTILA.

Ah, vous me charmez trop, moi, de qui l'ame altière
Cherche à voir sous mes pas trembler la terre entière ;
Moi, qui veux pouvoir tout, si-tôt que je vous voi,
Malgré tout cet orgueil, je ne puis rien sur moi.
Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite :
Mes plus heureux succès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévu leur fait une victoire ;
Leur moindre souvenir l'emporte sur ma gloire ;
Il s'empare & du cœur, & des soins les plus doux ;
Et j'oublie Attila dès que je pense à vous.
Que pourrai-je, madame, après que l'hyménée
Aura mis sous vos loix toute ma destinée ?
Quand je voudrai punir, vous saurez pardonner,
Vous refuserez grace où j'en voudrai donner,
Vous enverrez la paix où je voudrai la guerre,
Vous saurez par mes mains conduire le tonnerre ;
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.

Attentez un peu moins sur ce pouvoir suprême,
Madame, & pour un jour cessez d'être vous-même,
Cessez d'être adorable, & laissez-moi choisir
Un objet qui m'en laisse aisément ressaisir.
Defendez à vos yeux cet éclat invincible
Avec qui ma fierté devient incompatible :
Prêtez-moi des refus, prêtez-moi des mépris,
Et rendez-moi vous-même à moi-même, à ce prix.

ILDIONE.

Je croyais qu'on me dût préférer Honorie
Avec moins de douceur & de galanterie ;
Et je n'attendais pas une civilité,
Qui malgré cette honte enflât ma vanité.
Ces honneurs près des miens ne sont qu'honneurs frivoles;
Ils n'ont que des effets, j'ai les belles paroles ;
Et si de son côté vous tournez tous vos soins,
C'est qu'elle a moins d'attraits, & se fait craindre moins.
L'aurait-on jamais cru qu'un Attila pût craindre
Qu'un si léger éclat eût de quoi l'y contraindre ?
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi,
Il n'osât hasarder tout l'orgueil contre moi ?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages,
Que jusqu'ici j'enlève avec tant d'avantages,
Apprenez-moi, seigneur, pour suivre vos desseins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des humains ;
Dites-moi quels mépris peuvent le satisfaire.
Ah, si je lui déplais à force de lui plaire,
Si de son trop d'amour sa haine est tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où se voit-on réduit ?
Allez, seigneur, allez où tant d'orgueil aspire.
Honorie a pour dot la moitié de l'empire ;
D'un mérite penchant c'est un ferme soutien ;
Et cet heureux éclat efface tout le mien :
Je n'ai que ma personne.

ATTILA.

Et c'est plus que l'empire,
Plus qu'un droit souverain sur tout ce qui respire.
Tout ce qu'a cet empire, ou de grand, ou de doux,

Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.
Faites-moi l'accepter, & pour reconnaiſſance
Quels climats voulez-vous ſous votre obéiſſance ?
Si la Gaule vous plaît, vous la partagerez,
J'en offre la conquête à vos yeux adorés,
Et mon amour....

ILDIONE.

A quoi que cet amour s'apprête,
La main du conquérant vaut mieux que ſa conquête,

ATTILA.

Quoi, vous pourriez m'aimer, madame, à votre tour ?
Qui sème tant d'horreurs fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi ? Je ſuis cruel, barbare ;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare ;
On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels, & le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'eſt là trop de matière ;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'y joindre la prière,
Si rien ne vous réſout à dédaigner ma foi,
Appréhendez pour vous, comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'appas retiennent ma franchiſe,
Je puis l'être comme eux de qui me tyranniſe.
Souvenez-vous enfin que je ſuis Attila,
Et que c'eſt dire tout que d'aller juſques-là.

ILDIONE.

Il faut donc me réſoudre ? Eh bien j'oſe . . . De grace
Diſpenſez moi du reſte, il y faut trop d'audace.
Je tremble comme un autre à l'aſpect d'Attila,
Et ne me puis, ſeigneur, oublier juſques-là.
J'obéis, ce mot ſeul dit tout ce qu'il ſouhaite ;

Si c'eſt m'expliquer mal, qu'il en ſoit l'interprête.
J'ai tous les ſentimens qu'il lui plaît m'ordonner.
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner.
Je partage déjà la Gaule avec mon frère,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je ſavoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez, quand j'obéis ſi bien ?

ATTILA.

Je n'oſe le réſoudre, & de nouveau je tremble,
Si-tôt que je conçois tant de chagrins enſemble.
C'eſt trop que de vous perdre, & vous donner ailleurs,
Madame, laiſſez-moi ſéparer mes douleurs.
Souffrez qu'un déplaiſir me prépare pour l'autre,
Après mon hyménée on aura ſoin du vôtre.
Ce grand effort déjà n'eſt que trop rigoureux,
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de tems fait plus qu'on n'oſe attendre.

ILDIONE.

J'oſerai plus que vous, ſeigneur, & ſans en prendre;
Et puiſque de ſon bien chacun peût ordonner,
Votre cœur eſt à moi, j'oſerai le donner;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il ſouhaite.
Vous, traitez-moi, de grace, ainſi que je vous traite;
Et quand ce coup pour vous ſera moins rigoureux,
Avant que me donner conſultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un !

ILDIONE.

Juſqu'à votre hyménée
Mon cœur eſt au monarque à qui l'on m'a donnée;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout eſpoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCENE III.

HONORIE, ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

HONORIE.

CE grand choix eſt donc fait, ſeigneur, & pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colère,
Que vous n'avez pas cru vous en pouvoir ſauver
Sans doubler votre garde, & me faire obſerver ?
Je ne me jugeais pas en ces lieux tant à craindre ;
Et d'un tel attentat j'aurais tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes reſſentimens
En commence déjà les juſtes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre ame ;
C'était moi qu'on craignait, & non pas vous, madame ;
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux,
Ne tombe pas ſur moi, madame, c'eſt ſur vous.
Il eſt vrai que ſans moi vous n'y pouviez prétendre ;
Son cœur, tant qu'il m'eût plû, s'en aurait ſu défendre ;
Il était tout à moi. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il était au peu que j'ai d'appas ;
Je vous en fais un don ; recevez-le pour gage,
Ou de mes amitiés, ou d'un parfait hommage ;
Et forte déſormais de vos droits & des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'eſt donc de votre main qu'il paſſe dans la mienne,
Madame, & c'eſt de vous qu'il faut que je le tienne ?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il ſoit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux ſans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce préſent à quelqu'autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avais pris,
Vous m'avez commandés des refus, des mépris:
Souffrez que des mépris le reſpect me diſpenſe,
Et voyez pour le reſte entière obéiſſance.
Je vous rends à vous-même, & ne puis rien de plus;
Et c'eſt à vous de faire accepter mes refus.

SCENE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

ACCEPTER ſes refus! Moi, ſeigneur!

ATTILA.

Vous, madame.

Peut-il être honteux de devenir ma femme?
Et quand on vous aſſure un ſi glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione ſe prive?
Que ce ſoit ſon refus, ou que ce ſoit mon choix,
En marcherez-vous moins ſur la tête des rois?
Mes deux traités de paix m'ont donné deux princeſſes,
Dont l'une aura ma main, ſi l'autre eut mes tendreſſes;

L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux ;
C'eſt ainſi qu'Attila ſe partage à vous deux.
N'en murmurez, madame, ici non plus que l'autre ;
Sa part la ſatisfait, recevez mieux la vôtre ;
J'en étais idolâtre, & veux vous épouſer,
La raiſon, c'eſt ainſi qu'il me plait d'en uſer.

HONORIE.

Et ce n'eſt pas ainſi qu'il me plait qu'on en uſe :
Je ceſſe d'eſtimer ce qu'une autre refuſe ;
Et bien que vos traités vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione eſt indigne de moi.
Oui, bien que l'univers, ou vous ſerve, on vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur eſt celui d'être votre moitié,
Qu'elle cède par grace, & m'offre par pitié ?
Je ſais ce que le ciel ma fait au-deſſus d'elle,
Et ſuis plus glorieuſe encor qu'elle n'eſt belle.

ATTILA.

J'adore cet orgueil, il eſt égal au mien,
Madame ; & nos fiertés ſe reſſemblent ſi bien,
Que ſi la reſſemblance eſt par où l'on s'entr'aime,
J'ai lieu de vous aimer comme un autre moi-même.

HONORIE.

Ah, ſi non plus que vous je n'ai point le cœur bas,
Nos fiertés pour cela ne ſe reſſemblent pas.
La mienne eſt de princeſſe, & la vôtre eſt d'eſclave.
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave.
Votre orgueil a ſon faible, & le mien toujours fort.
Ne peut ſouffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de reſſemblance, & que d'illuſtres flammes

Ne puiſſent que par elle unir les grandes ames,
D'où naîtrait cet amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertés qui me reſſemblent mieux?

ATTILA.

Vous en voyez ici, madame, & je m'abuſe,
Ou quelqu'autre me vole un cœur qu'on me refuſe;
Et cette noble ardeur de me déſobéir
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE.

Ce n'eſt qu'à moi, ſeigneur, que j'en dois rendre compte;
Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai ſans honte,
Il eſt roi comme vous.

ATTILA.

En effet il eſt roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi
Même ſplendeur de ſang, même titre nous pare,
Mais de quelques degrés le pouvoir nous ſépare;
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir
C'eſt tomber d'aſſez haut que juſqu'à Valamir.
Chez ſes propres ſujets ce titre qu'il étale,
Ne fait d'entr'eux & moi que remplir l'intervale;
Il reçoit ſous ce titre, & leur porte mes loix;
Et s'il eſt roi des Goths, je ſuis celui des rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-deſſus de ta tête,
Si-tôt que de ma main j'aurai fait ſa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits uſurpés
Sur des peuples ſurpris, & des princes trompés:
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;

Et fût-il ſous ta rage à tes pieds abattu,
Il eſt plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

Sa vertu ni vos droits ne ſont pas de grands charmes,
A moins que pour appui je leur prête mes armes.
Ils ont beſoin de moi, s'ils veulent aller loin;
Mais pour être empereur je n'en ai plus beſoin.
Aétius eſt mort, l'empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop ſans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aétius eſt mort! Je n'ai plus de tyran;
Je reverrai mon frère en Valentinian;
Et mille vrais héros qu'opprimait ce faux maître,
Pour me faire juſtice à l'envi vont paraître.
Ils défendront l'empire, & ſoutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'aurais fait le choix.
Les grands cœurs n'oſent rien ſous de ſi grands miniſtres;
Leur plus haute valeur n'a d'effets que ſiniſtres;
Leur gloire fait ombrage à ces puiſſans jaloux,
Qui s'eſtiment perdus s'il ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent;
Et pour ne plus ſouffrir des fers qui les captivent,
Chacun reprend ſa place, & remplit ſon devoir.
La mort d'Aétius te le fera trop voir:
Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare,
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare;
Mais ſi d'un Valamir j'honore un ſi haut rang,
Aucun pour me ſervir n'épargnera ſon ſang.

ATTILA.

Vous me faites pitié de ſi mal vous connaître,

Que d'avoir tant d'amour, & le faire paraître.
Il eſt honteux, madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en ſont bleſſés, d'en laiſſer voir les coups.
Il a droit de régner ſur les ames communes,
Non ſur celles qui font & défont les fortunes;
Et ſi de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes faibleſſes;
Mais faites même effort ſur ces lâches tendreſſes;
Et comme je vous tiens ſeule digne de moi,
Tenez-moi ſeul auſſi digne de votre foi.
Vous aimez Valamir, & j'adore Ildione.
Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trône.
Prenez ainſi que moi des ſentimens plus haut,
Et ſuivez mes vertus ainſi que mes défauts.

HONORIE

Parle de tes fureurs & de leur noir ouvrage.
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage.
Mais bien loin qu'avec gloire on te puiſſe imiter,
La vertu des tyrans eſt même à déteſter.
Irai-je à ton exemple aſſaſſiner mon frère?
Sur tous mes alliés répandre ma colère?
Me baigner dans leur ſang, & d'un orgueil jaloux...

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous,
Madame.

HONORIE.

Les grands cœurs parlent avec franchiſe.

ATTILA.

Quand je m'en ſouviendrai, n'en ſoyez pas ſurpriſe;
Et ſi je vous épouſe avec ce ſouvenir,

Vous voyez le passé, jugez de l'avenir.
Je vous laisse y penser. Adieu, madame.

HONORIE.

Ah, traître!

ATTILA.

Je suis encor amant, demain je serai maître.
Remenez la princesse, Octar.

HONORIE.

Quoi?

ATTILA.

C'est assez.
Vous me direz tantôt tout ce que vous pensez;
Mais pensez-y deux fois avant que me le dire;
Songez que c'est de moi que vous tiendrez l'empire,
Que vos droits, sans ma main, ne sont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel!

ATTILA.

Allez, & du moins apprenez à parler.

HONORIE.

Apprends, apprends toi-même à changer de langage,
Lorsqu'au sang des Césars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

HONORIE.

Fais ce que tu voudras, tyran j'aurai mon tour.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE, OCTAR.

HONORIE.

ALLEZ, servez-moi bien. Si vous aimez Flavie,
Elle sera le prix de m'avoir bien servie,
J'en donne ma parole, & sa main est à vous,
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Je voudrais le pouvoir, j'assurerais, madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flamme.
Bien qu'Attila me traite assez confidemment,
Ils dépendent sous lui d'un malheureux moment:
Il ne faut qu'un soupçon, un dégoût, un caprice;
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice:
Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au penchant de ses vœux,
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choisissent,
Ce n'est rien qu'avec moi deux mille autres ne puissent;
Mais proposer de front, ou vouloir doucement,
Contre ce qu'il résout tourner son sentiment,
Combattre sa pensée en faveur de la vôtre,
C'est ce que nous n'osons, ni moi, ni pas un autre;
Et si je hasardais ce contretems fatal,

Je me perdrais, madame, & vous servirais mal.

HONORIE.

Mais qui l'attache à moi, quand pour l'autre il soupire ?

OCTAR.

La mort d'Aétius & vos droits sur l'empire.
Il croit s'en voir par-là les chemins applanis,
Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis.
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles ;
Il veut que son nom seul renverse les murailles ;
Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats sentent l'aventurier.
Il veut que de ses gens le déluge effroyable
Atterre impunément les peuples qu'il accable ;
Et prodigue de sang, il épargne celui
Que tant de combattans exposeraient pour lui.
Ainsi n'espérez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche :
Si pourtant je vois jour à plus que je n'attends,
Madame, assurez-vous que je prendrai mon tems.

SCENE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

NE vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, & le chagrin de vous voir préférée,
Etouffe-t-il la peur que marquaient vos discours,
De rendre hommage au sang d'un roi de quatre jours ?

HONORIE.

Je te l'avais bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux côtés attendait même gêne,
Flavie, & de deux maux qu'on craint également
Celui qui nous arrive est toujours le plus grand,
Celui que nous sentons devient le plus sensible.
D'un choix si glorieux la honte est trop visible;
Ildione a su l'art de m'en faire un malheur;
La gloire en est pour elle, & pour moi la douleur:
Elle garde pour soi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quelle insulte & de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un si grand cœur,
Cependant que ravie elle assure à son ame
La douceur d'être toute à l'objet de sa flamme;
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les respects qu'il lui rend, & les soins qu'il se donne...

FLAVIE.

J'ose vous dire plus, Attila l'en soupçonne;

Il eſt fier & colère, & s'il fait une fois
Qu'Aldione en ſecret l'honore de ſon choix,
Qu'Ardaric ait ſur elle oſé jeter la vue,
Et briguer cette foi qu'à lui ſeul il croit dûe,
Je crains qu'un tel eſpoir au-lieu de s'affermir . . .

HONORIE.

Que n'ai-je donc mieux tû que j'aimais Valamir!
Mais quand on eſt bravée, & qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, eſt-on ſi-tôt maîtreſſe de ſoi-même?
D'Attila, s'il ſe peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre ſon amant;
Accablons leur amour ſous ce que j'appréhende;
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande;
Et faiſons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empêche d'être ici plus heureuſe que moi.
Renverſons leur triomphe. Etrange frénéſie!
Sans aimer Ardaric j'en conçois jalouſie!
Mais je me venge, & ſuis en ce juſte projet
Jalouſe du bonheur, & non pas de l'objet.

FLAVIE.

Attila vient, madame.

HONORIE.

Hé bien, faiſons connaître
Que le ſang des Céſars ne ſouffre point de maître,
Et peut bien refuſer de pleine autorité
Ce qu'une autre refuſe avec témérité.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

TOUT s'apprête, madame; & ce grand hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais sans vous y contraindre, & je ne viens que voir
Si vous avez mieux vu quel est votre devoir.

HONORIE.

Mon devoir est, seigneur, de soutenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si votre illustre amour pour son premier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir sans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir votre trône?
Que....

ATTILA.

Toujours Ildione, & jamais Attila!

HONORIE.

Si vous me préférez, seigneur, punissez-la;
Prenez mes intérêts, & pressez votre flamme
De remettre en honneur le nom de votre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris,
Souffrez-en de pareils, ou rendez-lui son prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'estime,
S'il est gloire pour elle, en moi devienne un crime?
Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien soit punissable où le sien est flatté?

Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne ?

ATTILA.

Pour vous justifier mes ordres & mes vœux,
Je croyais qu'il suffit d'un simple, *Je le veux* ;
Mais voyez, puisqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione ou de vous qui m'oblige, ou m'offense.
Quand son refus me sert, le vôtre me trahit ;
Il veut me commander, quand le sien m'obéit.
L'un est plein de respect, l'autre est gonflé d'audace ;
Le vôtre me fait honte, & le sien me fait grace.
Faut-il après cela qu'aux dépens de son sang
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang ?

HONORIE.

Ne peut-on se venger, à moins qu'on assassine ?
Je ne veux point sa mort, ni même sa ruine ;
Il est des châtimens plus justes & plus doux,
Qui l'empêcheront mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, seigneur, car l'offense est commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en ferait qu'une.
Ildione, pour prix de son manque de foi,
Dispose arrogamment & de vous & de moi !
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A son heureux amant sa main est réservée,
Avec qui satisfaite elle goûte l'appas
De m'ôter ce que j'aime, & me mettre en vos bras !

ATTILA.

Quel est-il cet amant ?

HONORIE.

Ignorez-vous encore

Qu'elle adore Ardaric, & qu'Ardaric l'adore ?

ATTILA.

Qu'on m'amène Ardaric. Mais de qui ſavez-vous...

HONORIE.

C'eſt une viſion de mes ſoupçons jaloux,
J'en ſuis mal éclaircie, & votre orgueil l'avoue,
Et quand elle me brave, & quand elle vous joue,
Même s'il faut vous croire, on ne vous ſert pas mal,
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA.

D'Ardaric & de moi telle eſt la différence.
Qu'elle en punit aſſez la folle préférence.

HONORIE.

Quoi, s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous pas
Ce pouvoir uſurpé ſur ſes propres ſoldats ?
Un véritable roi qu'opprime un ſort contraire,
Tout opprimé qu'il eſt garde ſon caractère ;
Ce nom lui reſte entier ſous les plus dures loix ;
Il eſt dans les fers même égal aux plus grands rois,
Et la main d'Ardaric ſuffit à ma rivale,
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduiſez-la, ſeigneur, à l'hymen d'un ſujet ;
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine,
Que de voir votre femme être ſa ſouveraine ;
Et je pourrai moi-même alors vous demander
Le droit de m'en ſervir, & de lui commander.

ATTILA.

Madame, je ſaurai lui trouver un ſupplice ;
Agréez cependant pour vous-même juſtice ;

Et s'il faut un sujet à qui dédaigne un roi,
Choisissez dans une heure, ou d'Octar, ou de moi.

HONORIE.

D'Octar, ou....

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchise,
C'est une vérité que vous m'avez apprise :
Songez donc, sans murmure, à cet illustre choix,
Et remerciez-moi de suivre ainsi vos loix.

HONORIE.

Me proposer Octar!

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire ?
Serait-il à vos yeux indigne de l'empire ?
S'il est né sans couronne, & n'eut jamais d'états,
On monte à ce grand trône encor d'un pas plus bas.
On a vu des Césars, & même des plus braves,
Qui sortaient d'artisans, de bandoliers, d'esclaves ;
Le tems & leurs vertus les ont rendu fameux,
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule,
Ma gloire pourrait bien l'accepter sans scrupule,
Tyran ; & tu devrais du moins te souvenir
Que s'il n'en est pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau sang il est de grands services ;
Il est des vœux soumis, il est des sacrifices,
Il est des glorieux & surprenans effets,
Des vertus de héros, & même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes,

Il s'eſt fait de ton ordre une habitude aux crimes :
Comme ta créature il doit te reſſembler.
Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
Ta vie eſt en mes mains dès qu'il voudra me plaire ;
Et rien n'eſt sûr pour toi, ſi je veux qu'il eſpère.
Ton rival entre, adieu, délibère avec lui.
Si ce cher Octar m'aime, ou ſera ton appui ?

SCENE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

SEIGNEUR, ſur ce grand choix je ceſſe d'être en peine ;
J'épouſe dès ce ſoir la princeſſe Romaine ;
Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement
Je puis confier l'autre & ſon reſſentiment.
Le roi des Bourguignons, par ambaſſade expreſſe,
Pour Sigiſmond ſon fils voulait cette princeſſe ;
Mais nos ambaſſadeurs furent mieux écoutés.
Pourrait-il nous donner toutes nos sûretés ?

ARDARIC.

Son état ſert de borne à ceux de Mérouée ;
La partie entr'eux deux ſerait bientôt nouée ;
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mari pour ſa femme, un frère pour ſa ſœur.
L'union en ſerait trop facile & trop grande.

ATTILA.

Celui des Viſigoths faiſait même demande.
Comme de Mérouée il eſt plus écarté,

Leur union aurait moins de facilité :
Le Bourguignon d'ailleurs sépare nos provinces,
Et servirait pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC.

Oui, mais bientôt lui-même entr'eux deux écrasé,
Leur ferait à se joindre un chemin trop aisé ;
Et ces deux rois par-là maîtres de la contrée,
D'autant plus fortement en défendraient l'entrée,
Qu'ils auraient plus à perdre, & qu'un juste courroux
N'aurait plus tant de chefs à liguer contre vous.
La princesse Ildione est orgueilleuse & belle,
Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres soient soumis,
Et ne le pas choisir parmi vos ennemis.
D'une fière beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combattre ;
Et pour peu que la veuille écouter un époux...

ATTILA.

Il lui faut donc ; seigneur, ou Valamir, ou vous ;
La pourriez-vous aimer ? parlez sans flatterie.
J'apprends que Valamir est aimé d'Honorie ;
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'assurerais sur vous plus que sur lui.

ARDARIC.

C'est m'honorer, seigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance ?

ARDARIC.

Vous savez que vous plaire est mon plus cher souci.

ATTILA.

Qu'on cherche la princesse, & qu'on l'amène ici :

Je veux que de ma main vous receviez la ſienne.
Mais dites-moi de grace, attendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous aſſurer votre foi?
Et que ſeriez-vous prêt d'entreprendre pour moi?
Car enfin elle eſt belle, elle peut tout ſéduire,
Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torriſmond?
Faut-il teindre l'Arar du ſang de Sigiſmond?
Faut-il mettre à vos pieds & l'un & l'autre trône?

ATTILA.

Ne diſſimulez point, vous aimez Ildione,
Et propoſez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce prompt emportement, & ces ſubites haines,
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines:
Les ſoins de cet amour ſont ceux de ma grandeur;
Et ſi vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur.
Voyez comme un rival eſt ſoudain haïſſable,
Comme vers notre amour ce nom le rend coupable;
Comme ſa perte eſt juſte encor qu'il n'oſe rien;
Et ſans aller ſi loin, délivrez-moi du mien.
Différez à punir une offenſe incertaine,
Et ſervez ma colère avant que votre haine.
Serait-il sûr pour moi d'expoſer ma bonté
A tous les attentats d'un amant ſupplanté?
Vous même pourriez-vous épouſer une femme,
Et laiſſer à ſes yeux le maître de ſon ame?

ARDARIC.

S'il était trop à craindre, il faudrait l'en bannir.

ATTILA.

Quand il eſt trop à craindre, il faut le prévenir.
C'eſt un roi dont les gens mêlés parmi les nôtres
Feraient accompagner ſon exil de trop d'autres,
Qu'on verrait s'oppoſer aux ſoins que nous prendrons,
Et de nos ennemis groſſir les eſcadrons.

ARDARIC.

Eſt-ce un crime pour lui qu'une douce eſpérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA.

Oui, pour lui, pour vous-même, & pour tout autre roi,
C'en eſt un que prétendre en même lieu que moi.
S'emparer d'un eſprit dont la foi m'eſt promiſe,
C'eſt ſurprendre une place entre mes mains remiſe;
Et vous ne feriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyais d'un autre œil aujourd'hui..
A des crimes pareils j'ai dû même juſtice,
Et ne choiſis pour vous qu'un amoureux ſupplice;
Pour un ſi cher objet que je mets en vos bras,
Eſt-ce un prix exceſſif qu'un ſi juſte trépas?

ARDARIC.

Mais c'eſt déshonorer, ſeigneur, votre hyménée,
Que vouloir d'un tel ſang en marquer la journée.

ATTILA

Eſt-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flamme immoler de deux rois,
Et que du ſacrifice où s'expiera leur crime,
L'un deux ſoit le miniſtre, & l'autre la victime?
Si vous n'oſez par-là ſatisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne ſoit moins ſcrupuleux,

Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix ſon illuſtre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ſes vœux les plus doux,
Si leur entier ſuccès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouſer encor votre princeſſe,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendreſſe.

SCENE V.

ILDIONE, ATTILA, ARDARIC.

ATTILA *à Ildione.*

VOs refus obligeans ont daigné m'ordonner
De conſulter vos vœux avant que vous donner;
Je m'en fais une loi. Dites-moi donc, madame,
Votre cœur d'Ardaric agréerait-il la flamme?

ILDIONE.

C'eſt à moi d'obéir, ſi vous le ſouhaitez;
Mais, ſeigneur....

ATTILA.

Il y fait quelques difficultés,
Mais je ſais que ſur lui vous êtes abſolue.
Achevez d'y porter ſon ame irréſolue,
Afin que dans une heure au milieu de ma cour
Votre hymen & le mien couronnent ce grand jour.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'Ou viennent ces soupirs ? d'où naît cette tristesse ?
Est-ce que la surprise étonne l'allégresse,
Qu'elle en suspend l'effet pour le mieux signaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut dissimuler ?
Il est parti, seigneur, souffrez que votre joie,
Souffrez que son excès tout entier se déploie,
Qu'il fasse voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC.

Vous allez soupirer, madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous se prépare
A n'avoir rien d'humain, non plus que ce barbare.
Il me choisit pour vous, c'est un bonheur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourriez-vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête ?

ILDIONE.

Quoi, seigneur ?

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner
Que vous sachiez la main qui doit l'assassiner.
C'est à cet attentat la mienne qu'il destine,
Madame.

ILDIONE.

C'est par vous, seigneur, qu'il l'assassine ?

ARDARIC.

Il me fait ſon bourreau pour perdre un autre roi,
A qui fait ſa fureur la même offre qu'à moi :
Aux dépens de ſa tête il veut qu'on vous obtienne :
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne ;
Sa cruelle faveur m'en a laiſſé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit ſa rage à punir en deux rois ?

ARDARIC.

Le crime de tous deux c'eſt d'aimer deux princeſſes,
C'eſt d'avoir mieux que lui mérité leurs tendreſſes.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un ſujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Eſt-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire ?
Il veut que je vous coûte, ou la vie ou la gloire,
Et ſerve de prétexte au choix infortuné
D'aſſaſſiner vous-même, ou d'être aſſaſſiné !
Il vous offre ma main comme un bonheur inſigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne ;
Et ſi vous refuſez par-là de m'acquérir,
Vous ne ſauriez vous-même éviter de périr !

ARDARIC.

Il eſt beau de périr pour éviter un crime ;
Quand on meurt pour ſa gloire, on revit dans l'eſtime ;
Et triompher ainſi du plus rigoureux ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une illuſtre mort.

ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée,
Veut être pour charmer, de plus loin regardée ;

Et quant à notre amour, ce triomphe eſt fatal,
La gloire qui le ſuit nous en conſole mal.

ARDARIC.

Vous vengerez ma mort, & mon ame ravie....

ILDIONE.

Ah, venger une mort n'eſt pas rendre une vie:
Un tyran immolé me laiſſe mes malheurs,
Et ſon ſang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour ſauver une vie, après tout, périſſable,
Ee rendrai-je le reſte infame & déteſtable?
Et ne vaut-il pas mieux aſſouvir ſa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur?

ILDIONE.

Vous m'en feriez ſans doute après cette infamie,
Aſſez pour vous traiter en mortelle ennemie;
Mais ſouvent la fortune a d'heureux changemens,
Qui préſident ſans nous aux grands événemens.
Le ciel n'eſt pas toujours aux méchans ſi propice;
Après tant d'indulgence il a de la juſtice.
Parlez à Valamir, & voyez avec lui
S'il n'eſt aucun remède à ce mortel ennui.

ARDARIC.

Madame...

ILDIONE.

Allez, ſeigneur, nos maux & le tems preſſent,
Et les mêmes périls tous deux vous intéreſſent.

ARDARIC.

J'y vais, mais en l'état qu'eſt ſon ſort & le mien,
Nous nous plaindrons enſemble, & ne réſoudrons rien.

SCENE VII.

ILDIONE *seule.*

TRÊVE, mes tristes yeux, trêve aujourd'hui de larmes,
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes,
Voyez si de nouveau vous le pourrez dompter,
Et renverser sur lui ce qu'il ose attenter.
Reprenez en son cœur votre place usurpée,
Ramenez à l'autel ma victime échappé,
Rappellez ce courroux que son choix incertain
En faveur de ma flamme allumait dans mon sein.
Que tout semble facile en cette incertitude!
Mais qu'à l'exécuter tout est pénible & rude!
Et qu'aisément le sexe oppose à sa fierté
Sa douceur naturelle & sa timidité!
Quoi, ne donner ma foi que pour être perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom seul d'époux,
Ou rends-moi plus barbare, ou mon tyran plus doux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARDARIC, VALAMIR.

(*Ils n'ont point d'épée ni l'un ni l'autre.*)

ARDARIC.

SEIGNEUR, vos devins seuls ont causé notre perte,
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte,
Et l'infidèle appas de leur prédiction
A jeté trop d'amorce à notre ambition.
C'est de-là qu'est venu cet amour politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique.
Sans le flatteur espoir d'un avenir si doux,
Honorie aurait eu moins de charmes pour vous.
C'est par-là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naître un amour véritable,
Qui l'attachant à vous, excite des fureurs
Que vous voyez passer aux dernières horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périsse;
On vous fait même grace, ou pareille injustice;
Ainsi vos seuls devins nous forcent de périr,
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quitter, & loin de s'en dédire,

Ils assurent ma race encor du même empire.
Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et ses emportemens ne les émeuvent point.
Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables ;
Le ciel en a donné des arrêts immuables ;
Rien n'en rompra l'effet, & Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

ARDARIC.

Ils veulent donc, seigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce héros préparent sa conquête ?

VALAMIR.

Seigneur, c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où lui pouvez-vous échapper que par-là ?
Pouvez-vous que par-là posséder Honorie ?
Et d'où naîtra ce fils si vous perdez la vie ?

VALAMIR.

Je me vois comme vous aux portes du trépas ;
Mais j'espère, après tout, ce que je n'entends pas.

SCENE II.

HONORIE, VALAMIR, ALDARIC.

HONORIE.

SAvez-vous d'Attila juſqu'où va la furie,
Princes, & quelle en eſt l'affreuſe barbarie ?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'eſt qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, ſous cet eſpoir qu'il donne à l'un & l'autre,
Votre ſang de ſa main, ou le ſien de la vôtre ;
Mais qui le ſervirait ſerait bientôt livré
Aux troupes de celui qui l'aurait maſſacré ;
Et par le déſaveu de cette obéiſſance,
Ce tigre aſſouvirait ſa rage & leur vengeance.
Octar aime Flavie, & l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric ſon lieutenant ne fait que de ſortir.
Le tyran ſoupçonneux, qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous déſarmer choiſi ce ſatellite ;
Et comme avec juſtice il nous croit irrités,
Pour nous parler encor il prend ſes sûretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans ſa tente
Surprendre & prévenir ſa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laiſſait encor la liberté
D'y porter l'un & l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre,
Dès qu'il ſaura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel eſt notre deſſein, ou pour en mieux parler,

Dès que nous réſoudrons de nous entre-immoler.
Cependant il réduit à l'entière impuiſſance
Ce noble déſeſpoir qu'il punit par avance,
Et qui ſe faiſant droit avant que de mourir,
Croit que ſe perdre ainſi c'eſt un peu moins périr:
Car nous aurions péri par les mains de ſa garde,
Mais la mort eſt plus belle alors qu'on la haſarde.

HONORIE.

Il vient, ſeigneur.

SCENE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

HÉ bien, mes illuſtres amis,
Contre mes grands rivaux quel eſpoir m'eſt permis?
Pas un n'a-t-il pour ſoi la digne complaiſance
D'acquérir ſa princeſſe en perdant qui m'offenſe?
Quoi, l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal!
Pas un ne m'aime aſſez pour haïr mon rival!
Pas un de ſon objet n'a l'ame aſſez ravie,
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie!
Quels amis! quels amans! & quelle dureté!
Daignez, daignez du moins la mettre en ſûreté;
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchiſſe,
Que l'horreur de mourir à leur défaut agiſſe,

Et si vous n'écoutez l'amitié, ni l'amour,
Faites un noble effort pour conserver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'est à son dernier point porter la barbarie.
Après l'assassinat d'un frère & de six rois,
Notre tour est venu de subir mêmes loix;
Et nous méritons bien les plus cruels supplices,
De nous être exposés aux mêmes sacrifices,
D'en avoir pu souffrir chaque jour de nouveaux.
Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux;
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA.

Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et dès qu'il m'aura plû d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une,
Faites-en décider l'épée & la fortune;
Et qui succombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colère apprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC.

Votre main est plus faite à verser de tel sang,
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA.

Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres:
Mais si vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.

Je révoque ma grace, & veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me faſſent deux victimes ;
Et ces rares objets ſi peu dignes de moi.
Seront le digne prix de cet illuſtre emploi
(*à Ardari.*)
De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.
(*à Honorie.*)
Et comme vous paierez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choiſir ;
Et pour nouveau ſupplice à de ſi belles flammes,
Ce choix ne tombera que ſur les plus infames.

HONORIE.

Tu pourrais être lâche & cruel juſques-là !

ATTILA.

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours...

HONORIE.

Achève; & dis que tu veux en tout lieu
Etre l'effroi du monde, & le fléau de Dieu.
Etale inſolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de ſang où ſe baignait ta rage.
Fais voir...

ATTILA.

Que vous perdez des mots injurieux
A me faire un reproche & doux & glorieux !
Ce Dieu dont vous parlez de tems en tems ſévère,
Ne s'arme pas toujours de toute ſa colère ;

Mais quand à sa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque tems des déluges divers.
Jadis de toutes parts faisant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abyma le monde :
Sa main tient en réserve un déluge de feux,
Pour le dernier moment de nos derniers neveux ;
Et mon bras dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre toute la terre.

HONORIE.

Lorsque par les tyrans il punit les mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels,
Qu'il donne pour supplice à toute la nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête,
Il tient le bras levé pour te briser la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque désormais t'osera ressembler.

ATTILA.

Hé bien, en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre,
Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous, & sur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE.

Ton sang, qui chaque jour à longs flots distillés,
S'échappe vers ton frère & six rois immolés,
Te dirait-il trop bas que leurs ombres t'appellent ?

Faut-il que ces avis par moi se renouvellent ?
Vois, vois couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

ATTILA.

Ce n'est rien, & pour moi s'il n'est point d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du tems à m'y résoudre.
D'autres vous enverraient leur frayer le chemin,
Mais j'en laisserai faire à votre grand destin;
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenses.

SCENE VI.

ILDIONE, ATTILA, HONORIE, VALAMIR, ARDARIC, OCTAR.

ATTILA *à Ildione.*

OU venez-vous, madame, & qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit ?
Venez-vous de deux rois soutenir la querelle ?
Vous révolter comme eux ? me foudroyer comme elle ?
Ou mendier l'appui de mon juste courroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE.

Il n'en mériterait ni l'amour ni l'estime,
S'il osait espérer m'acquérir par un crime.
D'un si juste refus j'ai de quoi me louer,
Et ne viens pas ici pour l'en désavouer.
Non, seigneur, c'est du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire,

Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'uſez pas bien.
Seigneur, eſt-ce là donc cette reconnaiſſance
Si hautement promiſe à mon obéiſſance
J'ai quitté tous les miens ſous l'eſpoir d'être à vous;
Par votre ordre mon cœur quitte un eſpoir ſi doux;
Je me réduis au choix qu'il vous a plû me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon reſpect qui me livre aux vœux d'un autre roi.
N'y voit pour lui qu'opprobre, & que honte pour moi!
Rendez, rendez-le-moi, cet empire ſuprême,
Qui ne vous laiſſait plus diſpoſer de vous-même:
Rendez toute votre ame à ſon premier ſouhait;
Recevez qui vous aime, & fuyez qui vous hait.
Honorie a ſes droits, mais celui de vous plaire
N'eſt pas, vous le ſavez, un droit imaginaire;
Et pour vous appuyer Mérouée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA

Non je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie;
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous.
Mais dans votre cœur même une autre amour murmure,
Lorſque...

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle impoſture!
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, que de vous obéir?
Et par où juſques-là m'aurais-je pu trahir?

ATTILA.

Ardaric eſt pour vous un époux adorable.

ILDIONE.

Votre main lui donnait ce qu'il avait d'aimable ;
Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux,
Que par cet ordre exprès que j'ai reçu de vous.
Vous aviez déjà vu qu'en dépit de ma flamme,
Pour vous faire empereur...

ATTILA.

Vous me trompez, madame ;
Mais l'amour par vos yeux me fait si bien dompter,
Que je ferme les miens pour n'y plus résister.
N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire ;
Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vengeance est douce aussi-bien que l'amour ;
Et laissez-moi pouvoir quelque chose à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, ensanglanter cette illustre journée !
Grace, grace du moins jusqu'après l'hyménée.
A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,
Et laissez pour demain les maximes d'état.

ATTILA.

Vous le voulez, madame, il faut vous satisfaire ;
Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colère ;
Et ce que par votre ordre elle perd de momens,
Enfle l'avidité de mes ressentimens.

HONORIE.

Voyez, voyez plutôt, par votre exemple même,
Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime ;
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,
Force & dompte les rois qui résistent le mieux,
Quel empire il se fait sur l'ame la plus fière :

Et ſi vous avez vu la mienne trop altière,
Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juſte au ſalut d'un amant;
Et toute ſa fierté dans mes larmes éteinte
Deſcendre à la prière, & céder à la crainte.
Avoir ſu juſques-là réduire mon courroux,
Vous doit être, ſeigneur, un triomphe aſſez doux.
Que tant d'orgueil dompté ſuffiſe pour victime.
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime?
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les appas?

ATTILA.

Non, princeſſe, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre.
Vous, ſuivez mon exemple, & je ſuivrai le vôtre.
(*Il montre Ildione à Honorie.*)
Vous condamniez madame à l'hymen d'un ſujet,
Rempliſez au lieu d'elle un ſi juſte projet.
Je vous l'ai déjà dit, & mon reſpect fidelle
A cette digne loi que vous faiſiez pour elle,
N'oſe prendre autre règle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaît, ſa vie eſt à ce prix.
Diſpoſez à ce prix d'une main qui m'eſt dûe.
Octar, ne perdez pas la princeſſe de vue.
(*à Ildione.*)
Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple, & vous, rois, ſuivez-moi.

SCENE V.

HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

TU le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en uſage,
Octar, & pour tout fruit de tant d'abaiſſement,
Le barbare me traite encor plus fiérement.
S'il reſte quelque eſpoir, c'eſt toi ſeul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton tems? Tu commandes ſa garde;
La nuit & le ſommeil vont tout mettre en ton choix;
Et Flavie eſt le prix du ſalut de deux rois.

OCTAR.

Ah, madame, Attila, depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant eſprit n'agit plus maintenant,
Dans toutes ſes fureurs, que par mon lieutenant;
C'eſt par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes;
Et deux mots en ſon ame ont jeté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre ſuite il m'attache aujourd'hui,
Pour m'ôter tout moyen de m'approcher de lui.
Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie;
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie...

HONORIE.

Il le ſaura de moi, ſi tu ne veux agir,
Infame, qui t'en peux excuſer ſans rougir
Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à ſa rage;

Et

Et ta vertu qui craint de trop paraître au jour,
Attend les bras croisés qu'il t'immole à son tour!
Fais périr, ou péris, préviens, lâche, ou succombe;
Venge toute la terre, ou grossis l'hécatombe.
Si la gloire sur toi, si l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, & du moins sers de victime au mien.

SCENE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

HONORIE *à Valamir.*

MAIS qui me rend, seigneur, le bien de votre vue?

VALAMIR.

L'impatient transport d'une joie imprévue.
Notre tyran n'est plus.

HONORIE.

Il est mort?

VALAMIR.

Écoutez
Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés,
Et comme heureusement le ciel vient de souscrire,
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous pleins de trouble & d'horreur,
Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance, & le sang qui bouillonne
Forme un si gros torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est, *S'il ne peut s'arrêter*
Dit-il, *on me paiera ce qu'il m'en va coûter.*
Il demeure à ces mots sans parole, sans force;
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce;

Sa gorge enfle, & du sang dont le cours s'épaissit,
Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie,
Semble avoir étouffé sa colère & sa vie ;
Et déjà de son front la funeste pâleur
N'opposait à la mort qu'un reste de chaleur,
Lorsqu'une illusion lui présente son frère,
Et lui rend tout d'un coup la vie & la colère ;
Il croit le voir suivi des ombres de six rois,
Qu'il se veut immoler une seconde fois :
Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace
N'est qu'un dernier effort de la nature lasse,
Qui prête à succomber sous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat, & tout d'un coup s'éteint.
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue,
Sa rage qui renaît en même tems le tue ;
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux :
Son élancement perce ou rompt toutes les veines ;
Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines
Par où l'ame & le sang se pressent de sortir,
Pour terminer sa rage & nous en garantir.
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable ;
Chaque instant l'affaiblit, & chaque effort l'accable ;
Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
Et fait grace à celui qu'il avait menacé.
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire ;
Il frissonne, il chancèle, il trébuche, il expire ;
Et sa fureur dernière épuisant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs.

SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

CE n'eſt pas tout, ſeigneur, la haine générale,
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale ;
Tous brûlent de ſervir ſous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant que le ciel nous renvoie,
De tant de nations fait la commune joie ;
La fin de nos périls en remplit tous les vœux ;
Et pour être tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir notre flamme avouée
Du ſouverain de Rome & du grand Mérouée :
La princeſſe des Francs m'impoſe cette loi.

HONORIE.

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC.

Ne perdons point de tems en ce retour d'affaires ;
Allons donner tous deux des ordres néceſſaires,
Remplir ce trône vuide, & voir ſous quelles loix
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, madame, & puis-je croire

Que vous tiendrez enfin ma flamme à quelque gloire ?

HONORIE.

Allez, & cependant assurez-vous, seigneur,
Que nos destins changés n'ont point changé mon cœur.

Fin du cinquième & dernier acte.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.

1670.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

UN amant & une maîtreſſe qui ſe quittent, ne ſont pas ſans doute un ſujet de tragédie. Si on avait propoſé un tel plan à Sophocle ou à Euripide, ils l'auraient renvoyé à Ariſtophane. L'amour qui n'eſt qu'amour, qui n'eſt point une paſſion terrible & funeſte, ne ſemble fait que pour la comédie, pour la paſtorale ou pour l'églogue.

Cependant Henriette d'Angleterre, belle-ſœur de Louis XIV, voulut que Racine & Corneille fiſſent chacun une tragédie des adieux de Titus & de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue ſur l'amour le plus vrai & le plus tendre, annobliſſait le ſujet : & en cela elle ne ſe trompait pas ; mais elle avait encore un intérêt ſecret à voir cette victoire repréſentée ſur le théatre ; elle ſe reſſouvenait des ſentimens qu'elle avait eus long-tems pour Louis XIV, & du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette paſſion,

la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère & de belle-sœur, mirent un frein à leurs desirs ; mais il resta toujours dans leurs cœurs une inclination secrète, toujours chère à l'un & à l'autre.

Ce sont ces sentimens qu'elle voulut voir développés sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau, confident de ses amours avec le roi, d'engager secrétement Corneille & Racine à travailler l'un & l'autre sur ce sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène. Les deux piéces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même tems sur la fin de la même année ; celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne, & celle de Corneille au palais royal.

Il est étonnant que Corneille tombât dans ce piége ; il devait bien sentir que le sujet était l'opposé de son talent. Entellus ne terrassa point Darès dans ce combat, il s'en faut bien. La piéce de Corneille tomba ; celle de Racine eut trente représentations de suite ; & toutes les fois qu'il s'est trouvé un acteur & une actrice capables d'intéresser dans les rôles de Titus & de Béré-

nice, cet ouvrage dramatique, qui n'eſt peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudiſſemens les plus vrais, ce ſont les larmes.

Racine fut bien vengé par le ſuccès de Bérénice de la chûte de Britannicus. Cette eſtimable piéce était tombée, parce qu'elle avait paru un peu froide, le cinquième acte ſurtout avait ce défaut; & Néron qui revenait alors avec Junie, & qui ſe juſtifiait de la mort de Britannicus, faiſait un très-mauvais effet. Néron qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter, ne paraiſſait pas un empereur Romain. On trouvait que deux amans, dont l'un eſt aux genoux de l'autre, & qui ſont ſurpris enſemble, formaient un coup de théatre plus comique que tragique; les intérêts d'Agrippine, qui veut ſeulement avoir le premier crédit, ne ſemblaient pas un objet aſſez important. Narciſſe n'était qu'odieux; Britannicus & Junie étaient regardés comme des perſonnages faibles. Ce n'eſt qu'avec le tems que les connaiſſeurs firent revenir le public. On vit que cette piéce était la peinture fidelle de la cour de Néron. On admira enfin toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile. On comprit que Britannicus & Junie ne devaient pas avoir un autre caractère. On démêla dans Agrippine des beautés vraies, ſolides, qui ne ſont ni giganteſ-

ques, ni hors de la nature, & qui ne ſurprennent point le parterre par des déclamations ampoulées. Le développement du caractère de Néron fut enfin regardé comme un chef-d'œuvre. On convint que le rôle de Burrus eſt admirable d'un bout à l'autre, & qu'il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité. Britannicus fut la piéce des connaiſſeurs, qui conviennent des défauts, & qui apprécient les beautés.

Racine paſſa de l'imitation de Tacite à celle de Tibulle. Il ſe tira d'un très-mauvais pas par un effort de l'art, & par la magie enchantereſſe de ce ſtyle qui n'a été donné qu'à lui.

Jamais on n'a mieux ſenti quel eſt le mérite de la difficulté ſurmontée. Cette difficulté était extrême; le fonds ne ſemblait fournir que deux ou trois ſcènes, & il fallait faire cinq actes.

On ne donnera qu'un léger commentaire ſur la tragédie de Corneille; il faut avouer qu'elle n'en mérite pas. On en fera ſur celle de Racine que nous donnons avant la Bérénice de Corneille. Les lecteurs doivent ſentir qu'on ne cherche qu'à leur être utile: ce n'eſt ni pour Corneille, ni pour Racine qu'on écrit, c'eſt pour leur art, & pour les amateurs de cet art ſi difficile.

On ne doit pas se passionner pour un nom. Qu'importe qui soit l'auteur de la Bérénice qu'on lit avec plaisir, & celui de la Bérénice qu'on ne lit plus ? C'est l'ouvrage, & non la personne qui intéresse la postérité. Tout esprit de parti doit céder au desir de s'instruire.

PRÉFACE DE RACINE.

TITUS reginam Berenicem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, ſtatim ab urbe dimiſit invitus invitam.

C'eſt-à-dire, « que Titus, qui aimait paſſion-„ nément Bérénice, & qui méme, à ce qu'on „ croyait, lui avait promis de l'épouſer, la ren-„ voya à Rome, malgré lui, & malgré elle, dès „ les premiers jours de ſon empire. „ Cette action eſt très-fameuſe dans l'hiſtoire; & je l'ai trouvée très-propre pour le théatre, par la violence des paſſions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes, que la ſéparation d'Enée & de Didon dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir aſſez de matière pour tout un chant d'un poëme héroique, où l'action dure pluſieurs jours, ne puiſſe ſuffire pour le ſujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il eſt vrai que je n'ai point pouſſé Bérénice juſqu'à ſe tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avait

avec Enée, elle n'eſt pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, & l'effort qu'elle ſe fait pour s'en ſéparer, n'eſt pas le moins tragique de la piéce: & j'oſe dire qu'il renouvelle aſſez bien dans le cœur des ſpectateurs, l'émotion que le reſte y avait pu exciter. Ce n'eſt point une néceſſité qu'il y ait du ſang & des morts dans une tragédie; il ſuffit que l'action en ſoit grande, que les acteurs en ſoient héroïques, que les paſſions y ſoient excitées, & que tout s'y reſſente de cette triſteſſe majeſtueuſe qui fait tout le plaiſir de la tragédie.

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon ſujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'eſt que je le trouvai extrémement ſimple. Il y avait long-tems que je voulais eſſayer, ſi je pourrais faire une tragédie avec cette ſimplicité d'action qui a été ſi fort du goût des anciens. Car c'eſt un des premiers préceptes qu'ils nous ont laiſſés. « *Que ce que vous ferez*, dit „ Horace, *ſoit toujours ſimple, & ne ſoit qu'un.* „ *Ils ont admiré l'*Ajax *de Sophocle, qui n'eſt autre choſe qu'Ajax qui ſe tue de regret, à cauſe de la fureur où il était tombé, après les refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le* Philoctète, *dont tout le ſujet eſt Ulyſſe, qui vient pour ſurprendre les flèches d'Hercule.*

l'Œdipe même, quoique tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poëtes comiques, pour l'élégance de sa diction, & pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui, par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute. Et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse, qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre était-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poëte, pour en faire une des siennes ?

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il, qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent, que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, & que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le refuge des poëtes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force pour atta-

cher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentimens, & de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage. Mais aussi, je ne puis croire que le public me sache mauvais gré, de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, & dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité, que j'avais recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était si peu chargée d'intrigues, ne pouvait être selon les règles du théatre. Je m'informai s'ils se plaignaient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en plusieurs endroits, & qu'ils la verraient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche, & qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire & de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser. Ils ont des occupations plus

importantes. Qu'ils ſe repoſent ſur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poétique d'Ariſtote ; qu'ils ſe réſervent le plaiſir de pleurer, & d'être attendris ; & qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un muſicien diſait à Philippe roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanſon n'était pas ſelon les règles : « A Dieu ne plaiſe, „ ſeigneur, que vous ſoyez jamais ſi malheureux, „ que de ſavoir ces choſes-là mieux que moi. „

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces perſonnes, à qui je ferai toujours gloire de plaire. Car pour le libelle que l'on a fait (*) *contre moi, je crois que les lecteurs me diſpenſeront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme qui ne penſe rien, & qui ne ſait pas même conſtruire ce qu'il penſe ? Il parle de protaſe, comme s'il entendait ce mot ; & veut que cette première des quatre parties de la tragédie, ſoit toujours la plus proche de la dernière, qui eſt la cataſtrophe. Il ſe plaint que la trop grande connaiſſance des règles l'empêche de ſe divertir à la comédie. Certainement, ſi l'on en juge par ſa diſſertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paraît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très-injuſtement* d'une grande multiplicité d'incidens ; *& qu'il n'a même jamais rien lu de la*

(*) Ce libelle eſt d'un nommé *Subligni*.

la poétique, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas ſavoir les règles du théatre, puiſqu'heureuſement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt de ſavoir ſi peu les règles de la bonne plaiſanterie, lui qui ne veut pas dire un mot ſans plaiſanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces Hélas de poche, *ces* Meſdemoiſelles mes règles, *& quantité d'autres baſſes affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il ſe méle jamais de les lire.*

Toutes ces critiques ſont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curioſité du public. Ils attendent toujours l'occaſion de quelque ouvrage qui réuſſiſſe pour l'attaquer; non point par jalouſie, car ſur quel fondement ſeraient-ils jaloux? mais dans l'eſpérance qu'on ſe donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obſcurité où leurs propres ouvrages les auraient laiſſés toute leur vie.

ACTEURS.

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Paleſtine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHENICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

Suite de Titus.

La ſcène eſt à Rome, dans un cabinet qui eſt entre l'appartement de Titus & celui de Bérénice.

Rome a ſauvé ma gloire en me donnant ſa voix,
Sauvons lui vous et moi la gloire de ſes loix.

BERENICE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRÊTONS un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, superbe & solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour.
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
(a) Et cette autre conduit dans celui de la reine.

(a) *Et cet autre conduit dans celui de la reine.* Ce détail n'est point inutile ; il fait voir clairement combien l'unité de

Va chez elle ; dis-lui qu'importun à regret,
J'oſe lui demander un entretien ſecret.

ARSACE.

Vous, ſeigneur, importun ? vous, cet ami fidelle,
Qu'un ſoin ſi généreux intéreſſe pour elle ?
Vous, cet Antiochus, ſon amant autrefois ?
Vous que l'Orient compte entre ſes plus grands rois ?
Quoi ! déjà de Titus (*b*) épouſe en eſpérance,
Ce rang entr'elle & vous met-il tant de diſtance ?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, & (*c*) ſans vouloir te charger d'autres ſoins,
Vois ſi je puis bientôt lui parler ſans témoins.

lieu eſt obſervée ; il met le ſpectateur au fait tout d'un coup. On pourrait dire que *la pompe de ces lieux*, & *ce cabinet ſuperbe*, paraiſſent des expreſſions peu convenables à un prince que cette pompe ne doit point du tout éblouir, & qui eſt occupé de toute autre choſe que des ornemens d'un cabinet. J'ai toujours remarqué que la douceur des vers empêchait qu'on ne remarquât ce défaut.

(*b*) *Epouſe en eſpérance.* Expreſſion heureuſe & neuve, dont *Racine* enrichit la langue, & que par conſéquent on critiqua d'abord. Remarquez encore qu'*épouſe* ſuppoſe, *étant épouſe*. C'eſt une ellipſe heureuſe en poéſie. Ces fineſſes font le charme de la diction.

(*c*) *Sans vouloir te charger d'autres ſoins.* Ce vers qui ne ſemble fait que pour la rime, annonce avec art qu'*Antiochus* aime *Bérénice*.

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul.* (*d*)

Hé bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je sans trembler lui dire : Je vous aime ?
Mais quoi ! déjà je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tû cinq ans ; & jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment,
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire ;
Retirons-nous, sortons, & sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi ! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?
Quoi ! même en la perdant redouter son courroux ?
(*e*) Belle reine, & pourquoi vous offenseriez-vous ?

(*d*) Beaucoup de lecteurs réprouvent ce long monologue. Il n'est pas naturel qu'on fasse ainsi tout seul l'histoire de ses amours, qu'on dise, *Je me suis tû cinq ans ; on m'a imposé silence ; j'ai couvert mon amour d'un voile d'amitié.* On pardonne un monologue qui est un combat du cœur, mais non une récapitulation historique.

(*e*) *Belle reine* a passé pour une expression fade.

Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire,
Que vous m'aimiez ? hélas ! je ne viens que vous dire,
Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival
Trouverait à ſes yeux quelque obſtacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue conſtance,
Après cinq ans d'amour, & d'eſpoir ſuperflus,
(*f*) Je pars, fidèle encor quand je n'eſpère plus.
Au-lieu de s'offenſer, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en ſoit, parlons, c'eſt aſſez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant ſans eſpoir,
Qui veut bien ſe réſoudre à ne la jamais voir ?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARSACE, entrerons-nous ?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
(*g*) Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,

(*f*) *Je pars fidèle encor quand je n'eſpère plus.* Ces amans fidèles, ſans ſuccès & ſans eſpoir, n'intéreſſent jamais. Cependant la douce harmonie de ces vers naturels, font qu'on ſupporte *Antiochus*; c'eſt ſurtout dans ces faibles rôles que la belle verſification eſt néceſſaire.

(*g*) *Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur.* La proſe n'eût pu exprimer cette idée avec la même préciſion, ni ſe parer de la beauté de ces figures. C'eſt-là le grand mérite de la poéſie. Cette ſcène eſt parfaitement

Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père.
Cet amant se redonne aux soins de son amour ;
Et si j'en crois, seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas !

ARSACE.

Quoi ! ce discours pourrait-il vous troubler ?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, seigneur. Bérénice est instruite,
Que vous voulez ici la voir seule & sans suite.
La reine d'un régard a daigné m'avertir,
Qu'à votre empressement elle allait consentir :
Et sans doute elle attend le moment favorable,
Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avais chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connaissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,

écrite, & conduite de même; car il doit y avoir une conduite dans chaque scène comme dans le total de la piéce ; elle est même intéressante, parce qu'*Antiochus* ne dit point son secret, & le fait entendre.

N'attendent pour partir que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, & j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, & c'est avec justice.
Quoi, depuis si long-tems la reine Bérénice
Vous arrache, seigneur, du sein de vos états ?
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ?
Et lorsque cette reine assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous....

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cour m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc ! De sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence,
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru se démentir ;
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime ;
Un prince qui jadis, témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort sur ses pas :
Et de qui la valeur par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre & douloureux,
Qui décida du sort d'un long siége douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemplaient sans péril nos assauts inutiles.
Le bélier impuissant les menaçaient en vain.
Vous seul, seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusques sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles.
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le tems, seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si pressé du desir de revoir vos états,
Vous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas ;

Faut-il que ſans honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que Céſar vous renvoie
Triomphant & chargé des titres ſouverains
Qu'ajoute encor aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, ſeigneur, changer votre entrepriſe
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je diſe ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, ſeigneur ?

ANTIOCHUS.

Son ſort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTIOCHUS.

Sur ſon hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si ſa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il eſt vrai qu'on l'élève au trône des Céſars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouſe, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen ſi funeſte ?

ANTIOCHUS.

Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, ſeigneur, jetez-vous mon eſprit !

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu, fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BERENICE, ANTIOCHUS, PHENICE

BERENICE.

ENFIN je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune :
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juſte impatience
Vous accuſait déjà de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, diſais-je, dont les ſoins
Ont eu tout l'Orient & Rome pour témoins ;
Lui que j'ai vu toujours conſtant dans mes traverſes,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverſes ;
Aujourd'hui que le ciel ſemble me préſager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager ;
Ce même Antiochus ſe cachant à ma vue,
Me laiſſe à la merci d'une foule inconnue ?

ANTIOCHUS.

Il eſt donc vrai, madame ? & ſelon ce diſcours,
L'hymen va ſuccéder à vos longues amours ?

BERENICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus impoſait à ſa cour,
Avait même en ſecret ſuſpendu ſon amour.
Il n'avait plus pour moi cette ardeur aſſidue,
Lorſqu'il paſſait les jours attaché ſur ma vue.

Muet, chargé de soins, & les larmes aux yeux,
Il ne me laissait plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même,
Moi, qui loin des grandeurs dont il est revêtu,
(*h*) Aurais choisi son cœur, & cherché sa vertu!

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse première?

BERENICE.

Vous fâtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les dieux.
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, seigneur, au soin de son amante;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat par son ordre assemblé.
Là de la Palestine il étend la frontière,
Il y joint l'Arabie, & la Syrie entière;
Et si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses sermens redoublés mille fois,
Il va sur tant d'états couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu?

BERENICE.

Que dites-vous? Ah! ciel! quel adieu! quel langage!

(*h*) *Aurais choisi son cœur, & cherché sa vertu.* Personne avant *Racine* n'avait ainsi exprimé ces sentimens, qu'on retrouve à la vérité dans tous les livres d'amour, & dont le seul mérite consiste dans le choix des mots. Sans cette élégance si fine & si naturelle tout serait languissant.

Prince, vous vous troublez, & changez de visage!

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BERENICE.

Quoi! ne puis-je savoir

Quel sujet...

ANTIOCHUS.

Il fallait partir sans la revoir.

BERENICE.

Que craignez-vous? Parlez, c'est trop long-tems se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mistère?

ANTIOCHUS

Au moins, souvenez-vous que je cède à vos loix.
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimais, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère:
Il vous parla pour moi: Peut-être sans colère,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut:
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai long-tems, je fis parler mes yeux;

(*i*) Mes pleurs & mes soupirs vous suivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance :
Vous sûtes m'imposer l'exil, ou le silence :
Il fallut le promettre, & même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer!
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BERENICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus long-tems.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutils périls ? quelle était mon erreur !

(*i*) *Mes pleurs & mes soupirs vous suivaient en tous lieux &c.* Ce vers, & les suivans, n'ont pas le mérite qu'on a remarqué dans les notes précédentes. Un roi, dont *les pleurs & les soupirs suivent en tous lieux* une reine amoureuse d'un autre, est là un fade personnage, qui expriment en vers faibles & lâches un amour un peu ridicule. Si la piéce était écrite de ce ton, elle ne ferait qu'une très-faible idée en dialogues. Plus le héros qu'on fait parler est dans une position désagréable & indigne d'un héros, plus il faut s'étudier à relever par la beauté du style la faiblesse du fond. Le rôle d'*Antiochus* ne peut avoir rien de tragique ; mettez-y donc plus de noblesse, plus de chaleur & plus d'intérêt, s'il est possible.

En général les déclarations d'amour, les maximes d'amour, sont faites pour la comédie. Les déclarations de *Xiphares*, d'*Hypolite*, d'*Antiochus*, sont de la galanterie, & rien de plus : ces morceaux se sentent du goût dominant qui régnait alors.

(*h*) La valeur de Titus surpassait ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoiqu'attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il semblait à lui seul appeller tous les coups :
Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;
Et que trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin après un siége aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle & sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
Je demeurai long-tems errant dans Césarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos tristes états;

(*k*) *La valeur de Titus surpassait ma fureur.* Voilà à-peu-près ce qu'un lecteur éclairé demandé. *Antiochus* se relève, & c'est un grand art de mettre les louanges de *Titus* dans sa bouche. Toute cette tirade où il parle de *Titus* est parfaite en son genre. Si *Antiochus* ne parlait là que de son amour, il ennuyerait; il affadirait; mais tous les accessoires, toutes les circonstances qu'il emploie sont nobles & intéressantes; c'est la gloire de *Titus*, c'est un siége fameux dans l'histoire, c'est, sans le vouloir, l'éloge de l'amour de *Bérénice* pour *Titus*. Vous vous sentez alors attaché malgré vous, & malgré la petitesse du rôle d'*Antiochus*. Vous verrez dans l'examen d'*Ariane*, que l'auteur n'a pu imiter ni l'art de *Racine*, ni le style de *Racine*. Les premiers actes d'*Ariane* sont une faible copie de *Bérénice*. Vous sentirez combien il est difficile d'approcher de cette élégance continue & de ce style toujours naturel.

Je cherchais en pleurant les traces de vos pas :
Mais enfin ſuccombant à ma mélancolie,
Mon déſeſpoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le ſort m'y réſervait le dernier de ſes coups.
Titus en m'embraſſant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque eſpoir flattait mes déplaiſirs.
Rome, Veſpaſien, traverſaient vos ſoupirs.
Après tant de combats Titus cédait peut-être.
Veſpaſien, eſt mort, & Titus eſt le maître.
Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours,
De ſon nouvel empire examiner le cours ;
Mon ſort eſt accompli ; votre gloire s'apprête.
Aſſez d'autres ſans moi, témoins de cette fête,,
A vos heureux tranſports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop conſtante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pu ſans crime
Conter toute l'hiſtoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais !

BERENICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec Céſar unir ma deſtinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon ſilence eſt un gage.
(*l*) J'oublie en ſa faveur un diſcours qui m'outrage.

Je

(*l*) *J'oublie en ſa faveur un diſcours qui m'outrage &c.* Voilà le modèle d'une réponſe noble & décente ; ce n'eſt point ce langage des anciennes héroïnes de roman, qu'une

Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le ciel fait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus.
Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême,
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus; je fuis ce nom qui m'inquiète;
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin? Je fuis des yeux distraits,
Qui me voyant toujours ne me voyent jamais.
Adieu, je vais le cœur trop plein de votre image,
Attendre en vous aimant la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur.
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivais encore.
Adieu.

déclaration respectueuse transporte d'une colère impertinente. *Bérénice* ménage tout ce qu'elle doit à l'amitié d'*Antiochus*; elle intéresse par la vérité de sa tendresse pour l'empereur. Il semble qu'on entende *Henriette* d'Angleterre elle-même parlant au marquis de *Vardes*; la politesse de la cour de *Louis XIV*, l'agrément de la langue française, la douceur de la versification la plus naturelle, le sentiment le plus tendre, tout se trouve dans ce peu de vers. Point de ces maximes générales que le sentiment réprouve. Rien de trop, rien de trop peu. On ne pouvait rendre plus agréable quelque chose de plus mince.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

PHENICE.

QUE je le plains! (*m*) Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de prospérité.
Ne le plaignez-vous pas?

BERENICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHENICE.

(*n*) Je l'aurais retenu.

BERENICE.

Qui moi le retenir?
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHENICE.

Titus n'a point encor expliqué sa pensée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux.
La rigueur de ses loix m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.

(*m*) *Tant de fidélité méritait plus de prospérité, &c.* La faiblesse du sujet se montre ici dans toute sa misère; ce n'est plus ce goût si fin, si délicat; *Phénice* parle un peu en soubrette.

(*n*) *Je l'aurais retenu*, est encore plus mauvais; cela est d'un froid comique: il importe bien ce qu'aurait fait *Phénice!* Mais ce défaut est bientôt réparé par le discours passionné de *Bérénice.*

Cette foule de rois, ce conseil, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat &c.

Rome hait tous les rois, & Bérénice eſt reine.

BERENICE.

Le tems n'eſt plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le ſénat m'apporter ſes hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ſes images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la ſplendeur?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces conſuls, ce ſénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehauſſait ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire:
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts,
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards:
Ce port majeſtueux, cette douce préſence:
Ciel! avec quel reſpect, & quelle complaiſance,
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuraient de leur foi!
Parle. Peut-on le voir ſans penſer comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
(o) Le monde, en le voyant, eût reconnu ſon maître?

(o) *Le monde en le voyant eût reconnu ſon maître.* Un homme ſans goût a traité cet éloge de flatterie; il n'a pas ſongé que c'eſt une amante qui parle. Ce vers fit d'autant plus de plaiſir qu'on l'appliquait à *Louis XIV*, alors couvert de gloire, & dont la figure très-ſupérieure à celle d'*Auguſte*, ſemblait faite pour commander aux autres hommes; car *Auguſte* était petit & ramaſſé, & *Louis XIV.* avait reçu tous les avantages que peut donner la nature. Enfin, dans ce vers, c'était moins *Bérénice* que madame qui s'expliquait. Rien ne fait plus de plaiſir que ces alluſions ſecrètes; mais il faut que les vers qui les font naître ſoient beaux par eux-mêmes.

Mais, Phénice, où m'emporte un ſouvenir charmant ?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, & par des ſacrifices,
De ſon règne naiſſant célèbre les prémices.
Que tardons-nous ? Allons, pour ſon empire heureux,
Au ciel qui le protège offrir auſſi nos vœux.
(*p*) Auſſi-tôt ſans l'attendre, & ſans être attendue,
Je reviens le chercher, & dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens,
Inſpirent des tranſports retenus ſi long-tems.

(*p*) *Auſſitôt ſans l'attendre &c.* Ces vers ne ſont que des vers d'églogue. La ſortie de *Bérénice* qui ne s'en va que pour revenir dire tout ce que diſent *les cœurs contens*, eſt ſans intérêt, ſans art, ſans dignité. Rien ne reſſemble moins à une tragédie. Il eſt vrai que l'idée qu'elle a de ſon bonheur, fait déjà un contraſte avec l'infortune qu'on ſait bien qu'elle va eſſuyer ; mais la fin de cet acte n'en eſt pas moins faible.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, ſuite.

TITUS.

A-T-ON vu de ma part le roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attends ?

PAULIN.

(*a*) J'ai couru chez la reine :
Dans ſon appartement ce prince avait paru,
Il en était ſorti lorſque j'y ſuis couru.
De vos ordres, ſeigneur, j'ai dit qu'on l'avertiſſe.

TITUS.

Il ſuffit. Et que fait la reine Bérénice ?

PAULIN.

La reine en ce moment, ſenſible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos proſpérités.

(*a*) Je crois que le ſecond acte commence plus mal que le premier ne finit. *J'ai couru chez la reine*, comme s'il fallait courir bien loin pour aller d'un appartement dans un autre : *J'y ſuis couru*, qui eſt un ſolécisme : cet *il ſuffit*, *Et que fait la reine Bérénice ?* & le, *trop aimable princeſſe* : tout cela eſt *trop petit*, & d'une naïveté qu'il eſt trop aiſé de tourner en ridicule. Les ſimples propos d'amour ſont des objets de raillerie quand ils ne ſont point relevés ou par la force de la paſſion, ou par l'élégance du diſcours. Auſſi, ces vers prêtèrent-ils le flanc à la parodie de la farce nommée comédie italienne.

Elle ſortait, ſeigneur.

TITUS.

Trop aimable princeſſe!

Hélas!

PAULIN.

En ſa faveur d'où naît cette triſteſſe?
L'Orient preſque entier va fléchir ſous ſa loi.
Vous la plaignez?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laiſſe avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS

Hé bien, de mes deſſeins Rome encor incertaine,
Attend que deviendra le deſtin de la reine,
Paulin; & les ſecrets de ſon cœur & du mien,
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine & de moi que dit la voix publique.
Parlez. Qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
(*b*) Publier vos vertus, ſeigneur, & ſes beautés.

TITUS.

Que dit-on des ſoupirs que je pouſſe pour elle?

(*b*) *Publier vos vertus, ſeigneur, & ſes beautés.* On ne publie point des beautés, cela n'eſt pas exact.

Quel succès attend-on d'une amour si fidelle ?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux ;
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

(*c*) Et je l'ai vu aussi cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs ;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin ; je me propose un plus noble théatre.
Et sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect & la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète ;

(*c*) *Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère &c.* Rarement *Racine* tombe-t-il longtems ; & quand il se relève, c'est toujours avec une élégance aussi noble que simple, toujours avec le mot propre, ou avec des figures justes & naturelles, sans lesquelles le mot propre ne serait que de l'exactitude. La réponse de *Paulin* est un chef-d'œuvre de raison & d'habileté ; elle est fortifiée par des faits, par des exemples ; tout y est vrai, rien n'est exagéré ; point de cette enflure qui aime à représenter les plus grands rois avilis en présence d'un bourgeois de Rome. Le discours de *Paulin* n'en a que plus de force ; il annonce la disgrace de *Bérénice*.

Racine & *Cornëille* ont évité tous deux de faire trop sentir combien les Romains méprisaient une juive. Ils pouvaient s'étendre sur l'aversion que cette misérable nation inspirait à tous les peuples ; mais l'un & l'autre ont bien vu que cette vérité trop developpée jetterait sur *Bérénice* un avilissement qui détruirait tout intérêt.

J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète,
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère?
Rome lui sera-t-elle indulgente, ou sévère?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle reine offensât ses regards?

PAULIN.

N'en doutez point, seigneur. Soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante; & (*d*) de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine;
Elle a mille vertus; mais, seigneur, elle est reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnaît point les fruits illégitimes,
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom si noble, & si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoiqu'à ses Césars fidelle, obéissante,
Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tout les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopatre, & sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.

(*d*) *De si belles mains*, ne paraît pas digne de la tragédie. Mais il n'y a que ce vers de faible dans cette tirade.

Antoine qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire & sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'amant & la maîtresse.
Depuis ce tems, seigneur, Caligula, Néron,
Monstres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes loix de Rome,
Ont craint cette loi seule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé surtout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
Des deux reines, seigneur, devenir le mari;
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes?
C'est ce que les Romains pensent de votre amour;
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, seigneur, votre réponse.

TITUS.

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

Paulin

(*e*) Cet amour eſt ardent il le faut confeſſer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penſer,
Paulin. Je me ſuis fait un plaiſir néceſſaire,
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de ſecret à tes yeux.
J'ai pour elle cent fois rendu graces aux dieux,
D'avoir choiſi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé ſous lui l'Orient & l'armée,
Et ſoulevant encor le reſte des humains,
Remis Rome ſanglante en ſes paiſibles mains.
J'ai même ſouhaité la place de mon père;
Moi, Paulin, qui cent fois, ſi le ſort moins ſévère
Eût voulu de ſa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les ſiens.
Tout cela (qu'un amant ſait mal ce qu'il deſire!)
Dans l'eſpoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour ſon amour & ſa foi,
Et de voir à ſes pieds tout le monde avec moi.

(*e*) *Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.* Il y a dans preſque toutes les piéces de *Racine* de ces naïvetés puériles; & ce ſont preſque toujours les confidens qui les diſent. Les critiques en prirent occaſion de donner du ridicule au ſeul nom de *Paulin*, qui fut long-tems un terme de mépris. *Racine* eût mieux fait d'ailleurs, de choiſir un autre confident, & de ne point le nommer d'un nom français, tandis qu'il laiſſe à *Titus* ſon nom latin. Ce qui eſt bien plus digne de remarque, c'eſt que les railleurs ſont toujours injuſtes. S'ils relevèrent les mauvais vers qui échappent à *Paulin*, ils oublièrent qu'il en débite beaucoup d'excellens. Ces railleurs s'épuisèrent ſur la *Bérénice* de *Racine*, dont ils ſentaient l'extrême mérite dans le fond de leur cœur. Ils ne diſaient rien de celle de *Corneille* qui était déjà oubliée; mais ils oppoſaient l'ancien mérite de *Corneille* au mérite préſent de *Racine*.

Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ces charmes,
Après mille ſermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorſqu'un heureux hymen joignant nos deſtinées,
Peut payer en un jour les vœux de trois années;
Je vais, Paulin... O ciel! Puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi, ſeigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en ſéparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de ſe rendre.
Si je t'ai fait parler, ſi j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en ſecret
De confondre un amour qui ſe tait à regret.
Bérénice a long-tems balancé la victoire;
Et ſi je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur ſaignera plus d'un jour.
J'aimais, je ſoupirais dans une paix profonde.
Un autre était chargé de l'empire du monde.
Maître de mon deſtin, libre dans mes ſoupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes deſirs.
Mais à peine le ciel eut rappellé mon père,
Dès que ma triſte main eut fermé ſa paupière,
De mon aimable erreur je fus déſabuſé;
Je ſentis le fardeau qui m'était impoſé;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des dieux contraire à mes amours
Livrait à l'univers le reſte de mes jours.

Rome obſerve aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi ! quel préſage pour elle,
Si dès le premier pas renverſant tous ſes droits,
Je fondais mon bonheur ſur le débris des loix !
Réſolu d'accomplir ce cruel ſacrifice,
J'y voulus préparer la triſte Bérénice.
Mais par où commencer ? Vingt fois depuis huit jours
J'ai voulu devant elle en ouvrir le diſcours ;
Et dès le premier mot ma langue embarraſſée,
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'eſpérais que du moins mon trouble & ma douleur
Lui feraient preſſentir notre commun malheur :
Mais ſans me ſoupçonner ſenſible à mes alarmes,
Elle m'offre ſa main pour eſſuyer mes larmes ;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obſcurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin j'ai ce matin rappellé ma conſtance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le ſilence.
J'attends Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Juſques dans l'Orient je veux qu'il la ramène.
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en ſera bientôt inſtruite par ma voix,
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout après vous attacha la victoire.
La Judée aſſervie, & ſes remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondaient aſſez que votre grand courage
Ne voudrait pas, ſeigneur, détruire ſon ouvrage ;

Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Saurait bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je! Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas; toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.
Ma jeunesse nourrie à la cour de Néron
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je reviens triomphant. Mais le sang & les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre.
Heureux! & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire & de tant de vertus,
Je lui dirai, partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, seigneur! hé quoi! cette magnificence,
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,

Tant d'honneurs, dont l'excès a ſurpris le ſénat,
Vous laiſſent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Faibles amuſemens d'une douleur ſi grande !
Je connais Bérénice, & ne ſais que trop bien,
Que ſon cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimais, je lui plus. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeſte, hélas ! ou fortunée ?)
Sans avoir en aimant d'objet que ſon amour,
Etrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle paſſe ſes jours, Paulin, ſans rien prétendre,
Que quelque heure à me voir, & le reſte à m'attendre.
Encor ſi quelquefois un peu moins aſſidu,
Je paſſe le moment où je ſuis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée ;
Ma main à les ſécher eſt long-tems occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puiſſans,
Doux reproches, tranſports ſans ceſſe renaiſſans,
Soins de plaire ſans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle,
(*f*) Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,

(*f*) *Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,*
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Ces vers ſont connus de preſque tout le monde ; on en a fait mille applications ; ils ſont naturels & pleins de ſentiment : mais ce qui les rend encore meilleurs, c'eſt qu'ils terminent un morceau charmant. Ce n'eſt pas une beauté ſans doute de l'*Electre* & de l'*Œdipe* de *Sophocle* ; mais qu'on ſe mette à la place de l'auteur, qu'on eſſaye de faire parler *Titus* comme *Racine* y était obligé, & qu'on voie s'il eſt poſſible de le faire mieux parler. Le grand mérite conſiſte à repréſenter les hommes, & les choſes, comme elles ſont dans la nature, & dans la belle nature. *Raphaël*

Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y ſongeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y penſe,
Plus je ſens chanceler ma cruelle conſtance.
Quelle nouvelle, ô ciel, je lui vais annoncer!
(*g*) Encor un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Je connais mon devoir, c'eſt à moi de le ſuivre.
(*h*) Je n'examine point ſi j'y pourrai ſurvivre.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

BERENICE, ſeigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah Paulin!

PAULIN.

Quoi! déjà vous ſemblez reculer?
De vos nobles projets, ſeigneur, qu'il vous ſouvienne.

réuſſit auſſi-bien à peindre les graces que les furies.

(*g*) *Encor un coup*, eſt une façon de parler trop familière, & preſque baſſe, dont *Racine* fait trop ſouvent uſage.

(*h*) *Je n'examine point ſi j'y pourrai ſurvivre.* Cette réſolution de l'empereur ne fait attendre qu'une ſeule ſcène. Il peut renvoyer *Bérénice* avec *Antiochus*, & la piéce ſera bientôt finie. On conçoit très-difficilement comment le ſujet pourra fournir encore quatre actes; il n'y a point de nœud, point d'obſtacle, point d'intrigue. L'empereur eſt le maître, il a pris ſon parti, il veut, & il doit vouloir que *Bérénice* parte. Ce n'eſt que dans les ſentimens inépuiſables du cœur, dans le paſſage d'un mouvement à l'autre, dans le développement des plus ſecrets reſſorts de l'ame, que l'auteur a pu trouver de quoi remplir la carrière. C'eſt un mérite prodigieux, & dont je crois que lui ſeul était capable.

Voici le tems.

TITUS.

Hé bien, voyons-la, qu'elle vienne.

SCENE IV.

BERENICE, TITUS, PAULIN, PHENICE.

BERENICE.

NE vous offenſez pas, ſi mon zèle indiſcret
De votre ſolitude interrompt le ſecret.
Tandis qu'autour de moi votre cour aſſemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée
Eſt-il juſte, ſeigneur, que ſeule, en ce moment,
Je demeure (*i*) ſans voix & ſans reſſentiment ?
Mais, ſeigneur, (car je ſais que cet ami ſincère
Du ſecret de nos cœurs connaît tout le myſtère)
Votre deuil eſt fini, rien n'arrête vos pas ;
Vous êtes ſeul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, ſeigneur, & moins d'éclat.
Votre amour ne peut-il paraître qu'au ſénat ?
Ah Titus ! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms, que ſuit le reſpect & la crainte.
De quel ſoin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il

(*i*) *Sans voix & ſans reſſentiment.* Ce mot eſt le ſeul employé par *Racine* qui ait été hors d'uſage depuis lui. *Reſſentiment* n'eſt plus employé que pour exprimer le ſouvenir des outrages, & non celui des bienfaits.

N'a-t-il que des états qu'il me puiſſe donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un ſoupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.
Tous vos momens ſont-ils dévoués à l'empire?
Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire?
Qu'un mot va raſſurer mes timides eſprits!
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai ſurpris?
Dans vos ſecrets diſcours étais-je intéreſſée?
Seigneur, étais-je au moins préſente à la penſée?

TITUS.

(*k*) N'en doutez point, madame; & j'atteſte les dieux,
Que toujours Bérénice eſt préſente à mes yeux.
L'abſence, ni le tems, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BERENICE.

Hé quoi! vous me jurez une eternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel atteſter la puiſſance?
Faut-il par des ſermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, ſeigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai ſur un ſimple ſoupir.

(*k*) *N'en doutez point, madame*, Ces mots de *madame* & de *ſeigneur*, ne ſont que des complimens français. On n'employa jamais chez les Grecs, ni chez les Romains, la valeur de ces termes. C'eſt une remarque qu'on peut faire ſur toutes nos tragédies. Nous ne nous ſervons point des mots de *monſieur*, *madame*, dans les comédies tirées du grec; l'uſage a permis que nous appellions les Romains & les Grecs *ſeigneur*, & les Romaines *madame*; uſage vicieux en ſoi, mais qui ceſſe de l'être, puiſque le tems l'a autoriſé.

TITUS.

Madame....

BERENICE.

Hé bien, seigneur? Mais quoi, sans me répondre,
Vous détournez les yeux, & semblez vous confondre!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plût au ciel que mon père, hélas, vécût encore!
Que je vivrais heureux!

BERENICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire.
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous consoler.
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous persécutée,
Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs?
Vous regrettez un père. Hélas, faibles douleurs!
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore)
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore!
Moi, dont vous connaissez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment!
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous....

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?

Quel tems choisissez-vous? Ah, de grace, arrêtez!
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés!

BERENICE.

Pour un ingrat, seigneur! & le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, madame. Jamais puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BERENICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BERENICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... l'empire...

BERENICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

QUOI ! me quitter ſi-tôt & ne me dire rien !
Chère Phénice, hélas ! quel funeſte entretien !
Qu'ai-je fait ? que veut-il, & que dit ce ſilence ?

PHENICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y penſe.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre ſouvenir,
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir ?
Voyez, examinez.

BERENICE.

Hélas ! tu peux m'en croire.
Plus je veux du paſſé rappeller la mémoire,
Du jour que je le vis, juſqu'à ce triſte jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire.
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puiſſe déplaire ?
Que ſais-je ? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaiſſé ſes préſens, ou blâmé ſa douleur.
N'eſt-ce point que de Rome il redoute la haine ?
(*l*) Il craint peut-être, il craint d'épouſer une reine.

(*l*) *Il craint peut-être, il craint d'épouſer une reine... Mais non.* Sans ce *mais non*, ſans les aſſurances que *Titus* lui a données tant de fois, de n'être jamais arrêté par ce ſcrupule, elle devrait s'attacher à cette idée ; elle devrait dire, pourquoi *Titus* embarraſſé vient-il de prononcer en ſoupirant les mots de *Rome* & d'*empire* ? Elle ſe raſſure ſur les promeſſes qu'on lui a faites ; elle cherche de vaines

Hélas ! s'il était vrai . . . Mais non , il a cent fois
Raſſuré mon amour contre leurs dures loix.
Cent fois . . . Ah ! qu'il m'explique un ſilence ſi rude.
Je ne reſpire pas dans cette incertitude.
Moi , je vivrais , Phénice , & je pourrais penſer ,
Qu'il me néglige , ou bien que j'ai pu l'offenſer !
Retournons ſur ſes pas. Mais quand je m'examine.
Je crois de ce déſordre entrevoir l'origine.
Phénice , il aura ſu tout ce qui s'eſt paſſé.
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offenſé.
Il attend , m'a-t-on dit , le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer ;
N'eſt qu'un léger ſoupçon facile à déſarmer.
Je ne te vante point cette faible victoire ,
Titus. Ah ! plût au ciel , que ſans bleſſer ta gloire ,
Un rival plus puiſſant voulût tenter ma foi ,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi ,
Que de ſceptres ſans nombre il pût payer ma flamme ,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'eſt alors , cher Titus , qu'aimé , victorieux ,
Tu verrais de quel prix ton cœur eſt à mes yeux.

raiſons. Il eſt pardonnable , ce me ſemble , qu'elle craigne que *Titus* ne ſoit inſtruit de l'amour d'*Antiochus*. Les amans & les conjurés peuvent , je crois , ſur le théatre ſe livrer à des craintes un peu chimériques , & ſe méprendre. Ils ſont toujours troublés , & le trouble ne raiſonne pas. *Bérénice* , en raiſonnant juſte , aurait plutôt craint Rome que la jalouſie de *Titus*. Elle aurait dit , Si *Titus* m'aime , il forcera les Romains à ſouffrir qu'il m'épouſe ; & non pas , *Si Titus eſt jaloux , Titus eſt amoureux*.

Allons, Phénice, un mot pourra le ſatisfaire.
Raſſurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux.
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. (a)

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

QUOI, prince ! vous partiez ? Quelle raiſon ſubite
Preſſe votre départ, ou plutôt votre fuite ?
Vouliez-vous me cacher juſques à vos adieux ?
Eſt-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux ?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire ?
Mais comme votre ami que ne puis-je point dire ?
De quoi m'accuſez-vous ? Vous avais-je ſans choix
Confondu juſqu'ici dans la foule des rois ?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père.
C'était le ſeul préſent que je pouvais vous faire ;
Et lorſqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher.
Penſez-vous qu'oubliant ma fortune paſſée,
Sur ma ſeule grandeur j'arrête ma penſée ?
Et que tous mes amis s'y préſentent de loin,
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus beſoin ?

(a) On n'a d'autre remarque à faire ſur cette ſcène, ſi-non qu'elle eſt écrite avec la même élégance que le reſte, & avec le même art. *Antiochus* chargé par ſon rival même de déclarer ſa *Bérénice*, que ce rival aimé renonce à elle, revient alors un perſonnage un peu plus néceſſaire qu'il n'était.

Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un prince malheureux,
Que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de sa gloire:
Que Rome vit passer, au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus:
Que dans le capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglans exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome, & n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante & si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi paraître à ses yeux!
La reine pour jamais a reçu mes adieux!

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah parlez-lui, seigneur, la reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même, en ce moment,
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant?
Elle l'attend, seigneur, avec impatience.
Je réponds en partant de son obéissance.
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu si doux aurait lieu de me plaire!
Que je serais heureux, si j'avais à le faire!
Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater;
Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter! Vous, seigneur?

TITUS.

Telle est ma destinée.
Pour elle, & pour Titus, il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattais en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je, ô ciel!

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers je règle sa fortune.
Je puis faire les rois, je puis les déposer.
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome contre les rois de tous tems soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée:
L'éclat du diadême, & cent rois pour aïeux,

Déshonorent ma flamme, & bleſſent tous les yeux.
Mon cœur libre d'ailleurs, ſans craindre les murmures
Peut brûler à ſon choix dans des flammes obſcures.
Et Rome avec plaiſir recevrait de ma main
La moins digne de beauté, qu'elle cache en ſon ſein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux,
Me venir demander ſon départ à ſes yeux.
Sauvons de cet affront mon nom, & ſa mémoire;
Et puiſqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche & mes regards muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triſte diſcours;
Et même, & en ce moment, inquiète, empreſſée,
Elle veut qu'à ſes yeux j'explique ma penſée.
D'un amant interdit ſoulagez le tourment;
Epargnez à mon cœur cet éclairciſſement.
Allez, expliquez-lui mon trouble & mon ſilence;
Surtout qu'elle me laiſſe éviter ſa préſence.
Soyez le ſeul témoin de ſes pleurs & des miens.
Portez lui mes adieux, & recevez les ſiens.
Fuyons tous deux, fuyons un ſpectacle funeſte,
Qui de notre conſtance accablerait le reſte,
Si l'eſpoir de régner & de vivre en mon cœur,
Peut de ſon infortune adoucir la rigueur.
Ah prince! jurez-lui que toujours trop fidelle,
Gémiſſant dans ma cour, & plus exilé qu'elle,
Portant juſqu'au tombeau le nom de ſon amant,
Mon règne ne ſera qu'un long banniſſement,
Si le ciel non content de me l'avoir ravie,

Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié ſeule attache ſur ſes pas,
Prince, dans ſon malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voie arriver à ſa ſuite;
Que ce ſoit un triomphe, & non pas une fuite;
Qu'une amitié ſi belle ait d'éternels liens;
Que mon nom ſoit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos états plus voiſins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera ſon empire & le vôtre.
Je ſais que le ſénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu, ne quittez point ma princeſſe, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique deſir,
Tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir.

SCENE II. (*b*)

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AINSI le ciel s'apprête à vous rendre juſtice.
Vous partirez, ſeigneur, mais avec Bérénice.

(*b*) C'eſt ici qu'on voit plus qu'ailleurs, la néceſſité abſolue de faire de beaux vers, c'eſt-à-dire, d'être éloquent, de cette éloquence propre au caractère du perſonnage, & à ſa ſituation, de n'avoir que des idées juſtes & naturelles, de ne ſe pas permettre un mot vicieux, une conſtruction obſcure, une ſyllabe rude, de charmer l'oreille & l'eſprit par une élégance continue. Les rôles qui ne ſont ni principaux, ni relevés, ni tragiques, ont ſurtout beſoin de cette élégance, & du charme d'une diction pure. *Bérénice*,

Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le tems de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime.
Dois-je croire, grands dieux ! ce que je viens d'ouir ?
Et quand je le croirais, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais moi-même, seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
Lorsqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contait son audace nouvelle ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisait trembler.
Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler ?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite.
Je jouirai longtems de ses chers entretiens ;
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens ;
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur.
Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur.
Mais quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,

Attalide, *Eriphile*, *Aricie* étaient perdues sans ce prodige de l'art ; prodige d'autant plus grand qu'il n'étonne point, qu'il plaît par la simplicité, & que chacun croit que s'il avait eu à faire parler ces personnages, il n'aurait pu les faire parler autrement.

Speret idem, sudet multum, frustraque laboret.

Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, seigneur, tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux!

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper?

ANTIOCHUS

Quoi! je lui pourrais plaire?
Bérénice à mes vœux ne serait plus contraire?
Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs?
Penses-tu seulement que parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes?
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins, qu'à mon amour elle croirait devoir?

ARSACE

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrace?
Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face..
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment,
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse?

Ouvrez les yeux, ſeigneur, & ſongeons entre nous
Par combien de raiſons Bérénice eſt à vous.
Puiſque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Néceſſaire!

ARSACE.

A ſes pleurs accordez quelques jours;
De ſes premiers ſanglots laiſſez paſſer le cours.
Tout parlera pour vous; le dépit, la vengeance,
L'abſence de Titus, le tems, votre préſence;
Trois ſceptres que ſon bras ne peut ſeul ſoutenir;
Vos deux états voiſins qui cherchent à s'unir;
L'intérêt, la raiſon, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Oui, je reſpire, Arſace, & tu me rends la vie.
J'accepte avec plaiſir un préſage ſi doux.
Que tardons-nous? faiſons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; & puiſqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que fais-je? Eſt-ce à moi,
Arſace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, ſoit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche,
Qu'on l'abandonne. Ah reine! & qui l'aurait penſé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé?

ARSACE.

La haine ſur Titus tombera toute entière.
Seigneur, ſi vous parlez, ce n'eſt qu'à ſa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Reſpectons ſa douleur.

Assez d'autres viendront lui conter son malheur :
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival ?
Encor un coup, fuyons ; & par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine mortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici, seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O ciel !

SCENE III.

BERENICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHENICE.

BERENICE.

Hé quoi, seigneur, vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui, si malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serais dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BERENICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu, que pour parler de vous.

BERENICE.

De moi, prince !

ANTIOCHUS

Oui, madame.

BERENICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire ?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en inſtruire.

BERENICE.

Quoi, ſeigneur ....

ANTIOCHUS.

Suſpendez votre reſſentiment.

(*c*) D'autres, loin de ſe taire en ce même moment,
Triompheraient peut-être, & pleins de confiance
Céderaient avec joie à votre impatience.
Mais moi toujours tremblant, moi, vous le ſavez bien,
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me juſtifierez.
Adieu, madame.

BERENICE.

O ciel ! quel diſcours ! Demeurez,
Prince, c'eſt trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
(*d*) Qui, la mort dans le ſein, vous demande deux mots.
Vous

(*c*) *D'autres loin de ſe taire en ce même moment.* Concevez l'excès de la tyrannie de la rime, puiſque l'auteur qui lui commande le plus eſt gêné par elle au point de remplir un hémiſtiche de ces mots inutiles & lâches, *en ce même moment.*

(*d*) *Qui la mort dans le ſein*

Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos ;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Eclaircissez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame....

BERENICE.

Quoi ! vous craignez si peu de me désobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BERENICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux ! quelle violence !
Madame, encor un coup, vous louërez mon silence.

BERENICE.

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits ;
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs, où vous n'osez penser.
Je connais votre cœur. Vous devez vous attendre,
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.

vous demande deux mots. Deux mots ailleurs seraient une expression triviale ; elle est ici très-touchante ; tout intéresse, la situation, la passion, le discours de *Bérénice*, l'embarras même d'*Antiochus*.

Titus m'a commandé....

BERENICE.

Quoi ?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer,
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut séparer.

BERENICE.

Nous séparer ? Qui ? moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice.
Tout ce que dans un cœur sensible & généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore :
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, & vous partez demain.

BERENICE.

Nous séparer ? Hélas, Phénice !

PHENICE.

Hé bien, madame ;
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup sans doute est rude, il doit vous étonner.

BERENICE.

Après tant de sermens, Titus m'abandonner !
Titus qui me jurait... Non, je ne le puis croire ;
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout-à-l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi ! vous pourriez ici me regarder....

BERENICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en puisse être,
(e) Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.
(*à Phénice.*)
Ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

NE me trompai-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paraître à sa vue?
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger; sa haine me fait grace.
Tu me voyais tantôt inquiet, égaré:

(e) *Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.* Voilà le caractère de la passion. *Bérénice* vient de flatter tout-à-l'heure *Antiochus* pour savoir son secret; elle lui a dit: Si jamais je vous fus chère, parlez; elle l'a menacé de sa haine s'il garde le silence; & dès qu'il a parlé, elle lui ordonne de ne jamais paraître devant elle. Ces flatteries, ces emportemens font un effet très-intéressant dans la bouche d'une femme; ils ne toucheraient pas ainsi dans un homme. Tous ces symptômes de l'amour sont le partage des amantes. Presque toutes les héroïnes de *Racine* étalent ces sentimens de tendresse, de jalousie, de colère, de fureur; tantôt soumises, tantôt désespérées. C'est avec raison qu'on a nommé *Racine* le poëte des femmes. Ce n'est pas là du vrai tragique; mais c'est la beauté que le sujet comportait.

Je partais amoureux, jaloux, déſeſpéré :
Et maintenant, Arſace, après cette défenſe,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, ſeigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner ?
Des froideurs de Titus je ſerai reſponſable ?
Je me verrai puni, parce qu'il eſt coupable ?
Avec quelle injuſtice, & quelle indignité,
Elle doute à mes yeux de ma ſincérité !
Titus, l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.
L'ingrate ! m'accuſer de cette perfidie ?
Et dans quel tems encor ! Dans le moment fatal,
Que j'étale à ſes yeux les pleurs de mon rival ;
Que pour la conſoler je le faiſais paraître.
Amoureux & conſtant, plus qu'il ne l'eſt peut-être.

ARSACE.

Et de quel ſoin, ſeigneur, vous allez-vous troubler ?
Laiſſez à ce torrent le tems de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il paſſe.
Demeurez ſeulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arſace !
Je ſens qu'à ſa douleur je pourrais compatir.
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons, & de ſi loin évitons la cruelle,
Que de long-tems, Arſace, on ne nous parle d'elle.

Toutefois il nous reſte encor aſſez de jour.
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
(*f*) Va voir ſi la douleur ne l'a point trop ſaiſie ;
Cours, & partons du moins aſſurés de ſa vie.

(*f*) *Va voir ſi la douleur ne l'a point trop ſaiſie.* Tous les actes de cette piéce finiſſent par des vers faibles, & un peu langoureux. Le public aime aſſez que chaque acte ſe termine par quelque morceau brillant qui enlève les applaudiſſemens. Mais *Bérénice* réuſſit ſans ce ſecours. Les tendreſſes de l'amour ne comportent guère ces grands traits qu'on exige à la fin des actes dans des ſituations vraiment tragiques.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE *seule.*

PHENICE (*a*) ne vient point. Momens trop rigoureux,
Que vous paraissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abattue ;
La force m'abandonne, & le repos me tue.
Phénice ne vient point. Ah que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus, n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

(*a*) *Phénice ne vient point, momens trop rigoureux &c.* Je me souviens d'avoir vu autrefois une tragédie de *St. Jean-Baptiste*, supposée antérieure à *Bérénice*, dans laquelle on avait inséré toute cette tirade, pour faire croire que *Racine* l'avait volée. Cette supposition mal adroite, était assez confondue par le style barbare du reste de la piéce. Mais ce trait suffit pour faire voir à quels excès se porte la jalousie, surtout quand il s'agit des succès du théatre, qui étant les plus éclatans dans la littérature, sont aussi ceux qui aveuglent le plus les yeux de l'envie. *Corneille* & *Racine* en ressentirent les effets tant qu'ils travaillèrent.

SCENE II.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

CHERE Phénice, hé bien ! as-tu vu l'empereur ?
Qu'a-t-il dit ? viendra-t-il ?

PHENICE.

Oui, je l'ai vu, madame,
Et j'ai peint à ſes yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BERENICE.

Vient-il ?

PHENICE.

N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce déſordre extrême ?
Remettez-vous, madame, & rentrez en vous-même.
Laiſſez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux ſont cachés.
(*b*) Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BERENICE.

Laiſſe, laiſſe, Phénice, il verra ſon ouvrage.
Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornemens,
Si ma foi, ſi mes pleurs, ſi mes gémiſſemens,

(*b*) *Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage &c.* On peut appliquer à ces vers ce précepte de *Boileau* :

Qui dit ſans s'avilir les plus petites choſes.

En effet, rien n'eſt plus petit que de faire paraître ſur le théatre tragique une ſuivante qui propoſe à ſa maîtreſſe de rajuſter ſon voile & ſes cheveux. Otez à ces idées les graces de la diction, on rira.

Mais que dis-je, mes pleurs! si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène ?
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus ?

PHENICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entends du bruit, madame, & l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, & rentrons promptement,
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, suite.

TITUS.

DE la reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN.

O ciel! que je crains ce combat!
Grands dieux, sauvez sa gloire, & l'honneur de l'état!
Voyons la reine. (*c*)

(*c*) Ou le théatre reste vuide, ou *Titus* voit *Bérénice*; s'il la voit, il doit donc dire qu'il l'évite, ou lui parler.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

HÉ bien, Titus, que viens-tu faire ?
Bérénice t'attend. D'où viens-tu, téméraire ?
Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?
Car enfin au combat, qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?
Pourrai-je dire enfin, je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?
L'entendons-nous crier au tour de ce palais ?
Vois-je l'état penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?
Tout se tait, & moi seul trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si sensible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour romaine ?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encor un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ses loix mette dans la balance

Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perſévérance,
Rome ſera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air reſpires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux,
Où la haine des rois avec le lait ſucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée ?
Rome jugea ta reine, en condamnant ſes rois.
N'as-tu pas en naiſſant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encor oui la renommée,
T'annoncer ton devoir juſques dans ton armée ?
Et lorſque Bérénice arriva ſur tes pas,
Ce que Rome en jugeait, ne l'entendis-tu pas,
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah lâche ! fais l'amour, & renonce à l'empire.
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devaient dans les cœurs conſacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je règne ; & juſques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? j'ai tout fait pour l'amour.
D'un tems ſi précieux quel compte puis-je rendre ?
Où ſont ces heureux jours que je faiſais attendre ?
Quels pleurs ai-je ſéchés ? dans quels yeux ſatisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'univers a-t-il vu changer ſes deſtinées ?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours ſi long-tems attendu,
Ah malheureux ! combien j'en ai déjà perdu !
Ne tardons plus. Faiſons ce que l'honneur exige.
Rompons le ſeul lien.... (*d*)

(*d*) Ce monologue eſt long, & il contient pour le fond les mêmes choſes à-peu-près que *Titus* a dites à *Paulin*. Mais

SCENE V.

BERENICE, TITUS.

BERENICE (*en sortant.*)

NON, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah seigneur! vous voici.
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne?
Il faut nous séparer, & c'est lui qui l'ordonne?

TITUS

N'accablez point, madame, un prince malheureux;
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite, & me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encor.
Rappellez bien plutôt ce cœur, qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en est tems. Forcez votre amour à se taire;
Et d'un œil que la gloire & la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma faiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse:

remarquez qu'il y a des nuances différentes. Les nuances sont beaucoup dans la peinture des passions; & c'est-là le grand art si caché & si difficile, dont *Racine* s'est servi pour aller jusqu'au cinquième acte sans rebuter le spectateur. Il n'y a pas dans ce monologue un seul mot hors de sa place. *Ah lâche! fais l'amour, & renonce à l'empire.* Ce vers, & tout ce qui suit, me paraissent admirables.

Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs :
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BERENICE.

Ah cruel! est-il tems de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait! Hélas! je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir mon ame accoutumée,
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos loix,
Quand je vous l'avouai pour la première fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
Que ne me disiez-vous, princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel est ton espoir!
Ne donne point un cœur, qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il était tems encor, que ne me quittiez-vous?
Mille raisons alors consolaient ma misère.
Je pouvais de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.
Leur haine dès long-tems contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès long-tems préparée.
Je n'aurais pas, seigneur, reçu ce coup cruel,
Dans le tems que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il desire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'eſt moi ſeul auſſi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors, & me laiſſer ſéduire.
Mon cœur ſe gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous déſunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible.
Je n'examinais rien, j'eſpérais l'impoſſible.
Que ſais-je ! j'eſpérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obſtacles ſemblaient renouveller ma flamme.
Tout l'empire parlait ; mais la gloire, madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur,
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je ſais tous les tourmens où ce deſſein me livre.
Je ſens bien que ſans vous je ne ſaurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même eſt prêt à s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BERENICE.

Hé bien régnez, cruel ! contentez votre gloire.
Je ne diſpute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille ſermens
D'un amour qui devait unir tous nos momens,
Cette bouche à mes yeux s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une abſence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, & pour jamais adieu.
Pour jamais ! Ah ſeigneur ! ſongez-vous en vous-même,
Combien ce mot cruel eſt affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous ?
Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous ?

Que le jour recommence, & que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?
Mais quelle est mon erreur, & que de soins perdus!
L'ingrat de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours.
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer...

BERENICE.

Ah seigneur! s'il est vrai, pourquoi nous séparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez?

TITUS.

Helas! vous pouvez tout, madame, demeurez,
Je n'y résiste point; mais je sens ma faiblesse.
Il faudra vous combattre & vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je! En ce moment mon cœur hors de lui-même
S'oublie, & se souvient seulement qu'il vous aime.

BERENICE.

Hé bien, seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever?

TITUS.

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure?

S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?
S'ils se taisent, madame, & me vendent leurs loix,
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?
Que n'oseront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des loix, que je ne puis garder ?

BERENICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS.

Je les compte pour rien ! Ah ciel ! quelle injustice !

BERENICE.

Quoi ! pour d'injustes loix que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger !
Rome a ses droits, seigneur ; n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas que vous me déchirez !

BERENICE.

(*e*) Vous êtes empereur, seigneur, & vous pleurez ?

TITUS.

(*f*) Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire,

(*e*) *Vous êtes empereur, seigneur, & vous pleurez.* Ce vers si connu faisait allusion à cette réponse de mademoiselle *Mancini à Louis XIV. Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez & je pars !* Cette réponse est bien plus remplie de sentiment, est bien plus énergique que le vers de *Bérénice.* Ce vers même n'est au fond qu'un reproche un peu ironique. Vous dites qu'un empereur doit vaincre l'amour, vous êtes empereur, & vous pleurez !

(*f*) *Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire.* Cela est trop faible ; il ne faut pas dire, *je pleure*, il faut que par vos discours on juge que votre cœur est déchiré. Je m'étonne comment *Racine* a cette fois manqué à une règle qu'il connaissait si bien.

Je frémis. Mais enfin quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ſes droits,
Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah! ſi vous remontiez juſques à ſa naiſſance,
Vous les verriez toujours à ſes ordres ſoumis.
L'un, jaloux de ſa foi va chez les ennemis,
Chercher avec la mort la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proſcrit la tête.
L'autre avec des yeux ſecs, & preſque indifférens,
Voit mourir ſes deux fils par ſon ordre expirans.
Malheureux! mais toujours la patrie & la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je ſais qu'en vous quittant le malheureux Titus
(*g*) Paſſe l'auſtérité de toutes les vertus,
Qu'elle n'approche point de cet effort inſigne.
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laiſſer un exemple à la poſtérité,
Qui ſans de grands efforts ne puiſſe être imité?

BERENICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat! de m'arracher la vie.

De

(*g*) *Paſſe l'auſtérité de toutes leurs vertus.* Cela me paraît encore plus faible, parce que rien ne l'eſt tant que l'exagération outrée. Il eſt ridicule qu'un empereur dife qu'il y a plus de vertu, plus d'auſtérité à quitter ſa maîtreſſe, qu'à immoler à ſa patrie ſes deux enfans coupables. Il fallait peut-être dire en parlant des *Brutus* & des *Manlius*, *Titus en vous quittant les égale peut-être*: ou plutôt, il ne fallait point comparer une victoire remportée ſur l'amour à ces exemples étonnans, & preſque ſurnaturels, de la rigidité des anciens Romains. Les vers ſont bien faits, je l'avoue; mais encore une fois, cette ſcène élégante n'eſt pas ce qu'elle devrait être.

De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui moi ? j'aurais voulu, honteuse & méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
J'ai voulu vous pousser jusques à son refus.
C'en est fait, & bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel ennemi des parjures :
Non, si le ciel encor est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si devant que mourir la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat ! qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée,
Que ma douleur présente, & ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser;
Et sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu. (*h*)

(*h*) Peut-être cette scène pouvait-elle être plus vive, & porter dans les cœurs plus de trouble & d'attendrissement; peut-être est-elle plus élégante & mesurée que déchirante.

Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.
Eh bien, seigneur, eh bien, qu'en peut-il arriver ?
Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.
Je les compte pour rien ! ah ciel, quelle injustice !

Tout cela me paraît petit, je le dis hardiment; & je suis en cela seul de l'opinion de *St. Evremont*, qui dit en plusieurs endroits, que les sen-

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

DANS quel deſſein vient-elle de ſortir,
Seigneur ? eſt-elle enfin diſpoſée à partir ?

TITUS.

Paulin, je ſuis perdu, je n'y pourrai ſurvivre.
La reine veut mourir. Allons, il faut la ſuivre.
Courons à ſon ſecours

PAULIN.

Hé quoi ! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on obſerve ſes pas ?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empreſſées,
Sauront la détourner de ces triſtes penſées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups.
Seigneur, continuez, la victoire eſt à vous.
Je ſais que ſans pitié vous n'avez pu l'entendre ;
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez en ce malheur
Quelle gloire va ſuivre un moment de douleur,
Quels applaudiſſemens l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je ſuis un barbare.

timens dans nos tragédies ne ſont pas aſſez profonds, que le déſeſpoir n'y eſt qu'une ſimple douleur, la fureur un peu de colère.

Moi-même je me hais. (*i*) Néron tant déteſté
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire.
Allons (*k*), Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, ſeigneur!

TITUS.

Je ne ſais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes eſprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée.
Déjà de vos adieux la nouvelle eſt ſemée.
Rome, qui gémiſſait, triomphe avec raiſon:
Tous les temples ouverts fument en votre nom;
Et le peuple élevant vos vertus juſqu'aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos ſtatues.

TITUS.

Ah Rome? Ah Bérénice! Ah prince malheureux!
Pourquoi ſuis-je empereur? (*m*) pourquoi ſuis-je amoureux?

(*i*) *Néron tant déteſté.* Autre exagération puérile. Quelle comparaiſon y a-t-il à faire d'un homme qui n'épouſe point ſa maîtreſſe à un monſtre qui fait aſſaſſiner ſa mère?

(*k*) *Rome en dira ce qu'elle voudra dire.*

Je ne ſais, Paulin, ce que je dis. *Dire* & *dis* ſont un mauvais effet. *Je ne ſais ce que je dis*, eſt du ſtyle comique, & c'était quand il ſe croyait plus auſtère que *Brutus*, & plus cruel que *Néron* qu'il pouvait s'écrier, *Je ne ſais ce que je dis.*

(*l*) *Vos vertus juſqu'aux nues.* Ni cette expreſſion, ni cette cacofonie, ne ſemblent dignes de *Racine.*

(*m*) *Pourquoi ſuis-je amoureux?* Tous ces actes finiſſent froidement, & par des vers qui appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Il ne doit pas demander pourquoi il eſt empereur? *Amoureux* eſt d'une idile; *amoureux* eſt trop général. Pourquoi dois-je quitter ce que je dois adorer? Pourquoi ſuis-je forcé à rendre malheureuſe celle qui mérite

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

QU'AVEZ-VOUS fait, seigneur ? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
(*n*) Elle n'entend ni pleurs, ni conseils, ni raison ;
Elle implore à grands cris le fer & le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous ? allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, seigneur, à toute humanité.

TITUS.

Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire ? (*o*)

le moins de l'être ? C'est là (du moins je le crois) le sentiment qu'il devait exprimer.

(*n*) *Elle n'entend ni pleurs* Ce mot *pleurs* joint avec *conseil & raison*, sauve l'irrégularité du terme *entendre*. On n'entend point de pleurs ; mais ici, *n'entend* signifie *ne donne point attention*.

(*o*) Cette scène, & la suivante, qui semblent être peu de chose, me paraissent parfaites. *Antiochus* joue le rôle d'un homme qui est supérieur à sa passion. *Titus* est attendri & ébranlé comme il doit l'être ; & dans le moment le sénat vient le féliciter d'une victoire qu'il craint de remporter sur lui-même. Ce sont des ressorts presque imperceptibles qui agissent puissamment sur l'ame. Il y a mille fois

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

SEIGNEUR, tous les tribuns, les conſuls, le ſénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'état.
Un grand peuple les ſuit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre préſence.

TITUS.

Je vous entends, grands dieux! Vous voulez raſſurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, ſeigneur, paſſons dans la chambre prochaine.
Allons voir le ſénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoi! vous pourriez, ſeigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majeſté?
Rome...

TITUS.

Il ſuffit, Paulin, nous allons les entendre.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez, j'eſpère à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

plus d'art dans cette belle ſimplicité, que dans cette foule d'incidens dont on a chargé tant de tragédies. *Corneille* a auſſi le mérite de n'avoir jamais recours à cette malheureuſe & ſtérile fécondité qui entaſſe événemens ſur événemens; mais il n'a pas l'art de *Racine*, de trouver dans l'incident le plus ſimple, le développement du cœur humain.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE *seul.*

OU pourrai-je trouver ce prince trop fidèle ?
Ciel ! conduiſez mes pas & ſecondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puiſſe annoncer
Un bonheur où peut-être il n'oſe plus penſer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AH ! quel heureux deſtin en ces lieux vous renvoie, Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arſace, rends-en grace à mon ſeul déſeſpoir.

ARSACE.

La reine part, ſeigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part ?

ARSACE.

Dès ce ſoir.

Ses ordres ſont donnés. Elle s'eſt offenſée,
Que Titus à ſes pleurs l'ait ſi long-tems laiſſée.
Un généreux dépit ſuccède à ſa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
Et même veut partir, avant que Rome inſtruite
Puiſſe voir ſon déſordre, & jouir de ſa fuite.
Elle écrit à Céſar.

ANTIOCHUS.

O ciel! qui l'aurait cru?

Et Titus?

ARSACE.

A ſes yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec tranſport l'arrête & l'environne,
Applaudiſſant aux noms que le ſénat lui donne:
Et ces noms, ces reſpects, ces applaudiſſemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, ſeigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous les ſoupirs & les pleurs de la reine,
Fixent dans ſon devoir ſes vœux irréſolus.
C'en eſt fait; & peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de ſujets d'eſpoir, Arſace, je l'avoue!
Mais d'un ſoin ſi cruel la fortune ſe joue:
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis:
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit même, en eſpérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ſes pas.
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS (*en entrant.*)

DEMEUREZ, qu'on ne me suive pas.
Enfin, prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe, & m'afflige sans cesse.
Je viens le cœur percé de vos pleurs & des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, prince, venez; je veux bien que vous-même,
Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

HÉ bien! voilà l'espoir que tu m'avais rendu,
Et tu vois le triomphe où j'étais attendu.
Bérénice partait justement irritée.
Pour ne la plus revoir Titus l'avait quittée.
Qu'ai-je donc fait, grands dieux! Quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné!
Tous mes momens ne sont qu'un éternel passage.
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage!
Et je respire encor! Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

NON, je n'écoute rien ; me voilà réſolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encor aigrir mon déſeſpoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais de grace, écoutez.

BERENICE.

Il n'eſt plus tems.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BERENICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame !
Ma princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain ?

BERENICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain ;
Et moi, j'ai réſolu de partir tout-à-l'heure,
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BERENICE.

Ingrat, que je demeure !

Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux,
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?
Quel crime, quelle offense a pu les animer ?
Hélas ! & qu'ai-je fait, que de vous trop aimer ?

TITUS.

Ecoutez-vous, madame, une foule insensée ?

BERENICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux de mon amour si long-tems les témoins,
Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O ciel ! que vous êtes injuste !

BERENICE.

Retournez, retournez vers ce sénat auguste,
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaisir l'avez-vous écouté ?
Etes-vous pleinement content de votre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours,
Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse !
Que je puisse jamais oublier Bérénice !

Ah dieux ! dans quel moment ſon injuſte rigueur,
De ce cruel ſoupçon vient affliger mon cœur !
Connaiſſez-moi, madame ; & depuis cinq années,
Comptez tous les momens, & toutes les journées,
Où par plus de tranſports, & par plus de ſoupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les deſirs.
Ce jour ſurpaſſe tout : jamais, je le confeſſe,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendreſſe ;
Et jamais . . .

BERENICE.

Vous m'aimez, vous me le ſoutenez,
Et cependant je pars, & vous me l'ordonnez.
Quoi ! dans mon déſeſpoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux verſent trop peu de larmes ?
Que me ſert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah cruel ! par pitié montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappellez point une trop chère idée ;
Et laiſſez-moi du moins partir perſuadée,
Que déjà de votre ame exilé en ſecret,
J'abandonne un ingrat qui me perd ſans regret.
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
(*Il lit une lettre.*) (*a*)
Voilà de votre amour tout ce que je deſire.
Liſez, ingrat ! liſez, & me laiſſez ſortir.

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.

(*a*) *Titus* liſait tout haut cette lettre à la première repréſentation. Un mauvais plaiſant dit que c'était le teſtament de *Bérénice*. *Racine* en fit ſupprimer la lecture. On a cru que la vraie raiſon était que la lettre ne contenait que les mêmes choſes que *Bérénice* dit dans le cours de la piéce.

Quoi! ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratagême ?
Vous cherchez à mourir ? & de tout ce que j'aime
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le faſſe venir.
(*Bérénice ſe laiſſe tomber ſur un ſiége.*)

SCENE VI.

TITUS, BERENICE.

TITUS.

MADAME, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorſque j'enviſageai le moment redoutable,
Où preſſé par les loix d'un auſtère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triſte adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon ame à toutes les douleurs
Que peut faire ſentir le plus grand des malheurs.
Mais quoique je craigniſſe, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie.
Je croyais ma vertu moins prête à ſuccomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière aſſemblée.
Le ſénat m'a parlé; mais mon ame accablée
Ecoutait ſans entendre, & ne leur a laiſſé,
Pour prix de leurs tranſports, qu'un ſilence glacé.
Rome de votre ſort eſt encor incertaine.
Moi-même à tous momens je me ſouviens à peine,
Si je ſuis empereur, & ſi je ſuis Romain.

Je ſuis venu vers vous ſans ſavoir mon deſſein.
Mon amour m'entraînait, & je venais peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé ? je vois la mort peinte en vos yeux.
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en eſt trop. Ma douleur, à cette triſte vue,
A ſon dernier excès eſt enfin parvenue.
Je reſſens tous les maux que je puis reſſentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis ſortir.
Ne vous attendez point, que las de tant d'alarmes.
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayiez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit.
Sans ceſſe elle préſente à mon ame étonnée,
L'empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit, qu'après l'éclat & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, madame ; & je dois moins encor vous dire,
Que je ſuis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous ſuivre, & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre ſuite,
Un indigne empereur ſans empire, ſans cour,
Vil ſpectacle aux humains des faibleſſes d'amour.
Pour ſortir des tourmens, dont mon ame eſt la proie ;
Il eſt, vous le ſavez, une plus noble voie.
Je me ſuis vu, madame, enſeigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, & par plus d'un Romain.
Lorſque trop de malheurs ont laſſé leur conſtance,

Ils ont tous expliqué cette perſévérance
Dont le ſort s'attachait à les perſécuter,
Comme un ordre ſecret de n'y plus réſiſter.
Si vos pleurs plus long-tems viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois réſolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en reſpecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je ſuis je puis tout entreprendre:
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux.

BERENICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'eſt rien dont je ne ſois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant reſponſable.
Songez-y bien, madame, & ſi je vous ſuis cher...

SCENE DERNIERE.

TITUS, BERENICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

VENEZ, prince, venez, je vous ai fait chercher:
Soyez ici témoin de toute ma faibleſſe.
Voyez ſi c'eſt aimer avec peu de tendreſſe.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je vous connais tous deux:

Mais connaiſſez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, ſeigneur, de votre eſtime:
Et moi, je puis ici vous le jurer ſans crime,
A vos plus cher amis j'ai diſputé ce rang,
Je l'ai diſputé même aux dépens de mon ſang.
Vous m'avez malgré moi, confié l'un & l'autre,
La reine ſon amour, & vous, ſeigneur, le vôtre.
La reine qui m'entend, peut me déſavouer:
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes ſoins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaiſſance
Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami ſi fidèle était votre rival?

TITUS.

Mon rival!

ANTIOCHUS.

Il eſt tems que je vous éclairciſſe.
Oui, ſeigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu:
Je n'ai pu l'oublier, au moins je me ſuis tû.
De votre changement la flatteuſe apparence
M'avait rendu tantôt quelque faible eſpérance.
Les larmes de la reine ont éteint cet eſpoir.
Ses yeux baignés de pleurs demandaient à vous voir.
Je ſuis venu, ſeigneur, vous appeller moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime.
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me ſuis conſulté.
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière.
Je viens de rappeller ma raiſon toute entière.
Jamais je ne me ſuis ſenti plus amoureux.

Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds :
Ce n'eſt qu'en expirant que je puis les détruire ;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire ;
Oui, madame, vers vous j'ai rappellé ſes pas.
Mes ſoins ont réuſſi, je ne m'en repens pas.
Puiſſe le ciel verſer, ſur toutes vos années,
Mille proſpérités l'une à l'autre enchaînées !
Ou s'il vous garde encor un reſte de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiſer tous les coups,
Qui pourrait menacer une ſi belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous ſacrifie.

BERENICE (*ſe levant.*)

Arrêtez, arrêtez ! Princes trop généreux :
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde, ou que je l'enviſage,
Par-tout du déſeſpoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs ; & je n'entends parler
Que de trouble, d'horreur, de ſang prêt à couler.

(*à Titus.*)

Mon cœur vous eſt connu, ſeigneur, & je puis dire,
Qu'on ne l'a jamais vu ſoupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Céſars
N'a point, vous le ſavez, attiré mes regards.
J'aimais, ſeigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me ſuis alarmée.
J'ai cru que votre amour allait finir ſon cours.
Je connais mon erreur, & vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'eſt troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, ſeigneur, ne vaut point tant d'alarmes ;
Ni que par votre amour l'univers malheureux,

Dans

Dans le tems que Titus attire tous ſes vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ſes délices.
Je crois depuis cinq ans juſqu'à ce dernier jour,
Vous avoir aſſuré d'un véritable amour.
Ce n'eſt pas tout : je veux, en ce moment funeſte,
Par un dernier effort couronner tout le reſte.
Je vivrais, je ſuivrais vos ordres abſolus.
Adieu, ſeigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même,
Que je ne conſens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites-vous un effort généreux.
Sur Titus, & ſur moi, réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos ſoupirs, & vos fers.
Adieu, ſervons tous trois d'exemple à l'univers,
De l'amour la plus tendre & la plus malheureuſe
Dont il puiſſe garder l'hiſtoire douloureuſe.
Tout eſt prêt. On m'attend. Ne ſuivez point mes pas

(*b*) Je n'ai rien à dire de ce cinquième acte, ſi-non que c'eſt en ſon genre un chef-d'œuvre, & qu'en le reliſant avec des yeux ſévères, je ſuis encore étonné qu'on ait pu tirer des choſes ſi touchantes d'une ſituation qui eſt toujours la même; qu'on ait trouvé encore de quoi attendrir, quand on paraît avoir tout dit; que même tout paraiſſe neuf dans ce dernier acte, qui n'eſt que le réſumé des quatre précédens : le mérite eſt égal à la difficulté, & cette difficulté était extrême. On peut être un peu choqué qu'une piéce finiſſe par un *hélas !* il fallait être sûr de s'être rendu maître du cœur des ſpectateurs pour oſer finir ainſi.

Voilà ſans contredit la plus faible des tragédies de *Racine* qui ſont reſtées au théatre. Ce n'eſt pas même une tragédie.

(*à Titus.*)

Pour la dernière fois adieu, ſeigneur.

BERENICE.

Hélas! (*b*)

Mais que de beautés de détail, & quel charme inexprimable règne preſque toujours dans la diction! Pardonnons à *Corneille* de n'avoir jamais connu ni cette pureté, ni cette élégance. Mais comment ſe peut-il faire que perſonne depuis *Racine* n'ait approché de ce ſtyle enchanteur? Eſt-ce un don de la nature? eſt-ce le fruit d'un travail aſſidu? C'eſt l'effet de l'un & de l'autre. Il n'eſt pas étonnant que perſonne ne ſoit arrivé à ce point de perfection; mais il l'eſt que le public ait depuis applaudi avec tranſport à des pièces qui à peine étaient écrites en français, dans leſquelles il n'y avait ni connaiſſance du cœur humain, ni bon ſens, ni poéſie; c'eſt que des ſituations ſéduiſent, c'eſt que le goût eſt très-rare. Il en a été de même dans d'autres arts. En vain on a devant les yeux des *Raphaël*, des *Titien*, des *Paul Veroneſe*; des peintres médiocres uſurpent après eux de la réputation, & il n'y a que les connaiſſeurs qui fixent à la longue le mérite des ouvrages.

Fin du cinquième & dernier acte.

BÉRÉNICE,

COMÉDIE HÉROIQUE

DE CORNEILLE.

1670.

XIPHILINUS

EX DIONE

IN VESPASIANO.

GUILLELMO BLANCO interprete.

VESPASIANUS à senatu absens, imperator creatur; Titusque & Domitianus Cæsares designantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque à Lucio Lamio Æmiliano viro ejus, abductam secum habebat in numero amicarum, eamdemque postea uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque causam cum Agrippa fratre Romam venit. Is prætoriis honoribus auctus est, ipsa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coire. Spes erat eam Tito nuptum iri, jam enim omnia, ut si esset uxor, gerebat. Sed Titus cùm intelligeret populum romanum id molestè ferre, eam repudiavit, præsertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

TITUS ex quo tempore principatum solus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inservivit, sed comis, quamvis insidiis peteretur, & continens, Berenice licet in urbem reversa, fuit.

Titus moriens se unius tantum rei pœnitere dixit. Id autem quid esset non aperuit, nec quisquam certò novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quòd Domitiam uxorem fratris habuisset. Alii putant, quibus ego assentior. quod Domitianum, à quo certò sciebat sibi insidias parari, non interfeciset, sed id ab eo pati maluisset, & quod traderet imperium romanum tali viro.

ACTEURS.

TITE, empereur de Rome, & amant de Bérénice.

DOMITIAN, frère de Tite, & amant de Domitie.

BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.

DOMITIE, fille de Corbulon.

PLAUTINE, confidente de Domitie.

FLAVIAN, confident de Tite.

ALBIN, confident de Domitian

PHILON, ministre d'état, confident de Bérénice.

La scène est à Rome, dans le palais impérial.

BÉRÉNICE,

COMÉDIE HÉROIQUE

DE CORNEILLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

LAISSE-MOI mon chagrin, tout injuste qu'il est,
Je le chasse, il revient; je l'étouffe, il renaît;
Et plus nous approchons (*a*) de ce grand hyménée,

(*a*) *De ce grand hyménée.* On saura bientôt de quel hyménée on parle; mais on ne saura point que c'est *Domitie* qui parle; & le lieu où elle n'est point annoncé.

Cette *Domitie*, fille de *Corbulon*, est amoureuse de *Domitian*, qui l'est aussi d'elle. Il est vrai que cet amour est froid; mais il est vrai aussi que quand *Domitian* & sa maîtresse *Domitie* s'exprimeraient avec la tendre élégance des héros de *Racine*, ils n'en intéresseraient pas davantage. Il y a des personnages qu'il ne faut jamais représenter amoureux; les grands hommes, comme *Alexandre*, *César*, *Scipion*, *Caton*, *Ciceron*, parce que c'est les avilir; & les méchans hom-

Ne divertirait pas l'amour que je porte,
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée :
Il fait toute ma gloire, il fait tous mes desirs,
(*b*) Ne devrait-il pas faire aussi tous mes plaisirs?
Depuis plus de six mois la pompe s'en apprête ;
Rome s'en fait d'avance (*c*) en l'esprit une fête ;
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire est le seul mécontent.

PLAUTINE.

Que trouvez-vous, madame, ou d'amer, ou de rude,
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude ?
Et quand dans quatre jours vous y devez monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter ?
Si vous n'en êtes pas tout-à-fait la maîtresse,
Du moins à l'empereur cachez cette tristesse.
Le dangereux soupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé :
Avant qu'il vous aimât, il aimait Bérénice ;

mes, parce que l'amour dans une ame féroce ne peut jamais être qu'une passion grossière, qui révolte au-lieu de toucher ; à moins qu'un tel caractère ne soit attendri & changé par un amour qui le subjugue. *Domitian*, *Caligula*, *Néron*, *Commode*, en un mot, tous les tyrans qui feront l'amour à l'ordinaire, déplairont toujours. Dès que *Domitian* est l'amoureux de la piéce, la piéce est tombée.

(*b*) *Ne devrait-il pas faire aussi tous mes plaisirs?* Il semble par ce vers, & par tant d'autres dans ce goût, que *Corneille* ait voulu imiter la molleſſe du ſtyle de ſon rival, qui ſeul alors était en poſſeſſion des applaudiſſemens au théatre ; mais il l'imite comme un homme robuſte, ſans grace & ſans ſoupleſſe, qui voudrait ſe donner les attitudes gracieuſes d'un danſeur agile & élégant.

(*c*) *En l'esprit une fête.* Cette expreſſion, & l'*amer* & le *rude*, *tout-à-fait la maîtreſſe*, *un nœud reculé qui dégoûte* ; fait bien voir que *Corneille* n'était pas fait pour combattre *Racine* dans la carrière de l'élégance & du ſentiment.

Et s'il n'en put alors faire une impératrice,
A présent il est maître ; & son père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

DOMITIE.

C'est là ce qui me gêne, & l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune.
J'ambitionne, & crains l'hymen d'un empereur,
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où sans cesse il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il souffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement;
Et ce qu'il en étale agit d'une manière
Qui ne m'assure point d'une ame toute entière.
Souvent même, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout-à-coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce ou noble inquiétude.
Son feu de sa raison est l'effet, & l'étude;
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer, mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

A cet effort pour vous qui pourrait le contraindre ?
Maître de l'univers a-t-il un maître à craindre ?

DOMITIE.

(*d*) J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire Romain,
Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main;

(*d*) *J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire romain.* Où sont donc ces droits à l'empire, qu'elle *peut mettre en bonne main* ? Quoi ! parce qu'elle est fille d'un *Corbulon*, que quelques troupes voulurent déclarer César, elle a des droits à l'empire ? C'est heurter toutes les notions qu'on a du gouvernement des Romains.

(*e*) Mon père avant le sien elu pour cet empire
Préféra ... tu le sais, & c'est assez t'en dire.
C'est par cet intérêt qu'il m'apporte sa foi ;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'est pas tout à moi.

PLAUTINE.

(*f*) La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre :
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre ;
Et comme sa raison vous donne tous ses vœux,
Votre ardeur pour son rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE.

Ne dis point qu'entre nous la chose soit égale :
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale.
Sans avilir son sort il me renvoie au mien,
Et du rang qui lui reste il ne me reste rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,

(*e*) *Mon père avant le sien élu pour cet empire.* On n'est point élu pour l'empire ; cela n'est pas français. Et que veut dire ce *préféra* avec ces points.... ? On peut laisser une phrase suspendue quand on craint de s'expliquer, quand on aurait trop de choses à dire, quand on fait entendre par ce qui suit ce qu'on n'a pas voulu énoncer d'abord, & qu'on le fait plus fortement entendre que si on s'expliquait : comme dans *Britannicus* :

Et ce même Sénèque, & ce même Burrus,
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.

Mais ici ce *préféra* ne signifie autre chose sinon que *Corbulon* préféra son devoir ; ce n'était pas là la place d'une réticence. On s'est un peu étendu sur cette remarque, parce qu'elle contient une règle générale, & que ces réticences inutiles & déplacées ne sont que trop communes.

(*a*) *La chose est bien égale. Il n'a pas tout le vôtre : Vous en aimez un autre : Et comme sa raison : Une ardeur pour un rang : Qu'entre nous la chose soit égale : Un divorce qui ravale : Un sort à qui l'on renvoie : Ce que Plautine a d'ambitieux caprice qui lui fait un dur supplice : En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime.* Est-il possible qu'avec un tel style on ait voulu joûter contre *Racine* dans un ouvrage où tout dépend du style !

Pardonnez-moi, ce mot vous fait un dur supplice!
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux,
Sans en avoir pour lui, sans qu'il en eſt pour vous.
Aimez pour être aimée, & montrez-lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime
Et ſi vous vous aimez, gagnez ſur vous ce point,
De vous donner entière, ou ne vous donnez poimt.

DOMITIE.

Si l'amour quelquefois ſouffre qu'on le contraigne,
Il ſouffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne;
(*g*) Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait ſon eſclave, & ne l'étouffe pas.
Mais un ſi fier eſclave ennemi de ſa chaîne,
La ſecoue à toute heure, & la porte avec gêne;
Et maître de nos ſens qu'il appelle au ſecours,
Il échappe ſouvent, & murmure toujours.
Veux-tu que je te faſſe un aveu tout ſincère?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas ſon frère;
Et malgré cet amour je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puiſſe monter,
Laiſſe-moi retracer ma vie en ta mémoire;
(*h*) Tu me connais aſſez pour en ſavoir l'hiſtoire,

(*g*) *Et quand l'ambition en met l'empire à bas.* Je paſſe tous les vers ou faibles ou durs, ou qui offenſent la langue; & je remarquerai ſeulement que voilà des diſſertations ſur l'amour, des ſentences générales. Ce n'eſt pas là comme il faut s'y prendre pour traiter une paſſion douce & tendre. Ce n'eſt pas là *Horatii curioſa felicitas*, & le *molle* de *Virgile*.

(*h*) *Tu me connais aſſez pour en ſavoir l'hiſtoire.* Pourquoi donc répète-t-elle cette hiſtoire à une perſonne qui la ſait ſi bien? Le ſentiment de ſon *illuſtre orgueil* n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour fonder ce récit, qui d'ailleurs eſt trop long & trop peu intéreſſant.

Cette *Domitie* partagée en-

Mais tu n'as pu connaître en chaque événement
De mon illuſtre orgueil quel fut le ſentiment.
En naiſſant, je trouvai l'empire en ma famille ;
Néron m'eut pour parente, & Corbulon pour fille ;
Et le bruit qu'en tous lieux fit ſa haute valeur,
Autant que ma naiſſance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par-là préoccupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie & Poppée ;
Et Néron, des mortels & l'horreur & l'effroi,
M'eût paru grand héros, s'il m'eût offert ſa foi.
Après tant de forfaits, & de morts entaſſées,
Les troupes du Levant d'un tel monſtre laſſées,
Pour Céſar en ſa place élurent Corbulon :
Son auſtère vertu rejetta ce grand nom ;
Un lâche aſſaſſinat en fut le prompt ſalaire ;
Mais mon orgueil ſenſible à ces honneurs d'un père,
Prit de tout autre rang une aſſez forte horreur,
Pour me traiter dans l'ame en fille d'empereur.
Néron périt enfin. Trois empereurs de ſuite.
Virent de leur fortune une aſſez prompte fuite
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Veſpaſian chef d'un plus fort parti.

tre l'ambition & l'amour, n'eſt véritablement ni ambitieuſe, ni ſenſible. Ces caractères indécis & mitoyens ne peuvent jamais réuſſir, à moins que leur incertitude ne naiſſe d'une paſſion violente, & qu'on ne voie juſques dans cette indéciſion l'effet du ſentiment dominant qui les emporte. Tel eſt *Pyrrhus* dans *Andromaque*, caractère vraiment théatral & tragique, excepté dans la ſcène imitée de *Térence : Crois-tu, ſi je l'épouſe, qu'Andromaque en ſon cœur n'en ſera pas jalouſe ?* Et dans la ſcène où *Pyrrhus* vient dire à *Hermione* qu'il ne peut l'aimer.

Cette première ſcène de *Domitie* annonce que la piéce ſera ſans intérêt ; c'eſt le plus grand des défauts.

Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime
Par Tite son aîné fit assiéger Solyme ;
Et tandis qu'en Egypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint dispenser ses loix.
Je le vis, & l'aimai : ne blâme point ma flamme.
Rien de plus grand que lui n'éblouissait mon ame.
Je ne voyais point Tite, un hymen me l'ôtait.
Mille soupirs aidaient au rang qui me flattait.
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un père:
Il vint, mais d'un esprit à nos vœux si contraire,
Que quoi qu'on lui pût dire, on ne put arracher
Ce qu'attendait un feu qui nous était si cher.
On n'en fut point la cause, & divers bruits coururent.
Qui tous à notre amour également déplurent ;
J'en eus un bon chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits.
Pour elle avec Martie il avait fait divorce ;
Et cette belle reine eut sur lui tant de force,
Que pour montrer à tous sa flamme, & hautement,
Il lui fit au palais prendre un appartement.
L'empereur, bien qu'en l'ame il prévit quelle haine
Concevrait tout l'état pour l'époux d'une reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indifférent,
Et laisser un cours libre aux flots de ce torrent ;
Mais sous les vains dehors de cette complaisance
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de son cœur, que charmaient tant d'appas,
Il l'obligea lui-même à revoir ses états.
A peine je le vis sans maîtresse, & sans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon ame,
Et s'étant emparé du plus doux de mes soins,

Son frère commença de me plaire un peu moins.
Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendresse ;
Mais je la regardais ainsi qu'une faiblesse ;
Comme un honteux effet d'un amour éperdu,
Qui me volait un rang que je me croyais dû.
Tite à peine sur moi jetait alors la vue ;
Cent fois avec douleur je m'en suis aperçue ;
Mais ce qui consolait ce juste & long ennui,
C'est que Vespasian me regardait pour lui.
Je commençais pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en ses yeux quelque chose de tendre.
Il me rendit visite, & fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crus du mystère,
Qu'il ne me disait rien que par l'ordre d'un père;
Mais qui ne pencherait à s'en désabuser,
Lorsque ce père mort il songe à m'épouser ?
Toi, qui vois tout mon cœur, juge de son martyre ;
L'ambition l'entraîne, & l'amour le déchire.
Quand je crois m'être mise au-dessus de l'amour,
L'amour vers son objet me ramène à son tour.
Je veux régner, & tremble à quitter ce que j'aime ;
Et ne me saurais voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE.

Ah, si Domitian devenait empereur,
Que vous auriez bientôt calmé tout ce grand cœur !
Que bientôt . . . Mais il vient ; ce grand cœur en soupire !

DOMITIE.

Hélas ! plus je le vois, moins je sais que lui dire.
Je l'aime, & le dédaigne, & n'osant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

SCENE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

(*i*) FAUT-il mourir, madame ? & si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
Que les restes d'un feu, que j'avais cru si fort,
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort ?

(*i*) *Faut-il mourir, madame, & si proche du terme &c.* Cette seconde scène tient au-delà de ce que la première a promis. Un *Domitian* qui veut mourir d'amour ! c'est mettre un hochet entre les mains de *Polyphème* : & qu'est-ce qu'une *illustre inconstance proche du terme, si ferme, que les restes d'un feu si fort se promettent la mort de Domitian dans quatre jours ?* Ces paroles, ces tours inintelligibles qui sont comme jetés au hasard, forment un étrange discours ! La princesse *Henriette* joua un tour bien sanglant à *Corneille*, quand elle le fit travailler à *Bérénice*.

On ne voit que trop combien la suite est digne de ce commencement. Quels vers que ceux-ci ! & que de barbarismes ! *Ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer ; un choix qui charme avec peu d'appas qu'on met si bas ;* & tous ces complimens ironiques que se font *Domitian* & *Domitie* ; & *cette beauté qui n'a écouté aucun des soupirans qui l'accablaient de leurs regards mourans ;* & *son cœur qui va tout à Domitian quand on le laisse aller.*

On est étonné qu'on ait pu jouer une pièce ainsi écrite, ainsi dialoguée & raisonnée.

Tous ces raisonnemens de *Domitie* ne peuvent être écoutés. Comme la passion du trône est la première, elle est la dominante : ce n'est pas qu'elle ne *se violente à trahir l'amour* ; mais il est juste que *des soupirs secrets la punissent d'aimer contre ses intérêts.*

Il semble que dans cette pièce *Corneille* ait voulu en quelque sorte imiter ce double amour qui règne dans l'*Andromaque*, & qu'il ait tenté de plier la roideur de son caractère à ce genre de tragédie si délicat & si difficile. *Domitian* aime *Domitie* ; *Titus* aime aussi *Domitie* un peu. On propose *Bérénice* à *Domitian*, & *Bérénice* est aimée véritablement de *Titus*. Avouons qu'on ne pouvait faire un plus mauvais plan.

DOMITIE.

Ce qu'on m'offre, seigneur, me ferait peu d'envie,
S'il en coûtait à Rome une si belle vie ;
Et ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer,
Que de faire une perte aisée à réparer.

DOMITIAN.

Aisée à réparer ! Un choix qui m'a su plaire,
Et qui ne plaît pas moins à l'empereur mon frère,
Charme-t-il l'un & l'autre avec si peu d'appas,
Que vous sachiez leur prix, & le mettiez si bas ?

DOMITIE.

Quoi qu'on ait pour soi-même ou d'amour ou d'estime,
Ne s'en croire pas trop n'est pas faire un grand crime :
Mais n'examinons point, en cet excès d'honneur,
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez-moi d'un frère.

DOMITIAN.

Hélas ! si je n'ai pu vous obtenir d'un père,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux & jaloux ?

DOMITIE.

Et moi, résisterai-je à sa toute-puissance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance ?
Moi qui n'ai sous les cieux que vous seul pour soutien,
Que puis-je contre lui, quand vous n'y pouvez rien ?

DOMITIAN.

Je ne puis rien sans vous, & pourrais tout, madame,
Si je pouvais encor m'assurer de votre ame.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs

Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs ?
Durant un déplaiſir ſi long & ſi ſenſible
De voir toujours un père à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de ſoupirans,
Qui m'accablaient par-tout de leurs regards mourans ?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite...

DOMITIAN.

Oui, vous m'avez aimé, juſqu'à l'amour de Tite ;
Mais de ces ſoupirans qui vous offraient leur foi,
Aucun ne vous eût miſe alors ſi haut que moi.
Votre ame ambitieuſe à mon rang attachée,
N'en voyait point en eux dont elle fût touchée ;
Ainſi de ces rivaux aucun n'a réuſſi ;
Mais les tems ſont changés, madame, & vous auſſi.

DOMITIE.

Non, ſeigneur, je vous aime, & garde au fond de l'ame
Tout ce que j'eus pour vous de tendreſſe & de flamme.
L'effort que je me fais me tue autant que vous ;
Mais enfin l'empereur veut être mon époux.

DOMITIAN.

Ah, ſi vous n'acceptez ſa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, madame, autoriſer ma plainte :
L'empereur m'aime aſſez pour quitter vos liens,
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, & que tout ſon empire...

DOMITIE.

C'eſt ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur, & le reſpect qui n'y peut conſentir...

DOMITIAN.

Non, votre ambition ne ſe peut démentir,

Ne la déguisez plus, montrez-la toute entière,
Cette ame que le trône a su rendre si fière,
Cette ame dont j'ai fait les plaisirs les plus doux,
Cette ame . . .

DOMITIE.

Voyez-la cette ame toute à vous,
Voyez-y tout ce feu que vous y fîtes naître,
Et soyez satisfait, si vous le pouvez être.
Je ne veux point, seigneur, vous le dissimuler,
Mon cœur va tout à vous, quand je le laisse aller;
Mais sans dissimuler, j'ose aussi vous le dire,
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'empire;
Et je n'ai point une ame à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
La passion du trône est seule toujours belle,
Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.
J'ignorais de l'amour quel est le doux poison,
Quand elle s'empara de toute ma raison.
Comme elle est la première, elle est la dominante;
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente:
Mais il est juste enfin que des soupirs secrets
Me punissent d'aimer contre mes intérêts.
Daignez donc voir, seigneur, quelle route il faut prendre
Pour ne point m'imposer la honte de descendre.
Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival,
Pour m'avoir toute à vous, devenez son égal.
Vous dites qu'il vous aime, & je ne le puis croire,
Si je ne vois sur vous un rayon de sa gloire.
On vous a vu tous deux sortir d'un même flanc;
Ayez mêmes honneurs ainsi que même sang:

Dites-lui que le droit qu'a ce ſang à l'empire...

DOMITIAN.

C'eſt là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame, & le devoir qui n'y peut conſentir...

DOMITIE.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur, j'achète aſſez le rang d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuſte augmente mon ſupplice.

DOMITIAN.

Hé bien dans cet hymen qui n'en a que pour moi,
J'applaudirai moi-même à votre peu de foi.
Je dirai que le ciel doit à votre mérite...

DOMITIE.

Non, ſeigneur, faites mieux, & quittez qui vous quitte:
Rome a mille beautés dignes de votre cœur;
Mais dans toute la terre il n'eſt qu'un empereur.
Si mon père avait eu les ſentimens du vôtre,
Je vous aurais donné ce que j'attends d'un autre;
Et ma flamme en vos mains eût mis, ſans balancer,
Le ſceptre qu'en la mienne il aurait dû laiſſer.
Laiſſez à ſon défaut ſuppléer la fortune;
Et n'ayez pas une ame aſſez baſſe & commune,
Pour s'oppoſer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fait perdre par lui.
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages;
Il n'eſt point d'autre amour digne des grands courages.
Voilà toute mon ame. Après cela, ſeigneur,
Laiſſez-moi m'épargner les troubles de mon cœur.
Un plus long entretien ne pourrait rien produire,
Qui ne pût malgré moi vous déplaire, ou me nuire.

SCENE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

(*k*) ELLE se défend bien, seigneur, & dans la cour...

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'esprit, Albin, & moins d'amour.
J'admire, ainsi que toi, dans ce qu'elle m'oppose,
Son adresse à défendre une mauvaise cause ;
Et si pour m'assurer que son cœur n'est qu'à moi,
Tant d'esprit agissait en faveur de sa foi
Si sa flamme au secours appliquait cette adresse,
L'empereur convaincu me rendrait ma maîtresse.

ALBIN.

Cependant n'est-ce rien que ce cœur soit à vous ?

DOMITIAN.

D'un bonheur si mal sûr je ne suis point jaloux ;
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde & n'aime que soi-même.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,
(*l*) Dans toute la nature aime-t-on autrement ?

(*k*) *Elle se défend bien, & dans la cour... aucun n'a plus d'esprit & moins d'amour !* Il s'agit bien là d'esprit ; & *cette adresse à défendre une mauvaise cause ; & la flamme qui applique cette adresse au secours.* Quels vains & malheureux propos ! Peut-on dire en de plus mauvais vers des choses plus indignes du théatre tragique ?

(*l*) *Dans toute la nature aime-t-on autrement ?* Quoi ! dans une tragédie une dissertation sur l'amour propre ? Finissons. Il a bien fallu faire quelques remarques sur ce premier acte, pour montrer que c'est une peine perdue d'en faire sur les autres. Un com-

L'amour propre eſt la ſource en nous de tous les autres ;
C'en eſt le ſentiment qui forme tous les nôtres ;
Lui ſeul allume, éteint, ou change nos deſirs.
Les objets de nos vœux le ſont de nos plaiſirs.
Vous-même, qui brûlez d'une flamme ſi belle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaiſirs en elle ?
Et quand vous aſpirez à des liens ſi doux,
Eſt-ce pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de vous !
De ſa poſſeſſion l'aimable & chère idée
Tient vos ſens enchantés, & votre ame obſédée ;
Mais ſi vous conceviez quelques deſtins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette ame ailleurs.
Sa conquête eſt pour vous le comble des délices.
Vous ne vous figurez ailleurs que des ſupplices :
C'eſt par-là qu'elle ſeule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN.

En l'état où je ſuis les maux dont je ſoupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire :
Cherchons-en le remède, au lieu d'en raiſonner,
Sur l'amour où le ciel ſe plait à m'obſtiner.
N'eſt-il point de ſecret ? n'eſt-il point d'artifice...

ALBIN.

Oui, ſeigneur, il en eſt, rappellons Bérénice ;

mentaire peut être utile quand on a des beautés & des défauts à examiner. Mais ce ſerait vouloir outrager la mémoire de *Corneille*, de s'appeſantir ſur toutes les fautes d'un ouvrage où il n'y a guère que des fautes. Finiſſons nos remarques par reſpect pour lui : rendons-lui juſtice ; convenons que c'eſt un grand homme qui fut trop ſouvent différent de lui-même, ſans queſes piéces malheureuſes fiſſent tort aux beaux morceaux qui ſont dans les autres.

Sous le nom de Céſar pratiquons ſon retour ;
Qu'il retarde l'hymen, & ſuſpende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrais, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,
Que depuis ſi long-tems on dreſſe à ſi grand bruit,
Elle n'avait que l'ombre, & qu'une autre eût le fruit !
Qu'elle ſerait confuſe, & que j'aurais de joie !
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,
Cette belle rivale, & tout notre diſcours
Ne la ſaurait ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe, en l'attendant préparons ſa victoire ;
Dans l'eſprit d'un rival ranimons ſa mémoire,
Retraçons à ſes yeux l'image du paſſé,
Et profitons par-là d'un cœur embarraſſé.
N'y perdez point de tems, allez, ſans plus rien taire,
Tâter juſqu'en ce cœur les tendreſſes de frère.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler ;
S'il ne rompt cette hymen, il pourra reculer.
Je me trompe, ou ſon ame y penche d'elle-même :
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,
Dites qu'un pur reſpect contraint avec ennui
Une ame toute à vous à ſe donner à lui.
S'il ſe trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injuſtice.
Pour lui donner le tems de venir au ſecours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie, & lui parler contre elle,

C'eſt me mettre au haſard d'irriter l'infidelle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,
A joindre à ſes mépris le droit de me haïr
En vain je veux contre elle écouter ma colère,
Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à lui déplaire.

ALBIN.

Seigneur, quelle meſure avez-vous à garder?
Quand on voit tout perdu, craint-on de haſarder?
Et ſi l'ambition vers un autre l'entraîne,
Que vous peut importer ſon amour ou ſa haine?

DOMITIAN.

Qu'un ſalutaire avis fait une douce loi,
A qui peut avoir l'ame auſſi libre que toi!
Mais celle d'un amant n'eſt pas comme une autre ame;
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que ſa flamme;
Du plus puiſſant remède il ſe fait un poiſon;
Et la raiſon pour lui n'eſt pas toujours raiſon.

ALBIN.

Et ſi je vous diſais que déjà Bérénice
Eſt dans Rome inconnue; & par mon artifice,
Qu'elle ſurprendra Tite, & qu'elle y vient exprès,
Pour de ce grand hymen renverſer les apprêts?

DOMITIAN.

Albin, ſerait-il vrai?

ALBIN.

La nouvelle vous flatte;
Peut-être eſt-elle fauſſe, attendez qu'elle éclate;
Surtout à l'empereur déguiſez-la ſi bien...

DOMITIAN

Va, je lui parlerai comme n'en ſachant rien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

Quoi ! des ambassadeurs, que Bérénice envoie,
Viennent ici, dis-tu, me témoigner sa joie,
M'apporter son hommage, & me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter ?

FLAVIAN.

En attendant votre ordre ils sont au port d'Ostie.

TITE.

Ainsi, graces aux dieux, sa flamme est amortie ;
Et de pareils devoirs sont pour moi des froideurs,
Puisqu'elle s'en rapporte à ses embassadeurs.
Jusqu'après mon hymen remettons leur venue ;
J'aurais trop à rougir si j'y souffrais leur vue,
Et recevais les yeux de ses propres sujets,
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.
Car mon cœur fut son bien, à cette belle reine,
Et pourrait l'être encor malgré Rome, & sa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon desir,
Par quelques doux regards s'en venait ressaisir.
Mais du haut de son trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.

Peut-être en ce moment que toute ma raiſon
Ne ſaurait ſans déſordre entendre ſon beau nom,
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre ;
Elle ſuit mon exemple, & ſe plait à le ſuivre ;
Et ne m'envoie ici traiter de ſouverain,
Que pour braver l'amant qu'elle charmait en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez, je plaindrais Domitie.

TITE.

Contre tous ſes attraits ma raiſon endurcie
Ferait de Domitie encor la ſûreté ;
Mais mon cœur aurait peu de cette dureté.
N'aurais-tu point appris qu'elle fût infidelle,
Qu'elle écoutât les rois qui ſoupirent pour elle ?
Dis-moi que Polémon règne dans ſon eſprit,
J'en aurai du chagrin j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurais l'ame atteinte ;
Mais j'épouſerai l'autre avec moins de contrainte.
Car enfin elle eſt belle & digne de ma foi ;
Elle aurait tout mon cœur, s'il était tout à moi.
La nobleſſe du ſang, la grandeur de courage,
Font avec ſon mérite un illuſtre aſſemblage ;
C'eſt le choix de mon père, & je connais trop bien
Qu'à choiſir en Céſar ce doit être le mien :
Mais tout mon cœur renonce à lui faire juſtice,
Dès que mon ſouvenir lui rend ſa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels ſouvenirs vous ſont encor ſi doux,
L'hyménée a, ſeigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels ſouvenirs ne me faiſaient la guerre,

Serait-il potentat plus heureux sur la terre?
Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi,
Mon réveil incertain du monde fait l'étude :
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude ;
Et tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre pole,
Je n'ai qu'à faire un pas, & hausser la parole.
Que de félicité, si mes vœux imprudens
N'étaient de mon pouvoir les seuls indépendans!
Maître de l'univers, sans l'être de moi-même,
Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême ;
D'un feu que je combats je me laisse charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome presse la pompe,
Je veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ose résister aux dangereux souhaits
De préparer toujours, & n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégoût, seigneur, va jusqu'à la rupture,
Domitie aura peine à souffrir cette injure.
Ce jeune esprit qu'entête, & le sang de Néron,
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque surprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il unit à quelque ame assez fière & hautaine ;
Pour servir son orgueil, & seconder sa haine,

Un vif reſſentiment lui fera tout oſer ;
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouſer.

TITE.

J'en ſais la politique, & cette loi cruelle
A preſque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triſte choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler ;
Et ne puis démentir cette horreur magnanime,
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi, qui ſeul des Céſars me vois en ce haut rang,
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de ſang,
Moi, que du genre humain on nomme les délices,
Moi, qui ne puis ſouffrir les plus juſtes ſupplices,
Pourrais-je autoriſer une injuſte rigueur
A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur ?
Non, malgré les attraits de ſa belle rivale,
Malgré les vœux flottans de mon ame inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime, & ſa ſeule beauté
Pouvait me conſoler de ce que j'ai quitté ;
Elle ſeule en ſes yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'aſſoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
De quoi flatter mon ame, & forcer mes douleurs
A ſouhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en ſois encor maître.
Dès que ma flamme expire, un mot la fait renaître ;
Et mon cœur malgré moi rappelle un ſouvenir
Que je n'oſe écouter, & ne ſaurais bannir.
Ma raiſon s'en veut faire en vain un ſacrifice ;
Tout me ramène ici, tout m'offre Bérénice ;
Et même je ne ſais par quel preſſentiment

Je n'ai ſouffert perſonne en ſon appartement ;
Mais depuis cet adieu ſi cruel, & ſi tendre,
Il eſt demeuré vuide, & ſemble encor l'attendre.
Va, fais porter mon ordre à ſes ambaſſadeurs ;
C'eſt trop entretenir d'inutiles ardeurs ;
Il eſt tems de chercher qui m'en puiſſe diſtraire ;
Et le ciel à propos envoie ici mon frère.

FLAVIAN.

Irez-vous au ſénat ?

TITE.

Non, il peut s'aſſembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir ſous mon ordre aux affreuſes ruines
Dont ſes feux ont couvert les campagnes voiſines.

SCENE II.

DOMITIAN, TITE, ALBIN.

DOMITIAN.

PUIS-JE parler, ſeigneur, & de votre amitié
Eſpérer une grace à force de pitié ?
Je me ſuis juſqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon ſilence.
Ce que je vais vous dire eſt digne du trépas,
Mais auſſi j'en mourrai ſi je ne le dis pas.
Apprenez donc mon crime, & voyez s'il faut faire
Juſtice d'un coupable, ou grace aux vœux d'un frère.
J'ai vu ce que j'aimais choiſi pour être à vous,
Et je l'ai vu long-tems ſans en être jaloux.

Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte ;
Vous vous faiſiez effort, j'imitais votre feinte,
Et comme aux loix d'un père il fallait obéir,
Je feignais d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met ſa toute-puiſſance,
Ne met-il point de borne à cette obéiſſance ?
La faut-il à ſon ombre, & que ce même effort,
Vous déchire encor l'ame, & me donne la mort ?

TITE.

Souffrez ſur cet effort que je vous déſabuſe.
Il fut grand, & de ceux que tout le cœur refuſe,
Pour en ſauver le mien, je fis ce que je pus ;
Mais ce qui fut effort, à préſent ne l'eſt plus.
Sachez-en la raiſon. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre ſi ſévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne, & m'arrachait le cœur.
Son trépas a changé toutes choſes de face.
J'ai pris ſes ſentimens, lorſque j'ai pris ſa place.
Je m'impoſe à mon tour les loix qu'il m'impoſait,
Et me dis après lui tout ce qu'il me diſait.
J'ai des yeux d'empereur, & n'ai plus ceux de Tite.
Je vois en Domitie un tout autre mérite.
J'écoute la raiſon, j'en goûte les conſeils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vu maître,
Votre feu mal éteint avait voulu paraître,
J'aurais pu me combattre, & me vaincre pour vous ;
Mais ſi près d'un hymen ſi ſouhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire aſſurée,

Que le jour en eſt pris, la fête préparée,
Je l'aime, & lui dois trop, pour jeter ſur ſon front
L'éternelle rougeur d'un ſi mortel affront.
Rome entière, & ma foi l'appellent à l'empire :
Voyez mieux de quel œil on m'en verrait dédire,
Ce qu'oſe ſe permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière aurait pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en aurait point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plû de faire.
Seigneur, à vos bontés laiſſez un libre cours.
Qui ſe vainc une fois peut ſe vaincre toujours :
Ce n'eſt pas un effort que votre ame redoute.

TITE.

Qui ſe vainc une fois ſait bien ce qu'il en coûte :
L'effort eſt aſſez grand pour en craindre un ſecond.

DOMITIAN.

Ah ! ſi votre grande ame à peine s'en répond,
La mienne qui n'eſt pas d'une trempe ſi belle,
Reduite au même effort, ſeigneur, que fera-t-elle ?

TITE.

Ce que je fais, mon frère, aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas !
Ce qui vous eſt aiſé, ſeigneur, ne me l'eſt pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice ?
De votre changement ſon départ fut complice ;
Vous l'avez éloignée, & j'ai devant les yeux,
Je vois preſque en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre.

Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre,
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un respect aussi grand que le mien ?

TITE.

Vengez-vous, j'y consens, que rien ne vous retienne.
Je prends votre maîtresse, allez, prenez la mienne.
Epousez Bérénice, &....

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur, me pourriez-vous aimer jusqu'à ce point ?

TITE.

Oui, si je ne craignais pour vous l'injuste haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, seigneur, qu'il est bien mal-aisé.
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé.
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre ame,
Satisfaites en maître une si belle flamme.
Quand vous aurez su dire une fois, *Je le veux*,
D'un seul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice est toujours digne de votre couche,
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche ;
Car je ne saurais plus vous le taire, seigneur,
Vous en voulez la main, & j'en ai tout le cœur ;
Elle m'en fit le don dès la première vue,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévue,
De cet ordre du ciel qui verse en nos esprits
Les principes secrets de prendre, & d'être pris :
Je vous dirais, seigneur, quelle en est la puissance,
Si vous ne le saviez par votre expérience.

Ne rompez pas des nœuds, & si forts, & si doux,
Rien ne les peut briser que le trépas, ou vous;
Et c'est un triste honneur pour une si grande ame,
Que d'accabler un frère, & contraindre une femme.

TITE.

Je ne contrains personne, & de sa propre voix
Nous allons, vous & moi, savoir quel est son choix.

SCENE III.

DOMITIE, TITE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

PARLEZ, parlez, madame, & daignez nous apprendre,
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre,
Qui le possède entier de mon frère, ou de moi?

DOMITIE.

En doutez-vous, seigneur, quand vous avez ma foi?

TITE.

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en doute;
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reste ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en consultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du sang que mon rang sollicite;
De tout ce que je suis, ne regardez que Tite;
Et pour mieux écouter vos desirs les plus doux,
Entre le prince & moi, ne regardez que vous.

DOMITIE *à Domitian.*

Qu'avez-vous dit de moi, prince?

DOMITIAN.

DOMITIAN.

Que dans votre ame
Vous laiſſez vivre encor notre première flamme ;
Et qu'en faveur du rang ſi vous m'oſez trahir,
Ce n'eſt pas tant aimer, madame, qu'obéir.
C'eſt en dire un peu plus que vous n'aviez envie ;
Mais il y va de vous, il y va de ma vie ;
Et qui ſe voit ſi près de perdre tout ſon bien,
Se fait armes de tout, & ne ménage rien.

DOMITIE.

Je ne ſais de vous deux, ſeigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louer, ou me plaindre.
C'eſt aimer aſſez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes deſirs le ſuccès de vos vœux ;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent ſouffrir ma perte,
Et que tout leur amour eſt prêt à conſentir
Que mon cœur ou ma foi veuille ſe démentir.
Je me plains de tous deux, & vous plains l'un & l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.
Le prince n'agit pas en amant fort diſcret ;
S'il ne m'impoſe rien, il trahit mon ſecret ;
Tout ce qu'il vous en dit m'offenſe, ou vous abuſe ;
Mais ce que fait l'amour, l'amour auſſi l'excuſe.

(*à Titus.*)

Vous, ſeigneur, je croyais que vous m'aimiez aſſez
Pour m'épargner le trouble où vous m'embarraſſez,
Et laiſſer pour couleur à mon peu de conſtance
La gloire d'obéir à la toute-puiſſance :
Vous m'ôtez cette excuſe, & me voulez charger

De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le prince en mon cœur garde encor même place,
C'eſt manquer de reſpect que vous le dire en face;
Et ſi mon choix pour vous n'eſt point violenté,
C'eſt trop d'ambition, & d'infidélité.
Ainſi des deux côtés tout ſert à me confondre.
J'ai cent choſes à dire, & rien à vous répondre;
Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,
Je veux, ainſi que vous, douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence,
Qui veut du cœur entier une entière aſſurance,
C'eſt que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir,
Qu'il n'importe du cœur quand on ſait ſon devoir,
Et que de vos pareils les hautes deſtinées
Ne le conſultent point ſur ces grands hyménées.

TITE.

Si le vôtre, madame, était de moindre prix...
Mais que veut Flavian?

SCENE IV.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN.

VOUS en ſerez ſurpris,
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle.
La reine Bérénice....

TITE.

Hé bien ? eſt infidelle ?
Et ſon eſprit charmé par un plus doux ſouci...

FLAVIAN.

Elle eſt dans ce palais, ſeigneur, & la voici.

SCENE V.

BERENICE, TITE, DOMITIAN, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

O Dieux! eſt-ce, madame, aux reines de ſurprendre?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre,
Quand leur ſurpriſe envie au ſouverain pouvoir,
Celui de donner ordre à les bien recevoir?

BERENICE.

Pardonnez-le, ſeigneur, à mon impatience.
J'ai fait ſous d'autres noms demander audience :

Vous la donniez trop tard à mes ambaſſadeurs ;
Je n'ai pu tant attendre à voir tant de grandeurs ;
Et quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre, & ſans aveu, je me ſuis rappellée,
Pour être la première à mettre à vos genoux
Le ſceptre qu'à préſent je ne tiens que de vous,
Et prendre ſur les rois cet illuſtre avantage,
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs.
D'un ſi cruel exil j'ai ſouffert les longueurs.
Vous ſavez trop . . .

TITE.

Je ſais votre zèle, & l'admire,
Madame ; & pour me voir poſſeſſeur de l'empire,
Pour me rendre vos ſoins, je ne méritais pas
Que rien vous pût réſoudre à quitter vos états,
Qu'une ſi grande reine en formât la penſée.
Un voyage ſi long doit vous avoir laſſée.
Conduiſez-la, mon frère, en ſon appartement.
(*à Flavian & Albin.*)
Vous, faites-l'y ſervir auſſi pompeuſement,
Avec le même éclat, qu'elle s'y vit ſervie,
Alors qu'elle faiſait le bonheur de ma vie.

SCENE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

SEIGNEUR, faut-il ici vous rendre votre foi ?
Ne regardez que vous entre la reine, & moi ;
Parlez sans vous contraindre, & me daignez apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre.

TITE.

Adieu, madame, adieu. Dans le trouble où je suis,
Me taire, & vous quitter, c'est tout ce que je puis.

SCENE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

SE taire, & me quitter ! Après cette retraite
Crois-tu qu'un tel arrêt ait besoin d'interprête ?

PLAUTINE.

Oui, madame, & ce n'est que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinsse
Désavouer ici les vanités du prince,
Empêcher qu'un amant, dont je n'ai pas le cœur,
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur :
Vois la honte qu'ainsi je me suis attirée.

Quand la reine a paru, m'a-t-il considérée ?
A-t-il jeté les yeux sur moi qu'en me quittant ?

PLAUTINE.

Pensez-vous que sa reine ait l'esprit plus content ?
Avant que vous quitter lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui, mais avec respect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin, qui l'éloignant des miens,
Lui promettaient assez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la chose est égale,
Que s'il m'ose quitter, il chasse ma rivale ;
Mais pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'aurait dit
Que je garde en son ame encor même crédit ;
Il m'en aurait donné des sûretés nouvelles,
Il m'en aurait laissé quelques marques fidelles :
S'il me voulait cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaise excuse était bonne pour moi :
Mais pour toute réponse il se tait, & me quitte ;
Et tu ne peux souffrir que mon cœur s'en irrite !
Tu veux, lorsque lui-même ose se déclarer,
Que je me flatte encor assez pour espérer !
C'est avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance ;
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron,
Et que je suis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'êtes, mais enfin c'est n'être qu'une fille,
Que le reste impuissant d'une illustre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras ?

DOMITIE.

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.

S'il épouſe ſa reine, il eſt l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui répond au ſang de mes aïeux ;
Et pour le révolter, laiſſe faire à mes yeux.
Juges par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire juſtice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi,
Ceux-ci feront briſer le joug d'un nouveau roi ;
Et ſi de l'univers les ſiens charment le maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Dis-le-moi, tu l'as vue, ai-je peu de raiſon,
Quand de mes yeux aux ſiens je fais comparaiſon ?
Eſt-elle plus charmante ? ai-je moins de mérite ?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite ?

PLAUTINE.

Madame...

DOMITIE.

Je m'emporte, & mes ſens interdits
Impriment leur déſordre en tout ce que je dis.
Comment ſaurais-je auſſi ce que je te dois dire,
Si je ne ſais pas même à quoi mon ame aſpire ?
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos :
Allons penſer à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pourriez haſarder un moment de viſite,
Pour voir ſi ce retour eſt ſans l'aveu de Tite,
Ou ſi c'eſt de concert qu'il a fait le ſurpris.

DOMITIE.

Oüi, mais auparavant remettons nos eſprits.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON.

DOMITIAN.

JE vous l'ai dit, madame, & j'aime à le redire,
Qu'il eſt beau qu'à vous plaire un empereur aſpire ;
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de juſtes ſoupirs mérite votre aveu !
Serait-ce un crime à moi ? ſerait-ce vous déplaire,
Après un empereur, de vous offrir ſon frère ?
Et voudriez-vous croire en faveur de ma foi,
Qu'un frère d'empereur pourrait valoir un roi ?

BERENICE.

Si votre ame, ſeigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le ſavoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, & douce à tous les deux,
Elle ſait mieux que moi comme on change de vœux,
Et ſait peut-être mal la route qu'il faut prendre,
Pour trouver le ſecret de les faire deſcendre,
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré ſa flamme, & vous, l'art de les élever.
Pour moi qui n'eut jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un deſtin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous deſcende au rang que je remplis,

Ce me doit être assez d'un de vos affranchis;
Et si votre empereur suit les traces des autres,
Il suffit d'un tel sort pour relever les nôtres.
Mais changeons de discours, & me dites, seigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Est-ce pour obliger ou Domitie ou Tite!
N'ose-t-il me quitter à moins que je le quitte ?
Et peut-il à son rang si peu se confier,
Qu'il veuille mon exemple à se justifier?
Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne ?

DOMITIAN.

Il vous respecte trop, c'est à vous qu'il me donne,
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien;
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.
C'est à vous de juger d'où part ce sentiment :
En vain par politique il fait ailleurs l'amant,
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage :
A ces fausses clartés opposez quelque ombrage,
Et je renonce au jour, s'il me revient à vous,
Pour peu que vous penchiez à le rendre jaloux.

BERENICE.

Peut-être; mais, seigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice,
Jusques à mendier lâchement le retour
De ce qu'un grand service a mérité d'amour ?

DOMITIAN.

Madame, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous savez ce que vaut l'empereur, & l'empire;

Et si vous consentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez regarder si je vaux bien un roi.
J'apperçois Domitie, & lui cède la place.

SCENE II.

DOMITIE, BERENICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

JE vais me retirer, seigneur, si je vous chasse ;
Et j'ai des intérêts que vous servez trop bien,
Pour arrêter le cours d'un si long entretien.

DOMITIAN.

Je faisais à la reine une offre de service,
Qui peut vous assurer le rang d'impératrice,
Madame, & si j'en suis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Est-ce vous mal servir ?

DOMITIE.

Quoi, madame, il vous aime ;

BERENICE.

Non, mais il me le dit, madame

DOMITIE.

Lui ?

BERENICE.

Lui-même.

Est-ce vous offenser que m'offrir vos refus ?
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus ?

DOMITIE.

Je ne sais si je puis vous dire s'il m'offense,

Quand vous vous préparez à prendre sa défense.

BERENICE.

Et moi je ne sais pas s'il a droit de changer ;
Mais je sais que l'amour ne peut désobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte ;
Vous le savez, madame, & si c'est vous trahir,
Vous m'avouerez aussi que c'est vous obéir.

DOMITIE.

S'il échappe à l'amour un mot qui le trahisse,
A l'effort qu'il se fait veut-il qu'on obéisse?
Il cherche une révolte, & s'en laisse charmer.
Vous le sauriez, ingrat, si vous saviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, & même en ma présence.

DOMITIAN *à Bérénice.*

Madame, vous voyez ce que je vous ai dit ;
La preuve est convaincante, & l'exemple suffit.

BERENICE.

Il suffit pour vous croire, & non pas pour le suivre.

DOMITIE.

Allez, sous quelques loix qu'il vous plaise de vivre,
Vivez-y, j'y consens ; mais vous pouviez, seigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée.
Si vous vouliez passer pour véritable amant,
Il fallait espérer jusqu'au dernier moment ;

Il vous fallait . . .

DOMITIAN.

Hé bien, puisqu'il faut que j'espère,
Madame, faites grace à l'empereur mon frère,
A la reine, à vous-même, enfin, si vous m'aimez
Autant qu'il le paraît à vos yeux alarmés.
Les scrupules d'état qu'il fallait mieux combattre,
Assez & trop long-tems nous ont gênés tous quatre.
Réunissez des cœurs de qui rompt l'union,
Cette chimère en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les mêmes flammes,
Qui dès que je vous vis charmèrent nos deux ames.
Dès ce premier moment j'adorai vos appas,
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.
Ai-je épargné depuis aucuns soins pour vous plaire ?
Est-ce un crime pour moi que l'aîneſſe d'un frère ?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui,
Pour avoir vu le jour deux lustres après lui,
Comme si de mon choix il dépendait de naître
Dans le tems qu'il fallait pour devenir son maître ?

(*à Bérénice.*)

Au nom de votre amour, & de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor si chérement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable,
Faites-la partager à cette inexorable ;
Dissipez la fierté d'une injuste rigueur.
Pour juge entr'elle & moi je ne veux que mon cœur.
Je vous laisse avec elle arbitre de ma vie.

(*à Domitie.*)

Adieu, madame. Adieu, trop aimable ennemie.

SCENE III.

BERENICE, DOMITIE, PHILON.

BERENICE.

LES intérêts du prince avancent trop le mien,
Pour vous oſer, madame, importuner de rien;
Et l'incivilité de la moindre prière
Semblerait vous preſſer de me rendre ſon frère.
Tout ce qu'en ſa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'eſt remis,
C'eſt de vous faire voir ce que haſarde une ame
Qui ſacrifie au rang les douceurs de ſa flamme,
Et quel long repentir ſuit ces nobles ardeurs,
Qui ſoumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choſes, madame, auront changé de face,
Je reviendrai ſavoir ce qu'il faut que je faſſe,
Et demander votre ordre avec empreſſement,
Sur le choix, ou du prince, ou de quelqu'autre amant.
Agréez cependant un reſpect qui m'amène
Vous rendre mes devoirs comme à ma ſouveraine;
Car je n'oſe douter que déjà l'empereur
Ne vous ait redonné bonne part en ſon cœur.
Vous avez ſur vos rois pris ce digne avantage,
D'être ici la première à rendre un juſte hommage;
Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être auſſi la première à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme,

J'aime pour une reine à le donner à Rome ;
Et plus il eſt nouveau, plus j'ai lieu d'eſpérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

BERENICE.

A vous dire le vrai, ſa nouveauté m'étonne :
J'aurais eu quelque peine à vous croire ſi bonne ;
Et je recevrais l'offre avec confuſion,
Si je n'y ſoupçonnais un peu d'illuſion.
Quoi qu'il en ſoit, madame, en cette incertitude,
Qui nous met l'une & l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'eſt de vous demander pour moi mêmes bontés ;
Et que celle des deux qui ſera ſatisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ai vu Tite ſe rendre au peu que j'ai d'appas ;
Je ne l'eſpère plus, & n'y renonce pas.
Il peut ſe ſouvenir, dans ce grade ſublime,
Qu'il ſoumit votre Rome en détruiſant Solyme,
Qu'en ce ſiége pour lui je haſardai mon rang,
Prodiguai mes tréſors, & mes peuples leur ſang ;
Et que s'il me fait part de ſa toute-puiſſance,
Ce ſera moins un don qu'une reconnaiſſance.

DOMITIE.

Ce ſont là de grands droits ; & ſi l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chûte à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir ſur ma patrie étendu ſa victoire,
De l'avoir ſaccagée, & détruite à l'envi,
Et renverſé l'autel du Dieu que j'ai ſervi.
C'eſt par-là qu'il vous doit cette haute fortune.

Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, quelqu'autre fois nous ſuivrons ce diſcours.

BERENICE.

Je ſuis venue ici trop tôt de quatre jours,
J'en ſuis au déſeſpoir, & vous en fais excuſe.

DOMITIE.

Dans quatre jours, madame, on verra qui s'abuſe.

SCENE IV.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

QUEL caprice, Philon, l'amène juſqu'ici
M'expliquer elle-même un ſi cuiſant ſouci ?
Tite après mon départ l'aurait-il maltraitée ?

PHILON.

Après votre départ il l'a ſoudain quittée,
Madame, & s'eſt défait de cet eſprit jaloux,
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BERENICE.

Ainſi tout eſt égal, s'il me chaſſe, il la quitte ;
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite :
Il marque trop pour moi ſon infidélité.
Vois de ſes derniers mots quelle eſt la dureté :
Qu'on la ſerve, a-t-il dit, *comme elle fut ſervie*,
Alors qu'elle faiſait le bonheur de ma vie.
Je ne le fais donc plus ! Voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faiſait contraint.

Cet ordre de sortir si prompt & si sévère,
N'a plus pour s'excuser l'autorité d'un père;
Il est libre, il est maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'attends un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale
Voulait pour se remettre un moment d'intervalle;
Et quand il a rompu si-tôt vos entretiens,
Je lisais dans ses yeux qu'il évitait les siens,
Qu'il fuyait l'embarras d'une telle présence.
Mais il vient à son tour prendre son audience,
Madame, & vous voyez si j'en sais bien juger,
Songez de quelle sorte il faut le ménager.

SCENE V.

TITE, BERENICE, FLAVIAN, PHILON.

BERENICE.

Me cherchez-vous, seigneur, après m'avoir chassée?

TITE.

Vous avez su mieux lire au fond de ma pensée,
Madame, & votre cœur connaît assez le mien,
Pour me justifier, sans que j'explique rien.

BERENICE.

Mais justifiera-t-il le don qu'il vous plait faire
De ma propre personne au prince votre frère?
Et n'est-ce point assez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de disposer de moi?

Pouvez-vous

Pouvez-vous jusques-là me bannir de votre ame ?
Le pouvez-vous, seigneur ?

TITE.

Le croyez-vous, madame ?

BERENICE.

Hélas, que j'ai de peur de vous dire que non !
J'ai voulu vous haïr, dès que j'ai su ce don ;
Mais à de tels courroux l'ame en vain se confie :
A peine je vous vois, que je vous justifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chassez,
Que de crimes ! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, seigneur, faut-il que je ne vous accuse,
Que pour dire aussi-tôt que c'est moi qui m'abuse,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous ?
Epargnez cette honte à mon dépit jaloux ;
Sauvez-moi du désordre où ma bonté m'expose ;
Et du moins par pitié dites moi quelque chose :
Accusez-moi plutôt, seigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimères d'état, vos indignes scrupules,
Ne pourront-ils jamais passer pour ridicules ?
Et souffrez-vous encor la tyrannique loi ?
Ont-ils encor sur vous plus de pouvoir que moi ?
Du bonheur de vous voir j'ai l'ame si ravie,
Que pour peu qu'il durât j'oublierais Domitie :
Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours ? O cieux !
Dans quatre jours, seigneur, y voudrez-vous mes yeux ?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée
Je serve de victime à ce grand hyménée ?
Que traînée avec pompe aux marches de l'autel,

J'aille de votre main attendre un coup mortel ;
M'y verrez-vous mourir ſans verſer une larme ?
Vous y préparez-vous ſans trouble & ſans alarme?
Et ſi vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en rejaillit-il rien juſques dans votre cœur?

TITE.

Hélas, madame, hélas! pourquoi vous ai-je vue ?
Et dans quel contre-tems êtes-vous revenue ?
Ce qu'on fit d'injuſtice à de ſi chers appas
M'avait aſſez coûté pour ne l'envier pas.
Votre abſence & le tems m'avaient fait quelque grace ;
J'en craignais un peu moins les malheurs où je paſſe ;
Je ſouffrais Domitie, & d'aſſidus efforts
M'avaient malgré l'amour fait maître du déhors.
La contrainte ſemblait tourner en habitude,
Le joug que je prenais m'en paraiſſait moins rude ;
Et j'allais être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous ;
J'allais ...

BERENICE.

N'achevez point, c'eſt là ce qui me tue ;
Et je pourrais ſouffrir votre hymen à ma vue,
Si vous aviez choiſi quelque objet ſans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raiſon d'état,
Qui de ſes grands aïeux n'eût reçu rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom, qui fût conſidérable.
Il s'eſt aſſez puni de ſon manque de foi,
Me dirais-je, *& ſon cœur n'en eſt pas moins à moi.*
Mais Domitie eſt belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du viſage,

Et pour vous épargner les discours superflus,
Elle est digne de vous, si vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le prince votre frère ;
Elle a gagné sur vous de ne vous plus déplaire.
L'hymen achèvera de me faire oublier ;
Elle aura votre cœur, & l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moi grace, épousez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, & non pas Domitie ;
Choisissez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, & me laisse le cœur.

TITE

Domitie aisément souffrirait ce partage ;
Ma main satisferait l'orgueil de son courage ;
Et pour le cœur, à peine il vous sait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BERENICE.

N'importe, ayez pitié, seigneur, de ma faiblesse.
Vous avez un cœur fait à changer de maîtresse ;
Vous ne savez que trop l'art de manquer de foi,
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi ?

TITE.

Domitie est le choix de Rome, & de mon père ;
Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère,
De crainte que ce cœur jeune & présomptueux
Ne rendît téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui suis infidelle,
Rome qui l'a choisie y consentira-t-elle ?

BERENICE.

Quoi, Rome ne veut pas, quand vous avez voulu ?

Que faites-vous, seigneur, du pouvoir absolu ?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'empereur à l'empire ?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi !
Elle affermit ou rompt le don de votre foi !
Ah ! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paraître,
Vous en êtes l'esclave, encor plus que le maître.

TITE.

Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur romain ;
Ou plutôt des Romains tel est le dure caprice
A suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui rejettant d'un roi le nom plus que les loix,
Accepte un empereur plus puissant que cent rois.
C'est ce nom seul qui donne à leurs farouches haines,
Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux reines,
Jusques à leurs époux, & vos yeux adorés
Verraient de notre hymen naître cent conjurés.
Encor s'il n'y fallait hasarder que ma vie,
Si ma perte aussi-tôt de la vôtre suivie...

BERENICE.

Non, seigneur, ce n'est pas aux reines comme moi
A hasarder leurs jours pour signaler leur foi.
La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang & le vôtre.
L'amour de nos pareils la traite de fureur ;
Et ces vertus d'amant ne sont pas d'empereur.
Mes secours en Judée achevèrent l'ouvrage
Qu'avait des légions ébauché le suffrage :
Il m'est trop précieux pour le mettre au hasard ;

Et j'y pourrais, ſeigneur, mériter quelque part,
N'était qu'affermiſſant votre heureuſe fortune;
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.
Si j'euſſe eu moins pour elle ou de zèle, ou de foi,
Vous ſeriez moins puiſſant, mais vous ſeriez à moi;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurais pour époux l'amant qui ma charmée;
Et je poſſéderais dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE.

Hé bien, madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos états m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute eſt celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour ſouveraine,
Où vos bras amoureux ſeront ma ſeule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'éteindra;
Et ſoit de Rome eſclave, & maître qui voudra.

BERENICE.

Il n'eſt plus tems, ce nom ſi ſujet à l'envie
Ne ſe quitte jamais, ſeigneur, qu'avec la vie!
Et des nouveaux Céſars la tremblante fierté
N'oſe faire de grace à ceux qui l'ont porté.
Qui l'a pris une fois eſt toujours puniſſable.
Ce fut par-là qu'Othon ſe traita de coupable,
Par-là Vitellius mérita le trépas;
Et vous n'auriez partout qu'aſſaſſins ſur vos pas.

TITE.

Que faire donc, madame?

BERENICE.

Aſſurer votre vie;

Et s'il y faut enfin la main de Domitie ...
Mais, adieu, sur ce point si vous pouvez douter,
Ce n'est pas moi, seigneur, qu'il en faut consulter.

TITE *à Bérénice qui sort.*

Non, madame, & dût-il m'en coûter trône & vie,
Vous ne me verrez point épouser Domitie.
Ciel, si vous ne voulez qu'elle règne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux !

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

AVEZ-vous ſu, Philon, quel bruit & quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture ?

PHILON.

Oui, madame, j'ai vu preſque tous vos amis,
Et ſu d'eux quel eſpoir vous peut être permis.
Il eſt peu de Romains qui penchent la balance
Vers l'extrême hauteur, ou l'extrême indulgence ;
La plupart d'eux embraſſe un avis modéré,
Par qui votre retour n'eſt pas déshonoré ;
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte ;
La fière Domitie eſt par-tout la plus forte :
La vertu de ſon père, & ſon illuſtre ſang,
A ſon ambition aſſurent ce haut rang.
Il eſt peu ſur ce point de voix qui ſe diviſent,
Madame, & quant à vous, voici ce qu'ils en diſent :
Elle a bien ſervi Rome, il le faut avouer ;
L'empereur & l'empire ont lieu de s'en louer ;
On lui doit des honneurs, des titres ſans exemples,
Mais enfin elle eſt reine, elle abhorre nos temples,
Et ſert un Dieu jaloux, qui ne peut endurer

Qu'aucun autre que lui se fasse révérer,
Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes :
On peut lui prodiguer des villes, des royaumes :
Il est des rois pour elle, & déjà Polémon
De ce Dieu qu'elle adore invoque le seul nom ;
Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte ;
Qu'elle règne avec lui sans nous faire d'insulte :
Si ce trône & le sien ne lui suffisent pas,
Rome est prête d'y joindre encor d'autres états,
Et de faire éclater avec magnificence
Un juste & plein effet de sa munificence.

BERENICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans,
Et ne m'enlève point le seul où je prétends.
Elle n'a point de part en ce que je mérite ;
Elle ne me doit rien, je n'ai servi que Tite :
Si j'ai vu sans douleur mon pays désolé,
C'est à Tite, à lui seul, que j'ai tout immolé.
Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,
J'aurai servi Solyme, or i péri dans sa perte ;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher son cœur,
Elle sert le courroux d'un Dieu juste & vengeur.
Mais achevez, Philon, ne dit-on autre chose ?

PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expose.
De cet hymen, dit-on, *les nœuds si désirés*
Serviront de prétexte à mille conjurés ;
Ils pourront soulever jusqu'à son propre frère.
Il se voulut jadis cantonner contre un père ;
N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,

Il se faisait le chef de la rebellion,
Avouait Civilis, appuyait ses Bataves,
Des Gaulois belliqueux soulevait les plus braves,
Et les deux bords du Rhin l'auraient pour empereur,
Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur.
Il aime Domitie, & règne dans son ame;
Si Tite ne l'épouse, il en fera sa femme;
Vous savez de tous deux quelle est l'ambition,
Jugez ce qui peut suivre une telle union.

BERENICE.

Ne dit-on rien de plus?

PHILON.

Ah, madame, je tremble
A vous dire encor...

BERENICE.

Quoi?

PHILON.

Que le sénat s'assemble.

BERENICE.

Quelle est l'occasion qui le fait assembler?

PHILON.

L'occasion n'a rien qui vous doive troubler;
Et ce n'est qu'à dessein de pourvoir aux dommages
Que du Vésuve ardent ont causé les ravages;
Mais Domitie aura des amis, des parens,
Qui pourront bien après vous mettre sur les rangs.

BERENICE.

Quoi que sur mes destins ils usurpent d'empire,
Je ne vois pas leur maître en état d'y souscrire.
Philon, laissons-les faire, ils n'ont qu'à me bannir,

Pour trouver hautement l'art de me retenir.
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un ſuffrage ;
Et l'ardeur de me nuire achèvera l'ouvrage.
Ce n'eſt pas qu'en effet la gloire où je prétends
N'offre trop de prétexte aux eſprits mécontens.
Je ne puis jeter l'œil ſur ce que je ſuis née,
Sans voir que de périls ſuivront cet hyménée;
Mais pour y parvenir s'il faut trop haſarder,
Je veux donner le bien que je n'oſe garder ;
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce miracle vivant, cette ame ſans égale,
Qu'en dépit des Romains, leur digne ſouverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main ;
Et pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.
Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts
Il n'eſt pas mal-aiſé d'unir nos intérêts.

SCENE II.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON, ALBIN.

BERENICE.

AURIEZ-VOUS au ſénat, ſeigneur, aſſez de brigue,
Pour combattre & confondre une inſolente ligue ?
S'il ne s'aſſemble pas exprès pour m'exiler,
J'ai quelques envieux qui pourront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y ſuis accoutumée ;
Mais vous perdez l'objet dont votre ame eſt charmée :
L'audacieux décret de mon banniſſement

Met votre Domitie au bras d'un autre amant ;
Et vous pouvez juger que s'il faut qu'on m'exile,
Sa conquête pour vous n'en eſt pas plus facile.
Voyez ſi votre amour ſe veut laiſſer ravir
Cet unique ſecours qui pourrait le ſervir.

DOMITIAN.

On en pourra parler, madame, & mon ingrate
En a déjà conçu quelque eſpoir qui la flatte ;
Mais je puis dire auſſi que le rang que je tiens
M'a fait aſſez d'amis pour oppoſer aux ſiens ;
Et que ſi dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui ſeul nous peut déplaire.
Non que tout cet eſpoir ne coure grand haſard,
Si votre amant volage y prend la moindre part ;
On l'aime, & ſi ſon ordre à mes amis s'oppoſe,
Leur plus fidèle ardeur oſera peu de choſe.

BERENICE.

Ah ! prince, je mourrai de honte & de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur :
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de tems, portez-y tous vos charmes,
N'en oubliez aucun dans un péril ſi grand.
Peut-être ainſi que vous ce deſſein le ſurprend ;
Mais je crains qu'après tout ſon ame irréſolue
Ne relâche un peu trop ſa puiſſance abſolue,
Et ne laiſſe au ſénat décider de ſes vœux,
Pour ſe faire une excuſe envers l'une des deux.

BERENICE.

Quelques efforts qu'on faſſe, & quelque art qu'on déploie,

Je vous réponds de tout, pourvu que je le voie ;
Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouser Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit suffire.
Quant au sénat qu'il m'ôte, ou me donne l'empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
Voici votre inconstante. Adieu, pensez à vous.

SCENE III.

DOMITIE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

PRINCE, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime ? est-il un amant plus fidelle ?
Mais, madame, sachons ce que vous souhaitez.

DOMITIE.

Vous me servirez mal, puisque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut, que ce qu'il veut lui-même ;
Mais puisque j'ai besoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'empereur, à vous ;
A lui, qui n'ose plus m'aimer en sa présence,
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont servir un amour,
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, seigneur, il faut sauver ma gloire,
M'assurer par vos soins une pleine victoire.

Il faut . . .

DOMITIAN.

Si vous croyez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi ſerait-il ſi honteux ?
Suis-je indigne de vous ? ſuis-je ſi peu de choſe,
Que toute votre gloire à mon amour s'oppoſe ?
Ne voit-on plus en moi ce que vous eſtimiez ?
Et ſuis-je moindre enfin, qu'alors que vous m'aimiez ?

DOMITIE.

Non, mais un autre eſpoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, ſi Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, & prêtez-moi la main,
Du moins à ſoutenir l'honneur du nom Romain.
De quel œil verrez-vous qu'une main étrangère. . .

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrais que l'empereur mon frère
En prît d'autres pour vous, ranimât mon eſpoir,
Et pour ſe rendre heureux, usât de ſon pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas ; s'il me donne le change,
Je ne ſuis point à vous, je ſuis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome aſſez d'appui
Pour me venger de vous auſſi-bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'eſt du nom romain la gloire qui vous touche,
Madame ? & vous l'avez au cœur comme en la bouche ?
Ah, que le nom de Rome eſt un nom précieux,
Alors qu'en la ſervant on ſe ſert encor mieux !
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conſpire,
Et que pour récompenſe on ſe promet l'empire !

Parlons à cœur ouvert, madame, & dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur? & n'avez vous qu'un amour mercenaire?

DOMITIAN.

Je n'en connais point d'autre, & ne connais pas bien
Qu'un amant puisse plaire, en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétentions rendent les ames basses!

DOMITIAN.

Les dieux à qui les sert font espérer des graces.

DOMITIE.

Les exemples des dieux s'appliquent mal sur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, madame, autre exemple que vous.
N'attendez-vous de Tite, & n'avez-vous pour Tite
Qu'une stérile ardeur qui s'attache au mérite?
De vos destins aux siens pressez-vous l'union,
Sans vouloir aucun fruit de tant de passion?

DOMITIE.

Peut-être en ce dessein ne suis-je intéressée
Que par l'intérêt seul de ma gloire blessée:
Croyez-moi généreuse, & soyez généreux:
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je sais ce que je dois à l'amant qui m'oblige;
Mais j'aime qu'on l'attende, & non pas qu'on l'exige;
Et qui peut immoler son intérêt au mien,
Peut se promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je suis avec Tite,

Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte.
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer ?
Et depuis quand l'amour n'oſe-t-il deviner ?
Tous mes empertemens pour la grandeur ſuprême
Ne vous déguiſent point, ſeigneur, que je vous aime ;
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur ſans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enlève de hauteur le rang d'impératrice ?
Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur ?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur ?

DOMITIE.

J'ai quelque orgueil encor, ſeigneur, je le confeſſe.
De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtreſſe,
Et laiſſez à mon choix l'effet de votre eſpoir ;
Que ce ſoit une grace, & non pas un devoir ;
Et que...

DOMITIAN.

Me faire grace après tant d'injuſtice !
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne ſaurais douter du choix que vous ferez,
Quand vous aurez par moi ce que vous eſpérez.
Epouſez, j'y conſens, le rang de ſouveraine ;
Faites l'impératrice, en donnant une reine ;
Diſpoſez de ſa main, & pour première loi,
Madame, ordonnez-lui d'abaiſſer l'œil ſur moi.

DOMITIE.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme !

DOMITIAN.

Son nom ſeul prononcé vous a miſe en alarme !

Me puis-je mieux venger, si vous me trahissez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïssez ?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice.

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.

DOMITIE.

Ce sera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, seigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre ame une assez rude gêne,
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouserai, madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi! la chose est donc égale;
Et vous ne m'aimez plus, qu'autant que ma rivale ?

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas ! . . .

DOMITIE.

C'en est assez :
Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.
Ce pendant si la reine aussi fière que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidelle,
Ne me rapportez point l'objet de son dédain,
Qu'elle n'ait repassé les rives du Jourdain.

SCENE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

ADMIRE ainſi que moi de quelle jalouſie
Au ſeul nom de la reine elle a paru ſaiſie,
Comme s'il importait à ſes heureux appas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.

Seigneur tel eſt l'humeur de la plupart des femmes.
L'amour ſous leur empire eût-il rangé mille ames,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent ſouffrir qui leur échappe rien.
Un captif mal gardé leur ſemble une infamie;
Qui l'oſe recevoir devient leur ennemie;
Et ſans leur faire un vol on ne peut diſpoſer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuſer.
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il ſoupire,
Et qu'un don de leur part marque un reſte d'empire.
Domitie a pour vous ces communs ſentimens,
Que les fières beautés ont pour tous les amans;
Et craint, ſi votre main ſe donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, & de l'autre l'amour,
Feront à cet hymen un empire à ſa cour.
Voilà ſa jalouſie, & ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le ſénat, n'en ſoyez point en doute;
Il aime l'empereur, & l'honore à tel point,

Qu'il ſervira ſa flamme ou n'en parlera point.
Pour le ſtupide Claude il eut bien la baſſeſſe
D'autoriſer l'hymen de l'oncle avec la niéce ;
Il ne fera pas moins pour un prince adoré
Et je l'y tiens déjà, ſeigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du ſénat, & je veux parler d'elle,
de l'ingrate qu'un trône a rendu infidelle.
N'eſt-il point de moyen, ne vois-tu point de jour
A mettre enfin d'accord ſa gloire & ſon amour ?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite, & du ſecret office
Qu'il peut dans le ſénat rendre à ſa Bérénice.
L'air dont il agira pour un eſpoir ſi doux
Tournera l'aſſemblée, ou pour, ou contre vous,
Et ſi ſa politique à vos amis s'oppoſe,
Vous l'avez dit vous-même, ils pourront peu de choſe.
Sondez des ſentimens, & réglez-vous ſur eux :
Votre bonheur eſt sûr, s'il conſent d'être heureux.
Que ſi ſon choix balance, ou flatte mal le vôtre,
Demandez Bérénice, afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déjà vu ſenſible à de tel coups ;
Et c'eſt un grand reſſort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empreſſement pour cette belle reine,
Il vous fera juſtice & reprendra ſa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'eſprit.
Le voici.

DOMITIAN.

Je ſuivrai ce que ton zèle en dit.

SCENE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

AVEZ-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon frère ?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate.
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au sien.
Il veut que je la ſerve, & ne prétende rien,
Que j'appuie en l'aimant toute ſon injuſtice,
Que je faſſe de Rome exiler Bérénice.
Mais, ſeigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaît d'accorder ?

TITE.

J'aurai peine à bannir la reine de ma vue.
Par quels ordres, grands dieux, eſt-elle revenue ?
Je ſouffrais, mais enfin je vivais ſans la voir ;
J'allais...

DOMITIAN.

N'avez-vous pas un abſolu pouvoir,
Seigneur ?

TITE.

Oui, mais j'en ſuis comptable à tout le monde ;
Comme dépoſitaire, il faut que j'en réponde.
Un monarque a ſouvent des loix à s'impoſer ;

Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oſer.

DOMITIAN.

Que refuſerez-vous aux deſirs de votre ame,
Si le ſénat approuve une ſi belle flamme?

TITE.

Qu'il parle du Véſuve, & ne ſe mêle pas
De jeter dans mon ame un nouvel embarras.
Eſt-ce à lui d'abuſer de mon inquiétude,
Juſqu'à mettre une borne à ſon incertitude?
Et s'il oſe en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire ſon arrêt?
S'il exile la reine, y pourrai-je ſouſcrire?

DOMITIAN.

S'il parle en ſa faveur, pourrez-vous l'en dédire?
Ah, que je vous plaindrais d'avoir ſi peu d'amour!

TITE.

J'en ai trop, & le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à ſa première chaîne.

TITE.

Ah, s'il ne s'agiſſait que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me perſuader;
Et pour me rendre heureux, me rendre à Bérénice,
Ne ſerait pas vous faire un fort grand ſacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, ſeigneur?

TITE.

De tout.

Il y va d'épouſer ſa haine juſqu'au bout,
D'en ſuivre la furie, & d'être le miniſtre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus ſiniſtre:
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde, ou que vous me perdiez
Voilà ce qui peut ſuivre un ſi doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obſtinée:
Quand pour moi cet orgueil oſe vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas; elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière:
Tout plairait à ce prix à ſon humeur altière;
Tout ſerait digne d'elle, & le nom d'empereur
A mon aſſaſſin même attacherait ſon cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choiſir un frein à ſa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus sûres mains;
Mais plus vous m'êtes cher, prince, & plus je vous crains.
De ceux qu'unit le ſang plus douces ſont les chaînes,
Plus leur déſunion met d'aigreur dans leurs haines;
L'offenſe en eſt plus rude, & le courroux plus grand,
La ſuite plus barbare, & l'effet plus ſanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire;
Et cinquante ennemis ſont moins haïs qu'un frère.
Je ne réveille point des ſoupçons aſſoupis,
Et veux bien oublier le tems de Civilis.

Vous étiez encor jeune, & ſans vous bien connaître,
Vous penſiez n'être né que pour vivre ſans maître ;
Mais les occaſions renaiſſent aiſément.
Une femme eſt flatteuſe, un empire eſt charmant ;
Et comme avec plaiſir on s'en laiſſe ſurprendre,
On néglige bientôt les ſoins de s'en défendre.
Croyez-moi, ſéparez vos intérêts des ſiens.

DOMITIAN.

Hé bien, j'en briſerai les dangereux liens.
Pour votre ſûreté, j'accepte ce ſupplice :
Mais pour m'en conſoler donnez-moi Bérénice ;
Dût le ſénat, dût Rome en frémir de courroux,
Vous n'oſez l'épouſer, j'oſerai plus que vous ;
Je l'aime & l'aimerai, ſi votre ame y renonce.
Quoi, n'oſez-vous, ſeigneur, me faire de réponſe ?

TITE.

Se donne-t-elle à vous ? & ne tient-il qu'à moi ?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop, & toutefois je doute
Que ſon amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

Mais ſi pour ſe venger elle répond au mien !

TITE.

Épouſez-la, mon frère, & ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et ſi je regagnais l'eſprit de Domitie ?
Si pour moi ſa fierté ſe montrait adoucie ?

Si mes vœux, si mes soins en étaient mieux reçus,
Seigneur?

TITE *en rentrant.*

Épousez-la sans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, & malgré lui, rendons lui Bérénice.
Albin, de nos projets son amour est complice;
Et puisqu'il aime assez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie est à nous.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

AS-TU vu Bérénice ? aime-t-elle mon frère ?
Et se plaît-elle à voir qu'il tâche de lui plaire ?
Me la demande-t-il de son consentement ?

FLAVIAN.

Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment ;
Elle n'en peut souffrir non pas même la feinte.

TITE.

As-tu vu dans son cœur encor la même atteinte ?

FLAVIAN.

Elle veut vous parler, c'est tout ce que j'en sais.

TITE.

Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai ?

FLAVIAN.

M'en croirez-vous, seigneur ? évitez sa présence,
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défense.
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien ?

TITE.

L'en aimer davantage, & ne résoudre rien.

FLAVIAN.

L'irrésolution doit-elle être éternelle ?

Vous ne me dites plus que Domitie eſt belle,
Seigneur, vous qui diſiez que ſes ſeules beautés
Vous peuvent conſoler de ce que vous quittez,
Qu'elle ſeule en ſes yeux porte de quoi contraindre
Vos feux à s'aſſoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ai dit, il eſt vrai, mais j'avais d'autres yeux,
Et je ne voyais pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un monarque défère,
Il s'en fait un plaiſir, & non pas une affaire;
Et regarde l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir ſur la raiſon d'état.
Son grand cœur au-deſſus des plus dignes amorces,
A ſes devoirs preſſans laiſſe toutes leurs forces;
Et ſon plus doux eſpoir n'oſe lui demander
Ce que ſa dignité ne lui peut accorder.

TITE.

Je ſais qu'un empereur doit parler ce langage;
Et quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage.
Mais de ces duretés que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un ſoupir ſecret;
Et quand à la raiſon j'accorde un tel empire,
Je le dis ſeulement, parce qu'il le faut dire;
Et qu'étant au-deſſus de tous les potentats,
Il me ſerait honteux de ne le dire pas.
De quoi s'énorgueillit un ſouverain de Rome,
Si par reſpect pour elle il doit ceſſer d'être homme,
Eteindre un feu qui plait, ou ne le reſſentir

Que pour s'en faire honte, & pour le démentir?
Cette toute puiſſance eſt bien imaginaire,
Qui s'aſſervit ſoi-même à la peur de déplaire,
Qui laiſſe au goût public régler tous ſes projets,
Et prend le plus haut rang prour craindre ſes ſujets.
Je ne me donne point d'empire ſur leurs ames;
Je laiſſe en liberté leurs ſoupirs & leurs flammes;
Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé,
J'applaudis au bonheur d'aimer, & d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux toutes les douceurs de ma vie?
Et par quel intérêt...

FLAVIAN.

Ils perdraient tout en vous.
Vous faites le bonheur, & le ſalut de tous,
Seigneur, & l'univers de qui vous êtes l'ame...

TITE.

Ne perds plus de raiſons à combattre ma flamme:
Les yeux de Bérénice inſpirent des avis,
Qui perſuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous expoſez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie:
Pourquoi prends-tu plaiſir à les tyranniſer?

FLAVIAN.

Mais vous ſavez qu'il faut la perdre, ou l'épouſer?

TITE.

En vain donc à ſes vœux tout mon amour s'oppoſe.

Périr, ou faire un crime, eſt pour moi même choſe.
Laiſſons-lui toutefois ſoulever des mutins;
Haſardons ſur la foi de nos heureux deſtins;
Ils m'ont promis la reine, & doivent à ſes charmes
Tout ce qu'ils ont ſoumis à l'effort de mes armes.
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

ELAVIAN.

Seigneur...

TITE.

Oui, Flavian, c'eſt à faire à mourir.
La vie eſt peu de choſe, & tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?
Nous mourrons à toute heure, & dans le plus doux ſort
Chaque inſtant de la vie eſt un pas vers la mort.

FLAVIAN.

Flattez mieux les deſirs de votre ambitieuſe,
Et ne la changez pas de fière en furieuſe.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux, quel comble d'ennuis!

SCENE II.

DOMITIE, TITE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE.

JE viens savoir de vous, seigneur, ce que je suis.
J'ai votre foi pour gage, & mes aïeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des monarques;
Mais Bérénice est belle, & des yeux si puissans
Renversent aisément des droits si languissans.
Ce grand jour qui devait unir mon sort au vôtre,
Servira-t-il, seigneur, au triomphe d'une autre?

TITE.

J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame, jusques-là laissez-moi respirer.
C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice;
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous réponds pas que Rome, & tous vos droits,
Puissent en quatre jours m'en imposer les loix.

DOMITIE.

Il n'en faudrait pas tant, seigneur, pour vous résoudre
A lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillît sur vous.

TITE.

Suspendez quelque tems encor ce grand courroux.
Puis-je étouffer si-tôt une si belle flamme?

DOMITIE.

Quoi, vous ne pouvez pas ce que peut une femme?

Que vous me rendez mal ce que vous me devez !
J'ai brisé de beaux fers, seigneur, vous le savez ;
Et mon ame sensible à l'amour comme une autre,
En étouffe un peut-être aussi fort que le vôtre.

TITE.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en savait triompher.
Moi, qui n'ai que les dieux au-dessus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,
Du trône où je me sieds, puis-je aspirer à rien,
Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien ?
C'est là de mes pareils la noble inquiétude :
L'ambition remplie y jette leur étude ;
Et si-tôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainsi le vôtre à cette reine,
Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

TITE.

Non, madame, je veux que vous sortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite, & non pas l'empereur ;
Elle en veut à mon cœur, & non pas à l'empire.

DOMITIE.

D'autres avaient déjà pris soin de me le dire,
Seigneur, & votre reine a le goût délicat,
De n'en vouloir qu'au cœur & non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite seul lui donne,
Renoncerait au rang pour être à la personne :
Mais on a beau, seigneur, rafiner sur ce point,
La personne & le rang ne se séparent point.

Sous les tendres brillans de cette noble amorce,
L'ambition cachée attaque, preſſe, force;
Par-là de ſes projets elle vient mieux à bout;
Elle ne prétend rien, & s'empare de tout.
L'art eſt grand, mais enfin je ne ſais s'il mérite
La bouche d'une reine, & l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement, & tout me charme en vous,
Tout m'en eſt précieux, ſeigneur, tout m'en eſt doux;
Et ne ſais point ſi j'aime ou l'empereur ou Tite,
Si je m'attache au rang, ou n'en veux qu'au mérite,
Mais je ſais qu'en l'état où je ſuis aujourd'hui,
J'applaudis à mon cœur de n'aſpirer qu'à lui.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aſpire,
En ſe tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'empire?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame? la ſuit-il ſans eſpoir de retour?

DOMITIE.

Si c'eſt à mon égard ce qui vous inquiète,
Le cœur ſe rend bientôt quand l'ame eſt ſatisfaite:
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint tous autres feux;
Et donner tout ce cœur ſouvent ce n'eſt que faire
D'un tréſor inviſible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il ſuffit du dehors;
Il veut bien du dedans ignorer les reſſorts:
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue,
Tout le reſte eſt pour eux une terre inconnue;
Et ſans importuner le cœur d'un ſouverain
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.

Ne m'ôtez pas la vôtre, & disposez du reste.
Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste;
Il n'appartient qu'aux dieux; & comme c'est leur choix,
Je ne veux point, seigneur, attenter sur leurs droits.

TITE.

Et moi, qui suis des dieux la plus visible image,
Je veux ce cœur comme eux, & j'en veux tout l'hommage;
Mais vous n'en avez plus, madame, à me donner,
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner.
D'autres pourront un jour vous rendre ce service.
Cependant pour régler le sort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au sénat,
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat,
J'attendrai son arrêt, & le suivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez, s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'ame & de cœurs,
C'est le même sénat, & d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolâtrie,
Il le traita depuis de traître à sa patrie,
Et réduisit ce prince, indigne de son rang,
A la nécessité de se percer le flanc.
Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine,
Après l'indignité d'épouser une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.
J'attends le coup fatal que je ne puis parer.
Adieu, si vous l'osez, contentez votre envie,
Mais en m'ôtant l'honneur, n'épargnez pas ma vie.

SCENE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'Impétueux esprit! Conçois-tu, Flavian;
Où pourraient ses fureurs porter Domitian,
Et de quelle importance est pour moi l'hyménée
Où par tous mes desirs je la sens condamnée?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déjà dit, seigneur, pensez-y bien,
Et surtout de la reine évitez l'entretien.
Redoutez ... Mais elle entre, & sa moindre tendresse
De toutes nos raisons va montrer la faiblesse.

SCENE IV.

BERENICE, TITE, PHILON, FLAVIAN.

TITE.

Hé bien, madame, hé bien, faut-il tout hasarder?
Et venez-vous ici pour me le commander?

BERENICE.

De ce qui m'est permis je sais mieux la mesure,
Seigneur, & j'ai pour vous une flamme trop pure,
Pour vouloir en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours si précieux.

Quelque

Quelque pouvoir ſur moi que notre amour obtienne,
J'ai ſoin de votre gloire, ayez-en de la mienne;
Je ne demande plus que pour de ſi beaux feux
Votre abſolu pouvoir haſarde un, *Je le veux.*
Cet amour le voudrait, mais comme je ſuis reine,
Je ſais des ſouverains la raiſon ſouveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulu ignorer,
Si mon indigne exil s'eſt permis d'eſpérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat pour prix de tant d'amour
Signale ma venue, & marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vu, que pour me voir bannie?
Laiſſez-moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y ſoupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux:
C'en ſera bientôt fait, ma douleur eſt trop vive,
Pour y tenir long-tems votre attente captive;
Et ſi je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur;
Mais laiſſez m'en choiſir la funeſte journée,
Et du moins juſques-là, ſeigneur, point d'hyménée.
Pour votre ambitieuſe avez-vous tant d'amour,
Que vous ne le puiſſiez différer d'un ſeul jour?
Pouvez-vous refuſer à ma douleur profonde...

TITE.

Hélas, que voulez-vous que la mienne réponde?
Et que puis-je réſoudre alors que vous parlez,
Moi, qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vue;

Mais, ô dieux! ſongez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de ſi ſenſibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous
De ceux qui m'ont percé ſouffrez que je ſoupire.
Pourquoi partir, madame, & pourquoi me le dire?
Ah, ſi vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'aſſaſſinez point de vos cruels adieux.
Je vous ſuivrai, madame, & flatté de l'idée
D'oſer mourir à Rome, & revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterais l'empire, & tout ce qui leur nuit.

BERENICE.

Daigne me préſerver le ciel...

TITE.

De quoi, madame?

BERENICE.

De voir tant de faibleſſe en une ſi grande ame.
Si j'avais droit par-là de vous moins eſtimer,
Je ceſſerais peut-être auſſi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je faſſe.

BERENICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace;
Que ce ſoit vous, ſeigneur, qui le veuilliez pour moi,
Et non votre ſénat qui m'en faſſe la loi:
Faites-lui ſouvenir, quoi qu'il craigne ou projette,
Que je ſuis ſon amie, & non pas ſa ſujette,
Que d'un tel attentat notre rang eſt jaloux,
Et que tout mon amour ne m'aſſervit qu'à vous.

TITE.

Mais, peut-être madame . . .

BERENICE.

Il n'eſt point de peut-être;
Seigneur, s'il en décide il ſe fait voir mon maître;
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choiſi pour juge de mes vœux.

TITE.

Allez dire au ſénat, Flavian, qu'il ſe lève;
Quoi qu'il ait commencé, je défends qu'il achève.
Soit qu'il parle à préſent, de Véſuve ou de moi,
Qu'il ceſſe, & que chacun ſe retire chez ſoi.
Ainſi le veut la reine, & comme amant fidelle
Je veux qu'il obéiſſe aux loix que je prends d'elle,
Qu'il laiſſe à notre amour régler notre intérêt.

SCENE DERNIERE.

DOMITIAN, TITE, BERENICE, ALBIN, FLAVIAN, PHILON.

DOMITIAN.

IL n'eſt plus tems, ſeigneur, j'en apporte l'arrêt.

TITE.

Qu'oſe-t-il m'ordonner;

DOMITIAN.

Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'eſpoir d'une flamme ſi pure.
Des ſervices rendus à vous, à tout l'état,
C'eſt le prix qu'a jugé lui devoir le ſénat;
Et pour ne vous prier que pour une romaine,
D'une commune voix Rome adopte la reine:
Et le peuple à grands cris montre ſa paſſion
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE.

Madame...

BERENICE.

Permettez, ſeigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flamme accorder à la mienne.
Graces au juſte ciel, ma gloire en sûreté
N'a plus à redouter aucune indignité.
J'éprouve du ſénat l'amour & la juſtice,
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.
Je n'abuſerai point d'un ſurprenant reſpect,
Qui ſemble un peu bien prompt pour n'être point ſuspect.

Souvent on se dédit de tant de complaisance ;
Non que vous puissiez en fixer l'inconstance.
Si nous avons trop vu ses flux & ses reflux,
Pour Galba, pour Othon, & pour Vitellius,
Rome dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolens caprices ;
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître ;
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous.
Aux zèles indiscrets tout paraît légitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix,
Sauvons-lui, vous & moi, la gloire de ses loix ;
Rendons-lui, vous & moi, cette reconnaissance,
D'en avoir pour vous plaire affaibli la puissance,
De l'avoir immolé à vos plus doux souhaits.
On nous aime, faisons qu'on nous aime à jamais.
D'autres sur votre exemple épouseraient des reines,
Qui n'auraient pas, seigneur, des ames si romaines,
Et lui feraient peut-être, avec trop de raison,
Haïr votre mémoire, & détester mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en assurance.

TITE.

Le ciel de ces périls saura trop nous garder.

BERENICE.

Je les vois de trop près, pour vous y hasarder.

TITE

Quand Rome vous appelle à la grandeur ſuprême ...

BERENICE.

Jamais un tendre amour n'expoſe ce qu'il aime.

TITE.

Mais, madame, tout cède, & nos vœux exaucés...

BERENICE.

Votre cœur eſt à moi, j'y règne, c'eſt aſſez.

TITE.

Malgré les vœux publics refuſer d'être heureuſe,
C'eſt plus craindre qu'aimer.

BERENICE.

La crainte eſt amoureuſe.
Ne me renvoyez pas, mais laiſſez-moipartir.
Ma gloire ne peut croître. & peut ſe déterminer.
Elle paſſe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puiſqu'enfin je triomphe, & dans Rome, & de Rome:
J'y vois à mes genoux le peuple & le ſénat;
Plus j'y craignais de honte, & plus j'y prends d'éclat;
J'y tremblais ſous ſa haine, & la laiſſe impuiſſante;
J'y rentrais exilée, & j'en ſors triomphante.

TITE.

L'amour peut-il ſe faire une ſi dure loi?

BERENICE.

La raiſon me la fait, malgré vous, malgré moi.
Si je vous en croyais, ſi je voulais m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.
Epouſez Domitie, il ne m'importe plus
Qui vous enrichiſſiez d'un ſi noble refus.
C'eſt à force d'amour que je m'arrache au vôtre;

Et je ſerais à vous, ſi j'aimais comme une autre.
Adieu, ſeigneur, je pars.

TITE.

Ah, madame, arrêtez.

DOMITIAN.

Eſt-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame, eſt-ce le prix de vous avoir ſervie ?
J'aſſure votre gloire, & vous m'ôtez la vie !

TITE.

Ne vous allarmez point, quoi que la reine ait dit,
Domitie eſt à vous, ſi j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurais pour vous l'ame au dernier point ingrate,
Et mériterais mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portais ailleurs la main que je vous dois
Tout eſt à vous, l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un ſi noble refus n'enrichira perſonne.
J'en jure par l'eſpoir qui nous fut le plus doux ;
Tout eſt à vous, madame, & ne ſera qu'à vous ;
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre,
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

BERENICE.

Le mien vous aurait fait déjà ces beaux ſermens,
S'il n'eût craint d'inſpirer de pareils ſentimens ;
Vous vous devez des fils, & des Céſars à Rome,
Qui faſſent à jamais revivre un ſi grand homme.

TITE.

Pour revivre en des fils, nous n'en mourrons pas moins,
Et vous mettez ma gloire au-deſſus de ces ſoins.
Du levant au couchant, du More juſqu'au Scythe,

Les peuples vanteront & Bérénice & Tite;
Et l'hiſtoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illuſtre ſouvenir.
Prince, après mon trépas ſoyez sûr de l'empire;
Prenez-y part en frère, attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, & la fléchir pour vous.
Le premier rang dans Rome eſt pour elle aſſez doux;
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périſſe,
Elle ſeule y tiendra celui d'impératrice.
Eſt-ce là vous l'ôter?

DOMITIAN.

Ah, c'en eſt trop, ſeigneur.

TITE *à Bérénice.*

Daignez contribuer à faire ſon bonheur,
Madame, & nous aider à mettre de cette ame
Toute l'ambition d'accord avec ſa flamme.

BERENICE.

Allons, ſeigneur, ma gloire en croîtra de moitié,
Si je puis remporter chez moi ſon amitié.

TITE.

Ainſi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avait jurée,
Prince, & ce jour pour nous ſi noir, ſi rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

Fin du tome ſeptième.

THEATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Édition, augmentée.

TOME HUITIÈME.

M. D.C.C. LXXVI.

PULCHÉRIE,

TRAGÉDIE.

1672.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

PULCHÉRIE était une fille de l'empereur *Arcadius* & de l'impératrice *Eudoxie*. Elle avait toute l'ambition de sa mère. *Corneille* dit dans son avis au lecteur, que ses talens étaient merveilleux, & que dès l'âge de quinze ans *elle empiéta l'empire sur son frère*. Il est vrai que ce frère, *Théodose second*, était un homme très-faible, qui fut long-tems gouverné par cette sœur impérieuse, plus capable d'intrigues que d'affaires, plus occupée de soutenir son crédit que de défendre l'empire, & n'ayant pour ministres que des esclaves sans courage.

Aussi, ce fut de son tems que les peuples du Nord ravagèrent l'empire romain. Cette princesse, après la mort de *Théodose le jeune*, épousa un vieux militaire, aussi peu fait pour gouverner que *Théodose*; elle en fit son premier domestique, sous le nom d'empereur. C'était un homme qui n'avait su se conduire ni dans la guerre, ni dans la paix. Il avait été long-tems prisonnier de *Genseric*; & quand il fut sur le trône, il ne se mêla que des querelles des Eutichéens & des Nestoriens. On sent un mouvement d'indignation quand on lit dans la continuation de

l'hiſtoire romaine de *Laurent Echard*, le puérile & honteux éloge de *Pulchérie* & de *Martian*. « *Pul-* » *chérie*, dit l'auteur, dont les vertus avaient » mérité la confiance de tout l'empire, offrit la » couronne à *Martian*, pourvu qu'il voulût l'é- » pouſer, & qu'il la laiſsât fidèle à ſon vœu de » virginité. »

Quelle pitié! il fallait dire, pourvu qu'il la laiſsât demeurer fidèle à ſon vœu d'ambition & d'avarice: elle avait cinquante ans, & *Martian* ſoixante & dix.

Il eſt permis à un poëte d'annoblir ſes perſonnages & de changer l'hiſtoire, ſurtout l'hiſtoire de ces tems de confuſion & de faibleſſe. *Corneille* intitula d'abord cette piéce, *tragédie*; il la préſenta aux comédiens, qui refuſèrent de la jouer. Ils étaient plus frappés de leurs intérêts que de la réputation de *Corneille*; il fut obligé de la donner à une mauvaiſe troupe qui jouait au Marais, & qui ne put ſe ſoutenir; & malheureuſement pour *Pulchérie*, on joua Mithridate à-peu-près dans le même tems; car *Pulchérie* fut repréſentée les derniers jours de 1672, & *Mithridate* les premiers de 1673.

Fontenelle prétend que ſon oncle *Corneille* ſe peignit lui-même avec bien de la force dans le perſonnage de *Martian*. Voici comme *Martian* parle de lui-même dans la première ſcène du ſecond acte:

J'aimais quand j'étais jeune, & ne déplaiſais guère:
Quelquefois de ſoi-même on cherchait à me plaire;

Je pouvais aſpirer au cœur le mieux placé ;
Mais, hélas ! j'étais jeune, & ce tems eſt paſſé.
Le ſouvenir en tue, & l'on ne l'enviſage
Qu'avec, s'il le faut dire, une eſpèce de rage.
On le repouſſe, on fait cent projets ſuperflus ;
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
Et ce feu que de honte on s'obſtine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on ſe fait pour l'éteindre.

Si ces vers d'un vieux berger, plutôt que d'un vieux capitaine, ont paru *forts* à *Fontenelle*, ils n'en ſont pas moins faibles. Enfin *Pulchérie*, épouſe *Martian*. Un *Aſpar* en eſt tout étonné : *quoi*, dit-il, *tout vieil & tout caſſé qu'il eſt ? Pulchérie* répond, *tout vieil & tout caſſé, je l'épouſe ; il me plaît ; j'ai mes raiſons.*

Cette Pulchérie qui dit à Léon, j'ai de la fierté, s'exprime trop ſouvent en ſoubrette de comédie.

Je vois entrer Irène ; Aſpar la trouve belle.
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle.
Et comme en ce deſſein rien n'eſt à négliger,
Voyez ce qu'une ſœur vous pourra ménager.

. . . . . .

Vous aimez, vous plaiſez, c'eſt tout auprès des femmes.
C'eſt par-là qu'on ſurprend, qu'on enlève leurs ames.

. . . . . .

Aſpar vous aura vue, & ſon ame eſt chagrine,
Il m'a vue, & j'ai vu quel chagrin le domine.
Mais il n'a pas laiſſé de me faire juger

Du choix que fait mon cœur quel ſera le danger,
Il part de bons avis quelquefois de la haine.
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine.
Et des plus grands deſſeins qui veut venir à bout,
Prête l'oreille à tous & fait profit de tout.

C'eſt ainſi que la piéce eſt écrite. La matière y eſt digne de la forme. C'eſt un mariage ridicule traverſé ridiculement & conclu de même.

L'intrigue de la piéce, le ſtyle & le mauvais ſuccès, déterminèrent *Corneille* à ne donner à cet ouvrage que le titre de *comédie héroïque ;* mais comme il n'y a ni comique, ni héroïſme dans la piéce, il ſerait difficile de lui donner un nom qui lui convînt.

Il ſemble pourtant que ſi Corneille avait voulu choiſir des ſujets plus dignes du théatre tragique, il les aurait peut-être traités convenablement ; il aurait pu rappeller ſon génie qui fuyait de lui. On en peut juger par le début de Pulchérie.

Je vous aime, Léon, & n'en fais point myſtère.
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur,
Que les yeux éblouis font maîtreſſe du cœur ;
Non d'un amour conçu par les ſens en tumulte,
A qui l'ame applaudit ſans qu'elle ſe conſulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles deſirs,
Languit dans les faveurs & meurt dans les plaiſirs.

Ces premiers vers en effet ſont impoſans ; ils ſont

bien faits; il n'y a pas une faute contre la langue; & ils prouvent que *Corneille* aurait pu écrire encore avec force & avec pureté, s'il avait voulu travailler davantage ses ouvrages. Cependant les connaisseurs d'un goût exercé, sentiront bien que ce début annonce une piéce froide. Si *Pulchérie* aime ainsi, son amour ne doit guère toucher. On s'apperçoit encore que c'est le poëte qui parle & non la princesse. C'est un défaut dans lequel *Corneille* tombe toujours. Quelle princesse débutera jamais par dire que l'amour languit dans les faveurs & meurt dans les plaisirs? quelle idée ces vers ne donnent-ils pas d'une volupté que *Pulchérie* ne doit pas connaître? de plus, cette *Pulchérie* ne fait ici que répéter ce que *Viriate* a dit dans la tragédie de *Sertorius*.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte,
Il hait des passions l'impétueux tumulte.

Il y a des beautés de pure déclamation; il y a des beautés de sentiment, qui sont les véritables. Cette piéce tombe dans le même inconvénient qu'*Othon*; Trois personnes se disputent la main de la niéce d'*Othon*; & ici on voit trois prétendans à *Pulchérie*; nulle grande intrigue, nul événement considérable, pas un seul personnage auquel on s'intéresse. Il y a quelques beaux vers dans *Othon*; & ce mérite manque à *Pulchérie*. On y parle d'amour de manière à dégoûter de cette passion, s'il était

possible. Pourquoi *Corneille* s'obstinait-il à traiter l'amour? sa comédie héroïque de *Tite* & *Bérénice* devait lui apprendre que ce n'était pas à lui de faire parler des amans, ou plutôt qu'il ne devait plus travailler pour le théatre : *solve senescentem*. Il veut de l'amour dans toutes ses piéces; & depuis *Polyeucte* ce ne sont que des contracts de mariage, où l'on stipule pendant cinq actes les intérêts des parties, ou des raisonnemens alembiqués sur le devoir des *vrais amans*. A l'égard du style, tandis qu'il se perfectionnait tous les jours en France, *Corneille* le gâtait de jour en jour. C'est dès la premiere scène l'*habitude à régner, & l'horreur d'en déchoir*; c'est *un penchant flatteur qui fait des assurances :* ce sont *des hauts faits qui portent à grands pas à l'empire.*

C'est un vieux Martian qui conte ses amours à sa fille Justine, & qui lui dit, allons parle aussi des tiens. *C'est mon tour d'écouter.* La bonne Justine lui dit comment elle est tombée amoureuse, & *comment son imprudente ardeur prête à s'évaporer respecte sa pudeur.*

On parle toujours d'amour à la Pulchérie âgée de cinquante ans. Elle aime un prince nommé Léon, & elle prie une fille de sa cour de faire l'amour à ce Léon, afin qu'elle, impératrice, puisse s'en détacher.

Qu'il est fort cet amour! sauve-m'en si tu peux.
Vois Léon, parle-lui, dérobe-moi ses vœux.
M'en faire un prompt larcin, c'est me rendre service.

De tels vers ſont d'une mauvaiſe comédie, & de tels ſentimens ne ſont pas d'une tragédie.

Mais que dirons-nous de ce vieux Martian amoureux de la vieille Pulchérie? cette impératrice entame avec lui une plaiſante converſation au cinquième acte.

On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour,
Seigneur, ſerait-il vrai?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit madame?

PULCHERIE.

Vos ſervices, mes yeux....

A quoi le bonhomme répond, *qu'il s'eſt tu, après s'être rendu, qu'en effet il languit, il ſoupire, mais qu'enfin la langueur qu'on voit ſur ſon viſage eſt encore plus l'effet de l'amour que de l'âge.*

J'aime encore mieux je ne ſais quelle farce dans laquelle un vieillard eſt ſaiſi d'une toux violente devant ſa maîtreſſe, & lui dit, *mademoiſelle, c'eſt d'amour que je touſſe.*

J'avoue ſans balancer, que les Pradons, les Bonnecorſe, les Corras, les Danchet n'ont rien fait de ſi plat & de ſi ridicule que toutes ces dernières piéces de Corneille. Mais je n'ai dû le dire qu'après l'avoir prouvé.

Corneille se plaint dans une de ses épîtres, des succès de son rival; il finit par dire :

Et la seule tendresse est toujours à la mode.

Oui, la seule tendresse de *Racine*, la tendresse vraie, touchante, exprimée dans un style égal à celui du quatrième livre de *Virgile*, & non pas la tendresse fausse & froide, mal exprimée.

Ce que peu de gens ont remarqué, c'est que *Racine*, en traitant toujours l'amour, a parfaitement observé ce précepte de *Despréaux :*

Qu'Achille aime autrement que Tircis & Philène,
Et que l'amour souvent de remords combattu,
Paraisse une faiblesse & non une vertu.

Le rôle de *Mithridate* est au fonds par lui-même un peu ridicule. Un vieillard jaloux de ses deux enfans, est un vrai personnage de comédie; & la manière dont il arrache à *Monime* son secret est petite & ignoble; on l'a déjà dit ailleurs, & rien n'est plus vrai. Mais que ce fonds est enrichi & annobli! que *Mithridate* sent bien ses fautes, & qu'il se reproche dignement sa faiblesse!

Quoi? des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons.
J'ai su par une longue & pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.

Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage & plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !

Quand un homme se reproche ses fautes avec tant de force & de noblesse, avec un langage si sublime & si naturel, on les lui pardonne.

C'est ainsi que *Roxane* se dit à elle-même :

Tu pleures, malheureuse ! ah! tu devais pleurer,
Lorsque d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.

On ne voit point, dans ces excellens ouvrages, de *héros qui porte un beau feu dans son sein*, de *princesse aimant sa renommée*, *qui quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée.* On n'y fait point *un compliment, plus en homme d'esprit qu'en véritable amant*; *l'absence aux vrais amans n'y est pas pire que la peste.* Un héros n'y dit point, comme dans *Alcibiade*, que *quand il a troublé la paix d'un jeune cœur, il a cent fois éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé. Phèdre*, dans son admirable rôle, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & le modèle éternel, mais inimitable, de quiconque voudra jamais écrire en vers; *Phèdre* se fait plus de reproches que le mari le plus austère ne pourrait lui en faire. C'est ainsi, encore une fois, qu'il faut

parler d'amour, ou n'en point parler du tout.

C'eſt ſurtout en liſant ce rôle de *Phèdre*, qu'on s'écrie avec *Deſpréaux :*

Eh ! qui voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phèdre, malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi juſte travail noblement étonné,
Ne bénira d'abord le ſiècle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles !

Ces merveilles étaient plus touchantes que pompeuſes. Que ceux-là ſe ſont trompés, qui ont dit & répété que *Racine* avait gâté le théatre par la tendreſſe, tandis que c'eſt lui ſeul qui a épuré ce théatre, infecté toujours avant lui, & preſque toujours aprés lui, d'amours poſtiches, froids & ridicules, qui déshonorent les ſujets les plus graves de l'antiquité ! il vaudrait autant ſe plaindre du quatrième livre de *Virgile*, que de la manière dont *Racine* a traité l'amour. Si on peut condamner en lui quelque choſe, c'eſt de n'avoir pas toujours mis dans cette paſſion toutes les fureurs tragiques dont elle eſt ſuſceptible, de ne lui avoir pas donné toute ſa violence, de s'être quelquefois contenté de l'élégance, de n'avoir que touché le cœur, quand il pouvait le déchirer ; d'avoir été faible dans preſque tous ſes derniers actes. Mais tel qu'il eſt, je le crois le plus parfait de nos poëtes. Son art eſt ſi difficile,

que depuis lui nous n'avons pas vu une seule bonne tragédie. Il y en a eu seulement quelques-unes en très-petit nombre, dans lesquelles les connaisseurs trouvent des beautés ; & avant lui nous n'en avons eu aucune qui fût bien faite du commencement jusqu'à la fin. L'auteur de ce commentaire est d'autant plus en droit d'annoncer cette vérité, que lui-même s'étant exercé dans le genre tragique, n'en a connu que les difficultés, & n'est jamais parvenu à faire un seul ouvrage qu'il ne regardât comme très-médiocre.

Non-seulement *Racine* a presque toujours traité l'amour comme une passion funeste & tragique, dont ceux qui en sont atteints rougissent ; mais *Quinault* même sentit dans ses opéra que c'est ainsi qu'il faut représenter l'amour.

Armide commence par vouloir perdre *Renaud* l'ennemi de sa secte :

> Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
> Sera digne de moi.

Elle ne l'aime que malgré elle ; sa fierté en gémit ; elle veut cacher sa faiblesse à toute la terre ; elle appelle la haine à son secours :

> Venez, haine implacable !
> Sortez du gouffre épouvantable
> Où vous faites régner une éternelle horreur.

Sauvez-moi de l'amour, rien n'eſt ſi redoutable ;
Rendez-moi mon courroux, rendez-moi ma fureur,
Contre un ennemi trop aimable.

Il y a même de la morale dans cet opéra. La haine qu'*Armide* a invoquée, lui dit :

Je ne puis te punir d'une plus rude peine,
Que de t'abandonner pour jamais à l'amour.

Si-tôt que *Renaud* s'eſt regardé dans le miroir ſymbolique qu'on lui préſente, il a honte de lui-même ; il s'écrie :

Ciel, quelle honte de paraître
Dans l'indigne état où je ſuis !

Il abandonne ſa maîtreſſe pour ſon devoir ſans balancer. Ces lieux communs de *morale lubrique* que *Boileau* reproche à *Quinault*, ne ſont que dans la bouche des génies ſéducteurs qui ont contribué à faire tomber *Renaud* dans le piége.

Si on examine les admirables opéra de Quinault, *Armide*, *Roland*, *Atis*, *Théſée*, *Amadis*, l'amour y eſt tragique & funeſte. C'eſt une vérité que peu de critiques ont reconnue, parce que rien n'eſt ſi rare que d'examiner. Y a-t-il rien, par exemple, de plus noble & de plus beau que ces vers d'*Amadis ?*

J'ai choiſi la gloire pour guide ;
J'ai prétendu marcher ſur les traces d'Alcide.
Heureux, ſi j'avais évité

Le charme trop fatal dont il fut enchanté !
Son cœur n'eut que trop de tendreſſe.
Je ſuis tombé dans ſon malheur ;
J'ai mal imité ſa valeur ,
J'imite trop bien ſa faibleſſe.

Enfin , *Médée* elle-même ne rend-elle pas hommage aux mœurs qu'elle brave dans ces vers ſi connus ?

Le deſtin de Médée eſt d'être criminelle ,
Mais ſon cœur était né pour aimer la vertu.

Voyez ſur *Quinault* & ſur les règles de la tragédie , la poétique de Mr. *Marmontel,* ouvrage rempli de goût , de raiſon & de ſcience.

On aurait pu placer ces réflexions au-devant de toute autre piéce que *Pulchérie* ; mais elles ſe ſont préſentées ici , & elles ont diſtrait un moment l'auteur des remarques du triſte ſoin de faire réimprimer des piéces que *Corneille* aurait dû oublier , qui n'ôtent rien aux grandes beautés de ſes ouvrages , mais qu'enfin il eſt difficile de pouvoir lire.

PRÉFACE DE CORNEILLE

AU LECTEUR.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Arcadius, & sœur du jeune Théodose, a été une princesse très-illustre, & dont les talens étaient merveilleux. Tous les historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le gouvernement sur son frère, dont elle avait reconnu la faiblesse, & s'y conserva tant qu'il vécut, à la réserve d'environ une année de disgrace, qu'elle passa loin de la cour, & qui coûta cher à ceux qui l'avaient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince, ne pouvant retenir l'autorité souveraine en sa personne, ni se résoudre à la quitter, elle proposa son mariage à Martian, à la charge qu'il lui permettrait de garder sa virginité, qu'elle avait vouée & consacrée à Dieu. Comme il était déjà assez avancé dans la vieillesse, il accepta la condition aisément, & elle le nomma pour empereur au sénat, qui ne voulut, ou n'osa l'en dédire. Elle passait alors cinquante ans, & mourut deux ans après. Martian en régna sept, & eut pour successeur Léon, que ses excellentes qualités

lités firent surnommer le grand. Le patrice Aspar le servit à monter au trône, & lui demanda pour récompense l'association à cet empire, qu'il lui avait fait obtenir. Le refus de Léon le fit conspirer contre ce maître qu'il s'était choisi; la conspiration fut découverte, & Léon s'en défit. Voilà ce que m'a prêté l'histoire. Je ne veux point prévenir votre jugement sur ce que j'y ai changé ou ajouté, & me contenterai de dire que bien que cette piéce ait été réléguée dans un lieu où on ne voulait plus se souvenir qu'il y eût un théatre, bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on n'était prévenu d'aucune estime, bien que ses principaux caractères soient contre le goût du tems, elle n'a pas laissé de peupler le désert, de mettre en crédit des acteurs, dont on ne connaissait pas le mérite, & de faire voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entêtemens du siècle, pour se faire écouter sur la scène. J'aurai de quoi me satisfaire, si cet ouvrage est aussi heureux à la lecture qu'il l'a été à la représentation, & si j'ose ne vous dissimuler rien, je me flatte assez pour l'espérer. (*)

(*) Il se flatte beaucoup trop. Cet ouvrage ne fut point heureux à la représentation, & ne le sera jamais à la lecture; puisqu'il n'est ni intéressant, ni conduit théatralement, ni bien écrit. Il s'en faut de beaucoup.

On a prétendu que ce grand homme tombé si bas n'était pas capable d'apprétier ses ouvrages, qu'il ne savait pas distinguer les admirables scènes de Cinna, de Polyeucte, de celles d'Agésilas & d'Attila. J'ai peine à le croire. Je pense plutôt qu'appesanti par l'âge & par la dernière manière qu'il s'était faite insensiblement, il cherchait à se tromper lui-même.

ACTEURS.

PULCHÉRIE, impératrice d'Orient.

MARTIAN, vieux sénateur, ministre d'état sous Théodose le jeune.

LÉON, amant de Pulchérie.

ASPAR, amant d'Irène.

IRENE, sœur de Léon.

JUSTINE, fille de Martian.

La scène est à Constantinople, dans le palais impérial.

PULCHERIE MARTIAN PULCHERIE
Il faut encor plus faire il faut ..... Quoi?.. .. M. epouser

PULCHÉRIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, LÉON.

PULCHERIE.

JE vous aime, Léon, & n'en fais point myſtère.
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtreſſe du cœur,
Non d'un amour conçu par les ſens en tumulte,
A qui l'ame applaudit ſans qu'elle ſe conſulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles deſirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaiſirs.
Ma paſſion pour vous généreuſe & ſolide
A la vertu pour ame, & la raiſon pour guide,
La gloire pour objet, & veut ſous votre loi
Mettre en ce jour illuſtre, & l'univers, & moi.
Mon aïeul Théodoſe, Arcadius, mon père,
Cet empire quinze ans gouverné pour un frère,

L'habitude à régner, & l'horreur d'en déchoir,
Voulaient dans un mari trouver même pouvoir.
Je vous en ai cru digne, & dans ces espérances,
Dont un penchant flatteur m'a fait des assurances,
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois,
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix.
Vos hauts faits à grands pas nous portaient à l'empire:
J'avais réduit mon frère à ne m'en point dédire;
Il vous y donnait part, & j'étais toute à vous;
Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour nous.
L'empire est à donner, & le sénat s'assemble
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Gots, les Vandales, les Francs,
Bouleversent la masse & déchirent les flancs.
Je vois de tous côtés des partis & des ligues:
Chacun s'entre-mesure & forme ses intrigues;
Procope, Gratian, Aréobinde, Aspar,
Vous peuvent enlever ce grand nom de César;
Ils ont tous du mérite, & ce dernier s'assure
Qu'on se souvient encor de son père Ardabure,
Qui terrassant Mitrane en combat singulier,
Nous acquit sur la Perse un avantage entier;
Et rassurant par-là nos aigles alarmées,
Termina seul la guerre aux yeux des deux armées.
Mes souhaits, mon crédit, mes amis sont pour vous;
Mais à moins de ce rang, plus d'amour, point d'époux:
Il faut, quelque douceur que cet amour propose,
Le trône, ou la retraite au sang de Théodose;
Et si par le succès mes desseins sont trahis,
Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs.

LEON.

Je vous ſuivrais, madame, & du moins ſans ombrage
De ce que mes rivaux ont ſur moi d'avantage.
Si vous ne m'y faiſiez quelque deſtin plus doux,
J'y mourrais de douleur d'être indigne de vous;
J'y mourrais à vos yeux en adorant vos charmes;
Peut-être eſſuieriez-vous quelqu'une de mes larmes;
Peut-être ce grand cœur, qui n'oſe s'attendrir,
S'y défendrait ſi mal de mon dernier ſoupir,
Qu'un éclat imprévu de douleur & de flamme
Malgré vous à ſon tour voudrait ſuivre mon ame.
La mort qui finirait à vos yeux mes ennuis,
Aurait plus de douceur que l'état où je ſuis.
Vous m'aimez; mais hélas! quel amour eſt le vôtre,
Qui s'apprête peut-être à pencher vers un autre?
Que ſervent ces deſirs qui n'auront point d'effet,
Si votre illuſtre orgueil ne ſe voit ſatisfait?
Et que peut cet amour dont vous êtes maîtreſſe,
Cet amour dont le trône a toute la tendreſſe,
Eſclave ambitieux du ſuprême degré,
D'un titre qui l'allume & l'éteint à ſon gré?
Ah! ce n'eſt point par-là que je vous conſidère:
Dans le plus triſte exil vous me ſeriez plus chère.
Là, mes yeux ſans relâche attachés à vous voir,
Feraient de mon amour mon unique devoir;
Et mes ſoins réunis à ce noble eſclavage,
Sauraient de chaque inſtant vous rendre un plein hommage.
Pour être heureux amant faut-il que l'univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers,
Que les plus dignes ſoins d'une flamme ſi pure

Deviennent partagés à toute la nature ?
Ah, que mon cœur, madame, a lieu d'être alarmé,
Si sans être empereur je ne suis plus aimé !

PULCHERIE.

Vous le serez toujours, mais une ame bien née
Ne confond pas toujours l'amour & l'hyménée.
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir ;
L'hyménée a de plus leur gloire à soutenir ;
Et je vous l'avouerai, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naissance a bien des tyrannies.
Souvent les beaux desirs n'y servent qu'à gêner :
Ce qu'on se doit combat ce qu'on se veut donner :
L'amour gémit en vain sous ce devoir sévère.
Ah, si je n'avais eu qu'un sénateur pour père !
Mais mon sang dans mon sexe a mis les plus grands cœurs.
Eudoxe & Placidie ont eu des empereurs.
Je n'ose leur céder en grandeur de courage ;
Et malgré mon amour je veux même partage :
Je pense en être sûre, & tremble toutefois,
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

LEON.

Qu'avez-vous à trembler ? quelqu'empereur qu'on nomme,
Vous aurez votre amant, ou du moins un grand homme,
Dont le nom adoré du peuple & de la cour,
Soutiendra votre gloire & vaincra votre amour.
Procope, Aréobinde, Aspar & leurs semblables,
Parés de ce grand nom vous deviendront aimables ;
Et l'éclat de ce rang qui fait tant de jaloux,
En eux, ainsi qu'en moi, sera charmant pour vous.

PULCHERIE.

Que vous m'êtes cruel, que vous m'êtes injuſte,
D'attacher tout mon cœur au ſeul titre d'auguſte!
Quoique de ma naiſſance exige la fierté,
Vous ſeul ferez ma joie & ma félicité.
De tout autre empereur la grandeur odieuſe...

LEON.

Mais vous l'épouſerez, heureuſe, ou malheureuſe?

PULCHERIE.

Ne me preſſez point tant, & croyez avec moi
Qu'un choix ſi glorieux vous donnera ma foi,
Ou que, ſi le ſénat à nos vœux eſt contraire,
Le ciel m'inſpirera ce que je devrai faire.

LEON.

Il vous inſpirera quelque ſage douleur,
Qui n'aura qu'un ſoupir à perdre en ma faveur.
Oui, de ſi grands rivaux...

PULCHERIE.

Ils ont tous des maîtreſſes.

LEON.

Le trône met une ame au-deſſus des tendreſſes.
Quand du grand Théodoſe on aura pris le rang,
Il y faudra placer les reſtes de ſon ſang:
Il voudra, ce rival, qui que l'on puiſſe élire,
S'aſſurer par l'hymen de vos droits à l'empire.
S'il a pu faire ailleurs quelque offre de ſa foi,
C'eſt qu'il a cru ce cœur trop prévenu pour moi:
Mais ſe voyant au trône & moi dans la pouſſière,
Il ſe promettra tout de votre humeur altière;
Et s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,

Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHERIE.

Vous pourriez un peu loin pouſſer ma patience,
Seigneur, j'ai l'ame fière, & tant de prévoyance
Demande à la ſouffrir encor plus de bonté
Que vous ne m'avez vu juſqu'ici de fierté.
Je ne condamne point ce que l'amour inſpire;
Mais enfin on peut craindre, & ne le point tant dire.
Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis.
Vous avez mes ſouhaits, vous aurez mes amis;
De ceux de Martian vous aurez le ſuffrage;
Il a, tout vieux qu'il eſt, plus de vertu que d'âge;
Et s'il briguait pour lui, ſes glorieux travaux
Donneraient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

LEON.

Notre empire, il eſt vrai, n'a point de plus grand homme.
Séparez-vous du rang, madame, & je le nomme.
S'il me peut enlever celui de ſouverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main;
Ses vertus le pourraient, mais je vois ſa vieilleſſe.

PULCHERIE.

Quoiqu'il en ſoit, pour vous ma bonté l'intéreſſe;
Il s'eſt plu ſous mon frère à dépendre de moi,
Et je me viens encor aſſurer de ſa foi.
Je vois entrer Irène, Aſpar la trouve belle;
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle;
Et comme en ce deſſein rien n'eſt à négliger,
Voyez ce qu'une ſœur vous pourra ménager.

SCENE II.

PULCHÉRIE, LÉON, IRENE.

PULCHERIE.

M'AIDEREZ-VOUS, Irène, à couronner un frère?

IRENE.

Un ſi faible ſecours vous eſt peu néceſſaire,
Madame, & le ſénat....

PULCHERIE.

N'en agiſſez pas moins.
Joignez vos vœux aux miens, & vos ſoins à mes ſoins;
Et montrons ce que peut en cette conjoncture
Un amour ſecondé de ceux de la nature.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE III.

LÉON, IRENE.

IRENE.

VOUS ne me dites rien,
Seigneur, attendez-vous que j'ouvre l'entretien?

LEON.

A dire vrai, ma sœur, je ne sais que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime, il y va de l'empire;
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui,
La princesse est pour moi, le mérite est pour lui.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une prière indigne de réponse;
Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
C'est-là ce qui me force à garder le silence:
Je me répons pour vous à tout ce que je pense;
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur,
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

IRENE.

J'ignore encor quel fruit je pourrais en attendre.
Pour le trône, il est sûr qu'il a droit d'y prétendre;
Sur vous & sur tout autre il le peut emporter;
Mais qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose douter.
Il m'aime en apparence, en effet il m'amuse:
Jamais pour votre hymen il ne manque d'excuse,

Et vous aime à tel point, que ſi vous l'en croyez,
Il ne peut être heureux, que vous ne le ſoyez.
Non que votre bonheur fortement l'intéreſſe;
Mais ſachant quel amour a pour vous la princeſſe,
Il veut voir quel ſuccès aura ſon grand deſſein,
Pour ne point m'épouſer qu'en ſœur de ſouverain.
Ainſi depuis deux ans vous voyez qu'il différe:
Du reſte, à Pulchérie il prend grand ſoin de plaire.
Avec exactitude il ſuit toutes ſes loix;
Et dans ce que ſous lui vous avez eu d'emplois,
Votre tête au péril à toute heure expoſée,
M'a pour vous & pour moi preſque défabuſée.
La gloire d'un ami, la haine d'un rival,
La haſardaient peut-être avec un ſoin égal.
Le tems eſt arrivé qu'il faut qu'il ſe déclare;
Et de ſon amitié l'effort ſera bien rare,
Si mis à cette épreuve, ambitieux qu'il eſt,
Il cherche à vous ſervir contre ſon intérêt.
Peut-être il promettra, mais quoiqu'il vous promette,
N'en ayons pas, ſeigneur, l'ame moins inquiète:
Son ardeur trouvera pour vous ſi peu d'appui,
Qu'on le fera lui-même empereur malgré lui;
Et lors, en ma faveur quoique l'amour oppoſe,
Il faudra faire grace au ſang de Théodoſe;
Et le ſénat voudra qu'il prenne d'autres yeux,
Pour mettre la princeſſe au rang de ſes aïeux.
Son cœur ſuivra le ſceptre en quelque main qu'il brille;
Si Martian l'obtient, il aimera ſa fille;
Et l'amitié du frère, & l'amour de la ſœur,
Céderont à l'eſpoir de s'en voir ſucceſſeur.

En un mot, ma fortune eſt encor fort douteuſe :
Si vous n'êtes heureux, je ne puis être heureuſe ;
Et je n'ai plus d'amant, non plus que vous d'ami,
A moins que dans le trône il vous voie affermi.

LEON.

Vous préſumez bien mal d'un héros qui vous aime.

IRENE.

Je penſe le connaître à l'égal de moi-même ;
Mais croyez-moi, ſeigneur, & l'empire eſt à vous.

LEON.

Ma ſœur !

IRENE.

Oui, vous l'aurez malgré lui, malgré tous.

LEON.

N'y perdons aucun tems. Hâtez-vous de m'inſtruire.
Hâtez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire ;
Et ſi votre bonheur peut dépendre du mien...

IRENE.

Apprenez le ſecret de ne haſarder rien.
N'agiſſez point pour vous, il s'en offre trop d'autres,
De qui les actions brillent plus que les vôtres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat,
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus ſervi l'état.
Vous les paſſez peut-être en grandeur de courage,
Mais il vous a manqué l'occaſion & l'âge ;
Vous n'avez commandé que ſous des généraux,
Et n'êtes pas encor du poids de vos rivaux.
Propoſez la princeſſe, elle a des avantages
Que vous verrez ſur l'heure unir tous les ſuffrages ;
Tant qu'a vécu ſon frère, elle a régné pour lui ;

Ses ordres de l'empire ont été tout l'appui.
On vit depuis quinze ans sous son obéissance;
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance,
Qu'à ce prix le sénat lui demande un époux;
Son choix tombera-t-il sur un autre que vous?
Voudrait-elle de vous une action plus belle,
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle?
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant;
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

LEON.

Ah, que c'est me donner un conseil salutaire!
A-t-on jamais vu sœur qui servît mieux un frère?
Martian avec joie embrassera l'avis;
A peine parle-t-il, que les siens sont suivis;
Et puisqu'à la princesse il a promis un zèle
A tout oser pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle,
Comme sa créature, il fera hautement
Bien plus en sa faveur, qu'en faveur d'un amant.

IRENE.

Pour peu qu'il vous appuie, allez, l'affaire est sûre.

LEON.

Aspar vient, faites-lui, ma sœur, quelque ouverture,
Voyez...

IRENE.

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager:
Nous découvrir à lui, c'est tout mettre en danger:
Il est ambitieux, adroit & d'un mérite...

SCENE IV.

ASPAR, LÉON, IRENE.

LEON *à Aſpar.*

VOUS me pardonnez bien, ſeigneur, ſi je vous quitte :
C'eſt ſuppléer aſſez à ce que je vous dois,
Que vous laiſſer ma ſœur qui vous plaît plus que moi.

ASPAR.

Vous m'obligez, ſeigneur, mais en cette occurrence
J'ai beſoin avec vous d'un peu de conférence.
Du ſort de l'univers nous allons décider.
L'affaire vous regarde & peut me regarder;
Et ſi tous mes amis ne s'uniſſent aux vôtres,
Nos partis diviſés pourront céder à d'autres.
Agiſſons de concert, & ſans être jaloux,
En ce grand coup d'état, vous de moi, moi de vous,
Jurons-nous que des deux qui que l'on puiſſe élire,
Fera de ſon ami ſon collègue à l'empire;
Et pour nous l'aſſurer voyons ſur qui des deux
Il eſt plus à propos de jeter tant de vœux ;
Quel nom ſerait plus propre à s'attirer le reſte ?
Pour moi, j'y ſuis tout prêt, & dès ici j'atteſte...

LEON.

Votre nom pour ce choix eſt plus fort que le mien ;
Et je n'oſe douter que vous n'en uſiez bien.
Je craindrais de tout autre un dangereux partage,
Mais de vous, je n'ai pas, ſeigneur, le moindre ombrage ;
Et l'amitié voudrait vous en donner ma foi ;

Mais c'eſt à la princeſſe à diſpoſer de moi ;
Je ne puis que par elle, & n'oſe rien ſans elle.

ASPAR.

Certes, s'il faut choiſir l'amant le plus fidelle,
Vous l'allez emporter ſur tous ſans contredit;
Mais ce n'eſt pas, ſeigneur, le point dont il s'agit ;
Le plus flatteur effort de la galanterie
Ne peut...

LEON.

Que voulez-vous ? j'adore Pulchérie ;
Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'eſpère en ce doux titre, & j'aime à le porter.

ASPAR.

Mais il y va du trône & non d'une maîtreſſe.

LEON.

Je vais faire, ſeigneur, votre offre à la princeſſe;
Elle ſait mieux que moi les beſoins de l'état.
Adieu, je vous dirai ſa réponſe au ſénat.

SCENE V.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

IL a beaucoup d'amour.

ASPAR.

Oui, madame, & j'avoue
Qu'avec quelque raiſon la princeſſe s'en loue :
Mais j'aurais ſouhaité qu'en cette occaſion
L'amour concertât mieux avec l'ambition ;
Et que ſon amitié s'en laiſſant moins ſéduire,
Ne nous exposât point à nous entre-détruire.
Vous voyez qu'avec lui j'ai voulu m'accorder :
M'aimeriez-vous encor ſi j'oſais lui céder,
Moi, qui dois d'autant plus mes ſoins à ma fortune,
Que l'amour entre nous la doit rendre commune ?

IRENE.

Seigneur, lorſque le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ai point prétendu la main d'un empereur :
Vous pouviez être heureux ſans m'apporter ce titre :
Mais du ſort de Léon Pulchérie eſt l'arbitre ;
Et l'orgueil de ſon ſang avec quelque raiſon
Ne peut ſouffrir d'époux à moins de ce grand nom.
Avant que ce cher frère épouſe la princeſſe,
Il faut que le pouvoir s'uniſſe à la tendreſſe,
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du mérite & l'excès de l'amour.

M'aimeriez-

M'aimeriez-vous assez pour n'être point contraire
A l'unique moyen de rendre heureux ce frère,
Vous, qui dans votre amour, avez pu sans ennui
Vous défendre de l'être un moment avant lui,
Et qui mériteriez qu'on vous fît mieux connaître
Que s'il ne le devient, vous aurez peine à l'être ?

ASPAR.

C'est aller un peu vîte & bientôt m'insulter
En sœur de souverain qui cherche à me quitter
Je vous aime, & jamais une ardeur plus sincère...

IRENE.

Seigneur, est-ce m'aimer que de perdre mon frère ?

ASPAR.

Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur ?
Est-ce m'aimer que mettre à ce prix mon bonheur ?
Moi qu'on a vu forcer trois camps & vingt murailles,
Moi, qui depuis dix ans ai gagné sept batailles,
N'ai-je acquis tant de nom, que pour prendre la loi
De qui n'a commandé que sous Procope, ou moi,
Que pour m'en faire un maître, & m'attacher moi-même
Un joug honteux au front au-lieu d'un diadême ?

IRENE.

Je suis plus raisonnable, & ne demande pas
Qu'en faveur d'un ami vous descendiez si bas:
Pilade pour Oreste aurait fait davantage,
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage ;
Un grand cœur les dédaigne, & le siècle a changé ;
A s'aimer de plus près on se croit obligé ;
Et des vertus du tems l'ame persuadée
Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

ASPAR.

Il y va de ma gloire, & les siècles passés....

IRENE.

Elle n'est pas, seigneur, peut-être où vous pensez.
Et quoi qu'un juste espoir ose vous faire croire,
S'exposer au refus, c'est hasarder sa gloire.
La princesse peut tout, ou du moins plus que vous:
Vous vous attirerez sa haine & son courroux.
Son amour l'intéresse, & son ame hautaine....

ASPAR.

Qu'on me fasse empereur, & je crains peu sa haine.

IRENE.

Mais s'il faut qu'a vos yeux un autre préféré
Monte en dépit de vous à ce rang adoré,
Quel déplaisir! quel trouble! & quelle ignominie
Laissera pour jamais votre gloire ternie!
Non, seigneur, croyez-moi, n'allez point au sénat;
De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.
Qu'il sera glorieux que sans briguer personne
Ils fassent à vos pieds apporter la couronne,
Que votre seul mérite emporte ce grand choix,
Sans que votre présence ait mendié de voix.
Si Procope, ou Léon, ou Martian l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte;
Et vous désavouerez tous ceux de vos amis,
Dont la chaleur pour vous se sera trop permis.

ASPAR.

A ces hauts sentimens s'il me fallait répondre,
J'aurais peine, madame, à ne me point confondre.
J'y vois beaucoup d'esprit, j'y trouve encor plus d'art;

Et ce que j'en puis dire à la hâte & ſans fard,
Dans ces grands intérêts vous montrer ſi ſavante,
C'eſt être bonne ſœur & dangereuſe amante.
L'heure me preſſe, adieu. J'ai des amis à voir,
Qui ſauront accorder ma gloire & mon devoir,
Le ciel me prêtera par eux quelque lumière
A mettre l'un & l'autre en aſſurance entière,
Et répondre avec joie à tout ce que je doi
A vous, à ce cher frère, à la princeſſe, à moi.

IRENE *ſeule.*

Perfide tu n'es pas encor où tu te penſes.
J'ai pénétré ton cœur, j'ai vu tes eſpérances;
De ton amour pour moi je vois l'illuſion;
Mais tu n'en ſortiras quà ta confuſion.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, JUSTINE.

JUSTINE.

NOTRE illuſtre princeſſe eſt donc impératrice, Seigneur ?

MARTIAN.

A ſes vertus on a rendu juſtice.
Léon l'a propoſée, & quand je l'ai ſuivi,
J'en ai vu le ſénat au dernier point ravi.
Il a réduit ſoudain toutes ſes voies en une,
Et s'eſt débarraſſé de la foule importune,
Du turbulent eſpoir de tant de concurrens,
Que la ſoif de régner avait mis ſur les rangs.

JUSTINE.

Ainſi voilà Léon aſſuré de l'empire.

MARTIAN.

Le ſénat, je l'avoue, avait peine à l'élire ;
Et contre le grand nom de ſes compétiteurs
Sa jeuneſſe eût trouvé d'aſſez froids protecteurs :
Non qu'il n'ait du mérite, & que ſon grand courage
Ne ſe pût tout promettre avec un peu plus d'âge.
On n'a point vu ſi-tôt tant de rares exploits :
Mais, & l'expérience, & les premiers emplois,

Le titre éblouiſſant de général d'armée,
Tout ce qui peut enfin groſſir la renommée,
Tout cela veut du tems, & l'amour aujourd'hui
Va faire ce qu'un jour ſon nom ferait pour lui.

JUSTINE.

Hélas, ſeigneur !

MARTIAN.

Hélas, ma fille ! quel myſtère
T'oblige à ſoupirer de ce que dit un père ?

JUSTINE.

L'image de l'empire en de ſi jeunes mains
M'a tiré ce ſoupir pour l'état que je plains.

MARTIAN.

Pour l'intérêt public rarement on ſoupire,
Si quelque ennui ſecret n'y mêle ſon martyre.
L'un ſe cache ſous l'autre, & fait un faux éclat,
Et jamais à ton âge on ne plaignit l'état.

JUSTINE.

A mon âge un ſoupir ſemble dire qu'on aime ;
Cependant vous avez ſoupiré tout de même,
Seigneur, & ſi j'oſais vous le dire à mon tour...

MARTIAN.

Ce n'eſt point à mon âge à ſoupirer d'amour,
Je le ſais, mais enfin, chacun a ſa faibleſſe.
Aimerais-tu Léon ?

JUSTINE.

Aimez-vous la princeſſe ?

MARTIAN.

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,
Et démens un ſoupçon qu'un ſoupir t'a donné.

L'amour en mes pareils n'eſt jamais excuſable ;
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient mépriſable,
On s'en hait, & ce mal qu'on n'oſe découvrir,
Fait encor plus de peine à cacher qu'à ſouffrir.
Mais t'en faire l'aveu, c'eſt n'en faire à perſonne ;
La part que le reſpect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le ſang en attire ſur toi,
T'impoſent de le taire une éternelle loi.
J'aime, & depuis dix ans, ma flamme & mon ſilence
Font à mon triſte cœur égale violence :
J'écoute la raiſon, j'en goûte les avis,
Et les plus écoutés ſont les plus mal ſuivis.
Cent fois en moins d'un jour, je guéris & retombe,
Cent fois je me révolte, & cent fois je ſuccombe ;
Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
Près d'un ſi rare objet s'évanouit ſoudain.

JUSTINE.

Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne ?
Quant à ſon cher Léon c'eſt donner ſa perſonne.

MARTIAN.

Apprends que dans un âge uſé comme le mien,
Qui n'oſe ſouhaiter, ni même accepter rien,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime,
Et n'oſant rien pour ſoi, le ſert contre ſoi-même.

JUSTINE.

N'ayant rien prétendu, de quoi ſoupirez-vous ?

MARTIAN.

Pour ne prétendre rien on n'eſt pas moins jaloux ;
Et ces deſirs qu'éteint le déclin de la vie,
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie,

Quand on eſt d'un mérite à pouvoir faire honneur,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos ames gênées !
Que n'ai-je vu le jour quelques luſtres plus tard,
Diſais-je, en ſes bontés peut-être aurais-je part,
Si le ciel n'expoſait auprès de la princeſſe
A l'excès de l'amour le manque de jeuneſſe.
De tant & tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devais-je être le ſeul qui ne pût eſpérer ?
J'aimais quand j'étais jeune, & ne déplaiſais guère :
Quelquefois de ſoi-même on cherchait à me plaire ;
Je pouvais aſpirer au cœur le mieux placé ;
Mais, hélas ! j'étais jeune, & ce tems eſt paſſé.
Le ſouvenir en tue, & l'on ne l'enviſage
Qu'avec, s'il le faut dire, une eſpèce de rage.
On le repouſſe, on fait cent projets ſuperflus,
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
Et ce feu que de honte, on s'obſtine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on ſe fait pour l'éteindre.

JUSTINE.

Inſtruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, ſeigneur, empêcher le retour,
Contre toute ſa ruſe, être mieux ſur vos gardes.

MARTIAN.

Et l'ai-je regardé comme tu le regardes,
Moi qui me figurais que ma caducité
Près de la beauté même était en ſûreté ?
Je m'attachais ſans crainte à ſervir la princeſſe,
Fier de mes cheveux blancs, & fort de ma faibleſſe ;

Et quand je ne pensais qu'à remplir mon devoir,
Je devenais amant sans m'en appercevoir.
Mon ame de ce feu nonchalamment saisie
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie :
Tout ce qui l'approchait voulait me l'enlever,
Tout ce qui lui parlait cherchait à m'en priver ;
Je tremblais qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle ;
Je les haïssais tous comme plus dignes d'elle ;
Et ne pouvais souffrir qu'on s'enrichît d'un bien,
Que j'enviais à tous sans y prétendre rien.
Quel supplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable !
D'aimer plus qu'eux ensemble, & n'oser de ses feux,
Quelques ardens qu'ils soient, se promettre autant qu'eux !
On aurait deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avait fui tant de géne ;
L'auguste Pulchérie avait beau me ravir,
J'attendais à la voir qu'il l'a fallût servir.
Je fis plus, de Léon j'appuyai l'espérance ;
La princesse l'aima, j'en eus la confiance ;
Et la dissuadai de se donner à lui,
Qu'il ne fût de l'empire, ou le maître, ou l'appui.
Ainsi pour éviter un hymen si funeste,
Sans rendre heureux Léon, je détruisais le reste ;
Et mettant un long terme au succès de l'amour,
J'espérais de mourir avant ce triste jour.
Nous y voilà, ma fille, & du moins j'ai la joie
D'avoir à son triomphe ouvert l'unique voie.
J'en mourrai du moment qu'il recevra sa foi ;
Mais dans cette douceur, qu'ils tiendront tout de moi.

J'ai caché ſi long-tems l'ennui qui me dévore,
Qu'en dépit que j'en aie, enfin il s'évapore ;
L'aigreur en diminue à te le raconter ;
Fais-en autant du tien, c'eſt mon tour d'écouter.

JUSTINE.

Seigneur, un mot ſuffit pour ne vous en rien taire :
Le même aſtre a vu naître & la fille & le père ;
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur,
Prête à s'evaporer, reſpecte ma pudeur.
Je ſuis jeune, & l'amour trouvait une ame tendre,
Qui n'avait ni le ſoin, ni l'art de ſe défendre :
La princeſſe qui m'aime & m'ouvrait ſes ſecrets,
Lui prêtait contre moi d'inévitables traits ;
Et toutes les raiſons dont s'appuyait ſa flamme
Etaient autant de dards qui me traverſaient l'ame.
Je pris, ſans y penſer, ſon exemple pour loi.
Un amant digne d'elle eſt trop digne de moi,
Diſais-je, & s'il brûlait pour moi comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrais ſon zèle.
Plus elle m'en peignait les rares qualités,
Plus d'une douce erreur mes ſens étaient flattés.
D'un illuſtre avenir l'infaillible préſage,
Qu'on voit ſi hautement écrit ſur ſon viſage,
Son nom que je voyais croître de jour en jour,
Pour moi, comme pour elle étaient dignes d'amour.
Je les voyais d'accord d'un heureux hyménée ;
Mais nous n'en étions pas encor à la journée :
Quelque obſtacle imprévu rompra de ſi doux nœuds,
Ajoutais-je, & le tems éteint les plus beaux feux.
C'eſt ce qui m'inſpirait l'aimable rêverie,

Dont jusqu'à ce grand jour ma flamme s'est nourrie ;
Mon cœur qui ne voulait désespérer de rien,
S'en faisait à toute heure un charmant entretien.
Qu'on rêve avec plaisir quand notre ame blessée
Autour de ce qu'elle aime est toujours ramassée !
Vous le savez, seigneur, & comme à tous propos
Un doux je ne sais quoi trouble notre repos ;
Un sommeil inquiet sur de confus nuages
Elève incessamment de flatteuses images,
Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits,
Que le réveil admire & ne dédit jamais.
Ainsi, près de tomber dans un malheur extrême,
J'en écartais l'idée en m'abusant moi-même :
Mais il faut renoncer à des abus si doux ;
Et je me vois, seigneur, au même état que vous.

MARTIAN.

Tu peux aimer ailleurs, & c'est un avantage
Que n'ose se permettre un amant de mon âge.
Choisis qui tu voudras, je saurai l'obtenir :
Mais écoutons Aspar que j'apperçois venir.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, JUSTINE

ASPAR.

SEIGNEUR, votre suffrage a réuni les nôtres;
Votre voix a plus fait que n'auraient fait cent autres;
Mais j'apprends qu'on murmure, & doute si le choix
Que fera la princesse, aura toutes les voix.

MARTIAN.

Et qui fait présumer de son incertitude
Qu'il aura quelque chose ou d'amer, ou de rude?

ASPAR.

Son amour pour Léon; elle en fait son époux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN.

Je le crois comme eux tous.
Qu'y trouve-t-on à dire, & quelle défiance...

ASPAR.

Il est jeune, & l'on craint son peu d'expérience.
Considérez, seigneur, combien c'est hasarder.
Qui n'a fait qu'obéir, saura mal commander;
On n'a point vu sous lui d'armée, ou de province...

MARTIAN.

Jamais un bon sujet ne devint mauvais prince;
Et si le ciel en lui répond mal à nos vœux,
L'auguste Pulchérie en sait assez pour deux.
Rien ne nous surprendra de voir la même chose
Où nos yeux se sont faits quinze ans sous Théodose;

C'était un prince faible, un esprit mal tourné,
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR.

Cependant nous voyons six généraux d'armée,
Dont au commandement l'ame est accoutumée.
Voudront-ils recevoir un ordre souverain
De qui l'a jusqu'ici toujours pris de leur main ?
Seigneur, il est bien dur de se voir sous un maître
Dont on le fut toujours & dont on devrait l'être.

MARTIAN.

Et qui m'assurera que ces six généraux
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux ?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous appelle,
Et plus la jalousie aux grands est naturelle.

ASPAR.

Je les tiens réunis, seigneur, si vous voulez;
Il est, il est encor des noms plus signalés,
J'en sais qui leur plairaient, & s'il vous faut plus dire,
Avouez-en mon zèle, & je vous fais élire.

MARTIAN.

Moi, seigneur, dans un âge où la tombe m'attend !
Un maître pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend.
Je sais le poids d'un sceptre, & connais trop mes forces,
Pour être encor sensible à ces vaines amorces.
Les ans qui m'ont usé l'esprit comme le corps,
Abattraient tous les deux sous les moindres efforts;
Et ma mort que par-là vous verriez avancée,
Rendrait à tant d'égaux leur première pensée,
Leur ferait une triste & prompte occasion
De mettre l'état dans la division.

ASPAR.

Pour éviter les maux qu'on en pourrait attendre,
Vous pourriez partager vos soins avec un gendre,
L'installer dans le trône, & le nommer César.

MARTIAN.

Il faudrait que ce gendre eût les vertus d'Aspar ;
Mais vous aimez ailleurs, & ce serait un crime
Que de rendre infidèle un cœur si magnanime.

ASPAR.

J'aime & ne me sens pas capable de changer ;
Mais d'autres vous diraient que pour vous soulager,
Quand leur amour irait jusqu'à l'idolâtrie,
Ils le sacrifieraient au bien de la patrie.

JUSTINE.

Certes, qui m'aimerait pour le bien de l'état,
Ne me trouverait pas, seigneur, un cœur ingrat;
Et je lui rendrais grace au nom de tout l'empire ;
Mais vous êtes constant, & s'il vous faut plus dire,
Quoique le bien public jamais puisse exiger,
Ce ne sera pas moi qui vous ferai changer.

MARTIAN.

Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre.
Quiconque vous verra le mari de sa sœur,
S'il ne le craint assez, craindra son défenseur ;
Et si vous me comptez encor pour quelque chose,
Mes conseils agiront comme sous Théodose.

ASPAR.

Nous en pourrons tous deux avoir le démenti.

MARTIAN.

C'eſt à faire à périr pour le meilleur parti ;
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,
Que l'âge & ſes chagrins m'auront bientôt ravie.
Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre & plus à ménager ;
Et je n'empêche pas qu'auprès de la princeſſe
Votre zèle n'éclate autant qu'il s'intéreſſe.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Lui propoſer ſans fard celui qu'elle doit faire ;
La vérité lui plaît, & vous pourrez lui plaire.
Je changerai comme elle alors de ſentimens,
Et tiens mon ame prête à ſes commandemens.

ASPAR.

Parmi les vérités il en eſt de certaines
Qu'on ne dit point en face aux têtes ſouveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un aſcendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un miniſtre prudent.
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vrai zèle ;
M'en ouvrant avec vous je m'acquitte envers elle ;
Et n'ayant rien de plus qui m'amène en ce lieu,
Je vous en laiſſe maître & me retire. Adieu.

SCENE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

LE dangereux esprit! & qu'avec peu de peine
Il manquerait d'amour & de foi pour Irène!
Des rivaux de Léon il est le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE.

Il n'a pour but, seigneur, que le but de l'empire.
Détrônez la princesse, & faites-vous élire;
C'est un amant pour moi que je n'attendais pas,
Qui vous soulagera du poids de tant d'états.

MARTIAN.

C'est un homme, & je veux qu'un jour il t'en souvienne,
C'est un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.
Mais Léon vient déjà nous vanter son bonheur.
Arme-toi de constance & prépare un grand cœur;
Et quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout son désordre affermis ton visage.

SCENE IV.

LÉON, MARTIAN, JUSTINE.

LEON.

L'AURIEZ-VOUS cru jamais, ſeigneur ? je ſuis perdu.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous, ai-je bien entendu ?

LEON.

Je le ſuis ſans reſſource, & rien plus ne me flatte.
J'ai revu Pulchérie, & n'ai vu qu'une ingrate ;
Quand je crois l'acquérir, c'eſt lors que je la perds,
Et me détruis moi-même alors que je la ſers.

MARTIAN.

Expliquez-vous, ſeigneur, parlez en confiance ;
Fait-elle un autre choix ?

LEON.

Non, mais elle balance.
Elle ne me veut pas encor déſeſpérer,
Mais elle prend du tems pour en délibérer.
Son choix n'eſt plus pour moi, puiſqu'elle le diffère ;
L'amour n'eſt point le maître alors qu'on délibère ;
Et je ne ſaurais plus me promettre ſa foi,
Moi, qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.
Ah ! madame...

JUSTINE.

Seigneur.

LEON.

Auriez-vous pu le croire ?

JUSTINE.

L'amour qui délibère eſt sûr de ſa victoire ;
Et quand d'un vrai mérite il s'eſt fait un appui,
Il n'eſt point de raiſons qui ne parlent pour lui.
Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
Et feint de reculer, lorſque plus il avance ;
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux.
Aimez & laiſſez faire une ame toute à vous.

LEON.

Toute à moi ! mon malheur n'eſt que trop véritable ;
J'en ai prévu le coup, je le ſens qui m'accable.
Plus elle m'aſſurait de ſon affection,
Plus je me faiſais peur de ſon ambition ;
Je ne ſavais des deux qu'elle était la plus forte ;
Mais il n'eſt que trop vrai, l'ambition l'emporte ;
Et ſi ſon cœur encor lui parle en ma faveur,
Son trône me dédaigne en dépit de ſon cœur.

Seigneur, parlez pour moi, parlez pour moi, madame,
Vous pouvez tout ſur elle, & liſez dans ſon ame.
Peignez-lui bien mes feux, retracez-lui les ſiens,
Rappellez dans ſon cœur leurs plus doux entretiens ;
Et ſi vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites-lui ſouvenir qu'elle m'aimait de même.
Elle-même a brigué pour me voir ſouverain ;
J'étais, ſans ce grand titre indigne de ſa main ;
Mais ſi je ne l'ai pas ce titre qui l'enchante,

Seigneur, à qui tient-il qu'à ſon humeur changeante ?
Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au trône, elle n'a qu'à vouloir ?
Le ſénat n'a pour elle appuyé mon ſuffrage,
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage.
Il ſait depuis quel tems il lui plaît de m'aimer ;
Et quand il l'a nommée, il a cru me nommer.
Allez, ſeigneur, allez empêcher ſon parjure ;
Faites qu'un empereur ſoit votre créature.
Que je vous céderais ce grand titre aiſément,
Si vous pouviez ſans lui me rendre heureux amant !
Car enfin mon amour n'en veut qu'à ſa perſonne,
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN.

Nous allons, & tous deux, ſeigneur lui faire voir
Qu'elle doit mieux uſer de l'abſolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de votre peine,
Remettez vos eſprits dans l'entretien d'Irène.

LEON.

D'Irène ? & ſes conſeils m'ont trahi, m'ont perdu.

MARTIAN.

Son zèle pour un frère a fait ce qu'il a dû.
Pouvait-elle prévoir cette ſupercherie
Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie ?
J'oſe en parler ainſi, mais ce n'eſt qu'entre nous.
Nous lui rendrons l'eſprit plus traitable & plus doux,
Et vous rapporterons ſon cœur & ce grand titre.
Allez.

LEON.

Entre elle & moi que n'êtez-vous l'arbitre ?
Adieu, c'eſt de vous ſeul que je puis recevoir
De quoi garder encor quelque reſte d'eſpoir.

SCENE V.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

JUSTINE, tu le vois, ce bienheureux obſtacle,
Dont ton amour ſemblait preſſentir le miracle.
Je ne te défends point en cette occaſion,
De prendre un peu d'eſpoir ſur leur diviſion ;
Mais garde-toi d'avoir une ame aſſez hardie,
Pour faire à leur amour la moindre perfidie.
Le mien de ce revers s'applique tant de part,
Que j'eſpère en mourir quelques momens plus tard :
Mais de quel front enfin leur donner à connaître
Les périls d'un amour que nous avons vu naître,
Dont nous avons été tous deux les confidens,
Et peut-être formé les vœux les plus ardens ?
De tous leurs déplaiſirs c'eſt nous rendre coupables :
Servons-les en amis, en amans véritables ;
Le véritable amour n'eſt point intéreſſé.
Allons, j'achèverai comme j'ai commencé ;
Suis l'exemple, & fais voir qu'une ame généreuſe

Trouve dans ſa vertu de quoi ſe rendre heureuſe,
D'un ſincère devoir fait ſon unique bien,
Et jamais ne s'expoſe à ſe reprocher rien.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHERIE.

JE vous ai dit mon ordre. Allez, ſeigneur, de grace,
Sauvez mon triſte cœur du coup qui le menace,
Mettez tout le ſénat dans ce cher intérêt.

MARTIAN.

Madame, il ſait aſſez combien Léon vous plaît,
Et le nomme aſſez haut, alors qu'il vous défère
Un choix que votre amour vous a déjà fait faire.

PULCHERIE.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi ?
Ce n'eſt pas le choiſir que s'en remettre à moi,
C'eſt attendre l'iſſue à couvert de l'orage :
Si l'on m'en applaudit, ce ſera ſon ouvrage ;
Et ſi j'en ſuis blâmée, il n'y veut point de part ;
En doute du ſuccès, il en fuit le haſard ;
Et lorſque je l'en veux garant vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moi ſeule j'en réponde.
Ainſi m'abandonnant au choix de mes ſouhaits,
S'il eſt des mécontens, moi ſeule je les fais ;
Et je devrai moi ſeule appaiſer le murmure

De ceux à qui ce choix semblera faire injure,
Prévenir leur révolte & calmer les mutins
Qui porteront envie à nos heureux destins.

MARTIAN.

Aspar vous aura vue, & cette ame chagrine....

PULCHERIE.

Il m'a vue, & j'ai vu quel chagrin le domine;
Mais il n'a pas laissé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel sera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine;
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine;
Et des plus grands desseins qui veut venir à bout,
Prête l'oreille à tous, & fait profit de tout.

MARTIAN.

Mais vous avez promis, & la foi qui vous lie...

PULCHERIE.

Je suis impératrice, & j'étais Pulchérie.
De ce trône ennemi de mes plus doux souhaits
Je regarde l'amour comme un de mes sujets:
Je veux que le respect qu'il doit à ma couronne,
Repousse l'attentat qu'il fait sur ma personne;
Je veux qu'il m'obéisse au-lieu de me trahir;
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir;
Et jalouse déjà de mon pouvoir suprême,
Pour l'affermir sur tous je le prends sur moi-même.

MARTIAN.

Ainsi donc ce Léon qui vous était si cher....

PULCHERIE.

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN.

Serait-il à vos yeux moins digne de l'empire,
Qu'alors que vous preſſiez le ſénat de l'élire?

PULCHERIE.

Il fallait qu'on le vît des yeux dont je le voi,
Que de tout ſon mérite on convînt avec moi,
Et que par une eſtime éclatante & publique,
On mît l'amour d'accord avec la politique.
J'aurais déjà rempli l'eſpoir d'un ſi beau feu,
Si le choix du ſénat m'en eût donné l'aveu.
J'aurais pris le parti dont il me faut défendre;
Et ſi juſqu'à Léon je n'oſe plus deſcendre,
Il m'était glorieux le voyant ſouverain,
De remonter au trône, en lui donnant la main.

MARTIAN.

Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

PULCHERIE.

S'il a ces ſentimens, ce ne ſont pas les vôtres;
Non, ſeigneur, c'eſt Léon, c'eſt ſon juſte courroux,
Ce ſont ces déplaiſirs qui s'expliquent par vous
Vous prêtez votre bouche, & n'êtes pas capable
De donner à ma gloire un conſeil qui l'accable.

MARTIAN.

Mais ſes rivaux ont-ils plus de mérite?

PULCHERIE.

Non;
Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom;
Et ſi de ce grand choix ma flamme eſt la maîtreſſe,
Je commence à régner par un trait de faibleſſe.

MARTIAN.

Et tenez-vous fort sûr qu'une légéreté
Donnera plus d'éclat à votre dignité ?
Pardonnez-moi ce mot s'il a trop de franchise ;
Le peuple aura peut-être une ame moins soumise :
Il aime à censurer ceux qui lui font la loi,
Et vous reprochera jusqu'au manque de foi.

PULCHERIE.

Je vous ai déjà dit ce qui m'en justifie :
Je suis impératrice, & j'étais Pulchérie.
J'ose vous dire plus, Léon a des jaloux,
Qui n'en font pas, seigneur, même estime que nous.
Pour surprenant que soit l'essai de son courage,
Les vertus d'empereur ne sont point de son âge ;
Il est jeune & chez eux c'est un si grand défaut,
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le choix, je paraîtrai le faire,
Pour régner sous son nom ainsi que sous mon frère :
Vous-même qu'ils ont vu sous lui dans un emploi,
Où vos conseils régnaient autant & plus que moi,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire,
Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'empire ?
Et que dans un tel choix vous vous serez flatté
De garder en vos mains toute l'autorité ?

MARTIAN.

Ce n'est pas mon dessein, madame ; & s'il faut dire
Sur le choix de Léon ce que le ciel m'inspire,
Dès cet heureux moment qu'il sera votre époux,
J'abandonne Byzance, & prends congé de vous,
Pour aller dans le calme & dans la solitude,

De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude.
Voilà comme j'aspire à gouverner l'état.
Vous m'avez commandé d'assembler le sénat ;
J'y vais, madame.

PULCHERIE.

Quoi, Martian m'abandonne,
Quand il faut sur ma tête affermir la couronne !
Lui de qui le grand cœur, la prudence, la foi...

MARTIAN.

Tout le prix que j'en veux, c'est de mourir à moi.

SCENE II.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Que me dit-il, Justine, & de quelle retraite
Ose-t-il menacer l'hymen qu'il me souhaite ?
De Léon près de moi ne se fait-il l'appui,
Que pour mieux dédaigner de me servir sous lui ?
Le hait-il ? le craint-il ? & par quelle autre cause...

JUSTINE.

Qui que vous épousiez, il voudra même chose.

PULCHERIE.

S'il était dans un âge à prétendre ma foi,
Comme il serait de tous le plus digne de moi,
Ce qu'il donne à penser aurait quelque apparence :
Mais les ans l'ont dû mettre en entière assurance.

JUSTINE.

Que savons-nous, madame? est-il dessous les cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes,
Trouve à prendre vos fers les ames toujours prêtes;
L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits:
Non que sur Martian j'en sache les effets;
Il m'a dit comme à vous que ce grand hyménée
L'enverra loin d'ici finir sa destinée;
Et si j'ose former quelques soupçons confus,
Je parle en général, & ne sais rien de plus.
Mais pour votre Léon, êtes-vous résolue
A le perdre aujourd'hui de puissance absolue?
Car ne l'épouser pas, c'est le perdre en effet.

PULCHERIE.

Pour te montrer la gêne où son nom seul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de sa flamme
La tendresse du cœur après la grandeur d'ame.
Léon seul est ma joie, il est mon seul desir;
Je n'en puis choisir d'autre, & n'ose le choisir:
Depuis trois ans unie à cette chère idée,
J'en ai l'ame à toute heure, en tous lieux obsédée;
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas,
Encor après ma mort n'en répondrais-je pas;
Et si dans le tombeau le ciel permet qu'on aime,
Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même.
Trône qui m'éblouis; titres qui me flattez,
Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez?
Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute

A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte?

JUSTINE.

Et vous pouvez penſer à prendre un autre époux?

PULCHERIE.

Ce n'eſt pas, tu le ſais, à quoi je me réſous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que lui l'amour ſait me défendre.
Qu'il eſt fort cet amour! ſauve-m'en, ſi tu peux:
Vois Léon, parle-lui, dérobe-moi ſes vœux:
M'en faire un prompt larcin, c'eſt me rendre ſervice,
Qui ſaura m'arracher des bords du précipice:
Je le crains, je me crains, s'il n'engage ſa foi,
Et je ſuis trop à lui, tant qu'il eſt tout à moi.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable?
Ce héros n'a-t-il rien qui te paraiſſe aimable?
Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir.
Parle, que réſous-tu de faire?

JUSTINE.

Mon devoir.
Je ſors d'un ſang, madame, à me rendre aſſez vaine,
Pour attendre un époux d'une main ſouveraine;
Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à votre ſûreté,
J'oſerai... Mais voici ce cher Léon, madame,
Voulez-vous...

PULCHERIE.

Laiſſe-moi conſulter mieux mon ame.
Je ne ſais pas encor trop bien ce que je veux.
Attends un nouvel ordre, & ſuſpends tous tes vœux.

SCENE III.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

PULCHERIE.

SEIGNEUR, qui vous ramène ? eſt-ce l'impatience
D'ajouter à mes maux ceux de votre préſence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats ?
Et ſouffrai-je trop peu quand je ne vous vois pas ?

LEON.

Je viens ſavoir mon ſort.

PULCHERIE.

N'en ſoyez point en doute :
Je vous aime & vous plains, c'eſt-là me peindre toute,
C'eſt tout ce que je ſens ; & ſi votre amitié
Sentait pour mes malheurs quelque trait de pitié,
Elle m'épargnerait cette fatale vue,
Qui me perd, m'aſſaſſine, & vous-même vous tue.

LEON.

Vous m'aimez, dites-vous ?

PULCHERIE.

Plus que jamais.

LEON.

Hélas !
Je ſouffrirais bien moins ſi vous ne m'aimiez pas.
Pourquoi m'aimer encor ſeulement pour me plaindre ?

PULCHERIE.

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre ?

LEON.

Vous l'étouffez du moins sous l'orgueil scrupuleux
Qui fait seul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le vôtre est volontaire ;
Vous n'avez que celui qu'il vous plait de vous faire ;
Et ce n'est pas pour être aux termes d'en mourir,
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

PULCHERIE.

Moi seule je me fais les maux dont je soupire !
A-ce été sous son nom que j'ai brigué l'empire ?
Ai-je employé mes soins, mes amis que pour vous ?
Ai-je cherché par-là qu'à vous voir mon époux ?
Quoi, votre déférence à mes efforts s'oppose !
Elle rompt mes projets, & seule j'en suis cause !
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'était dû,
C'est ce qui m'a perdue, & qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, seigneur, vous me deviez mieux croire,
Ne pas intéresser mon devoir & ma gloire ;
Ce sont deux ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout notre amour n'appaisera jamais.
Vous m'accablez en vain de soupirs, de tendresse ;
En vain mon triste cœur en vos maux s'intéresse,
Et vous rend, en faveur de nos communs desirs,
Tendresse pour tendresse, & soupirs pour soupirs :
Lorsqu'à des feux si beaux je rends cette justice,
C'est l'amante qui parle, oyez l'impératrice.
Ce titre est votre ouvrage, & vous me l'avez dit ;
D'un service si grand votre espoir s'applaudit,
Et s'est fait en aveugle un obstacle invincible,
Quand il a cru se faire un succès infaillible.

Appuyé de mes soins, assuré de mon cœur,
Il fallait m'apporter la main d'un empereur,
M'élever jusqu'à vous en heureuse sujette ;
Ma joie était entière, & ma gloire parfaite.
Mais puis-je avec ce nom même chose pour vous?
Il faut nommer un maître, & choisir un époux,
C'est la loi qu'on m'impose, ou plutôt c'est la peine
Qu'on attache aux douceurs de me voir souveraine.
Je sais que le sénat d'une commune voix
Me laisse avec respect la liberté du choix ;
Mais il attend de moi celui du plus grand homme
Qui respire aujourd'hui dans l'une & l'autre Rome.
Vous l'êtes, j'en suis sûre, & toutefois, helas!
Un jour on le croira, mais...

LEON.

On ne le croit pas,
Madame, il faut encor du tems & des services ;
Il y faut du destin quelques heureux caprices,
Et que la renommée instruite en ma faveur,
Séduisant l'univers, impose à ce grand cœur.
Cependant admirez comme un amant se flatte.
J'avais cru votre gloire un peu moins délicate ;
J'avais cru mieux répondre à ce que je vous dois,
En tenant tout de vous, qu'en vous l'offrant en moi ;
Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite,
Ce même amour pour moi tiendrait lieu de mérite.

PULCHERIE.

Oui, mais le tiendra-t-il auprès de l'univers,
Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts ?
Peut-être le sénat n'ose encor vous élire,

Et si je m'y hasarde, osera m'en dédire ;
Peut-être qu'il s'apprête à faire ailleurs sa cour
Du honteux désaveu qu'il garde à notre amour ;
Car ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre, & non au plus aimable,
Et plus ce rang m'élève, & plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

LEON.

Rabattez ces hauteurs où tout le cœur s'oppose,
Madame, & pour tous deux hasardez quelque chose :
Tant d'orgueil & d'amour ne s'accordent pas bien ;
Et c'est ne point aimer, que ne hasarder rien.

PULCHERIE.

S'il n'y faut que mon sang, je veux bien vous en croire ;
Mais c'est trop hasarder qu'y hasarder ma gloire ;
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,
Plus je vois que c'est trop, qu'y hasarder vos jours.
Ah ! si la voix publique enflait votre espérance,
Jusqu'à me demander pour vous la préférence,
Si des noms que la gloire à l'envi me produit,
Le plus cher à mon cœur faisait le plus de bruit,
Qu'aisément à ce bruit on me verrait souscrire,
Et remettre en vos mains ma personne, & l'empire !
Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux.
Dans le fond de ce cœur je vous préfère à tous ;
Vous passez les plus grands, mais ils sont plus en vue ;
Vos vertus n'ont point eu toute leur étendue ;
Et le monde, ébloui par des noms trop fameux,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.
Vous aimez, vous plaisez, c'est tout auprès des femmes ;

C'eſt par-là qu'on ſurprend, qu'on enlève leurs ames;
Mais pour remplir un trône, & s'y faire eſtimer,
Ce n'eſt pas tout, ſeigneur, que de plaire & d'aimer:
La plus ferme couronne eſt bientôt ébranlée,
Quand un effort d'amour ſemble l'avoir volée;
Et pour garder un rang ſi cher à nos deſirs,
Il faut un plus grand art que celui des ſoupirs.
Ne vous abaiſſez pas à la honte des larmes,
Contre un devoir ſi fort ce ſont de faibles armes;
Et ſi de tels ſecours vous couronnaient ailleurs,
J'aurais pitié d'un ſceptre acheté par des pleurs.

LEON.

Ah, madame, aviez-vous de ſi fières penſées,
Quand vos bontés pour moi ſe ſont intéreſſées?
Me diſiez-vous alors que le gouvernement
Demandait un autre art que celui d'un amant?
Si le ſénat eût joint ſes ſuffrages au vôtre,
J'en aurais paru digne, autant, ou plus qu'un autre.
Ce grand art de régner eût ſuivi tant de voix,
Et vous-même...

PULCHERIE.

Oui, ſeigneur, j'aurais ſuivi ce choix,
Sûre que le ſénat, jaloux de ſon ſuffrage,
Contre tout l'univers maintiendrait ſon ouvrage.
Tel contre vous & moi s'oſera révolter,
Qui contre un ſi grand corps craindrait de s'emporter;
Et mépriſant en moi ce que l'amour m'inſpire,
Reſpecterait en lui le démon de l'empire.

LEON.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux..

PULCHERIE.

N'eſt qu'un refus moins rude, & plus reſpectueux.

LEON.

Quelles illuſions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de dure politique,
Dans ce cœur tout à moi, mais qu'en vain j'ai charmé,
Me font le plus aimable & le moins eſtimé ?

PULCHERIE.

Arrêtez, mon amour ne vient que de l'eſtime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu ſublime,
Une ame, une valeur digne de mes aïeux;
Et ſi tout le ſénat avait les mêmes yeux...

LEON.

Laiſſons-là le ſénat, & m'apprenez de grace,
Madame, à quel heureux je dois quitter la place,
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil ſouverain le prix d'un juſte amour.

PULCHERIE.

J'aurai peine à choiſir, choiſiſſez-le vous-même,
Cet heureux, & nommez qui vous voulez que j'aime;
Mais vous ſouffrez aſſez ſans devenir jaloux.
J'aime, & ſi ce grand choix ne peut tomber ſur vous,
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne ſe verra jamais maître de ma perſonne:
Je le jure en vos mains, & j'y laiſſe mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'être empereur;
Mais j'entends, empereur, comme vous devez l'être,
Par le choix d'un ſénat qui vous prenne pour maître,
Qui d'un état ſi grand vous faſſe le ſoutien,
Et d'un commun ſuffrage autoriſe le mien.

Je le fais raſſembler exprès pour vous élire,
Ou me laiſſer moi ſeule à gouverner l'empire,
Et ne plus m'aſſervir à ce dangereux choix,
S'il ne me veut pour vous donner toutes ſes voix.
Adieu, ſeigneur, je crains de n'être plus maîtreſſe
De ce que vos regards m'inſpirent de faibleſſe,
Et que ma peine, égale à votre déplaiſir,
Ne coûte à mon amour quelque indigne ſoupir.

SCENE IV.

LÉON, JUSTINE.

LEON.

C'EST trop de retenue, il eſt tems que j'éclate.
Je ne l'ai point nommée ambitieuſe, ingrate,
Mais le ſujet enfin va céder à l'amant,
Et l'excès du reſpect au juſte emportement.
Dites-le moi, madame, a-t-on vu perfidie
Plus noire au fond de l'ame, au dehors plus hardie?
A-t-on vu plus d'étude arracher la raiſon
A l'indigne ſecours de tant de trahiſon?
Loin d'en baiſſer les yeux, l'orgueilleuſe en fait gloire;
Elle nous l'oſe peindre en illuſtre victoire;
L'honneur & le devoir eux ſeuls la font agir;
Et m'étant plus fidèle, elle aurait à rougir.

JUSTINE.

La gêne qu'elle en ſouffre égale bien la vôtre:
Pour vous elle renonce à choiſir aucun autre,

Elle-même en vos mains en a fait le ſerment.

LEON.

Illuſion nouvelle, & pur amuſement.
Il n'eſt, madame, il n'eſt que trop de conjonctures
Où les nouveaux ſermens ſont de nouveaux parjures.
Qui ſait l'art de régner les rompt avec éclat,
Et ne manque jamais de cent raiſons d'état.

JUSTINE.

Mais ſi vous la piquiez d'un peu de jalouſie,
Seigneur, ſi vous brouilliez par-là ſa fantaiſie,
Son amour mal éteint pourrait vous rappeller,
Et ſa gloire aurait peine à vous laiſſer aller.

LEON.

Me ſoupçonneriez-vous d'avoir l'ame aſſez baſſe
Pour employer la feinte à tromper ma diſgrace?
Je ſuis jeune, & j'en fais trop mal ici ma cour,
Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE.

L'agréable défaut, ſeigneur, que la jeuneſſe!
Et que de vos jaloux l'importune ſageſſe,
Toute fière qu'elle eſt, le voudrait racheter
De tout ce qu'elle croit, & croira mériter!
Mais ſi feindre en amour à vos yeux eſt un crime,
Portez ſans feinte ailleurs votre plus tendre eſtime,
Puniſſez tant d'orgueil par de juſtes dédains,
Et mettez votre cœur en de plus sûres mains.

LEON.

Vous voyez qu'à ſon rang elle me ſacrifie,
Madame, & vous voulez que je la juſtifie!
Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi,

Je lui prête un exemple à me voler sa foi !

JUSTINE.

Aimez à cela près, & sans vous mettre en peine
Si c'est justifier ou punir l'inhumaine,
Songez que si vos vœux en étaient mal reçus,
On pourrait avec joie accepter ses refus.
L'honneur qu'on se ferait à vous détacher d'elle,
Rendrait cette conquête, & plus noble, & plus belle.
Plus il faut de mérite à vous rendre inconstant,
Plus en aurait de gloire un cœur qui vous attend ;
Car peut-être en est-il, que la princesse même
Condamne à vous aimer dès que vous direz, j'aime.
Adieu, c'en est assez pour la première fois.

LEON.

O ciel ! délivre-moi du trouble où tu me vois.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, IRENE.

JUSTINE.

NON, votre cher Aſpar n'aime point la princeſſe ;
Ce n'eſt que pour le rang que tout ſon cœur s'empreſſe ;
Et ſi l'on eût choiſi mon père pour Céſar,
J'aurais déjà les vœux de cet illuſtre Aſpar.
Il s'en eſt expliqué tantôt en ma préſence ;
Et tout ce que pour elle il a de complaiſance,
Tout ce qu'il lui veut faire, ou craindre, ou dédaigner,
Ne doit être imputé qu'à l'ardeur de régner.
Pulchérie a des yeux qui percent le myſtère,
Et le croit plus rival qu'ami de ce cher frère ;
Mais comme elle balance, elle écouſſoiſément
Tout ce qui peut d'abord flatter ſon ſentiment.
Voilà ce que j'en ſais.

IRENE.

Je ne ſuis point ſurpriſe
De tout ce que d'Aſpar m'apprend votre franchiſe.
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit,
Lorſqu'à Léon tantôt j'ai dépeint ſon eſprit ;
Et j'en ai pénétré l'ambition ſecrète,
Juſques à preſſentir l'offre qu'il vous a faite.

Puiſqu'en vain je m'attache à qui ne m'aime pas,
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas ;
Il faut à ſon exemple avoir ma politique,
Trouver à ma diſgrace une face héroïque,
Donner à ce divorce une illuſtre couleur,
Et ſous de beaux dehors dévorer ma douleur.
Dites-moi cependant, que deviendra mon frère ?
D'un ſi parfait amour que faut-il qu'il eſpère ?

JUSTINE.

On l'aime, & fortement, & bien plus qu'on ne veut ;
Mais pour s'en détacher, on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout ? On m'a commandé même
D'eſſayer contre lui l'art & le ſtratagême.
On me devra beaucoup, ſi je puis l'ébranler ;
On me donne ſon cœur ſi je le puis voler ;
Et déjà, pour eſſai de mon obéiſſance,
J'ai porté quelque attaque, & fait un peu d'avance.
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidèle amant qu'il eſt, cette importunité ;
Mais pour peu qu'il vous plût appuyer l'artifice,
Cet appui tiendrais lieu d'un ſignalé ſervice.

IRENE.

Ce n'eſt point un ſervice à prétendre de moi,
Que de porter mon frère à garder mal ſa foi ;
Et quand à vous aimer j'aurais ſu le réduire,
Quel fruit ſon changement pourrait-il lui produire ?
Vous qui ne l'aimez point, pourrez-vous l'accepter ?

JUSTINE.

Léon ne ſaurait être un homme à rejetter ;
Et l'on voit ſi ſouvent, après la foi donnée,

Naître un parfait amour d'un pareil hyménée,
Que ſi de ſon côté j'y voyais quelque jour,
J'eſpérerais bientôt de l'aimer à mon tour.

IRENE.

C'eſt trop, & trop peu dire. Eſt-il encor à naître
Cet amour ? eſt-il né ?

JUSTINE.

Cela pourrait bien être.
Ne l'examinons point avant qu'il en ſoit tems ;
L'occaſion viendra peut-être, & je l'attends.

IRENE.

Et vous ſervez Léon auprès de la princeſſe ?

JUSTINE.

Avec ſincérité pour lui je m'intéreſſe ;
Et ſi j'en étais crue, il aurait le bonheur
D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne,
Et ſouffrirais ſes vœux, s'il perdait la couronne.
Mais la princeſſe vient.

SCENE II.

PULCHÉRIE, IRENE, JUSTINE.

PULCHERIE.

QUE fait ce malheureux, Irène ?

IRENE.

Ce qu'on fait dans un ſort rigoureux.
Il ſoupire, il ſe plaint.

PULCHERIE.

De moi ?

IRENE.

De ſa fortune.

PULCHERIE.

Eſt-il bien convaincu qu'elle nous eſt commune,
Qu'ainſi que lui j'accuſe la rigueur ?

IRENE.

Je ne pénètre point juſqu'au fond de ſon cœur,
Mais je ſais qu'au dehors ſa douleur vous reſpecte,
Elle ſe tait de vous.

PULCHERIE.

Ah, qu'elle m'eſt ſuſpecte !
Un modeſte reproche à ſes maux ſierait bien :
C'eſt me trop accuſer, que de n'en dire rien.
M'aurait-il oubliée, & déjà dans ſon ame
Effacé tous les traits d'une ſi belle flamme ?

IRENE.

C'eſt par-là qu'il devrait ſoulager ſes ennuis,
Madame, & de ma part j'y fais ce que je puis.

PULCHERIE.

Ah, ma flamme n'eſt point à tel point affaiblie,
Que je puiſſe endurer, Irène, qu'il m'oublie.
Fais-lui, fais-lui plutôt ſoulager ſon ennui,
A croire que je ſouffre autant & plus que lui.
C'eſt une vérité que j'ai beſoin qu'il croie,
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie;
Si l'on peut nommer joie une triſte douceur,
Qu'un digne amour conſerve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a ſentie en eſt toujours charmée;
Et même en n'aimant plus il eſt doux d'être aimée.

JUSTINE.

Vous ſouvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame? & ce doux ſoin dont votre eſprit gêné...

PULCHERIE.

Souffre un reſte d'amour qui me trouble, & m'accable;
Je ne t'en ai point fait un don irrévocable.
Mais je te le redis, dérobe-moi ſes vœux;
Séduis, enlève-moi ſon cœur, ſi tu le peux.
J'ai trop mis à l'écart celui d'impératrice;
Reprenons avec lui ma gloire, & mon ſupplice;
C'en eſt un, & bien rude, à moins que le ſénat
Mette d'accord ma flamme, & le bien de l'état.

IRENE.

N'eſt-ce point avilir votre pouvoir ſuprême,
Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même?

PULCHERIE.

Irène, il te faudrait les mêmes yeux qu'à moi,
Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.
Epargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce choix hasarderait l'empire:
Je l'ai déjà tant dit, que mon esprit lassé
N'en saurait plus souffrir le portrait retracé.
Ton frère a l'ame grande, intrépide, sublime;
Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime,
Que si tant de vertus n'ont que moi pour appui,
En faire un empereur, c'est me perdre avec lui.

IRENE.

Quel ordre a pu du trône exclure la jeunesse?
Quel astre à nos beaux jours enchaîne la faiblesse?
Les vertus, & non l'âge, ont droit à ce haut rang;
Et n'était le respect qu'imprime votre sang,
Je dirais que Léon vaudrait bien Théodose.

PULCHERIE.

Sans doute, & toutefois ce n'est pas même chose.
Faible qu'était le prince à régir tant d'états,
Il avait des appuis que ton frère n'a pas:
L'empire en sa personne était héréditaire;
Sa naissance le tint d'un aïeul, & d'un père;
Il régna dès l'enfance, & régna sans jaloux,
Estimé d'assez peu, mais obéi de tous.
Léon peut succéder aux droits de la puissance,
Mais non pas au bonheur de cette obéissance,
Tant ce trône où l'amour par ma main l'aurait mis,
Dans mes premiers sujets lui ferait d'ennemis.
Tout ce qu'ont vu d'illustre & la paix, & la guerre,

Aſpire à ce grand nom de maître de la terre :
Tous regardent l'empire ainſi qu'un bien commun,
Que chacun veut pour ſoi, tant qu'il n'eſt pas un.
Pleins de leur renommée, enflés de leurs ſervices,
Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injuſtices,
Si ma flamme obſtinée, & ſes odieux ſoins
L'arrêtent ſur celui qu'ils eſtiment le moins ?
Léon eſt d'un mérite à devenir leur maître ;
Mais comme c'eſt l'amour qui m'aide à le connaître,
Tout ce qui contre nous s'oſera mutiner
Dira que je ſuis ſeule à me l'imaginer.

IRENE.

C'eſt donc en vain pour lui qu'on prie, & qu'on eſpère?

PULCHERIE.

Je l'aime, & ſa perſonne à mes yeux eſt bien chère ;
Mais ſi le ciel pour lui n'inſpire le ſénat,
Je ſacrifierai tout au bonheur de l'état.

IRENE.

Que pour vous imiter j'aurais l'ame [illegible],
D'immoler à l'état le bonheur de ma [illegible]
Madame, ou de Léon faites-nous un Céſar,
Ou portez ce grand choix ſur le fameux Aſpar.
Je l'aime & ferais gloire, en dépit de ma flamme,
De faire un maître à tous de celui de mon ame ;
Et pleurant pour le frère en ce grand changement,
Je m'en conſolerais à voir régner l'amant.
Des deux têtes qu'au monde on me voit les plus chères
Elevez l'une & l'autre au trône de vos pères,
Daignez...

PULCHERIE.

Aspar ferait digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Irène, un peu moins sur son cœur.
J'aurais trop à rougir, si sous le nom de femme
Je le faisais régner sans régner dans son ame,
Si j'en avais le titre, & vous tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma cour partageât son devoir.

IRENE.

Ne l'appréhendez pas; de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il est plus à l'état, madame, qu'à lui-même.

PULCHERIE.

Je le crois comme vous, & que sa passion
Regarde plus l'état que vous, moi, ni Léon.
C'est vous entendre, Irène, & vous parler sans feindre:
Je vois ce qu'il projette, & ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous?

IRENE.

Je l'aimai, quand je crus qu'il m'aimait;
Je voyais sur son front un air qui me charmait;
Mais depuis qu'il [illegible]ems m'a fait mieux voir sa flamme,
J'ai presque été [illegible] mienne, & dégagé mon ame.

PULCHERIE.

Achevez; tel qu'il est, voulez-vous l'épouser?

IRENE.

Oui, madame, ou du moins le pouvoir refuser.
Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire:
L'affront serait trop grand, & la tache trop noire,
Si, dans la conjoncture où l'on est aujourd'hui,
Il m'osait regarder comme indigne de lui.
Ses desseins vont plus haut, & voyant qu'il vous aime,

Bien que peut-être moins que votre diadême,
Je n'ai vu rien en moi qui le pût retenir,
Et je ne vous l'offrais, que pour le prévenir.
C'eſt ainſi que j'ai cru me mettre en aſſurance,
Par l'éclat généreux d'une fauſſe apparence.
Je vous cédais un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous ſeule enfin ma gloire peut céder.

PULCHERIE.

Repoſez-vous ſur moi, votre Aſpar vient.

SCENE III.

PULCHÉRIE, ASPAR, IRENE, JUSTINE.

ASPAR.

MADAME,
Déjà ſur vos deſſeins, j'ai lu dans plus d'une ame,
Et crois de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que ſur tous deux on m'a fait preſſentir.
J'eſpère pour Léon, & j'y fais mon poſſible;
Mais j'en prévois, madame, un murmure infaillible,
Qui pourra ſe borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la ſédition.

PULCHERIE.

Vous en ſavez l'auteur; parlez, qu'on le puniſſe,
Que moi-même au ſénat j'en demande juſtice.

ASPAR.

Peut-être eſt-ce quelqu'un que vous pourriez choiſir,
S'il vous fallait ailleurs tourner votre deſir,
Et dont le choix illuſtre à tel point ſaurait plaire,
Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire.
Comme à vous le nommer ce ſerait fait de lui,
Ce ſerait à l'empire ôter un ferme appui,
Et livrer un grand cœur à ſa perte certaine,
Quand il n'eſt pas encor digne de votre haine.

PULCHERIE.

On me fait mal ſa cour avec de tels avis,
Qui ſans nommer perſonne, en nomment plus de dix.
Je hais l'empreſſement de ces devoirs ſincères,
Qui ne jette en l'eſprit que de vagues chimères;
Et ne me préſentant qu'un obſcur avenir,
Me donne tout à craindre, & rien à prévenir.

ASPAR.

Le beſoin de l'état eſt ſouvent un myſtère,
Dont la moitié ſe [illegible] & l'autre eſt bonne à taire.

PULCHERIE.

Il n'eſt ſouvent auſſi qu'un pur fantôme en l'air,
Que de ſecrets reſſorts font agir & parler,
Et s'arrête où le fixe une ame prévenue,
Qui pour ſes intérêts le forme, & le remue.
Des beſoins de l'état ſi vous êtes jaloux,
Fiez-vous-en à moi, qui les vois mieux que vous.
Martian comme vous, a vous parler ſans feindre,
Dans le choix de Léon voit quelque choſe à craindre;
Mais il m'apprend de qui je dois me défier;
Et je puis, ſi je veux, me le ſacrifier.

ASPAR.

Qui nomme-t-il, madame ?

PULCHERIE.

Aſpar, c'eſt un myſtère
Dont la moitié ſe dit, & l'autre eſt bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduiſez-vous
A faire qu'on m'admette à régner ſans époux.

ASPAR.

Je ne l'obtiendrai point, la choſe eſt ſans exemple.

PULCHERIE.

La matière au vrai zèle en eſt d'autant plus ample;
Et vous en montrerez de plus rares effets,
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR.

Oui, mais qui voulez-vous que le ſénat vous donne,
Madame, ſi Léon...

PULCHERIE.

Ou Léon, ou perſonne.
A l'un de ces deux points amenez les eſprits.
Vous adorez Irène, Irène eſt votre prix.
Je la laiſſe avec vous, afin que votre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Juſtine, ſuivez-moi.

SCENE IV.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

CE prix qu'on vous promet,
Sur votre ame, seigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne toute acquise à votre ardeur sincère,
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de salaire;
Et l'amour à tel point vous rend maître du mien,
Que me donner à vous, c'est ne vous donner rien.

ASPAR.

Vous dites vrai, madame, & du moins j'ose dire,
Que me donner un cœur au-dessous de l'empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuse loi,
C'est ne me donner rien qui soit digne de moi.

IRENE.

Indigne que je suis d'une foi si douteuse,
Vous fais-je quelque loi qui puisse être honteuse?
Et si Léon devait l'empire à votre appui,
Lui qui vous y ferait le premier d'après lui,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maître,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'être?
Mettez-vous, j'y consens, au-dessus de l'amour,
Si pour monter au trône il s'offre quelque jour,
Qu'à ce glorieux titre un amant soit volage,
Je puis l'en estimer, l'en aimer davantage,

Et

Et voir avec plaisir la belle ambition
Triompher d'une ardente & longue passion.
L'objet le plus charmant doit céder à l'empire.
Régnez, j'en dédirai mon cœur, s'il en soupire.
Vous ne m'en croyez pas, seigneur, & toutefois
Vous régneriez bientôt, si l'on suivait ma voix.
Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.
Je viens de vous offrir moi-même à la princesse;
Et je sacrifiais mes plus chères ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faite des grandeurs,
Vous savez sa réponse, *ou Léon ou personne.*

ASPAR.

C'est agir en amante, & généreuse, & bonne:
Mais sûre d'un refus qui doit rompre le coup,
La générosité ne coûte pas beaucoup.

IRENE.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,
Et ne me voulez pas devoir la moindre chose!
Ah, si j'osais, seigneur, vous appelleriez ingrat!

ASPAR.

L'offre sans doute est rare & ferait grand éclat,
Si pour mieux éblouir vous aviez eu l'adresse
D'ébranler tant soit peu l'esprit de la princesse:
Elle est impératrice, & d'un seul, *je le veux*,
Elle peut de Léon faire un monarque heureux:
Qu'a-t-il besoin de moi, lui qui peut tout sur elle?

IRENE.

N'insultez point, seigneur, une flamme si belle;
L'amour las de gémir sous les raisons d'état,

Pourrait n'en croire pas tout-à-fait le ſénat.

ASPAR.

L'amour n'a qu'à parler. Le ſénat, quoiqu'on penſe,
N'aura que du reſpect & de la déférence ;
Et de l'air dont la choſe a déjà pris ſon cours,
Léon pourra ſe voir empereur pour trois jours.

IRENE.

Trois jours peuvent ſuffire à faire bien des choſes ;
La cour en moins de tems voit cent métamorphoſes :
En moins de tems un prince, à qui tout eſt permis,
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais & faux amis.

ASPAR.

L'amour qui parle ainſi ne paraît pas fort tendre.
Mais je vous aime aſſez, pour ne vous pas entendre ;
Et dirai toutefois, ſans m'en embarraſſer,
Qu'il eſt un peu bien tôt pour vous de menacer.

IRENE.

Je ne menace point, ſeigneur, mais je vous aime
Plus que moi, plus encor que ce cher frère même.
L'amour tendre eſt timide & craint pour ſon objet,
Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

ASPAR.

Vous m'aimez, je le crois, du moins cela peut être ;
Mais de quelle façon le faites-vous connaître ?
L'amour inſpire-t-il ce rare empreſſement
De voir régner un frère aux dépens d'un amant ?

IRENE.

Il m'inſpire à regret la peur de votre perte.

Régnez, je vous l'ai dit, la porte en eſt ouverte.
Vous avez du mérite & je manque d'appas;
Dédaignez, quittez-moi, mais ne vous perdez pas.
Pour le ſalut d'un frère ai-je ſi peu d'alarmes,
Qu'il y faille ajouter d'autres ſujets de larmes?
C'eſt aſſez que pour vous j'oſe en vain ſoupirer:
Ne me réduiſez point, ſeigneur, à vous pleurer.

ASPAR.

Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui ſont à plaindre:
Puiſque vous m'aimez tant, je n'ai point lieu de craindre.
Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Votre main qui m'attend fera ma ſûreté;
Et contre le courroux le plus inexorable
Elle me ſervira d'aſyle inviolable.

IRENE.

Vous la voudrez peut-être & la voudrez trop tard.
Ne vous expoſez point, ſeigneur, à ce haſard;
Je doute ſi j'aurais toujours même tendreſſe,
Et pourrais de ma main n'être pas la maîtreſſe.
Je vous parle ſans feindre & ne ſais point railler,
Lorſqu'au ſalut commun il nous faut travailler.

ASPAR.

Et je veux bien auſſi vous répondre ſans feindre
J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre,
Madame, & dans l'orgueil que vous-même approuvez,
L'amitié de Léon a ſes droits conſervés:
Mais ni cette amitié, ni cet amour ſi tendre,
Quelques ſoins, quelque effort qu'il vous en plaiſe attendre,
Ne me verront jamais l'eſprit perſuadé,

Que je doive obéir à qui j'ai commandé,
A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'aurai droit & long-tems de commander encore.
Ma gloire qui s'oppose à cet abaissement,
Trouve en tous mes égaux le même sentiment.
Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire.
Qu'elle épouse Léon, tous sont prêts d'y souscrire;
Mais je ne réponds pas d'un long respect en tous,
A moins qu'il associe aussi-tôt l'un de nous.
La chose est peu nouvelle, & je ne vous propose
Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose.
C'est par-là que l'empire est tombé dans ce sang,
Si fier de sa naissance & si jaloux du rang.
Songez sur cet exemple à vous rendre justice,
A me faire empereur pour être impératrice;
Vous avez du pouvoir, madame, usez-en bien,
Et pour votre intérêt attachez-vous au mien.

IRENE.

Léon dispose-t-il du cœur de la princesse?
C'est un cœur fier & grand; le partage la blesse;
Elle veut tout ou rien, & dans ce haut pouvoir
Elle éteindra l'amour plutôt que d'en déchoir.
Près d'elle avec le tems nous pourrons davantage:
Ne pressons point, seigneur, un si juste partage.

ASPAR.

Vous le voudrez peut-être, & le voudrez trop tard;
Ne laissez point long-tems nos destins au hasard;
J'attends de votre amour cette preuve nouvelle.
Adieu, madame.

IRENE.

Adieu, l'ambition eſt belle ;
Mais vous n'êtes, ſeigneur, avec ce ſentiment,
Ni véritable ami, ni véritable amant.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

JUSTINE, plus j'y penſe, & plus je m'inquiète:
Je crains de n'avoir plus une amour ſi parfaite;
Et que ſi de Léon on me fait un époux,
Un bien ſi deſiré ne me ſoit plus ſi doux.
Je ne ſais ſi le rang m'aurait fait changer d'ame;
Mais je tremble à penſer que je ſerais ſa femme,
Et qu'on n'épouſe point l'amant le plus chéri,
Qu'on ne ſe faſſe un maître auſſi-tôt qu'un mari.
J'aimerais à régner avec l'indépendance
Que des vrais ſouverains s'aſſure la prudence:
Je voudrais que le ciel inſpirât au ſénat
De me laiſſer moi ſeule à gouverner l'état,
De m'épargner ce maître; & vois d'un œil d'envie
Toujours Sémiramis, & toujours Zénobie.
On triompha de l'une, & pour Sémiramis,
Elle uſurpa le nom, & l'habit de ſon fils;
Et ſous l'obſcurité d'une longue tutelle,
Cet habit & ce nom régnaient tous deux plus qu'elle:
Mais mon cœur de leur ſort n'en eſt pas moins jaloux;
C'était régner enfin & régner ſans époux.

Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire ;
Et le déguiſement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE.

Que les choſes bientôt prendraient un autre tour,
Si le ſénat prenait le parti de l'amour :
Que bientôt... mais je vois Aſpar avec mon père.

PULCHERIE.

Sachons d'eux quel deſtin le ciel vient de me faire.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, PULCHÉRIE, JUSTINE.

MARTIAN.

MADAME, le ſénat nous députe tous deux,
Pour vous jurer encor qu'il ſuivra tous vos vœux,
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire,
C'eſt faire un attentat que de vous rien preſcrire ;
Et ſon reſpect vous prie une ſeconde fois
De lui donner vous ſeule un maître à votre choix.

PULCHERIE.

Il pouvait le choiſir.

MARTIAN.

Il s'en défend l'audace,
Madame, & ſur ce point il vous demande grace.

PULCHERIE.

Pourquoi donc m'en fait-il une néceſſité ?

MARTIAN.

Pour donner plus de force à votre autorité.

PULCHERIE.

Son zèle eſt grand pour elle, il faut le ſatisfaire,
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.
Sexe, ton ſort en moi ne peut ſe démentir,
Pour être ſouveraine, il faut m'aſſujettir;
En montant ſur le trône entrer dans l'eſclavage,
Et recevoir des loix de qui me rend hommage.
Allez, dans quelques jours je vous ferai ſavoir
Le choix que par ſon ordre aura fait mon devoir.

ASPAR.

Il tiendrait à faveur, & bien haute, & bien rare,
De le ſavoir, madame, avant qu'il ſe ſépare.

PULCHERIE.

Quoi, pas un ſeul moment pour en délibérer!
Mais je ferais un crime à le plus différer;
Il vaut mieux, pour eſſai de ma toute-puiſſance,
Montrer un digne effet de pleine obeiſſance.
Retirez-vous, Aſpar, vous aurez votre tour.

SCENE III.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHERIE.

ON m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour;
Seigneur, ferait-il vrai?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit, madame?

PULCHERIE.

Vos ſervices, mes yeux, le trouble de votre ame,
L'exil que mon hymen vous devait impoſer,
Sont-ce là des témoins, ſeigneur, à récuſer?

MARTIAN.

C'eſt donc à moi, madame, à confeſſer mon crime
L'amour naît aiſément du zèle & de l'eſtime;
Et l'aſſiduité près d'un charmant objet
N'attend point notre aveu pour faire ſon effet.
Il m'eſt honteux d'aimer; il vous l'eſt d'être aimée
D'un homme dont la vie eſt déjà conſumée,
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pu voir
Juſqu'où ſes yeux charmés ont trahi ſon devoir.
Mon cœur qu'un ſi long âge en mettait hors d'alarmes,
S'eſt vu livré par eux à ces dangereux charmes.
En vain, madame, en vain je m'en ſuis défendu;
En vain j'ai ſu me taire, après m'être rendu.
On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je ſoupire,

Sans que de tout l'excès d'un si long déplaisir
Vous ayez pu surprendre une larme, un soupir;
Mais enfin la langueur qu'on voit sur mon visage,
Est encor plus l'effet de l'amour que de l'âge.
Il faut faire un heureux, le jour n'en est pas loin;
Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin,
Si mes maux, & ce feu digne de votre haine,
Cherchent dans un exil leur remède, & sa peine.
Adieu, vivez heureuse, & si tant de jaloux...

PULCHERIE.

Ne partez pas, seigneur, je les tromperai tous;
Et puisque de ce choix aucun ne me dispense,
Il est fait, & de tel à qui pas un ne pense.

MARTIAN.

Quel qu'il soit, il sera l'arrêt de mon trépas,
Madame.

PULCHERIE.

Encor un coup, ne vous éloignez pas.
Seigneur, jusques ici vous m'avez bien servie;
Vos lumières ont fait tout l'éclat de ma vie;
La vôtre s'est usée à me favoriser.
Il faut encor plus faire, il faut...

MARTIAN.

Quoi?

PULCHERIE.

M'épouser.

MARTIAN.

Moi, madame!

PULCHERIE.

Oui, seigneur, c'est le plus grand service

Que vos ſoins puiſſent rendre à votre impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux,
Juſques à ſouhaiter des fils, & des neveux.
Mon aïeul dont par-tout les hauts faits retentiſſent,
Voudra bien qu'avec moi ſes deſcendans finiſſent,
Que j'en ſois la dernière, & ferme dignement
D'un ſi grand empereur l'auguſte monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expoſe
A laiſſer des Céſars du ſang de Théodoſe.
Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer,
Moi qui n'ai que trop vu ce ſang dégénérer,
Et qui, s'il eſt fécond en illuſtres princeſſes,
Dans les princes qu'il forme ne montre que faibleſſes.
Ce n'eſt pas que Léon choiſi pour ſouverain,
Pour me rendre à mon rang, n'eût obtenu ma main;
Mon amour à ce prix ſe fut rendu juſtice;
Mais puiſqu'on m'a ſans lui nommée impératrice,
Je dois à ce haut rang d'aſſez nobles projets,
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes ſujets.
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre,
Qui des Céſars pour moi puiſſe groſſir le nombre;
Un mari, qui content d'être au-deſſus des rois,
Me donne ſes clartés, & diſpenſe mes loix;
Qui n'étant en effet que mon premier miniſtre,
Pare ce que ſous moi l'on craindrait de ſiniſtre,
Et pour tenir en bride un peuple ſans raiſon,
Paraiſſe mon époux, & n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, ſeigneur, & c'eſt aſſez vous dire;
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire.
Eblouiſſons le peuple, & vivons entre nous,

Comme s'il n'était point d'épouse, ni d'époux.
Si ce n'est posséder l'objet de votre flamme,
C'est vous rendre du moins le maître de son ame,
L'ôter à vos rivaux, vous mettre au-dessus d'eux,
Et de tous mes amans vous voir le plus heureux.

MARTIAN.

Madame...

PULCHERIE.

A vos hauts faits je dois ce grand salaire;
Et j'acquitte envers vous, & l'état, & mon frère.

MARTIAN.

Aurait-on jamais cru, madame...

PULCHERIE.

Allez, seigneur,
Allez en plein sénat faire voir l'empereur.
Il demeure assemblé pour recevoir son maître;
Allez-y de ma part vous faire reconnaître;
Ou si votre souhait ne répond pas au mien,
Faites grace à mon sexe, & ne m'en dites rien.

MARTIAN.

Souffrez qu'à vos genoux, madame...

PULCHERIE.

Allez, vous dis-je.
Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige;
Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ses sentimens,
N'en veut, ni de refus, ni de remerciemens.
Faites entrer Aspar.

SCENE IV.

PULCHERIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHERIE.

QUE faites-vous d'Irène?
Quand l'épouserez-vous? Ce mot vous fait-il peine?
Vous ne répondez point!

ASPAR.

Non, madame, & je dois
Ce respect aux bontés que vous avez pour moi.
Qui se tait obéit.

PULCHERIE.

J'aime assez qu'on s'explique.
Les silences de cour ont de la politique;
Si-tôt que nous parlons, qui consent, applaudit;
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
Le tems m'éclaircira de ce que je soupçonne.
Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'ordonne.
Léon vous faisait peine, & j'ai dompté l'amour,
Pour vous donner un maître admiré dans la cour,
Adoré dans l'armée, & que de cet empire
Les plus fermes soutiens feraient gloire d'élire;
C'est Martian.

ASPAR.

Tout vieil, & tout cassé qu'il est!

PULCHERIE.

Tout vieil & tout caſſé je l'épouſe, il me plaît.
J'ai mes raiſons. Au reſte, il a beſoin d'un gendre,
Qui partage avec lui les ſoins qu'il lui faut prendre,
Qui ſoutienne des ans penchés dans le tombeau,
Et qui porte ſous lui la moitié d'un fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place ?
Une ſeconde fois vous paraiſſez de glace ?

ASPAR.

Madame, Aréobinde, & Procope, tous deux
Ont engagé leur cœur, & formé d'autres vœux.
Sans cela je dirais...

PULCHERIE.

Et ſans cela moi-même
J'élèverais Aſpar à cet honneur ſuprême ;
Mais quand il ſerait homme à pouvoir aiſément,
Renoncer aux douceurs de ſon attachement,
Juſtine n'aurait pas une ame aſſez hardie,
Pour accepter un cœur noirci de perfidie,
Et vous regarderait comme un volage eſprit,
Toujours prêt à donner où la fortune rit.
N'en ſavez-vous aucun de qui l'ardeur fidelle...

ASPAR.

Madame, vos bontés choiſiront mieux pour elle ;
Comme pour Martian elles nous ont ſurpris,
Elle ſauront encor ſurprendre nos eſprits.
Je vous laiſſe en réſoudre.

PULCHERIE.

Allez, & pour Irène,

Si vous ne ſentez rien en l'ame qui vous gêne,
Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je diſpoſe d'elle avant qu'il ſoit deux jours.

SCENE V.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

CE n'eſt pas encor tout, Juſtine, je veux faire
Le malheureux Léon ſucceſſeur de ton père.
Y contribueras-tu ? prêteras-tu la main
Au glorieux ſuccès d'un ſi noble deſſein ?

JUSTINE.

Et la main, & le cœur ſont en votre puiſſance.
Madame, doutez-vous de mon obéiſſance,
Après que par votre ordre il m'a déjà coûté
Un conſeil contre vous qui doit l'avoir flatté ?

PULCHERIE.

Achevons, le voici. Je réponds de ton père ?
Son cœur eſt trop à moi pour nous être contraire.

SCENE VI.

PULCHERIE, LÉON, JUSTINE.

LEON.

JE me le disais bien que vos nouveaux sermens,
Madame, ne seraient que des amusemens.

PULCHERIE.

Vous commencez d'un air...

LEON.

J'achèverai de même,
Ingrate, ce n'est plus ce Léon qui vous aime,
Non, ce n'est plus...

PULCHERIE.

Sachez...

LEON.

Je ne veux rien savoir,
Et je n'apporte ici ni respect, ni devoir.
L'impétueuse ardeur d'une rage inquiète,
N'y vient que mériter la mort que je souhaite;
Et les emportemens de ma juste fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Oui, comme Pulchérie, & comme impératrice,
Vous n'avez eu pour moi, que détour, qu'injustice.
Si vos fausses bontés ont su me décevoir,
Vos sermens m'ont réduit au dernier désespoir.

PULCHERIE.

Ah, Léon!

LEON.

Par quel art, que je ne puis comprendre,
Forcez-vous d'un soupir ma fureur à se rendre ?
Un coup d'œil en triomphe, & dès que je vous vois,
Il ne me souvient plus de vos manques de foi !
Ma bouche se refuse à vous nommer parjure,
Ma douleur se défend jusqu'au moindre murmure ;
Et l'affreux désespoir qui m'amène en ces lieux,
Cède au plaisir secret d'y mourir à vos yeux.
J'y vais mourir, madame, & d'amour, non de rage ;
De mon dernier soupir recevez l'humble hommage ;
Et si de votre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
Jamais fidèle ardeur n'approcha de ma flamme,
Jamais frivole espoir ne flatta mieux une ame ;
Je ne méritais pas qu'il eût aucun effet,
Ni qu'un amour si pur se vît mieux satisfait ;
Mais quand vous m'avez dit : *quelque ordre qu'on me donne,*
Nul autre ne sera maître de ma personne,
J'ai dû me le promettre, & toutefois, hélas !
Vous passez, dès demain, madame, en d'autres bras ;
Et dès ce même jour vous perdez la mémoire
De ce que vos bontés me commandaient de croire.

PULCHERIE.

Non, je ne la perds pas, & sais ce que je dois.
Prenez des sentimens qui soient dignes de moi.
Et ne m'accusez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir, moi-même je m'immole.

LEON.

Quoi, vous n'épousez pas Marcian dès demain ?

PULCHERIE.

Savez-vous à quel prix je lui donne la main ?

LEON.

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achète ?

PULCHERIE.

Sortez, sortez du trouble où votre erreur vous jette ;
Et sachez qu'avec moi ce grand titre d'époux
N'a point de privilège à vous rendre jaloux ;
Que sous l'illusion de ce faux hyménée,
Je fais vœu de mourir telle que je suis née ;
Que Martian reçoit & ma main & ma foi,
Pour me conserver tout, & tout l'empire à moi ;
Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne
Ne le fera jamais maître de ma personne.
Est-ce tenir parole, & reconnaissez-vous
A quel point je vous sers, quand j'en fais mon époux ?
C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire,
C'est pour vous le garder qu'il me plaît de l'élire.
Rendez-vous, comme lui, digne de ce dépôt,
Que son âge penchant vous remettra bientôt ;
Suivez-le pas à pas, & marchant dans sa route,
Mettez ce premier rang après lui hors de doute.
Etudiez sous lui ce grand art de régner,
Que tout autre aurait peine à vous mieux enseigner ;
Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre,
Attachez-vous au trône, & faites-vous son gendre,
Je vous donne Justine.

LEON.

A moi, madame ?

PULCHERIE.

A vous,
Que je m'étais promis moi-même pour époux.

LEON.

Ce n'eſt donc pas aſſez de vous avoir perdue,
De voir en d'autres mains la main qui m'était due,
Il faut aimer ailleurs ?

PULCHERIE.

Il faut être empereur,
Et le ſceptre à la main juſtifier mon cœur,
Montrer à l'univers, dans le héros que j'aime,
Tout ce qui rend un front digne du diadême ;
Vous mettre à mon exemple au-deſſus de l'amour,
Et par mon ordre enfin régner à votre tour.
Juſtine a du mérite, elle eſt jeune, elle eſt belle:
Tous vos rivaux pour moi le vont être pour elle;
Et l'empire pour dot eſt un trait ſi charmant,
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LEON.

Oui, madame, après vous elle eſt incomparable,
Elle eſt de votre cour la plus conſidérable,
Elle a des qualités à ſe faire adorer;
Mais, hélas ! juſqu'à vous j'avais droit d'aſpirer.
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite?
Que ſans amour pour elle à m'aimer je l'invite ?
Qu'en vous laiſſant mon cœur je demande le ſien,
Et lui promette tout pour ne lui donner rien?

PULCHERIE.

Et ne ſavez-vous pas qu'il eſt des hyménées

Que font sans nous au ciel les belles destinées?
Quand il veut que l'effet en éclate ici bas,
Lui-même il nous entraîne où nous ne pensons pas;
Et dès qu'il les résout, il sait trouver la voie
De nous faire accepter ses ordres avec joie.

LEON.

Mais ne vous aimer plus! vous voler tous mes vœux!

PULCHERIE.

Aimez-moi, j'y consens; je dis plus, je le veux;
Mais comme impératrice, & non plus comme amante,
Que la passion cesse & que le zèle augmente.
Justine qui m'écoute agréra bien, seigneur,
Que je conserve ainsi ma part en votre cœur.
Je connais tout le sien. Rendez-vous plus traitable,
Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable,
Et laissez-vous conduire à qui sait mieux que vous
Les chemins de vous faire un sort illustre & doux.
Croyez-en votre amante & votre impératrice:
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend justice;
Et sur Justine & vous je dois pouvoir assez,
Pour vous dire à tous deux, je parle, obéissez.

LEON. *à Justine.*

J'obéis donc, madame, à cet ordre suprême,
Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à lui-même:
Mais enfin je ne sais quand je pourrai donner
Ce que je ne puis même offrir sans le gêner;
Et cette offre d'un cœur entre les mains d'une autre,
Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

JUSTINE.

Il est assez à moi dans de si bonnes mains,

Pour n'en point redouter de vrais & longs dédains ;
Et je vous répondrais d'une amitié sincère,
Si j'en avais l'aveu de l'empereur mon père.
Le tems fait tout, seigneur.

SCENE DERNIERE.

PULCHERIE, MARTIAN, LÉON, JUSTINE.

MARTIAN.

D'UNE commune voix,
Madame, le sénat accepte votre choix.
A vos bontés pour moi votre allégresse unie
Soupire après le jour de la cérémonie ;
Et le serment prêté pour n'en retarder rien,
A votre auguste nom vient de mêler le mien.

PULCHERIE.

Cependant j'ai sans vous disposé de Justine,
Seigneur, & c'est Léon à qui je la destine.

MARTIAN.

Pourrais-je lui choisir un plus illustre époux,
Que celui que l'amour avait choisi pour vous ?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'empire ?
S'y faire des emplois où l'univers l'admire,
Afin que par votre ordre & les conseils d'Aspar,

Nous l'inſtallions au trône & le nommions Céſar.

PULCHERIE.

Allons tout préparer pour ce double hyménée,
En ordonner la pompe, en choiſir la journée.
D'Irène avec Aſpar j'en voudrais faire autant;
Mais j'ai donné deux jours à cet eſprit flottant,
Et laiſſe juſques-là ma faveur incertaine,
Pour régler ſon deſtin ſur le deſtin d'Irène.

Fin du cinquième & dernier acte.

SURÉNA,

GÉNÉRAL

DES PARTHES.

TRAGÉDIE.

1674.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

SURÉNA n'eſt point un nom propre, c'eſt un titre d'honneur, un nom de dignité. Le *Suréna* des Parthes était l'*Etimadoulet* des Perſans d'aujourd'hui, le grand viſir des Turcs. Cette mépriſe reſſemble à celle de pluſieurs de nos écrivains, qui ont parlé d'un *Azem*, grand viſir de la Porte Ottomane, ne ſachant pas que *Viſir Azem*, ſignifie *grand Viſir*. Mais la mépriſe eſt bien plus pardonnable à *Corneille* qu'à ces hiſtoriens, parce que l'hiſtoire des Parthes nous eſt bien moins connue que celle des nouveaux Perſans & des Turcs.

Le tragédie de *Suréna* fut jouée les derniers jours de 1674, & les premiers de 1675 : elle roule toute entière ſur l'amour. Il ſemblait que *Corneille* voulût jouter contre *Racine*. Ce grand homme avait donné ſon *Iphigénie*, la même année 1674. J'avoue que je regarde *Iphigénie*, comme le chef-d'œuvre de la ſcène ; & je ſouſcris à ces beaux vers de *Deſpréaux* :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce aſſemblée,

Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ton nom verſer la Champmélé.

Veut-on de la grandeur? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théatre, néceſſaire, paſſionnée, ſans enflure, ſans déclamation. Veut-on de la vraie politique? tout le rôle d'*Ulyſſe* en eſt plein; & c'eſt une politique parfaite, uniquement fondée ſur l'amour du bien public; elle eſt adroite; elle eſt noble; elle ne differte point; elle augmente la terreur, *Clytemneſtre* eſt le modèle du grand pathétique; *Iphigénie* celui de la ſimplicité noble & intéreſſante; *Agamemnom* eſt tel qu'il doit être: & quel ſtyle; c'eſt-là le vrai ſublime.

Après *Suréna*, *Pierre Corneille* renonça au théatre, auquel il eût dû renoncer plus tôt. Il ſurvécut près de dix ans à cette piéce, & fut témoin des ſuccès mérités de ſon illuſtre rival; mais il avait la conſolation de voir repréſenter ſes anciennes piéces avec des applaudiſſemens toujours nouveaux; & c'eſt aux beaux morceaux de ces anciens ouvrages que nous renvoyons le lecteur. Il remarquera que tout ce qui eſt bien penſé dans ces chefs-d'œuvre eſt preſque toujours bien exprimé, à quelques tours & quelques termes près qui ont vieilli; & qu'il n'eſt obſcur, guindé, alembiqué, incorrect, faible & froid,

que quand il n'eſt pas ſoutenu par la force du ſujet. Perſque tout ce qui eſt mal exprimé chez lui ne méritait pas d'être exprimé. Il écrivait très-inégalement; mais je ne ſais s'il avait un génie inégal, comme on le dit; car je le vois toujours, dans ſes meilleures piéces, & dans ſes plus mauvaiſes, attaché à la ſolidité du raiſonnement, à la force & à la profondeur des idées, preſque toujours plus occupé de differter que de toucher; plein de reſſources, juſques dans les ſujets les plus ingrats, mais de reſſources ſouvent peu tragiques; choiſiſſant mal tous ſes ſujets, depuis *Œdipe*; inventant des intrigues, mais petites, ſans chaleur, & ſans vie; s'étant fait un mauvais ſtyle, pour avoir travaillé trop rapidement; & cherchant à ſe tromper lui-même ſur ſes dernières piéces. Son grand mérite eſt d'avoir trouvé la France agreſte, groſſière, ignorante, ſans eſprit, ſans goût vers le tems du *Cid*, & de l'avoir changée : car l'eſprit, qui règne au théatre eſt l'image fidèle de l'eſprit d'une nation. Non-ſeulement on doit à *Corneille* la tragédie, la comédie, mais on lui doit l'art de penſer.

Il n'eut pas le pathétique des Grecs; il n'en donna une idée que dans le dernier acte de *Rodogune*; & le tableau que forme le cinquième acte, me paraît avec ſes défauts très-ſupérieur à tout

ce que la Grèce admirait. Le tableau du cinquieme acte d'*Athalie* est dans ce grand goût. Il faut avouer que tous les derniers actes des autres piéces, sans exception, sont maigres, décharnés, faibles en comparaison. Si vous exceptez ces deux spectacles frappans, nos tragédies françaises ont été trop souvent des recueils de dialogues plutôt que des actions pathétiques. C'est par-là que nous péchons principalement. Mais avec ce défaut, & quelques autres auxquels la nécessité de faire cinq actes assujettit les auteurs, on avoue que la scène française est supérieure à celle de toutes les nations anciennes & modernes. Cet art est absolument nécessaire dans une grande ville telle que Paris : mais avant *Corneille* cet art n'existait pas ; & après *Racine*, il paraît impossible qu'il s'accroisse.

Il n'est pas plus possible de faire un commentaire sur la piéce de *Suréna* que sur *Agésilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Pertharite*, *Tite* & *Bérénice*, la *Toison d'Or*, *Théodore*. Si on a fait quelques réflexions sur *Othon*, c'est qu'en effet les beaux vers répandus dans la premiére scène, soutenaient un peu le commentateur dans ce travail ingrat & dégoûtant. Je finirai par dire qu'il ne faut examiner que les ouvrages qui ont des beautés avec des défauts, afin d'apprendre aux jeunes gens à éviter les uns, & à imiter les autres : mais pour les piéces aussi mal inventées que mal écrites où les

fautes innombrables ne ſont pas rachetées par une ſeule belle ſcène, il eſt très-inutile de commenter ce qu'on ne peut lire.

On n'aura donc ici qu'une ſeule obſervation, que j'ai déjà ſouvent indiquée; c'eſt que plus *Corneille* vieilliſſait, plus il s'obſtinait à traiter l'amour, lui qui dans ſon dépit de réuſſir ſi mal, ſe plaignait *que la ſeule tendreſſe fût toujours à la mode.* D'ordinaire la vieilleſſe dédaigne des faibleſſes qu'elle ne reſſent plus. L'eſprit contracte une fermeté ſévère qui va juſqu'à la rudeſſe. Mais *Corneille* au contraire mit dans ſes derniers ouvrages plus de galanterie que jamais, & quelle galanterie! peut-être voulait-il jouter contre *Racine* dont il ſentait malgré lui la prodigieuſe ſupériorité dans l'art ſi difficile de rendre cette paſſion auſſi noble, auſſi tragique qu'intéreſſante. Il imprima.... qu'*Othon ni Suréna, ne ſont point des cadets indignes de Cinna.* Ils étaient pourtant des cadets très-indignes, & *Pacorus*, & *Euridice*, & *Palmis*, & le *Suréna* parlent d'amour comme des bourgeois de Paris,

Si le mérite eſt grand, l'eſtime eſt un peu forte.
Vous la pardonnerez à l'amour qui m'emporte.
Comme vous le forcez à ſe trop expliquer,
S'il manque de reſpect vous l'en faites manquer.
Il eſt ſi naturel d'eſtimer ce qu'on aime
Qu'on voudrait que partout on l'eſtimât de même.

Et la pente eſt ſi douce à vanter ce qu'il vaut
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

C'eſt dans ce ſtyle ridicule que *Corneille* fait l'amour dans ſes vingt dernières tragédies, & dans quelques unes des premières. Quiconque ne ſent pas ce défaut eſt ſans aucun goût; & quiconque veut le juſtifier ſe ment à lui-même. Ceux qui m'ont fait un crime d'être trop ſévère, m'ont forcé à l'être véritablement, & à n'adoucir aucune vérité. Je ne dois rien à ceux qui ſont de mauvaiſe foi. Je ne dois compte à perſonne de ce que j'ai fait pour une deſcendante de *Corneille* & de ce que j'ai fait pour ſatisfaire mon goût. Je connais mieux les beaux morceaux de ce grand génie que ceux qui feignent de reſpecter les mauvais. Je ſais par cœur tout ce qu'il a fait d'excellent. Mais on ne m'impoſera ſilence en aucun genre ſur ce qui me paraît défectueux.

Ma déviſe a toujours été *fari quæ ſentiat.*

AVERTISSEMENT
DE P. CORNEILLE.

LE sujet de cette tragédie est tiré de Plutarque & d'Appian Alexandrin. Ils disent tous deux que Suréna était le plus noble, le plus riche, le mieux fait, & le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités il ne pouvait manquer d'être un des premiers hommes de son siècle ; & si je ne m'abuse, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnaissable. Vous en jugerez.

ACTEURS.

ORODE, roi des Parthes.

PACORUS, fils d'Orode.

SURÉNA, lieutenant d'Orode, & général de ſon armée contre Craſſus.

SILLACE, autre lieutenant d'Orode.

EURIDICE, fille d'Artabaſe, roi d'Arménie.

PALMIS, ſœur de Suréna.

ORMENE, dame d'honneur d'Euridice.

La ſcène eſt à Séleucie, ſur l'Euphrate.

Et vous partez

SURÉNA,
GÉNÉRAL
DES PARTHES,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMÈNE.

EURIDICE.

NE me parle plus tant de joie & d'hyménée.
Tu ne ſais pas les maux où je ſuis condamnée,
Ormène, c'eſt ici que doit s'exécuter
Ce traité qu'a deux rois il a plu d'arrêter;
Et l'on a préféré cette ſuperbe ville,
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle,
La reine & la princeſſe en quittent le ſéjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout ſon luſtre à la cour.
Le roi les mande exprès; le prince n'attend qu'elles;

Et jamais ces climats n'ont vu pompes si belles.
Mais que servent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur est esclave, & tous ses vœux captifs,
Si de tous ces efforts de publique allégresse
Il se fait des sujets de trouble & de tristesse?
J'aime ailleurs.

ORMENE.

Vous, madame?

EURIDICE.

Ormène, je l'ai tû,
Tant que j'ai pu me rendre à toute ma vertu.
N'espérant jamais voir l'amant qui m'a charmée,
Ma flamme dans mon cœur se tenait renfermée;
L'absence & la raison semblaient la dissiper;
Le manque d'espoir même aidait à me tromper.
Je crus ce cœur tranquille, & mon devoir sévère
Le préparait sans peine aux loix du roi mon père,
Au choix qu'il lui plairait. Mais, ô dieux! quel tourment,
S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant!

ORMENE.

Aux yeux de votre amant!

EURIDICE.

Il est tems de te dire
Et quel malheur m'accable, & pour qui je soupire.
Le mal qui s'évapore en devient plus léger,
Et le mien avec toi cherche à le soulager.
Quand l'avare Crassus, chef des troupes Romaines,
Entreprit de dompter les Parthes dans leurs plaines,
Tu sais que de mon père il brigua le secours,

Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours,
Que pour ambaſſadeur il prit ce héros même,
Qui l'avait ſu venger, & rendre au diadême.

ORMENE.

Oui, je vis Suréna vous parler pour ſon roi;
Et Caſſius pour Rome avait le même emploi,
Je vis de ces états l'orgueilleuſe puiſſance
D'Artabaſe à l'envi mendier l'aſſiſtance;
Ces deux grands intérêts partager votre cour,
Et des ambaſſadeurs prolonger le ſéjour.

EURIDICE.

Tous deux ainſi qu'au roi me rendirent viſite,
Et j'en connus bientôt le différent mérite.
L'un fier, & tout gonflé d'un vieux mépris des rois,
Semblait pour compliment nous apporter des loix;
L'autre, par les devoirs d'un reſpect légitime,
Vengeait le ſceptre en nous de ce manque d'eſtime.
L'amour s'en mêla même, & tout ſon entretien
Sembla m'offrir ſon cœur, & demander le mien:
Il l'obtint; & mes yeux, que charmait ſa préſence,
Soudain avec les ſiens en firent confidence.
Ces muets truchemens ſurent lui révéler
Ce que je me forçais à lui diſſimuler;
Et les mêmes regards qui m'expliquaient ſa flamme,
S'inſtruiſaient dans les miens du ſecret de mon ame.
Ses vœux y rencontraient d'auſſi tendres déſirs;
Un accord imprévu confondait nos ſoupirs;
Et d'un mot échappé la douceur haſardée
Trouvait l'ame en tous deux toute perſuadée.

ORMENE.

Cependant eſt-il roi, madame?

EURIDICE.

Il ne l'eſt pas;
Mais il ſait rétablir les rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'eſprit, & de viſage,
Le plus puiſſant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un roi qui n'eſt que roi.
Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et ſouffre de mes maux que j'achève l'hiſtoire.
L'amour ſous les dehors de la civilité,
Profita quelque tems des longueurs du traité:
On ne ſoupçonna rien des ſoins d'un ſi grand homme;
Mais il fallut choiſir entre le Parthe & Rome.
Mon père eut ſes raiſons en faveur du Romain;
J'eus les miennes pour l'autre, & parlai même en vain:
Je fus mal écoutée, & dans ce grand ouvrage,
On ne daigna peſer ni compter mon ſuffrage.
Nous fûmes donc pour Rome; & Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus:
Il m'en parut ému, mais il ſut ſe contraindre:
Pour tout reſſentiment il ne fit que nous plaindre;
Et comme tout ſon cœur me demeura ſoumis,
Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.
Que ſervit de flatter l'eſpérance détruite?
Mon père choiſit mal, on l'a vu par la ſuite.
Suréna fit périr l'un & l'autre Craſſus,
Et ſur notre Arménie Orode eut le deſſus:
Il vint dans nos états fondre comme un tonnerre.

Hélas ! j'avais prévu les maux de cette guerre ;
Et n'avais pas compté parmi ces noirs succès
Le funeſte bonheur que me gardait la paix :
Les deux rois l'ont conclue, & j'en ſuis la victime ;
On m'amène épouſer un prince magnanime ;
Car ſon mérite enfin ne m'eſt point inconnu,
Et ſe ferait aimer d'un cœur moins prévenu ;
Mais quand ce cœur eſt pris, & la place occupée,
Des vertus d'un rival en vain l'ame eſt frappée.
Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux ;
Et plus il eſt parfait, plus il eſt odieux.
Cependant j'obéis, Ormène, je l'épouſe ;
Et de plus...

ORMENE.

Qu'auriez-vous de plus ?

EURIDICE.

Je ſuis jalouſe.

ORMENE.

Jalouſe ! Quoi, pour comble aux maux dont je vous plains....

EURIDICE.

Tu vois ce que je ſouffre, apprends ce que je crains.
Orode fait venir la princeſſe ſa fille ;
Et s'il veut de mon bien enrichir ſa famille,
S'il veut qu'un double hymen honore un même jour,
Conçois mes déplaiſirs, je t'ai dit mon amour.
C'eſt bien aſſez, ô ciel ! que le pouvoir ſuprême
Me livre en d'autres bras, aux yeux de ce que j'aime,
Ne me condamne pas à ce nouvel ennui,
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMENE.

Votre douleur, madame, eſt trop ingénieuſe.

EURIDICE.

Quand on a commencé de ſe voir malheureuſe,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne faſſe trembler;
La plus fauſſe apparence a droit de nous troubler;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poiſon pour une ame chagrine.

ORMENE.

En ces nouveaux poiſons trouvez-vous tant d'appas,
Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'eſt pas?

EURIDICE.

La princeſſe eſt mandée, elle vient, elle eſt belle;
Un vainqueur des Romains n'eſt que trop digne d'elle;
S'il la voit, s'il lui parle, & ſi le roi le veut...
J'en dis trop, & déjà tout mon cœur qui s'émeut...

ORMENE.

A ſoulager vos maux appliquez même étude
Qu'à prendre un vain ſoupçon pour une certitude:
Songez par où l'aigreur s'en pourrait adoucir.

EURIDICE.

J'y fais ce que je puis, & n'y puis réuſſir,
N'oſant voir Suréna, qui règne en ma penſée,
Et qui me croit peut-être une ame intéreſſée.
Tu vois quelle amitié j'ai fait avec ſa ſœur:
Je crois le voir en elle, & c'eſt quelque douceur,
Mais légère, mais faible, & qui me gêne l'ame
Par l'inutile ſoin de lui cacher ma flamme.
Elle la ſait ſans doute, & l'air dont elle agit,
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit.

Ce frère l'aime trop pour s'être caché d'elle ;
N'en uſe pas de même, & ſois-moi plus fidelle ;
Il ſuffit qu'avec toi j'amuſe mon ennui.
Toutefois, tu n'as rien à me dire de lui ;
Tu ne ſais ce qu'il fait, tu ne ſais ce qu'il penſe ;
Une ſœur eſt plus propre à cette confiance.
Elle ſait s'il m'accuſe, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur,
Si du vol qu'on lui fait il m'eſtime complice,
S'il me garde ſon cœur, ou s'il me rend juſtice.
Je la vois, force-la, ſi tu peux, à parler ;
Force-moi, s'il le faut, à ne lui rien céler.
L'oſerai-je, grands dieux, ou plutôt le pourrai-je ?

ORMENE.

L'amour, dès qu'il le veut, ſe fait un privilège ;
Et quand de ſe forcer ſes deſirs ſont laſſés,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit aſſez.

SCENE II.

PALMIS, EURIDICE, ORMÈNE.

PALMIS.

J'APPORTE ici, madame, une heureuse nouvelle.
Ce soir la reine arrive.

EURIDICE.

Et Mandane avec elle?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURIDICE.

Et Suréna l'attend
Avec beaucoup de joie, & d'un esprit content?

PALMIS.

Avec tout le respect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURIDICE.

Rien de plus?

PALMIS.

Qu'a de plus un sujet à lui rendre?

EURIDICE.

Je suis trop curieuse, & devrais mieux savoir
Ce qu'aux filles des rois un sujet peut devoir;
Mais de pareils sujets sur qui tout l'état roule,
Se font assez souvent distinguer de la foule;
Et je sais qu'il en est, qui, si j'en puis juger,
Avec moins de respect savent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en sais point, madame, & ne crois pas mon frère

Plus ſavant que ſa ſœur en un pareil myſtère.

EURIDICE.

Paſſons. Que fait le prince?

PALMIS.

En véritable amant
Doutez-vous qu'il ne ſoit dans le raviſſement?
Et pourrait-il n'avoir qu'une joie imparfaite,
Quand il ſe voit toucher au bonheur qu'il ſouhaite?

EURIDICE.

Peut-être n'eſt-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame, & j'y craindrais quelque ſujet d'ennui.

PALMIS.

Et quel ennui pourrait mêler ſon amertume
Au doux & plein ſuccès du feu qui le conſume?
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur?
Le don de votre main...

EURIDICE.

La main n'eſt pas le cœur.

PALMIS.

Il eſt maître du vôtre.

EURIDICE.

Il ne l'eſt point, madame,
Et même je ne ſais s'il le ſera de l'ame.
Jugez après cela quel bonheur eſt le ſien.
Mais achevons de grace, & ne déguiſons rien.
Savez-vous mon ſecret?

PALMIS.

Je ſais celui d'un frère.

EURIDICE.

Vous ſavez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire?

Me hait-il? & ſon cœur juſtement irrité
Me rend-il ſans regret ce que j'ai mérité?

PALMIS.

Oui, madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame
Doit au plus grand mérite, & de zèle, & de flamme.

EURIDICE.

Il m'aimerait encor?

PALMIS.

C'eſt peu de dire aimer;
Il ſouffre ſans murmure, & j'ai beau vous blâmer,
Lui-même il vous défend, vous excuſe ſans ceſſe.
Elle eſt fille, & de plus, dit-il, *elle eſt princeſſe*;
Je ſais les droits d'un père, & connais ceux d'un roi;
Je ſais de ſes devoirs l'indiſpenſable loi;
Je ſais quel rude joug, dès ſa plus tendre enfance,
Impoſent à ſes vœux ſon rang & ſa naiſſance;
Son cœur n'eſt pas exempt d'aimer ni de haïr,
Mais qu'il aime, ou haïſſe, il lui faut obéir:
Elle m'a tout donné ce qui dépendait d'elle,
Et ma reconnaiſſance en doit être éternelle.

EURIDICE.

Ah vous redoublez trop, par ce diſcours charmant,
Ma haine pour le prince, & mes feux pour l'amant:
Finiſſons-le, madame; en ce malheur extrême
Plus je hais, plus je ſouffre, & ſouffre autant que j'aime.

PALMIS.

N'irritons point vos maux, & changeons d'entretien.
Je ſais votre ſecret, ſachez auſſi le mien.
Vous n'êtes pas la ſeule à qui la deſtinée

Prépare un long ſupplice en ce grand hyménée.
Le prince...

EURIDICE.

Au nom des dieux, ne me le nommez pas;
Son nom ſeul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS.

Un tel excès de haine!

EURIDICE.

Elle n'eſt que trop dûe.
Aux mortelles douleurs dont m'accable ſa vue.

PALMIS.

Hébien, ce prince donc qu'il vous plaît de haïr,
Et pour qui votre cœur s'apprête à ſe trahir,
Ce prince qui vous aime, il m'aimait.

EURIDICE.

L'infidelle!

PALMIS.

Nos vœux étaient pareils, notre ardeur mutuelle;
Je l'aimais.

EURIDICE.

Et l'ingrat briſe des nœuds ſi doux!

PALMIS.

Madame, eſt-il des cœurs qui tiennent contre vous?
Eſt-il vœux, ni ſermens qu'ils ne vous ſacrifient?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le juſtifient,
Vos yeux qui ſur moi-même ont un tel aſcendant...

EURIDICE.

Vous demeurez à vous, madame, en le perdant;
Et le bien d'être libre aiſément vous conſole
De ce qu'a d'injuſtice un manque de parole:

Mais je deviens esclave, & tels sont mes malheurs,
Qu'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS.

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure?
Vous perdez votre amant, mais son cœur vous demeure;
Et j'éprouve en mon sort une telle rigueur,
Que la perte du mien m'enlève tout son cœur.
Ma conquête m'échappe où les vôtres grossissent.
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchissent.
Votre empire s'augmente où se détruit le mien;
Et de toute ma gloire il ne me reste rien.

EURIDICE.

Reprenez vos captifs, rassurez vos conquêtes,
Rétablissez vos loix sur les plus grandes têtes,
J'en serai peu jalouse, & préfère à cent rois
La douceur de ma flamme & l'éclat de mon choix:
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadême.
Mais dites-moi, madame, est-il bien vrai qu'il m'aime?
Dites; & s'il est vrai, pourquoi fuit-il mes yeux?

PALMIS.

Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURIDICE.

Juste ciel, à le voir, déjà mon cœur soupire!
Amour, sur ma vertu prends un peu moins d'empire.

SCENE III.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

JE vous ai fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur, votre préſence étonne mon devoir ;
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,
Ne ſaurait plus m'offrir que de nouveaux ſupplices.
Oſez-vous l'ignorer ? & lorſque je vous vois,
S'il me faut trop ſouffrir, ſouffrez-vous moins que moi?
Souffrons-nous moins tous deux pour ſoupirer enſemble ?
Allez, contentez-vous d'avoir vu que j'en tremble ;
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me haſardez plus à des ſoupirs honteux.

SURENA.

Je ſais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue ;
Mais qui cherche à mourir, doit chercher ce qui tue.
Madame, l'heure approche, & demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi ;
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie :
Pardonnez à l'amour qui vous la ſacrifie,
Et ſouffrez qu'un ſoupir exhale à vos genoux,
Pour ma dernière joie, une ame toute à vous.

EURIDICE.

Et la mienne, ſeigneur, la jugez-vous ſi forte ;
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même ſoupir, qui tranchera vos jours,
Ne tranche auſſi des miens le déplorable cours?

Vivez, seigneur, vivez, afin que je languisse,
Qu'à vos feux ma langueur rende long-tems justice.
Le trépas à vos yeux me semblerait trop doux,
Et je n'ai pas encor assez souffert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume,
Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume:
Je veux, sans que la mort ose me secourir,
Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une faiblesse
A cette douloureuse & fatale tendresse?
Vous pourriez-vous, seigneur, résoudre à soulager
Un malheur si pressant par un bonheur léger?

SURENA.

Quel bonheur peut dépendre ici d'un misérable,
Qu'après tant de faveurs son amour même accable?
Puis-je encor quelque chose en l'état où je suis?

EURIDICE.

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.
N'épousez point Mandane, exprès on l'a mandée;
Mon chagrin, mes soupçons m'en ont persuadée.
N'ajoutez point, seigneur, à des malheurs si grands,
Celui de vous unir au sang de mes tyrans,
De remettre en leur main le seul bien qui leur reste,
Votre cœur, un tel don me serait trop funeste;
Je veux qu'il me demeure, & malgré votre roi,
Disposer d'une main qui ne peut être à moi.

SURENA.

Plein d'un amour si pur & si fort que le nôtre.
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,

Je n'ai plus ni de cœur, ni de main à donner.
Je vous aime & vous perds. Après cela, madame,
Serait-il quelque hymen que pût ſouffrir mon ame?
Serait-il quelques nœuds où ſe pût attacher
Le bonheur d'un amant qui vous était ſi cher,
Et qu'à force d'amour vous rendrez incapable
De trouver ſous le ciel quelque choſe d'aimable?

EURIDICE.

Ce n'eſt pas là de vous, ſeigneur, ce que je veux.
A la poſtérité vous devez des neveux;
Et ces illuſtres morts dont vous tenez la place,
Ont aſſez mérité de revivre en leur race:
Je ne veux pas l'éteindre, & tiendrais à forfait,
Qu'il m'en fût échappé le plus léger ſouhait.

SURENA.

Que tout meure avec moi, madame, que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte?
Sentiront-ils percer, par un éclat nouveau,
Ces illuſtres aïeux, la nuit de leur tombeau?
Reſpireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux, qui peut-être auront peine à les ſuivre,
Peut-être ne feront que les déshonorer,
Et n'en auront le ſang que pour dégénérer?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette ſorte de vie eſt bien imaginaire;
Et le moindre moment d'un bonheur ſouhaité
Vaut mieux qu'une ſi froide & vaine éternité.

EURIDICE.

Non, non, je ſuis jalouſe, & mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,

Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réservée aux volontés du roi :
Mandane aura toujours un plein droit de vous plaire ;
Ce sera l'épouser que de le pouvoir faire ;
Et ma haine sans cesse aura de quoi trembler,
Tant que par-là mes maux pourront se redoubler.
Il faut qu'un autre hymen me mette en assurance.
N'y portez, s'il se peut, que de l'indifférence ;
Mais par de nouveaux feux dussiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez, afin de m'obéir :
Je veux que ce grand choix soit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le règle, & qu'on me voie enfin
Reine de votre cœur & de votre destin :
Que Mandane, en dépit de l'ordre qu'on lui donne,
Ne pouvant s'élever jusqu'à votre personne,
Soit réduite à descendre à ces malheureux rois,
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des loix :
Et n'appréhendez point d'en regretter la perte,
Il n'est cour sous les cieux qui ne vous soit ouverte ;
Et partout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de roi ne vous manqueront pas.

SURENA.

Quand elles me rendraient maître de tout un monde,
Absolu sur la terre, & souverain sur l'onde,
Mon cœur...

EURIDICE.

N'achevez point, l'air dont vous commencez
Pourrait à mon chagrin ne plaire pas assez,
Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance,

Je

Je ne veux recevoir que de l'obéiſſance.

SURENA.

A qui me donnez-vous ?

EURIDICE.

Moi? que ne puis-je, hélas !
Vous ôter à Mandane, & ne vous donner pas !
Et contre les ſoupçons de ce cœur qui vous aime,
Que ne m'eſt-il permis de m'aſſurer moi-même !
Mais adieu, je m'égare.

SURENA.

Où dois-je recourir,
O ciel, s'il faut toujours aimer, ſouffrir, mourir ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SURENA; votre zèle a trop servi mon père,
Pour m'en laisser attendre un devoir moins sincère;
Et si près d'un hymen qui doit m'être assez doux,
Je mets ma confiance & mon espoir en vous.
Palmis avec raison de cet hymen murmure;
Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure;
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds,
Mes pareils ne sont point tout-à-fait maîtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendresses,
Il est des rois pour elle, & pour vous des princesses;
Et je puis hautement vous engager ma foi,
Que vous ne vous plaindrez du prince, ni du roi.

SURENA.

Cessez de me traiter, seigneur, en mercénaire,
Je n'ai jamais servi par espoir de salaire;
La gloire m'en suffit, & le prix que reçoit...

PACORUS.

Je fais ce que je dois, quand on fait ce qu'on doit;
Et si de l'accepter ce grand cœur vous dispense,

Le mien se satisfait, alors qu'il récompense.
J'épouse une princesse en qui les doux accords ;
Des graces de l'esprit avec celles du corps,
Forment le plus brillant & plus noble assemblage ;
Qui puisse orner une ame & parer un visage.
Je n'en dis que ce mot, & vous savez assez
Quels en sont les attraits, vous qui la connaissez.
Cette princesse donc, si belle, si parfaite,
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je souhaite,
Qu'elle manque d'amour, ou plutôt que ses vœux
N'aillent pas tout-à-fait du côté que je veux.
Vous qui l'avez tant vue, & qu'un devoir fidelle
A tenu si long-tems près de son père & d'elle,
Ne me déguisez point ce que dans cette cour
Sur de pareils soupçons vous auriez eu de jour.

SURENA.

Je le voyais, seigneur; mais pour gagner son père,
C'était tout mon emploi, c'était ma seule affaire,
Et je croyais par elle être sûr de mon choix ;
Mais Rome & son intrigue eurent le plus de voix ;
Du reste ne prenant intérêt à m'instruire
Que de ce qui pouvait vous servir, ou vous nuire,
Comme je me bornais à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas vu ce qu'un autre eût pu voir.
Si j'eusse pressenti que la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle était réservée,
J'aurais pris d'autres soins, & plus examiné ;
Mais j'ai suivi mon ordre, & n'ai point deviné.

PACORUS.

Quoi, de ce que je crains vous n'auriez nulle idée ?

Par aucune ambaſſade on ne l'a demandée ?
Aucun prince auprès d'elle, aucun digne ſujet,
Par ſes attachemens n'a marqué de projet ?
Car il vient quelquefois du milieu des provinces
Des ſujets en nos cours qui valent bien des princes ;
Et par l'objet préſent les ſentimens émus
N'attendent pas toujours des rois qu'on n'a point vus.

SURENA.

Durant tout mon ſéjour rien n'y bleſſait ma vue ;
Je n'y rencontrais point de viſite aſſidue,
Point de devoirs ſuſpects, ni d'entretiens ſi doux,
Que, ſi j'avais aimé, j'en duſſe être jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur ?

PACORUS.

Plus je la vois, plus j'y vois de contrainte.
Elle ſemble, auſſi-tôt que j'oſe en approcher,
Avoir je ne ſais quoi qu'elle me veut cacher.
Non qu'elle ait juſqu'ici demandé de remiſe,
Mais ce n'eſt pas m'aimer, ce n'eſt qu'être ſoumiſe ;
Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens ne part que du devoir.

SURENA.

N'en appréhendez rien. Encor toute étonnée,
Toute tremblante encor au ſeul nom d'hyménée,
Pleine de ſon pays, pleine de ſes parens,
Il lui paſſe en l'eſprit cent chagrins différens.

PACORUS.

Mais il ſemble à la voir que ſon chagrin s'applique

A braver par dépit l'allégresse publique.
Inquiète, rêveuse, insensible aux douceurs
Que par un plein succès l'amour verse en nos cœurs...

SURENA.

Tout cessera, seigneur, dès que sa foi reçue
Aura mis en vos mains la foi qui vous est due;
Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute sa vertu devenir toute amour.

PACORUS.

C'est beaucoup hasarder que de prendre assurance
Sur une si légère & douteuse espérance.
Et qu'aura cet amour d'heureux, de singulier,
Qu'à son trop de vertu je devrai tout entier?
Qu'aura-t'il de charmant, cet amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triste hymen ne refuse à personne,
Esclave dédaigneux d'une odieuse loi,
Qui n'est pour toute chaîne attaché qu'à sa foi?
Pour faire aimer ses loix, l'hymen ne doit en faire
Qu'afin d'autoriser la pudeur à se taire.
Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne sans gêner,
Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que sera-ce, grands dieux! si toute ma tendresse
Rencontre un souvenir plus cher à ma princesse,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,
Si pour un autre objet il soupire en mes bras?
Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.

SURENA.

Seigneur, je l'apperçois, l'occasion est belle;

Mais si vous en tirez quelque éclaircissement,
Qui donne à votre crainte un juste fondement,
Que ferez-vous?

PACORUS.

J'en doute, & pour ne vous rien feindre,
Je crois l'aimer assez pour ne la pas contraindre;
Mais tel chagrin aussi pourrait me survenir,
Que je l'épouserais afin de la punir.
Un amant dédaigné souvent croit beaucoup faire,
Quand il rompt le bonheur de ce qu'on lui préfère.
Mais elle approche. Allez, laissez-moi seul agir;
J'aurais peur devant vous d'avoir trop à rougir.

SCENE II.

PACORUS, EURIDICE.

PACORUS.

QUOI, madame, venir vous-même à ma rencontre?
Cet excès de bonté que votre cœur me montre...

EURIDICE.

J'allais chercher Palmis, que j'aime à consoler
Sur un malheur qui presse & ne peut reculer.

PACORUS.

Laissez-moi vous parler d'affaires plus pressées,
Et songez qu'il est tems de m'ouvrir vos pensées;
Vous vous abuseriez à les plus retenir.

Je vous aime, & demain l'hymen doit nous unir.
M'aimez-vous?

EURIDICE.

Oui, ſeigneur, & ma main vous eſt sûre.

PACORUS.

C'eſt peu que de la main, ſi le cœur en murmure.

EURIDICE.

Quel mal pourrait cauſer le murmure du mien,
S'il murmurait ſi bas qu'aucun n'en apprît rien?

PACORUS.

Ah! madame, il me faut un aveu plus ſincère.

EURIDICE.

Epouſez-moi, ſeigneur, & laiſſez-moi me taire.
Un pareil doute offenſe, & cette liberté
S'attire quelquefois trop de ſincérité.

PACORUS.

C'eſt ce que je demande, & qu'un mot ſans contrainte
Juſtifie aujourd'hui mon eſpoir ou ma crainte.
Ah, ſi vous connaiſſiez ce que pour vous je ſens!

EURIDICE.

Je ferais ce que font les cœurs obéiſſans,
Ce que veut mon devoir, ce qu'attend votre flamme,
Ce que je fais enfin.

PACORUS.

Vous feriez plus, madame;
Vous me feriez juſtice, & prendriez plaiſir
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un deſir:
Vous me diriez ſans ceſſe, *oui*, *prince*, *je vous aime*,

Mais d'une paſſion comme la vôtre extrême;
Je ſens le même feu, je fais les mêmes vœux,
Ce que vous ſouhaitez eſt tout ce que je veux;
Et cette illuſtre ardeur ne ſera point contente,
Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre attente.

EURIDICE.

Pour vous tenir, ſeigneur, un langage ſi doux,
Il faudrait qu'en amour j'en ſuſſe autant que vous.

PACORUS.

Le véritable amour, dès que le cœur ſoupire,
Inſtruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.
Ce langage à ſes feux n'eſt jamais importun,
Et ſi vous l'ignorez, vous n'en ſentez aucun.

EURIDICE.

Suppléez-y, ſeigneur, & dites-vous vous-même
Tout ce que ſent un cœur dès le moment qu'il aime;
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien;
J'avouerai tout, pourvu que je n'en diſe rien.

PACORUS.

Ce langage eſt bien clair, & je l'entends ſans peine.
Au défaut de l'amour auriez-vous de la haine?
Je ne veux pas le croire, & des yeux ſi charmans...

EURIDICE.

Seigneur, ſachez pour vous quels ſont mes ſentimens.
Si l'amitié vous plait, ſi vous aimez l'eſtime,
A vous les refuſer je croirais faire un crime:
Pour le cœur, ſi je puis vous le dire entre nous;
Je ne m'apperçois point qu'il ſoit encor à vous.

PACORUS.

Ainſi donc ce traité qu'ont fait les deux couronnes...

EURIDICE.

S'il a pu l'une à l'autre engager nos perſonnes,
Au ſeul don de la main ſon droit eſt limité;
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'eſt ſans vous le devoir que je fais mon poſſible
A le rendre pour vous plus tendre, & plus ſenſible;
Je ne ſais ſi le tems l'y pourra diſpoſer;
Mais qu'il le puiſſe, ou non, vous pouvez m'épouſer.

PACORUS.

Je le puis, je le dois, je le veux; mais, madame,
Dans ce triſtes froideurs dont vous payez ma flamme,
Quelqu'autre amour plus fort...

EURIDICE.

Qu'oſez-vous demander,
Prince?

PACORUS.

De mon bonheur ce qui doit décider.

EURIDICE.

Eſt-ce un aveu qui puiſſe échapper à ma bouche?

PACORUS.

Il eſt tout échappé, puiſque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de gêne à me dire que non;
Et pour me garantir de ce que j'appréhende,
La réponſe avec joie eût ſuivi la demande.
Madame, ce qu'on fait ſans honte & ſans remords,
Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts;
Et ſans que la rougeur au viſage nous monte...

EURIDICE.

Ah, ce n'eſt point pour moi que je rougis de honte.

Si j'ai pu faire un choix, je l'ai fait assez beau
Pour m'en faire un honneur jusques dans le tombeau ;
Et quand je l'avouerai, vous aurez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous, qui m'osez demander
Ce qu'on doit avoir peine à se persuader ;
Et je ne comprends point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en fasse confidence,
Vous, qui près d'un hymen accepté par devoir,
Devriez sur ce point craindre de trop savoir.

PACORUS.

Mais il est fait ce choix qu'on s'obstine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de mystère ?

EURIDICE.

Je ne vous le dis point, mais si vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne pensez.

PACORUS.

Hé bien, madame, hé bien, sachons, quoi qu'il en coûte,
Quel est ce grand rival qu'il faut que je redoute,
Dites, est-ce un héros? est-ce un prince? est-ce un roi?

EURIDICE.

C'est ce que j'ai connu de plus digne de moi.

PACORUS.

Si le mérite est grand, l'estime est un peu forte.

EURIDICE.

Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte :
Comme vous le forcez à se trop expliquer,
S'il manque de respect, vous l'en faites manquer.
Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime,
Qu'on voudrait que par-tout on l'estimât de même ;

Et la pente eſt ſi douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS.

C'eſt en dire beaucoup.

EURIDICE.

Apprenez davantage,
Et ſachez que l'effort où mon devoir m'engage
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous était sûr, je veux dire, ma main.
Ne vous la promettez, qu'après que dans mon ame
Votre mérite aura diſſipé cette flamme,
Et que mon cœur charmé par des attraits plus doux
Se ſera répondu de n'aimer rien que vous.
Et ne me dites point que pour cet hyménée
C'eſt par mon propre aveu qu'on a pris la journée:
J'en ſais la conſéquence, & diffère à regret;
Mais puiſque vous m'avez arraché mon ſecret,
Il n'eſt ni roi, ni père, il n'eſt prière, empire,
Qu'au péril de cent morts mon cœur oſe en dédire.
C'eſt ce qu'il n'eſt plus tems de vous diſſimuler,
Seigneur, & c'eſt le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS.

A ces bontés, madame, ajoutez une grace;
Et du moins attendant que cette ardeur ſe paſſe,
Apprenez-moi le nom de cet heureux amant,
Qui ſur tant de vertu règne ſi puiſſamment,
Par quelle qualité il a pu la ſurprendre.

EURIDICE.

Ne me preſſez point tant, ſeigneur, de vous l'apprendre.
Si je vous l'avais dit...

PACORUS.

Achevons.

EURIDICE.

Dès demain
Rien ne n'empêcherait de lui donner la main.

PACORUS.

Il eſt donc en ces lieux, madame ?

EURIDICE.

Il y peut être,
Seigneur, ſi déguiſé qu'on ne le peut connaître.
Peut-être en domeſtique eſt-il auprès de moi,
Peut-être s'eſt-il mis de la maiſon du roi,
Peut-être chez vous-même il s'eſt réduit à feindre;
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre,
Dans tous les inconnus que vous aurez à voir,
Et plus que tout encor, craignez de trop ſavoir.
J'en dis trop, il eſt tems que ce diſcours finiſſe.
A Palmis que je vois rendez plus de juſtice;
Et puiſſent de nouveau ſes attraits vous charmer,
Juſqu'à-ce que le tems m'apprenne à vous aimer.

SCENE III.

PACORUS, PALMIS.

PACORUS.

MAdame, au nom des dieux, ne venez pas vous plaindre.
On me donne ſans vous aſſez de gens à craindre ;
Et je ſerais bientôt accablé de leurs coups,
N'étai: que pour aſyle on me renvoie à vous.
J'obéis, j'y reviens, madame, & cette joie...

PALMIS.

Que n'y revenez-vous ſans qu'on vous y renvoie ?
Votre amour ne fait rien, ni pour moi, ni pour lui,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS.

N'eſt-ce rien que pour vous à cet ordre il défère ?

PALMIS.

Non, ce n'eſt qu'un dépit qu'il cherche à ſatisfaire.

PACORUS.

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien
Fait-il ſi peu d'honneur qu'on ne le compte à rien ?

PALMIS.

Depuis qu'il eſt honteux d'aimer un infidelle,
Que ce qu'un mépris chaſſe un coup d'œil le rapelle,
Et que les inconſtans ne donnent point de cœurs,
Sans être encor tout prêts de les porter ailleurs.

PACORUS.

Je le ſuis, je l'avoue, & mérite la honte
Que d'un retour ſuſpect vous faſſiez peu de compte.

Montrez-vous généreuſe ; & ſi mon changement
A changé votre amour en vif reſſentiment,
Immolez un courroux ſi grand, ſi légitime,
A la juſte pitié d'un ſi malheureux crime.
J'en ſuis aſſez puni, ſans que l'indignité...

PALMIS.

Seigneur, le crime eſt grand, mais j'ai de la bonté ;
Je ſais ce qu'à l'état ceux de votre naiſſance,
Tout maîtres qu'ils en ſont, doivent d'obéiſſance :
Son intérêt chez eux l'emporte ſur le leur,
Et du moment qu'il parle, il fait taire le cœur.

PACORUS.

Non, madame, ſouffrez que je vous déſabuſe ;
Je ne mérite point l'honneur de cette excuſe :
Ma légéreté ſeule a fait ce nouveau choix ;
Nulles raiſons d'état ne m'en ont fait de loix ;
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage,
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage :
J'ai pris plaiſir à l'être, & plus mon crime eſt noir,
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.
Tout mon cœur...

PALMIS.

Entre amans qu'on changement ſépare,
Le crime eſt oublié ſi-tôt qu'on le répare,
Et bien qu'il vous ait plû, ſeigneur, de me trahir,
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

PACORUS.

Faites-moi grace entière, & ſongez à me rendre
Ce qu'un amour ſi pur, ce qu'une ardeur ſi tendre...

PALMIS.

Donnez-moi donc, seigneur, vous-même quelque jour,
Quelque infaillible voie à fixer votre amour;
Et s'il est un moyen...

PACORUS.

S'il en est? Oui, madame,
Il en est de fixer tous les vœux de mon ame;
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit si doux,
Si je ne m'y rattache, il ne tiendra qu'à vous.
Il est pour m'arrêter sous un si digne empire
Un office à me rendre, un secret à me dire.
La princesse aime ailleurs, je n'en puis plus douter,
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.
Vous êtes avec elle en trop d'intelligence,
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence;
Tirez-moi de ce doute, & recevez ma foi,
Qu'autre que vous jamais ne régnera sur moi.

PALMIS.

Quel gage en est-ce, hélas! qu'une foi si peu sûre?
Le ciel la rendra-t-il moins sujette au parjure?
Et ces liens si doux que vous avez brisés,
A briser de nouveau seront-ils moins aisés?
Si vous voulez, seigneur, rappeller mes tendresses,
Il me faut des effets, & non pas des promesses;
Et cette foi n'a rien qui me puisse ébranler,
Quand la main seule a droit de me faire parler.

PACORUS.

La main seule en a droit! Quand cent troubles m'agitent,
Que la haine, l'amour, l'honneur me sollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,

Hélas ? ſuis-je en état de vous donner la main ?

PALMIS.

Et moi, ſans cette main, ſeigneur, ſuis-je maîtreſſe
De ce que m'a daigné confier la princeſſe,
Du ſecret de ſon cœur ? Pour le tirer de moi,
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,
Etre une autre vous-même, & le ſeul hyménée
Peut rompre le ſilence où je ſuis enchaînée

PACORUS.

Ah, vous ne m'aimez plus.

PALMIS.

Je voudrais le pouvoir.
Mais pour ne plus aimer, que ſert de le vouloir ?
J'ai pour vous trop d'amour, & je le ſens renaître,
Et plus tendre & plus fort qu'il n'a dû jamais être.
Mais ſi...

PACORUS.

Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

PALMIS.

Me préſerve le ciel de vous aimer ſi mal ?
Ce ſerait vous livrer à des guerres nouvelles,
Allumer entre vous des haines immortelles...

PACORUS.

Que m'importe ? & qu'aurai-je à redouter de lui,
Tant que je me verrai Suréna pour appui ?
Quel qu'il ſoit, ce rival, il ſera ſeul à plaindre.
Le vainqueur des Romains n'a point de roi à craindre.

PALMIS.

Je le ſais ; mais, ſeigneur, qui vous peut engager
Aux ſoins de le punir, & de vous en venger ?

Quand

Quand ſon grand cœur charmé d'une belle princeſſe
En a ſu mériter l'eſtime & la tendreſſe,
Quel dieu, quel bon génie a dû lui révéler
Que le vôtre pour elle aimerait à brûler;
A quels traits ce rival a-t-il dû le connaître,
Reſpecter de ſi loin des feux encor à naître,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos deſtins plus que vous n'en ſaviez?
S'il a vu la conquête à ſes vœux expoſée,
S'il a trouvé du cœur la ſympathie aiſée,
S'être emparé d'un bien où vous n'aſpiriez pas,
Eſt-ce avoir fait des vols & des aſſaſſinats?

PACORUS.

Je le vois bien, madame, & vous, & ce cher frère,
Abondez en raiſons pour cacher le myſtère.
Je parle, promets, prie, & je n'avance rien;
Auſſi votre intérêt eſt préférable au mien;
Rien n'eſt plus juſte, mais....

PALMIS.

Seigneur...

PACORUS.

Adieu, madame.
Je vous fais trop jouir des troubles de mon ame;
Le ciel ſe laſſera de m'être rigoureux.

PALMIS.

Seigneur, quand vous voudrez, il fera quatre heureux.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ORODE, SILLACE.

SILLACE.

JE l'ai vu par votre ordre, & voulu par avance
Pénétrer le secret de son indifférence.
Il m'a paru, seigneur, si froid, si retenu...
Mais vous en jugerez quand il sera venu.
Cependant je dirai que cette retenue
Sent une ame de trouble & d'ennuis prévenue,
Que ce calme paraît assez prémédité,
Pour ne répondre pas de sa tranquillité;
Que cette indifférence a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter!
Un service au-dessus de toute récompense
A force d'obliger tient presque lieu d'offense;
Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat,
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.
Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne,
Et l'excès de son poids fait pencher vers la haine.
Suréna de l'exil lui seul m'a rappellé;

Il m'a rendu lui ſeul ce qu'on m'avait volé,
Mon ſceptre ; de Craſſus il vient de me défaire ;
Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire ?
Lui partager mon trône ; il ſerait tout à lui,
S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles ;
Quand j'invoquais mes dieux, il gagnait des batailles.
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne & crains
Qu'il n'oſe quelque jour s'en payer par ſes mains ;
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me pèſe & ſon nom m'importune.
Qu'un monarque eſt heureux, quand parmi ſes ſujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au-deſſus de ſa gloire il n'y connaît perſonne,
Et qu'il eſt le plus digne enfin de ſa couronne !

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,
La ſaine politique a deux extrêmités.
Quoiqu'ait fait Suréna, quoiqu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
Puiſſant par ſa fortune & plus par ſon emploi,
S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre roi,
Si dans les différens que le ciel vous peut faire,
Une femme l'entraîne au parti de ſon père,
Que vous ſervira lors, ſeigneur, d'en murmurer ?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en aſſurer,
Il n'eſt point de milieu...

ORODE.

Ma penſée eſt la vôtre ;
Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre ?

Pour prix de ſes hauts faits, & de m'avoir fait roi,
Son trépas... Ce mot ſeul me fait pâlir d'effroi;
Ne m'en parlez jamais; que tout l'état périſſe,
Avant que juſques-là ma vertu ſe terniſſe,
Avant que je défère à ces raiſons d'état,
Qui nommeraient juſtice un ſi lâche attentat.

SILLACE.

Mais pourquoi lui donner les Romains en partage,
Quand ſa gloire, ſeigneur, vous donnait tant d'ombrage?
Pourquoi contre Artabaſe attacher vos emplois,
Et lui laiſſer matière à de plus grands exploits?

ORODE.

L'événement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voyais des Romains la valeur éclatante;
Et croyant leur défaite impoſſible ſans moi,
Pour me la préparer, je fondis ſur ce roi:
Je crus qu'il ne pourrait à la fois ſe défendre
Des fureurs de la guerre & de l'offre d'un gendre;
Et que par tant d'horreurs ſon peuple épouvanté
Lui ferait mieux goûter la douceur d'un traité;
Tandis que Suréna, mis aux Romains en bute,
Les tiendrait en balance, ou craindrait pour ſa chûte,
Et me réſerverait la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, & de le relever.
Je réuſſis à l'un, & conclus l'alliance;
Mais Suréna vainqueur prévint mon eſpérance.
A peine d'Artabaſe eus-je ſigné la paix,
Que j'appris Craſſus mort & les Romains défaits.
Ainſi d'une ſi haute & ſi prompte victoire
J'emporte tout le fruit, & lui toute la gloire:

Et beaucoup plus heureux que je n'aurais voulu,
Je me fais un malheur d'être trop absolu.
Je tiens toute l'Asie & l'Europe en alarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes :
Et quand tous mes voisins tremblent pour leurs états,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moi-même, & pour remède unique
Je n'y vois qu'une basse & dure politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,
Se doit voir d'un sujet le rebut ou le choix.

SILLACE.

Le rebut ! vous craignez, seigneur, qu'il la refuse ?

ORODE.

Et ne se peut-il pas qu'un autre amour l'amuse,
Et que rempli qu'il est d'une juste fierté,
Il n'écoute son cœur plus que ma volonté ?
Le voici, laissez-nous.

SCENE II.

ORODE, SURÉNA.

ORODE.

SURENA, vos ſervices,
Qui l'aurait oſé croire? ont pour moi des ſupplices;
J'en ai honte, & ne puis aſſez me conſoler,
De ne voir aucun don qui les puiſſe égaler.
Suppléez au défaut d'une reconnaiſſance,
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuiſſance;
Et s'il en eſt un prix dont vous faſſiez état,
Donnez-moi les moyens d'être un peu moins ingrat.

SURENA.

Quand je vous ai ſervi, j'ai reçu mon ſalaire,
Seigneur, & n'ai rien fait qu'un ſujet n'ait dû faire:
La gloire m'en demeure, & c'eſt l'unique prix
Que s'en eſt propoſé le ſoin que j'en ai pris.
Si pourtant il vous plaît, ſeigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un roi, dont l'ame eſt toute grande,
La plus haute vertu peut faire de faux pas;
Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas,
Gardez-moi des bontés toujours prêtes d'éteindre
Le plus juſte courroux que j'aurais lieu d'en craindre;
Et ſi...

ORODE.

Ma gratitude oſerait ſe borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,

Qui n'arrivera point ? & j'attendrais un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon eſtime ?
Le ciel m'eſt plus propice, & m'en ouvre un moyen,
Par l'heureuſe union de votre ſang au mien.
D'avoir tant fait pour moi ce ſera le ſalaire.

SURENA.

J'en ai flatté long-tems un eſpoir téméraire ;
Mais puiſqu'enfin le prince...

ORODE.

Il aima votre ſœur,
Et le bien de l'état lui dérobe ſon cœur.
La paix de l'Arménie à ce prix eſt jurée ;
Mais l'injure aiſément peut être réparée :
J'y ſais des rois tout prêts, & pour vous, dès demain,
Mandane que j'attends vous donnera la main.
C'eſt tout ce qu'en la mienne ont mis des deſtinées,
Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

SURENA.

A cet excès d'honneur rien ne peut s'égaler ;
Mais ſi vous me laiſſiez liberté d'en parler,
Je vous dirais, ſeigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette princeſſe un trône digne d'elle,
Que l'inégalité de mon deſtin au ſien
Ravalerait ſon ſang ſans élever le mien :
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laiſſe encor ſujet, & la rendrait ſujette ;
Et que de ſon hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de rois à naître, il naîtrait des ſujets.
De quel œil voulez-vous, ſeigneur, qu'elle me donne
Une main refuſée à plus d'une couronne ?

Et qu'un si digne objet des vœux de tant de rois
Descende par votre ordre à cet indigne choix ?
Que de mépris pour moi ! que de honte pour elle !
Non, seigneur, croyez-en un serviteur fidelle :
Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du prince avec ma sœur.
Ne le mêlez, seigneur, au sang de vos ancêtres
Qu'afin que vos sujets en reçoivent des maîtres :
Vos Parthes dans la gloire ont trop long-tems vécu,
Pour attendre des rois du sang de leur vaincu.
Si vous ne le savez, tout le camp en murmure ;
Ce n'est qu'avec dépit que le peuple l'endure.
Quelle loi eût pû faire Artabase vainqueur,
Plus rude, disent-ils, même à des gens sans cœur ?
Je les fais taire, mais, seigneur, à le bien prendre,
C'était moins l'attaquer, que lui mener un gendre ;
Et si vous en aviez consulté leurs souhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette paix.

ORODE.

Est-ce dans le dessein de vous mettre à leur tête,
Que vous me demandez ma grace toute prête ;
Et de leurs vains souhaits vous font-ils le porteur,
Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur ?
Il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme,
Qui rétablit son maître, & triomphe de Rome ;
Mais sous le ciel tout change, & les plus valeureux
N'ont jamais sûreté d'être toujours heureux.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable.
Le prince aime Euridice, autant qu'elle est aimable ;
Et s'il faut dire tout, je lui dois cet appui

Contre ce que Phadate oſera contre lui ;
Car tout ce qu'attenta contre moi Mitradate,
Pacorus le doit craindre à ſon tour de Phadate :
Cet eſprit turbulent, & jaloux du pouvoir,
Quoique ſon frère...

SURENA.

Il ſait que je ſais mon devoir,
Et n'a pas oublié que dompter des rebelles,
Détrôner un tyran...

ORODE.

Ces actions ſont belles;
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner ?

SURENA.

La dédaigner, ſeigneur, quand mon zèle fidelle
N'oſe me regarder que comme indigne d'elle ?
Oſez me diſpenſer de ce que je vous doi,
Et pour la mériter, je cours me faire roi.
S'il n'eſt rien d'impoſſible à la valeur d'un homme
Qui rétablit ſon maître, & triomphe de Rome,
Sur quels rois aiſément ne pourrai-je emporter,
En faveur de Mandane, un ſceptre à la doter ?
Preſcrivez moi, ſeigneur, vous-même une conquête,
Dont en prenant ſa main je couronne ſa tête;
Et vous direz après ſi c'eſt la dédaigner,
Que de vouloir me perdre, ou la faire régner.
Mais je ſuis né ſujet ; & j'aime trop à l'être,
Pour haſarder mes jours, que pour ſervir mon maître,
Et conſentir jamais qu'un homme tel que moi
Souille par ſon hymen le pur ſang de ſon roi.

ORODE.

Je n'examine point si ce respect déguise ;
Mais parlons une fois avec pleine franchise.
Vous êtes mon sujet, mais un sujet si grand,
Que rien n'est mal-aisé quand son bras l'entreprend.
Vous possédez sous moi deux provinces entières
De peuples si hardis, de nations si fières,
Que sur tant de vassaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zèle a de fidélité.
Ils vous ont jusqu'ici suivi comme fidelle ;
Et quand vous le voudrez, ils vous suivront rebelle,
Vous avez tant de nom, que tous les rois voisins
Vous veulent comme Orode unir à leurs destins.
La victoire chez vous passée en habitude,
Met jusques dans ses murs Rome en inquiétude.
Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux,
Vous traînez en tous lieux dix mille ames à vous :
Le nombre est peu commun pour un train domestique;
Et s'il faut qu'avec vous tout-à-fait je m'explique,
Je ne vous saurais croire assez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

SURENA.

Par quel crime, seigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pu mériter si peu de confiance ?
Si mon cœur, si mon bras pouvait être gagné,
Mitradate & Crassus n'auraient rien épargné :
Tous les deux...

ORODE.

Laissons là Crassus & Mitradate,
Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate;

Tout ce que je vous dois j'aime à le publier ;
Mais quand je m'en souviens, vous devez l'oublier.
Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
Je sais vous épargner la peine de le dire ;
Et s'il met votre zèle au-dessus du commun,
Je n'en suis point ingrat, craignez d'être importun.

SURENA.

Je reviens à Palmis, seigneur. De mes hommages
Si les loix du devoir sont de trop faibles gages,
En est-il de plus sûrs, ou de plus fortes loix,
Qu'avoir une sœur reine, & des neveux pour rois?
Mettez mon sang au trône, & n'en cherchez point d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres.
Que tout cet univers, que tout notre avenir
Ne trouve aucune voie à les en désunir.

ORODE.

Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
Au milieu des apprêts d'un si grand hyménée?
Et rendrai-je aux Romains qui voudront me braver,
Un ami que la paix vient de leur enlever?
Si le prince renonce au bonheur qu'il espère,
Que dira la princesse, & que fera son père?

SURENA.

Pour son pere, seigneur, laissez m'en le souci,
J'en réponds, & pourrais répondre d'elle aussi.
Malgré la triste paix que vous avez jurée,
Avec le prince même elle s'est déclarée ;
Et si je puis vous dire avec quels sentimens
Elle attend à demain l'effet de vos sermens,
Elle aime ailleurs.

ORODE.

Et qui ?

SURENA.

C'eſt ce qu'elle aime à taire.
Du reſte, ſon amour n'en fait aucun myſtère,
Et cherche à reculer les effets d'un traité,
Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

ORODE.

Eſt-ce au peuple, eſt-ce à vous, Suréna, de me dire,
Pour lui donner des rois, quel ſang je dois élire ?
Et pour voir dans l'état tous mes ordres ſuivis,
Eſt-ce de mes ſujets que je dois prendre avis ?
Si le prince à Palmis veut rendre ſa tendreſſe,
Je conſens qu'il dédaigne à ſon tour la princeſſe;
Et nous verrons après quel remède apporter
A la diviſion qui peut en réſulter.
Pour vous, qui vous ſentez indigne de ma fille,
Et craignez par reſpect d'entrer en ma famille,
Choiſiſſez un parti qui ſoit digne de vous,
Et qui ſurtout n'ait rien à me rendre jaloux,
Mon ame avec chagrin ſur ce point balancée
En veut, & dès demain, être débarraſſée.

SURENA.

Seigneur, je n'aime rien.

ORODE.

Que vous aimiez, ou non,
Faites un choix vous-même, ou ſouffrez-en le don.

SURENA.

Mais ſi j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
Du ſecret de mon cœur puis-je vous rendre compte ?

ORODE.

A demain, Suréna, s'il se peut, dès ce jour,
Résolvons cet hymen, avec, ou sans amour.
Cependant allez voir la princesse Euridice,
Sous les loix du devoir ramenez son caprice;
Et ne m'obligez point à faire à ses appas
Un compliment de roi qui ne lui plairait pas.
Palmis vient par mon ordre, & je veux en apprendre
Dans nos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCENE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE.

SURÉNA m'a surpris, & je n'aurais pas dit
Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'esprit;
Mais moins on le prévoit, & plus cet esprit brille:
Il trouve des raisons à refuser ma fille.
Mais fortes, & qui même ont si bien succédé,
Que s'en disant indigne, il m'a persuadé.
Savez-vous ce qu'il aime? Il est hors d'apparence
Qu'il fasse un tel refus sans quelque préférence,
Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix
Ferme tout son grand cœur au pur sang de ses rois.

PALMIS.

J'ai cru qu'il n'aimait rien.

ORODE.

Il me l'a dit lui-même;

Mais la princeſſe avoue, & hautement, qu'elle aime.
Vous êtes ſon amie & ſavez quel amant
Dans un cœur qu'elle doit règne ſi puiſſamment.

PALMIS.

Si la princeſſe en moi prend quelque confiance,
Seigneur, m'eſt-il permis d'en faire confidence?
Reçoit-on des ſecrets ſans une forte loi?

ORODE.

Je croyais qu'elle pût ſe rompre pour un roi;
Et veux bien toutefois qu'elle ſoit ſi ſévère,
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à ſe taire;
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS.

Ah, pour mes ſentimens, je vous les dirai tous.
J'aime ce que j'aimais, & n'ai point changé d'ame.
Je n'en fais point ſecret.

ORODE.

L'aimer encor, madame!
Ayez-en quelque honte, & parlez-en plus bas.
C'eſt faibleſſe d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS.

Non, ſeigneur, à ſon prince attacher ſa tendreſſe,
C'eſt une grandeur d'ame, & non une faibleſſe;
Et lui garder un cœur qu'il lui plût mériter,
N'a rien d'aſſez honteux pour ne pas s'en vanter.
J'en ferai toujours gloire; & mon ame charmée
De l'heureux ſouvenir de m'être vue aimée,
N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux
Qu'alluma ſon mérite, & l'offre de ſes vœux.

ORODE.

Faites mieux, vengez-vous. Il eſt des rois, madame,
Plus dignes qu'un ingrat d'une ſi belle flamme.

PALMIS.

De ce que j'aime encor ce ſerait m'éloigner,
Et me faire un exil ſous ombre de régner.
Je veux toujours le voir, cet ingrat qui me tue,
Non pour le triſte bien de jouir de ſa vue,
Cette fauſſe douceur eſt au-deſſous de moi,
Et ne vaudra jamais que je néglige un roi :
Mais il eſt des plaiſirs, qu'une amante trahie
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.
Je verrai l'infidèle inquiet, alarmé
D'un rival inconnu, mais ardemment aimé,
Rencontrer à mes yeux ſa peine dans ſon crime,
Par les mains de l'hymen devenir ma victime ;
Et ne me regarder, dans ce chagrin profond,
Que le remords en l'ame, & la rougeur au front.
Des mes bontés pour lui l'impitoyable image
Qu'imprimera l'amour ſur mon pâle viſage,
Inſultera ſon cœur, & dans nos entretiens
Mes pleurs & mes ſoupirs rappelleront les ſiens ;
Mais qui ne ſerviront qu'à lui faire connaître
Qu'il pouvait être heureux, & ne ſaurait pas l'être ;
Qu'à lui faire trop tard haïr ſon peu de foi,
Et pour tout dire enſemble, avoir regret à moi.
Voilà tout le bonheur où mon amour aſpire ;
Voilà contre un ingrat tout ce que je conſpire ;
Voilà tous les plaiſirs que j'eſpère à le voir,
Et tous les ſentimens que vous vouliez ſavoir.

ORODE.

C'eſt bien traiter les rois en perſonnes communes,
Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme ſi pour vous plaire, & les inquiéter,
Dans le trône avec eux l'amour pouvait monter.
Il nous faut un hymen, pour nous donner des princes,
Qui ſoient l'appui du ſceptre, & l'eſpoir des provinces;
C'eſt-là qu'eſt notre force, & dans nos grands deſtins;
Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
Du reſte, en ces grands nœuds l'état qui s'intéreſſe,
Ferme l'œil aux attraits, & l'ame à la tendreſſe:
La ſeule politique eſt ce qui nous émeut;
On la ſuit, & l'amour s'y mêle comme il peut,
S'il vient, on l'applaudit; s'il manque, on s'en conſole:
C'eſt dont vous pouvez croire un roi ſur ſa parole.
Nous ne ſommes point faits pour devenir jaloux,
Ni pour être en ſouci ſi le cœur eſt à nous.
Ne vous repaiſſez plus de ces vaines chimères,
Qui ne font les plaiſirs que des ames vulgaires,
Madame, & que le prince ait, ou non, à ſouffrir,
Acceptez un des rois que je puis vous offrir.

PALMIS.

Pardonnez-moi, ſeigneur, ſi mon ame alarmée
Ne veut point de ces rois dont on n'eſt point aimée.
J'ai cru l'être du prince, & l'ai trouvé ſi doux,
Que le ſouvenir ſeul m'en plaît plus qu'un époux.

ORODE.

N'en parlons plus, madame, & dites à ce frère,
Qui vous eſt auſſi cher que vous me ſeriez chère,
Que parmi ſes reſpects il n'a que trop marqué...

PALMIS.

PALMIS.

Quoi, seigneur ?

ORODE.

Avec lui, je crois m'être expliqué.
Qu'il y pense, madame. Adieu.

PALMIS *seule.*

Quel triste augure !
Et que ne me dit point cette menace obscure !
Sauvez ces deux amans, ô ciel, & détournez
Les soupçons que leurs feux peuvent avoir donnés.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMENE.

ORMÉNE.

OUI, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna sur le bord de sa perte.
Je l'ai su de Sillace ; & j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURIDICE.

On n'oserait, Ormène, on n'oserait.

ORMENE.

Madame,
Croyez-en un peu moins votre fermeté d'ame.
Un héros arrêté n'a que deux bras à lui ;
Et souvent trop de gloire est un débile appui,

EURIDICE.

Je sais que le mérite est sujet à l'envie,
Que son chagrin s'attache à la plus belle vie :
Mais sur quelle apparence oses-tu présumer
Qu'on pourrait...

ORMENE.

Il vous aime, & s'en est fait aimer.

EURIDICE.

Qui l'a dit ?...

ORMENE.

Vous & lui, c'eſt ſon crime & le vôtre.
Il refuſe Mandane, & n'en veut aucune autre
On ſait que vous aimez, on ignore l'amant;
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURIDICE.

Ce ſont de vains ſoupçons qu'avec moi tu haſardes.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMÈNE.

PALMIS.

MAdame, à chaque porte on a poſé des gardes;
Rien n'entre, rien ne ſort qu'avec ordre du roi

EURIDICE.

Qu'importe, & quel ſujet en prenez-vous d'effroi?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'apprête,
Ou l'on en veut, madame, à quelque grande tête.
Je tremble pour mon frère.

EURIDICE.

A quel propos trembler?
Un roi qui lui doit tout, voudrait-il l'accabler?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point inſenſible,
Que de ſon alliance un refus ſi viſible...

EURIDICE.

Un si rare service a su le prévenir,
Qu'il doit récompenser avant que de punir.

PALMIS.

Il le doit, mais après une pareille offense,
Il est rare qu'on songe à la reconnaissance;
Et par un tel mépris le service effacé,
Ne tient plus d'yeux ouverts sur ce qui s'est passé.

EURIDICE.

Pour la sœur d'un héros, c'est être bien timide.

PALMIS.

L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide?

EURIDICE.

L'amante d'un héros aime à lui ressembler,
Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.

PALMIS.

Vous vous flattez, madame, elle a de la tendresse,
Que leur idée étonne, & leur image blesse;
Et ce que dans sa perte elle prend d'intérêt,
Ne saurait sans désordre en attendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de constance héroïque,
N'est point une vertu dont le sexe se pique;
Ou s'il peut jusques-là porter sa fermeté,
Ce qu'il appelle amour, n'est qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frère, on verrait quelque alarme;
Il vous échapperait un soupir, une larme,
Qui marquerait du moins un sentiment jaloux,
Qu'une sœur se montrât plus sensible que vous.
Dieux! je donne l'exemple, & l'on s'en peut défendre!

Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre !
Aurait-on jamais cru qu'on pût voir quelque jour
Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de l'amour?
Mais j'ai tort, & la perte est pour vous moins amère.
On recouvre un amant plus aisément qu'un frère ;
Et si je perds celui que le ciel me donna,
Quand j'en recouvrerais, serait-ce un Suréna?

EURIDICE.

Et si j'avais perdu cet amant qu'on menace,
Serait-ce un Suréna qui remplirait sa place?
Pensez-vous qu'exposée à de si rudes coups,
J'en soupire au-dedans, & tremble moins que vous?
Mon intrépidité n'est qu'un effort de gloire,
Que tout fier qu'il paraît, mon cœur n'en veut pas croire :
Il est tendre, & ne rend ce tribut qu'à regret,
Au juste & dur orgueil qu'il dément en secret.
Oui, s'il en faut parler avec mon ame ouverte,
Je pense voir déjà l'appareil de sa perte,
De ce héros si cher; & ce mortel ennui
N'ose plus aspirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS.

Avec moins de chaleur vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon amant, pour conserver mon frère,
Madame ; & puisqu'enfin il vous faut l'épouser,
Tâchez par politique à vous y disposer.

EURIDICE.

Mon amour est trop fort pour cette politique :
Tout entier on l'a vu, tout entier il s'explique;
Et le prince sait trop ce que j'ai dans le cœur,

Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, & l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en ſa faveur tout cet amour expire.
C'eſt avoir trop parlé, mais dût ſe perdre tout,
Je me tiendrai parole, & j'irai juſqu'au bout.

PALMIS.

Ainſi donc vous voulez que ce héros périſſe ?

EURIDICE.

Pourrait-on en venir juſqu'à cette injuſtice ?

PALMIS.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et du trop d'union où s'obſtinent vos cœurs.
Rendez heureux le prince ; il n'eſt plus ſa victime.
Qu'il ſe donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURIDICE.

Qu'il s'y donne, madame, & ne m'en diſe rien ;
Ou, ſi ſon cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer, que ma haine ceſſée
Vers l'amour de ſon frère ait tourné ma penſée.
Réſolvez-vous vous-même à me déſobéir ;
Forcez-moi, s'il ſe peut, moi-même à le haïr ;
A force de raiſon faites-m'en un rebelle ;
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidelle ;
Par pitié ; par tendreſſe, appliquez tous vos ſoins
A me mettre en état de l'aimer un peu moins.
J'achèverai le reſte. A quelque point qu'on aime,
Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

PALMIS.

Le prince vient, madame, & n'a pas grand beſoin,

Dans ſon amour pour vous, d'un odieux témoin :
Vous pourrez mieux ſans moi flatter ſon eſpérance,
Mieux en notre faveur tourner ſa déférence ;
Et ce que je prévois me fait aſſez ſouffrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

SCENE III.

PACORUS, EURIDICE. ORMENE.

EURIDICE.

EST-CE pour moi, ſeigneur, qu'on fait garde à vos portes?
Pour aſſurer ma fuite ai-je ici des eſcortes ?
Ou ſi ce grand hymen pour ſes derniers apprêts...

PACORUS.

Madame, ainſi que vous, chacun a ſes ſecrets.
Ceux que vous honorez de votre confidence,
Obſervent par votre ordre un généreux ſilence.
Le roi ſuit votre exemple ; &, ſi c'eſt vous gêner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURIDICE.

Qui devine eſt ſouvent ſujet à ſe méprendre.

PACORUS.

Si je devine mal, je ſais à qui m'en prendre ;
Et comme votre amour n'eſt que trop évident,
Si je n'en ſais l'objet, j'en ſais le confident.

Il eſt le plus coupable : un amant peut ſe taire,
Mais d'un ſujet au roi, c'eſt crime qu'un myſtère.
Qui connaît un obſtacle au bonheur de l'état,
Tant qu'il le tient caché commet un attentat.
Ainſi ce confident. . . . vous m'entendez, madame;
Et je vois dans les yeux ce qui ſe paſſe en l'ame.

EURIDICE.

S'il a ma confidence, il a mon amitié;
Et je lui dois, ſeigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS.

Ce ſentiment eſt juſte, & même je veux croire
Qu'un cœur comme le vôtre a droit d'en faire gloire.
Mais ce trouble, madame, & cette émotion,
N'ont-ils rien de plus fort que la compaſſion?
Et quand de ſes périls l'ombre vous intéreſſe,
Qu'une pitié ſi prompte en ſa faveur vous preſſe,
Un ſi cher confident ne fait-il point douter
De l'amant, ou de lui, qui les peut exciter?

EURIDICE.

Qu'importe, & quel beſoin de les confondre enſemble,
Quand ce n'eſt que pour vous, après tout, que je tremble?

PACORUS.

Quoi! vous me menacez vous-même à votre tour?
Et les emportemens de votre aveugle amour. . .

EURIDICE.

Je m'emporte & m'aveugle un peu moins qu'on ne penſe;
Pour l'avouer vous-même, entrons en confidence.
Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux;
Ma main ne ſaurait être, & ne ſera qu'à vous;
Mes vœux y ſont déjà, tout mon cœur y veut être;

Dès que je le pourrai, je vous en ferai maître ;
Et si pour s'y réduire il me fait différer,
Cet amant si chéri n'en peut rien espérer.
Je ne ferai qu'à vous, qui que ce soit que j'aime,
A moins qu'à vous quitter vous m'obligiez vous-même ;
Mais s'il faut que le tems m'apprenne à vous aimer,
Il ne me l'apprendra qu'à force d'estimer ;
Et si vous me forcez à perdre cet estime,
Si votre impatience ose aller jusqu'au crime ..
Vous m'entendez, seigneur, & c'est vous dire assez
D'où me viennent pour vous ces vœux intéressés.
J'ai part à votre gloire, & je tremble pour elle,
Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne soupçon
Ne fasse à l'univers détester votre nom,
Et que vous ne veuilliez sortir d'inquiétude
Par une épouvantable & noire ingratitude.
Pourrais-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi?
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne,
Toute fumante encor du sang qui vous la donne?
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'aurez point de mains?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite ;
D'autres ont ramassé les débris de sa suite ;
De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur ;
Et vous avez besoin encor de son vainqueur.
Voilà ce que pour vous craint une destinée,
Qui se doit bientôt voir à la vôtre enchaînée ;
Et deviendrait infame à se vouloir unir

Qu'à des rois dont on puiſſe aimer le ſouvenir.

PACORUS.

Tout ce que vous craignez eſt en votre puiſſance,
Madame, il ne vous faut qu'un peu d'obéiſſance,
Qu'exécuter demain ce qu'un père a promis;
L'amant, le confident n'auront plus d'ennemis.
C'eſt de quoi de nouveau tout mon cœur vous conjure,
Par les tendres reſpects d'une flamme ſi pure,
Ces aſſidus reſpects, qui ſans ceſſe bravés,
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,
Par tout ce qu'a de rude un orgueil inflexible,
Par tous les maux que ſouffre....

EURIDICE.

Et moi, ſuis-je inſenſible?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats?
Seigneur, je ſuis aimée, & vous ne l'êtes pas.
Mon devoir vous prépare un aſſuré remède,
Quand il n'en peut ſouffrir au mal qui me poſsède;
Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS.

Ce moment quelquefois eſt difficile à prendre,
Madame, & ſi le roi ſe laſſe de l'attendre,
Pour venger le mépris de ſon autorité,
Songez à ce que peut un monarque irrité.

EURIDICE.

Ma vie eſt en ſes mains, & de ſon grand courage
Il peut montrer ſur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS.

Traitez-le mieux, de grace, & ne vous alarmez

Que pour la sûreté de ce que vous aimez :
Le roi fait votre faible, & le trouble que porte
Le péril d'un amant dans l'ame la plus forte.

EURIDICE.

C'eſt mon faible, il eſt vrai, mais ſi j'ai de l'amour,
J'ai du cœur, & pourrais le mettre en ſon plein jour.
Ce grand roi cependant prend une aimable voie.
Pour me faire accepter ſes ordres avec joie!
Penſez-y mieux, de grace, & ſongez qu'au beſoin,
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce premier pas, ce pas qui ſeul nous gêne,
L'amour rompt aiſément le reſte de ſa chaîne;
Et tyran à ſon tour du devoir mépriſé,
Il s'applaudit long-tems du joug qu'il a briſé.

PACORUS.

Madame...

EURIDICE.

Après cela, ſeigneur, je me retire;
Et s'il vous reſte encor quelque choſe à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laiſſe achever avec mon confident.

SCENE IV.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SURENA, je me plains, & j'ai lieu de me plaindre.

SURENA.

De moi, seigneur?

PACORUS.

De vous. Il n'est plus tems de feindre.
Malgré tous vos détours on sait la vérité,
Et j'attendais de vous plus de sincérité,
Moi, qui mettais en vous ma confiance entière,
Et ne voulais souffrir aucune autre lumière,
L'amour dans sa prudence est toujours indiscret;
A force de se taire, il trahit son secret:
Le soin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et son silence dit tout ce qu'il craint qu'on sache.
Ne cachez plus le vôtre, il est connu de tous,
Et toute votre adresse a parlé contre vous.

SURENA.

Puisque vous vous plaignez, la plainte est légitime,
Seigneur; mais, après tout, j'ignore encor mon crime,

PACORUS.

Vous refusez Mandane avec tant de respect,
Qu'il est trop raisonné pour n'être point suspect.
Avant qu'on vous l'offrît, vos raisons étaient prêtes,
Et jamais on n'a vu de refus plus honnêtes;
Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir:

Il fallait tout promettre & la laiſſer agir:
Il fallait eſpérer de ſon orgueil ſévère
Un juſte déſaveu des volontés d'un père,
Et l'aigrir par des vœux ſi froids, ſi mal conçus,
Qu'elle uſurpât ſur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice,
Qui pût mettre Palmis où doit être Euridice,
En me donnant le change, attirer mon courroux,
Et montrer quel objet vous réſervez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adreſſe
A remettre au devoir l'eſprit de la princeſſe:
Vous en avez eu l'ordre, & j'en ſuis plus haï;
C'eſt pour un bon ſujet avoir bien obéi.

SURENA.

Je le vois bien, ſeigneur, qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'eſt compté pour crime, & je dois ſeul au roi
Répondre de Palmis, d'Euridice & de moi,
Comme ſi je pouvais ſur une ame enflammée
Ce qu'on me voit pouvoir ſur tout un corps d'armée,
Et qu'un cœur ne fût pas plus facile à tourner,
Que les Romains à vaincre & qu'un ſceptre à donner.
Sans faire un nouveau crime, oſerais-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'eſt pas de votre empire,
Et que l'amour jaloux de ſon autorité,
Ne reconnaît ni rois, ni ſouveraineté?
Il hait tous les emplois où la force l'appelle;
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle;
Et je ſuis criminel de n'en pas triompher,
Quand vous-même, ſeigneur, ne pouvez l'étouffer!

Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Euridice vous aime & Palmis vous haïſſe;
Ou rendez votre cœur à vos loix ſi ſoumis,
Qu'il dédaigne Euridice, & retourne à Palmis.
Tout ce que vous pourrez, ou ſur vous, ou ſur elles,
Rendra mes actions d'autant plus criminelles;
Mais ſur elles, ſur vous, ſi vous ne pouvez rien,
Des crimes de l'amour ne faites plus le mien.

PACORUS.

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire;
Mais je n'excuſe point ceux qu'il s'obſtine à taire,
Qui cachés avec ſoin ſe commettent long-tems,
Et tiennent près des rois de ſecrets mécontens.
Un ſujet qui ſe voit le rival de ſon maître,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paraître,
Ne pouſſe aucun ſoupir ſans faire un attentat,
Et d'un crime d'amour, il en fait un d'état.
Il a beſoin de grace, & ſur-tout quand on l'aime,
Juſqu'à ſe révolter contre le diadême,
Juſqu'à ſervir d'obſtacle au bonheur général.

SURENA.

Oui, mais quand de ſon maître on lui fait un rival,
Qu'il aimait le premier, qu'en dépit de ſa flamme
Il cède, aimé qu'il eſt, ce qu'adore ſon ame,
Qu'il renonce à l'eſpoir, dédit ſa paſſion,
Eſt-il digne de grace ou de compaſſion?

PACORUS.

Qui cède ce qu'il aime, eſt digne qu'on le loue,
Mais il ne cède rien quand on l'en déſavoue;
Et les illuſions d'un ſi faux compliment

Ne méritent qu'un long & vrai reſſentiment.

SURENA.

Tout-à-l'heure, ſeigneur, vous me parliez de grace;
Et déjà vous paſſez juſques à la menace!
La grace eſt aux grands cœurs honteuſe à recevoir;
La menace n'a rien qui les puiſſe émouvoir.
Tandis que hors des murs ma ſuite eſt diſperſée,
Que la garde au dedans par Sillace eſt placée,
Que le peuple s'attend à me voir arrêter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, ſeigneur, & l'une & l'autre eſt prête:
Je n'ai goutte de ſang qui ne ſoit à mon roi;
Et, ſi l'on m'oſe perdre, il perdra plus que moi.
J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il fallait vivre,
Et laiſſe un grand exemple à qui pourra me ſuivre;
Mais ſi vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être aſſez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna, mes pareils n'aiment point ces manières.
Ce ſont fauſſes vertus que des vertus ſi fières.
Après tant de hauts faits & d'exploits ſignalés,
Le roi ne peut douter de ce que vous valez;
Il ne veut pas vous perdre, épargnez-vous la peine
D'attirer ſa colère & mériter ma haine:
Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir,
Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.
Il ſied bien aux grands cœurs de paraître intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus ſolides;
Mais ſouvent ces grands cœurs n'en ſont que mieux leur cour,

A paraître au besoin maîtres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidelle.
Ce soir la reine arrive, & Mandane avec elle.
Je ne demande point le secret de vos feux ;
Mais songez bien qu'un roi, quand il dit, *Je le veux...*
Adieu, ce mot suffit ; & vous devez m'entendre.

SURENA.

Je sais plus, je prévois ce que j'en dois attendre ;
Je l'attends sans frayeur, & quel qu'en soit le cours,
J'aurai soin de ma gloire, ordonnez de mes jours.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORODE, EURIDICE.

ORODE.

NE me l'avouez point, en cette conjoncture :
Le soupçon m'est plus doux que la vérité sûre :
L'obscurité m'en plaît, & j'aime à n'écouter
Que ce qui laisse encor liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes,
Et d'un amant suspect dispersé les escortes,
De crainte qu'un aveugle & fol emportement
N'allât, & malgré vous, jusqu'à l'enlévement.
La vertu la plus haute alors cède à la force ;
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce,
Que le plus grand courroux qu'on voit y succéder
N'aspire qu'aux douceurs de se raccommoder.
Il n'est que trop aisé de juger quelle suite
Exigerait de moi l'éclat de cette fuite ;
Et pour n'en pas venir à ces extrémités,
Que vous l'aimiez, ou non, j'ai pris mes sûretés.

EURIDICE.

A ces précautions je suis trop redevable ;
Une prudence moindre en serait incapable,
Seigneur ; mais dans le doute où votre esprit se plait,

Si j'oſe en ce héros prendre quelque intérêt,
Son ſort eſt plus douteux que votre incertitude,
Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude,
Je ne vous réponds point ſur cet enlévement;
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément.
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le ſais, de l'amour je ſais quelle eſt l'amorce;
Mais contre tous les deux l'orgueil peut ſecourir,
Et rien n'en eſt à craindre alors qu'on ſait mourir.
Je ne ſerai qu'au prince.

ORODE.

Oui, mais à quand, madame,
A quand cet heureux jour, que de toute ſon ame.....

EURIDICE.

Il ſe verrait, ſeigneur, dès ce ſoir mon époux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous.
Sa curioſité s'eſt trop embarraſſée
D'un point dont il devait éloigner ſa penſée;
Il ſait que j'aime ailleurs, & l'a voulu ſavoir:
Pour peine il attendra l'effort de mon devoir.

ORODE.

Les délais les plus longs, madame, ont quelque terme.

EURIDICE.

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme;
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatans;
Et quand on veut ſe vaincre, il y faut peu de tems.
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut ſuffire:
Un de ces bons momens qu'un cœur n'oſe en dédire,
S'il ne ſuit pas toujours nos ſouhaits & nos ſoins,
Il arrive ſouvent quand on l'attend le moins.

Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'aurai l'ame si peu tranquille;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laissera dans l'alarme où je suis.

ORODE.

Le sort de Suréna vous met donc en alarme?

EURIDICE.

Je vois ce que pour tous ses vertus ont de charme;
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un maître en colère, ou d'un rival jaloux.
Ce n'est point toutefois l'amour qui m'intéresse,
C'est.... Je crains encor plus que ce mot ne vous blesse,
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour,
Que d'en mettre, & si-tôt, le vrai sujet au jour.

ORODE.

Non, madame, parlez, montrez toutes vos craintes.
Puis-je, sans les connaître, en guérir les atteintes,
Et dans l'épaisse nuit où vous vous retranchez,
Choisir le vrai remède aux maux que vous cachez?

EURIDICE.

Mais si je vous disais que j'ai droit d'être en peine
Pour un trône où je dois un jour monter en reine,
Que perdre Suréna, c'est livrer aux Romains
Un sceptre que son bras a remis en vos mains,
Que c'est ressusciter l'orgueil de Mitradate,
Exposer avec vous Pacorus & Phradate;
Que je crains que sa mort, enlevant votre appui,
Vous renvoie à l'exil où vous seriez sans lui:
Seigneur, ce serait être un peu trop téméraire;
J'ai dû le dire au prince, & je dois vous le taire;

J'en dois craindre un trop long & trop juſte courroux ;
Et l'amour trouvera plus de grace chez vous.

ORODE.

Mais, madame, eſt-ce à vous d'être ſi politique ?
Qui peut ſe taire ainſi, voyons comme il s'explique.
Si votre Suréna m'a rendu mes états,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas ?
Et trouvez-vous par-là ſa valeur bien fondée
A ne m'eſtimer plus ſon maître qu'en idée ?
A vouloir qu'à ces loix j'obéiſſe à mon tour ?
Ce diſcours irait loin, revenons à l'amour,
Madame, & s'il eſt vrai qu'enfin. ...

EURIDICE.

Laiſſez-m'en faire,
Seigneur, je me vaincrai, j'y tâche, je l'eſpère :
J'oſe dire encor plus, je m'en fais une loi ;
Mais je veux que le tems en dépende de moi.

ORODE.

C'eſt bien parler en reine, & j'aime aſſez, madame,
L'impétuoſité de cette grandeur d'ame ;
Cette noble fierté que rien ne peut dompter
Remplira bien ce trône où vous devez monter.
Donnez-moi donc en reine un ordre que je ſuive.
Phradate eſt arrivé, ce ſoir Mandane arrive ;
Ils ſauront quels reſpects a montrés pour ſa main
Cet intrépide effroi de l'empire romain.
Mandane en rougira, le voyant auprès d'elle.
Phradate eſt violent, & prendra ſa querelle.
Près d'un eſprit ſi chaud, & ſi fort emporté,
Suréna dans ma cour eſt-il en ſûreté ?

Puis-je vous en répondre, à moins qu'il se retire ?

EURIDICE.

Bannir de votre cour l'honneur de votre empire !
Vous le pouvez, seigneur, & vous êtes son roi ;
Mais je ne puis souffrir qu'il soit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne font rien à la chose ;
Sous un prétexte faux je n'en suis pas moins cause,
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur,
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplaît, faites-vous-en justice,
Punissez, exilez, il faut qu'il obéisse.
Pour remplir mes devoirs j'attendrai son retour,
Seigneur, & jusques-là, point d'hymen, ni d'amour.

ORODE.

Vous pourriez épouser le prince en sa présence ?

EURIDICE.

Je ne sais, mais enfin je hais la violence.

ORODE.

Empêchez-la, madame, en vous donnant à nous,
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.
Cet ordre exécuté, mon ame satisfaite,
Pour ce héros si cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le fasse venir. Modérez vos hauteurs ;
L'orgueil n'est pas toujours la marque des grands cœurs.
Il me faut un hymen ; choisissez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu, pour le moins, jusqu'au vôtre.

EURIDICE.

Je sais tenir, seigneur, tout ce que je promets,
Et promettrais en vain de ne le voir jamais,
Moi qui sais que bientôt la guerre rallumée

Le rendra pour le moins néceſſaire à l'armée.

ORODE.

Nous ferons voir, madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la néceſſité.
Je vous laiſſe avec lui.

SCENE II.

EURIDICE, SURENA.

EURIDICE.

SEIGNEUR, le roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane:
Le refus n'en ſaurait demeurer impuni;
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

SURENA.

Madame, ce refus n'eſt point vers lui mon crime:
Vous m'aimez, ce n'eſt point non plus ce qui l'anime.
Mon crime véritable eſt d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que mon roi, plus de vertus que lui,
Et c'eſt delà que part cette ſecrète haine,
Que le tems ne rendra que plus forte & plus pleine.
Plus on ſert des ingrats, plus on s'en fait haïr:
Tout ce qu'on fait pour eux ne ſert qu'à nous trahir.
Mon viſage l'offenſe, & ma gloire le bleſſe.
Juſqu'au fond de mon ame il cherche une baſſeſſe.
Et tâche à s'ériger par l'offre, ou par la peur,

De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur;
Comme si par ses dons il pouvait me séduire,
Ou qu'il pût m'accabler, & ne se point détruire.
Je lui dois en sujet tout mon sang, tout mon bien;
Mais si je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de loix que comme autant d'outrages,
Comme autant d'attentats sur de plus doux hommages:
Cependant pour jamais, il faut nous séparer,
Madame.

EURIDICE.

Cet exil pourrait toujours durer?

SURENA.

En vain pour mes pareils leur vertu sollicite;
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet exil toutefois n'est pas un long malheur;
Et je n'irai pas loin sans mourir de douleur.

EURIDICE.

Ah! craignez de m'en voir assez persuadée,
Pour mourir avant vous de cette seule idée:
Vivez, si vous m'aimez.

SURENA.

Je vivrais pour savoir
Que vous aurez enfin rempli votre devoir,
Que d'un cœur tout à moi, que de votre personne
Pacorus sera maître, ou plutôt sa couronne?
Ce penser m'assassine, & je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'exil, madame, qu'au trépas.

EURIDICE.

Que le ciel n'a-t-il mis en ma main & la vôtre,
Ou de n'être à personne, où d'être l'un à l'autre!

SURENA.

Fallait-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité ?

EURIDICE.

Cette inégalité me souffrait l'espérance.
Votre nom, vos vertus valaient bien ma naissance;
Et Crassus a rendu plus digne encor de moi,
Un héros dont le zèle a rétabli son roi.
Dans les maux où j'ai vu l'Arménie exposée,
Mon pays désolé m'a seul tyrannisée.
Esclave de l'état, victime de la paix,
Je m'étais répondu de vaincre mes souhaits,
Sans songer qu'un amour comme le nôtre extrême,
S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ai promis, mais hélas!
Quand j'ai promis, seigneur, je ne vous voyais pas.
Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je diffère à donner le bien que je vous ôte,
Et l'unique bonheur que j'y puis espérer,
C'est de toujours promettre & toujours différer.

SURENA.

Que je serais heureux! ... mais qu'osai-je vous dire ?
L'indigne & vain bonheur où mon amour aspire !
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir;
Songez à vivre heureuse, & me laissez mourir.
Un trône vous attend, le premier de la terre,
Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui règle le destin du reste des humains,
Et jusques dans leurs mœurs alarme les Romains.

EURIDICE.

J'enviſage ce trône & tous ſes avantages,
Et je n'y vois partout, ſeigneur, que vos ouvrages;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
Et, dans ce qui m'attend, je vois ce que je perds.
Ah, ſeigneur!

SURENA.

Epargnez la douleur qui me preſſe.
Ne la ravalez point juſques à la tendreſſe;
Et laiſſez-moi partir dans cette fermeté,
Qui fait de tels jaloux, & qui m'a tant coûté.

EURIDICE.

Partez, puiſqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur, & donna tant d'ombrage.
Je ſuivrai votre exemple, & vous n'aurez point lieu...
Mais j'apperçois Palmis qui vient vous dire adieu;
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue:
Quelques momens encor jouir de votre vue.

SCENE III.

EURIDICE, SURENA, PALMIS.

PALMIS.

ON dit qu'on vous exile à moins que d'épouſer,
Seigneur, ce que le roi daigne vous propoſer.

SURENA.

Non, mais juſqu'à l'hymen que Pacorus ſouhaite,
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

PALMIS.

Et vous partez ?

SURENA.

Je pars.

PALMIS.

Et, malgré ſon courroux,
Vous avez sûreté d'aller juſques chez vous ?
Vous êtes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre ſorte une telle diſgrace ?
Et, s'il faut dire tout, ſur de ſi longs chemins
Il n'eſt point de poiſons ; il n'eſt point d'aſſaſſins ?

SURENA.

Le roi n'a pas encor oublié mes ſervices,
Pour commencer par moi de telles injuſtices ;
Il eſt trop généreux pour perdre ſon appui.

PALMIS.

S'il l'eſt, tous vos jaloux le ſont-ils comme lui ?
Eſt-il aucun flatteur, ſeigneur, qui lui refuſe

De lui prêter un crime, & lui faire une excuſe ?
En eſt-il que l'eſpoir d'en faire mieux ſa cour,
N'expoſe ſans ſcrupule à ces courroux d'un jour,
Ces courroux qu'on affecte alors qu'on déſavoue
De lâches coups d'état dont en l'ame on ſe loue,
Et qu'une abſence élude, attendant le moment
Qui laiſſe évanouir ce faux reſſentiment ?

SURENA.

Ces courroux affectés, que l'artifice donne,
Font ſouvent trop de bruit pour abuſer perſonne.
Si ma mort plait au roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux que ce ſoit un crime qu'un haſard,
Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
Qu'impoſe la nature & règle la fortune ;
Que ſon perfide auteur, bien qu'il cache ſa main,
Devienne abominable à tout le genre humain ;
Et qu'il en naiſſe enfin des haines immortelles,
Qui de tous ſes ſujets lui faſſent des rebelles.

PALMIS.

Je veux que la vengeance aille à ſon plus haut point.
Les morts les mieux vengés ne reſſuſcitent point ;
Et de tout l'univers la fureur éclatante
En conſolerait mal & la ſœur & l'amante.

SURENA.

Que faire donc, ma ſœur ?

PALMIS.

Votre aſyle eſt ouvert.

SURENA.

Quel aſyle ?

PALMIS.

L'hymen qui vous vient d'être offert.
Vos jours en sûreté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre ....

SURENA.

Et c'est ma sœur qui m'y condamne,
C'est elle qui m'ordonne avec tranquillité
Aux yeux de ma princesse une infidélité !

PALMIS.

Lorsque d'aucun espoir notre ardeur n'est suivie,
Doit-on être fidèle aux dépens de sa vie ?
Mais vous ne m'aidez point à le persuader,
Vous, qui d'un seul regard pourriez tout décider.
Madame, ses périls ont-ils de quoi vous plaire ?

EURIDICE.

Je crois faire beaucoup, madame, de me taire ;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,
C'est tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il se peut, au nœud que je déteste,
Je vous laisse en parler, dispensez-moi du reste :
Je n'y mets point d'obstacle, & mon esprit confus...
C'est m'expliquer assez, n'exigez rien de plus.

SURENA.

Quoi ! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
Si ma perte est jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand malgré la nature, en dépit de ses loix,
Le parricide a fait la moitié de nos rois ?
Qu'un frère pour régner se baigne au sang d'un frère ?
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père ?
Notre Orode lui-même où serait-il sans moi ?

Mitradate pour lui montrait-il plus de foi ?
Croyez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate ?
J'en connais mal le cœur, si bientôt il n'éclate,
Et si de ce haut rang, que j'ai vu l'éblouir,
Son père & son aîné peuvent long-tems jouir.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défense ;
Car enfin mes refus ne font pas mon offense ;
Mon vrai crime est ma gloire, & non pas mon amour ;
Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour.
Plus je les servirai, plus je serai coupable ;
Et, s'ils veulent ma mort, elle est inévitable.
Chaque instant que l'hymen pourrait la reculer,
Ne les attacherait qu'à mieux dissimuler,
Qu'à rendre, sous l'appas d'une amitié tranquille,
L'attentat plus secret, plus noir, & plus facile.
Ainsi, dans ce grand nœud chercher ma sûreté,
C'est inutilement faire une lâcheté,
Souiller en vain mon nom, & vouloir qu'on m'impute
D'avoir enseveli ma gloire sous ma chûte.
Mais, dieux, se pourrait-il, qu'ayant si bien servi,
Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi ?
Non non, c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde ;
Vous le voyez, ma sœur, je n'ai pas même un garde,
Je suis libre.

PALMIS.

Et j'en crains d'autant plus son courroux ;
S'il vous faisait garder, il répondrait de vous.
Mais pouvez-vous, seigneur, rejoindre votre suite ?
Etes-vous libre assez pour choisir une fuite ?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein ?

Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le sang doit attendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

SURENA.

La tendresse n'est point de l'amour d'un héros;
Il est honteux pour lui d'écouter des sanglots;
Et parmi la douceur des plus illustres flammes,
Un peu de dureté sied bien aux grandes ames.

PALMIS.

Quoi! vous pourriez...

SURENA.

Adieu, le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le roi.

SCENE IV.

EURIDICE, PALMIS.

PALMIS.

Il court à son trépas, & vous en serez cause,
A moins que votre amour à son départ s'oppose.
J'ai perdu mes soupirs, & j'y perdrais mes pas:
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas.
Ne lui refusez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURIDICE.

S'il périt, ma mort suivra la sienne.

PALMIS.

Je puis en dire autant, mais ce n'est pas assez;

Vous avez tant d'amour, madame, & balancez!

EURIDICE.

Eſt-ce le mal aimer que de le vouloir ſuivre?

PALMIS.

C'eſt un excès d'amour qui ne fait point revivre;
De quoi lui ſervira notre mortel ennui?
De quoi nous ſervira de mourir après lui?

EURIDICE.

Vous vous alarmez trop: le roi dans ſa colère
Ne parle...

PALMIS.

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire?
D'un trône où ce héros a ſu le replacer;
S'il en veut à ſes jours, l'oſe-t-il prononcer?
Le pourrait-il ſans honte, & pourriez-vous attendre
A prendre ſoin de lui, qu'il ſoit trop tard d'en prendre?
N'y perdez aucun tems, partez, que tardez-vous?
Peut-être en ce moment on le perce de coups;
Peut-être...

EURIDICE.

Que d'horreur vous me jetez dans l'ame!

PALMIS.

Quoi? vous n'y courez pas!

EURIDICE.

Et le puis-je, madame?
Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour juſques-là put jamais ſe trahir?
Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'eſt de ma propre main m'aſſaſſiner moi-même?

PALMIS.

Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez?

EURIDICE.

Je n'y réſiſte plus, vous me le défendez.
Ormène vient à nous, & lui peut aller dire
Qu'il épouſe.... Achevez tandis que je ſoupire.

PALMIS.

Elle vient toute en pleurs.

SCENE DERNIERE.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

ORMENE.

QU'IL vous en va coûter!
Et que pour Suréna....

PALMIS.

L'a-t-on fait arrêter?

ORMENE.

A peine du palais il ſortait dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue,
Deux autres l'ont ſuivie, & j'ai vu ce vainqueur,
Comme ſi toutes trois l'avaient atteint au cœur,
Dans un ruiſſeau de ſang tomber mort ſur la place.

EURIDICE.

Hélas!

ORMENE.

Songez à vous, la ſuite vous menace;

Et

Et je penſe avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on apprît à dédaigner les rois.

PALMIS.

Prince ingrat ! lâche roi ! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, ſi tu daignes voir ce qu'on fait ſur la terre ?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embraſés,
Si de pareils tyrans n'en ſont point écraſés ?
Et vous, madame, & vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paraît encor tranquille,
Vous qui brûlant pour lui, ſans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'aſſaſſiner;
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi ! vous cauſez ſa perte, & n'avez point de pleurs ?

EURIDICE.

(a) Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.
Ormène, ſoutiens-moi.

ORMENE.

Que dites-vous, madame ?

EURIDICE.

Généreux Suréna, reçois toute mon ame.

(a) *Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.* Ce vers fournirala ſeule remarque qu'on croie devoir faire ſur la tragédie de Suréna. *Je ne pleure point, mais je meurs*, ſerait le ſublime de la douleur, ſi cette idée était aſſez ménagée, aſſez préparée pour devenir vraiſemblable, car le vraiſemblable ſeul peut toucher. Il faut pour dire qu'on meure de douleur, & pour en mourir en effet, avoir éprouvé, avoir faitvoir un déſeſpoir ſi violent, qu'on ne s'étonne pas qu'un prompt trépas en ſoit la ſuite. Mais on ne meurt pas ainſi de mort ſubite après avoir fait des raiſonnemens politiques, & des diſſertations ſur l'amour. Le vers par lui-même eſt très-tragique, mais il n'eſt pas amené par des ſentimens aſſez tragiques. Ce n'eſt pas aſſez qu'un vers ſoit beau, il faut qu'il ſoit placé, & qu'il ne ſoit pas ſeul de ſon eſpèce dans la foule.

ORMENE.

Emportons-la d'ici pour la mieux ſecourir.

PALMIS.

Suſpendez ces douleurs qui preſſent de mourir,
Grands dieux, & dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne ſouffrez point ma mort que je ne ſois vengée.

Fin du cinquième & dernier acte.

ARIANE,

TRAGÉDIE

DE

THOMAS CORNEILLE.

1672.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

UN grand nombre d'amateurs du théatre ayant demandé qu'on joingnît aux œuvres dramatiques de *Pierre Corneille* l'*Ariane* & l'*Eſſex* de *Thomas Corneille* ſon frère, accompagnés auſſi de commentaires, on n'a pu ſe refuſer à ce travail.

Thomas Corneille était cadet de *Pierre* d'environ vingt années. Il a fait trente-trois piéces de théatre, auſſi-bien que ſon aîné. Toutes ne furent pas heureuſes; mais *Ariane* eut un ſuccès prodigieux en 1672, & balança beaucoup la réputation du *Bajazet* de *Racine* qu'on jouait en même tems, quoiqu'aſſurément *Ariane* n'approche pas de *Bajazet*: mais le ſujet était heureux; les hommes tout ingrats qu'ils ſont, s'intéreſſent toujours à une femme tendre, abandonnée par un ingrat; & les femmes qui ſe retrouvent dans cette peinture pleurent ſur elles-mêmes.

Preſque perſonne n'examine à la repréſentation ſi la piéce eſt bien faite & bien écrite: on eſt touché: on a eu du plaiſir pendant une heure: ce

plaiſir même eſt rare ; & l'examen n'eſt que pour les connaiſſeurs.

On rapporte dans la *bibliothèque des théatres*, qu'*Ariane* fut faite en quarante jours, je ne ſuis pas étonné de cette rapidité dans un homme qui a l'habitude des vers, & qui eſt plein de ſon ſujet. On peut aller vîte quand on ſe permet des vers proſaïques, & qu'on ſacrifie tous les perſonnages à un ſeul. Cette piéce eſt au rang de celles qu'on joue ſouvent, lorſqu'une actrice veut ſe diſtinguer par un rôle capable de la faire valoir. La ſituation eſt très-touchante. Une femme qui a tout fait pour *Théſée*, qui l'a tiré du plus grand péril, qui s'eſt ſacrifiée pour lui, qui ſe croit aimée, qui mérite de l'être, qui ſe voit trahie par ſa ſœur, & abandonnée par ſon amant, eſt un des plus heureux ſujets de l'antiquité. Il eſt bien plus intéreſſant que la *Didon* de *Virgile;* car la *Didon* a bien moins fait pour *Énée*, & n'eſt point trahie par ſa ſœur ; elle n'éprouve point d'infidélité, & il n'y avait peut-être pas là de quoi ſe brûler.

Il eſt inutile d'ajouter que ce ſujet vaut infiniment mieux que celui de *Médée*. Une empoiſonneuſe, une meurtrière ne peut toucher des cœurs & des eſprits bien faits.

Thomas Corneille fut plus heureux dans le choix de ce ſujet que ſon frère ne le fut dans aucun des ſiens depuis *Rodogune* ; mais je doute que

Pierre Corneille eût mieux fait le rôle d'*Ariane* que son frère. On peut remarquer en lisant cette tragédie qu'il y a moins de solécismes & moins d'obscurités que dans les dernières piéces de *Pierre Corneille*. Le cadet n'avait pas la force & la profondeur du génie de l'aîné ; mais il parlait sa langue avec plus de pureté , quoiqu'avec plus de faiblesse. C'était d'ailleurs un homme d'un très-grand mérite, & d'une vaste littérature ; & si vous exceptez *Racine*, auquel il ne faut comparer personne, il était le seul de son tems qui fût digne d'être le premier au-dessous de son frère.

ACTEURS.

ŒNARUS, roi de Naxe.

THÉSÉE, fils d'Ægée roi d'Athènes.

PIRITHOUS, fils d'Ixion roi des Lapithes.

ARIANE, fille de Minos roi de Crète.

PHÈDRE, sœur d'Ariane.

NÉRINE, confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, confident d'Œnarus.

La scène est dans l'isle de Naxe.

Puiſque tout m'abandonne il eſt pour mon ſecours
Une plus ſure voie et des moyens plus courts.

ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS

(*a*) JE le confeſſe, Arcas, ma faibleſſe redouble,
Je ne puis voir ici Pirithous ſans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait du me préparer,
C'était toujours beaucoup que les voir différer.
La princeſſe avait beau m'étaler ſa conſtance,
Son hymen reculé flattait mon eſpérance;
Et ſi Théſée avait & ſon cœur & ſa foi,
Contre elle, contre lui, le tems était pour moi.

(*a*) *Je le confeſſe, Arcas, ma faibleſſe redouble, &c.* Ce rôle d'*Œnarus* eſt viſiblement imité de celui d'*Antiochus* dans *Bérénice*, & c'eſt une mauvaiſe copie d'un original défectueux par lui-même. De pareils perſonnages ne peuvent être ſupportés qu'à l'aide d'une verſification toujours élégante, & de ces nuances de ſentiment que *Racine* ſeul a connues.

Le confident d'*Œnarus* avoue que ſans doute *Ariane* eſt belle. *Œnarus* a vu *Théſée* rendre *quelques ſoins à Mégiſte & à Cyane*, cela l'a flatté *du côté d'Ariane*. C'eſt un amour de comédie dans le ſtyle négligé de la comédie.

De ce faible Pirithous me prive ;
Par lui de mon malheur l'inſtant fatal arrive.
Cet ami ſi long-tems de Théſée attendu,
Pour partager la joie, en ces lieux s'eſt rendu.
Il vient être témoin du bonheur de ſa flamme.
Ainſi plus de remiſe ; il faut m'arracher l'ame,
Et me ſoumettre enfin au tourment ſans égal,
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, & ſans doute elle eſt belle ; (*b*)

[*b*] *Et ſans doute elle eſt belle.* Ce vers & tous ceux qui ſont dans ce goût, prouvent aſſez ce que dit Riccoboni que la tragédie en France eſt la fille du roman. Il n'y a rien de grand, de noble, de tragique, à aimer une femme parce *qu'elle eſt belle.* Il faudrait du moins relever ces petiteſſes par l'élégance de la poéſie.

Que le lecteur dépouille ſeulement de la rime les vers ſuivans. *Vous sûtes que Théſée avait par le ſecours d'Ariane évité les détours du labyrinthe en Crète & que pour reconnaître un ſi fidèle amour, il fuyait avec elle vainqueur du Minotaure, quelle eſpérance vous laiſſaient des nœuds ſi bien formés ?* Voyez non-ſeulement combien ce diſcours eſt ſec & languiſſant ; mais à quel point il péche contre la régularité.

Eviter les détours du labyrinthe en Crète. Théſée n'évita pas les détours du labyrinthe en Crète, puiſqu'il fallait néceſſairement paſſer par ces détours. La difficulté n'était pas de les éviter, mais de ſortir en ne les évitant pas, Virgile dit :

Hic labor illa domus, & inextricabilis error.

Ovide dit :

Ducit in errorem variarum ambage viarum.

Racine dit,

Par vous aurait péri le monſtre de la Crète,
Malgré tous les détours de ſa vaſte retraite.
Pour en développer l'embarras incertain
Ma ſœur du fil fatal eût armé votre main.

Voilà des images, voilà de la poéſie, & telle qu'il la faut dans le ſtyle tragique.

Pour reconnaître un amour ſi fidèle. On ne reconnaît point un amour comme on reconnaît un ſervice, un bienfait. *Si fidele* n'eſt pas le mot propre. Ce n'eſt point comme fidèle ; c'eſt comme paſſionnée qu'*Ariane* donna le fil à *Théſée.*

Des nœuds ſi bien formés. Un nœud eſt-il bien formé, parce qu'on s'enfuit avec une

Mais, ſeigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettaient hors d'état de répondre à vos vœux?
Si-tôt que dans cette iſle où les vents la pouſsèrent,
Aux yeux de votre cour ſes beautés éclatèrent,
Vous sûtes que Théſée avait par ſon ſecours
Du labyrinthe en Crète évité les détours,
Et que pour reconnaître une amour ſi fidelle,
Vainqueur du Minotaure, il fuyait avec elle.
Quel eſpoir vous laiſſaient des nœuds ſi bien formés?
Ils étaient l'un de l'autre également charmés.
Chacun d'eux l'avouait, & vous-même en cette iſle,
Contre le fier Minos leur promettant aſyle,
Vous les preſſiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devait par l'hymen couronner leur amour.

ŒNANUS.

Que n'ont-ils pu me croire? Ils m'auraient vu ſans peine
Conſentir à ces nœuds, dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas,
On réſiſte aiſément quand on n'eſpère pas;

femme? Cette expreſſion lâche, triviale, vague, n'exprime pas ce qu'on doit exprimer. Examinez ainſi tous les vers; vous n'en trouverez que très-peu qui réſiſtent à une critique exacte. Cette négligence dans le ſtyle ou plutôt cette platitude n'eſt preſque pas remarquée au théatre. Elle eſt ſauvée par la rapidité de la déclamation. Et c'eſt ce qui encourage tant d'auteurs à ſe négliger, à employer des termes impropres, à mettre preſque toujours le bourſouflé à la place du naturel, à rimer en épithètes, à remplir leurs vers de ſoléciſmes, ou de façons de parler obſcures qui ſont pires que des ſoléciſmes, pour peu qu'il y ait dans leurs piéces deux ou trois ſituations intéreſſantes, quoique rebattues. Ils ſont contens. Nous avons déjà dit que nous n'avons pas depuis *Racine* une tragédie bien écrite d'un bout à l'autre.

Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la première surprise ;
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, & lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athènes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes ;
Et quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithous absent, il ne les goûtait pas.
Pour en choisir le jour, il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour une amour si tendre.
Ces délais démentaient un cœur bien enflammé ;
Et qui n'aurait pas cru qu'il n'aurait point aimé ?
Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie,
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma cour,
Semblaient chercher Thésée, & briguer son amour.
Il rendait quelques soins à Mégiste à Cyane.
Tout cela me flattait du côté d'Ariane,
Et j'allais quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignait un bien qu'il n'osait me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant que malgré de beaux feux,
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux.
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire,
Qu'avoir Pirithous pour témoin de sa gloire.
Mais, seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement ?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle ?

ŒNARUS.

C'eſt là ma peine, Arcas, Ariane eſt fidelle.
Mes languiſſans regards, mes inquiets ſoupirs,
N'ont que trop de ma flamme expliqué les deſirs.
C'était peu, j'ai parlé; mais pour l'heureux Théſée,
D'un feu ſi violent ſon ame eſt embraſée,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ſes ſoins
A fuir l'occaſion de me voir ſans témoins.
Phèdre ſa ſœur, qui ſait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeſte aventure;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obſtine par elle, & chéris mon tourment.

ARCAS

Avec un tel ſecours vous êtes moins à plaindre;
Mais Phèdre eſt ſans amour, & d'un mérite à craindre.
Vous la voyez ſouvent, & j'admire, ſeigneur,
Que ſa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

ŒNARUS.

Vois par-là de l'amour le bizarre caprice.
Phèdre dans ſa beauté n'a rien qui m'éblouiſſe.
Les charmes de ſa ſœur ſont à peine auſſi doux;
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux;
Cependant, quoiqu'aimable, & peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, & ne ſens rien pour elle.
Non, ce n'eſt ni par choix, ni par raiſon d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît, on ſe laiſſe enflammer.
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, ſaiſit, entraîne, & rend un cœur ſenſible;
Et par une ſecrète & néceſſaire loi,

(*c*) On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne.
Tout me parle pour Phèdre, & tout contre Ariane ;
Et quoique sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime, & l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout, ose tout.

(*c*) *On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.* Les vers précédens & celui-ci sont une imitation de ce vers de *Rodogune* :

Il est des nœuds secrets, il est des simpathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties :

& de ces vers de la *Suite du Menteur* :

Quand les arrêts du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre, &c.

Redisons toujours que ces vers d'idille, ces petites maximes d'amour conviennent peu au dialogue de la tragédie, que toute maxime doit échapper au sentiment du personnage, qu'il peut par les expressions de son amour dire rapidement un mot qui devienne maxime, mais non pas être un parleur d'amour.

C'est ici qu'il ne sera pas inutile d'observer encore, que *ces lieux communs de morale rubrique*, que *Despréaux* a tant reprochés à *Quinault*, se trouvent dans des ariettes détachées, où elles sont bien placées, & que jamais le personnage de la scène ne prononce une maxime qu'à propos, tantôt pour faire pressentir sa passion, tantôt pour la déguiser. Ces maximes sont toujous courtes, naturelles, bien exprimées, convenables au personnage & à sa situation ; mais quand une fois la passion domine, alors plus de ces sentences amoureuses. *Arcabone* dit à son frère :

Vous m'avez enseigné la science terrible
Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour ;
Enseignez moi, s'il est possible,
Le secret d'éviter les charmes de l'amour.

Elle ne cherche point à discuter la difficulté de vaincre cette passion, à prouver que l'amour triomphe des cœurs les plus durs.

Armide ne s'amuse point à dire en vers faibles :

Non, ce n'est point par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer.

Elle dit, en voyant *Renaud* :

Achevons -- je frémis -- vengeons nous -- je soupire.

L'amour parle en elle, & elle n'est point parleuse d'amour.

ŒNARUS.

Que me fais-tu connaître?
L'ayant reçue ici, j'aurais la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité!
Quand je m'y résoudrais, quel espoir pour ma flamme?
En la tyrannisant, toucherais-je son ame?
Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois.
Son cœur est tout à lui j'en connais la constance,
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connaissent,
(*d*) Et malgré mon amour... Mais les princes paraissent.

(*d*) Remarquons que le style de cette scène & de beaucoup d'autres est négligé, lâche, faible, prosaïque.

Au défaut d'être aimé
Méritons jusqu'au bout de
m'en voir estimé.

SCENE II.

ŒNARUS, THESÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

ŒNARUS.

ENFIN voici le jour si long-tems attendu.
Pirithous dans Naxe à Théſée eſt rendu ;
Et quand un heureux ſort permet qu'il le revoie,
Il n'eſt pas mal-aiſé de juger de ſa joie.
Après un tel bonheur rien ne manque à ſa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie eſt encor plus ſenſible pour moi,
Seigneur, & plus Théſée a pendant mon abſence
D'un deſtin rigoureux ſouffert la violence,
Plus c'eſt pour ma tendreſſe un aimable tranſport
D'embraſſer un ami, dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du ſort le choix illégitime,
L'ayant au Minotaure envoyé pour victime,
Il dût par un triomphe à jamais glorieux
Affranchir ſon pays d'un tribut odieux ?
Sur le bruit qui rendait ces nouvelles certaines,
L'eſpoir de ſon retour m'attira dans Athènes,
Et par un ordre exprès, ce fut là que je ſus
Qu'il attendait ici ſon cher Pirithous.
Soudain je vole à Naxe, où de ſa renommée
Mon ame à le revoir eſt d'autant plus charmée,
Que tout comblé qu'il eſt des faveurs d'un grand roi,
Même zèle toujours l'intéreſſe pour moi.

ŒNARUS.

Que Théſée eſt heureux ! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds.
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ſes vœux.

THESÉE.

Il ne faut pas juger ſur ce qu'on voit paraître ;
Seigneur, on n'eſt heureux qu'autant qu'on le croit être.
Vous m'accablez de biens, & quand je vous dois tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

ŒNARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y penſe ;
Mais ſi j'en attendais quelque reconnaiſſance,
Prince, me duſſiez-vous & la vie & l'honneur,
Il ſerait un moyen . . .

THESÉE.

Quel ? Achevez, ſeigneur.
J'offre tout, & déjà mon cœur cède à la joie
De penſer . . .

ŒNARUS.

Vous voulez en vain que je le croie.
Ceſſez d'avoir pour moi des ſoins trop empreſſés.
Il vous en coûterait plus que vous ne penſez.

THESÉE.

Doutez-vous de mon zèle ? & . . .

ŒNARUS.

Non, je me condamne.
Aimez Pirithous, poſſédez Ariane.

(*e*) Un ami si parfait... de si charmans appas ...
J'en dis trop, c'est à vous de ne m'entendre pas.
Ma gloire le veut, prince, & je le demande.

SCENE III.

PIRITHOUS, THÉSÉE.

PIRITHOUS.

JE ne sais si le roi ne veut pas qu'on l'entende;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur.
Songez-y; s'il fallait qu'épris d'amour pour elle...

THESÉE.

Sa passion est forte, & ne m'est pas nouvelle;
Je la sus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer;
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane aurait lieu de se plaindre,
Si chéri sans réserve elle vous voyait craindre.
Je viens de lui parler, & je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardens souhaits.
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
Que quoique pour vous plaire il fallût entreprendre,

(*e*) *Un ami si parfait, de si charmans appas;*
J'en dis trop, c'est à vous de ne m'entendre pas.
Qui ne sent dans toute cette scène, & surtout en cet endroit, la pusillanimité de ce rôle? *Avec ces charmans appas!* pourquoi ce pauvre roi dit-il ainsi son secret à *Thésée*? On laisse échapper les sentimens de son cœur devant sa maîtresse, mais non pas devant son rival.

Son cœur de cette gloire uniquement charmé . . .

THESÉE.

Hélas! & que ne puis-je en être moins aimé!
Je ne me verrais pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés . . .
Le puis-je dire?

PIRITHOUS.

O dieux! est-ce vous qui parlez?
Ariane en beauté partout si renommée,
Aimant avec excès, ne serait point aimée?
Vous seriez insensible à de si doux appas?

THESÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
(*f*) Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est belle.
L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler;
Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur ses amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au devant de ses chaînes,

(*f*) *Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,*
Me dit qu'elle est aimable,
& mes yeux qu'elle est belle.
Ces vers qui sont d'un bouquet à *Iris*, & *Ariane en beauté partout si renommée*: & *l'amour qui tâche d'ébranler Thésée sur le rapport de ses yeux*, & cet *amour qui a beau parler quand le cœur se tait*, font de *Thésée* un héros de *Clélie*. Les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas, achèvent de gâter cette scène, qui d'ailleurs est bien conduite; mais ce n'est pas assez qu'une scène soit raisonnable, ce n'est que remplir un devoir indispensable; & quand il n'est question que d'amour, tout est froid & petit, sans le style de *Racine*. Cette scène surtout manque de force; les combats du cœur y étaient nécessaires. *Thésée* perfide envers une princesse à qui il doit sa vie & sa gloire, devrait avoir plus de remords.

Et ne confond d'abord, par ſes doux embarras,
Tous les raiſonnemens d'aimer, ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous ſouvenez-vous que pour ſauver Théſée
La fidelle Ariane à tout s'eſt expoſée ?
Par là du labyrinthe heureuſement tiré...

THESÉE.

Il eſt vrai, tout ſans elle était déſeſpéré.
Du ſuccès attendu ſon adreſſe ſuivie,
Malgré le ſort jaloux, m'a conſervé la vie,
Je la dois à ſes ſoins; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur ?
Ce n'eſt pas qu'en ſecret l'ardeur d'un ſi beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de ſon amour, confus de ſon éclat,
Je me ſuis mille fois reproché d'être ingrat.
Mille fois j'ai rougi de ce que j'oſe faire;
Mais mon ingratitude eſt un mal néceſſaire :
Et l'on s'efforce en vain, par d'aſſidus combats,
A diſpoſer d'un cœur qui ne ſe donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite eſt grand, & peut l'avoir charmée;
Mais quand elle vous aime, elle ſe croit aimée.
Ainſi vos vœux d'abord auront flatté ſa foi,
Et vous aurez juré...

THESÉE.

Qui n'eût fait comme moi ?
Pour me ſuivre Ariane abandonnait ſon père.
Je lui devais la vie, elle avait de quoi plaire.
Mon cœur ſans paſſion me laiſſait préſumer

Qu'il prendrait à mon choix l'habitude d'aimer.
Par là, ce qu'il donnait à la reconnaiſſance,
De l'amour auprès d'elle eut l'entière apparence.
Pour payer ce qu'au ſien je voyais être dû,
Mille devoirs... hélas! c'eſt ce qui m'a perdu.
Je les rendais d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déjà ma flamme était extrême,
Lorſqu'un trouble ſecret me fit appercevoir
Que ſouvent pour aimer c'eſt peu que le vouloir.
Phèdre à mes yeux ſurpris à toute heure expoſée...

PIRITHOUS.

Quoi, la ſœur d'Ariane a fait changer Théſée?

THESÉE.

Oui, je l'aime, & telle eſt cette brûlante ardeur,
Qu'il n'eſt rien qui la puiſſe arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui ſeule en ſecret je ſoupire,
M'a fait voir de l'amour juſqu'où s'étend l'empire;
Je l'ai connu par elle, & ne m'en ſens charmé
Que depuis que je l'aime, & que j'en ſuis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THESÉE.

Autant que je le puis attendre,
Dans l'intérêt du ſang qu'une ſœur lui fait prendre.
Comme depuis long-tems l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre ſon ame
De laiſſer ſans ſcrupule agir toute ſa flamme,
Et voudrait, pour montrer ce qu'elle ſent pour moi,
Qu'Ariane eût ceſſé de prétendre à ma foi.

Cependant pour ôter toute la défiance
Qu'aurait donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus.
Cyane, Æglé, Mégiſte ont part à cet hommage.
Ariane le voit & n'en prend point d'ombrage.
Rien n'alarme ſon cœur, tant ce que je lui doi,
Contre ma trahiſon lui répond de ma foi.

PIRITHOUS.

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aiſément ſoupçonner d'inconſtance.
Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu?

THESÉE.

Flatter l'eſpoir du roi, donner tems à ſa flamme
De pouvoir malgré lui tyranniſer ſon amé,
Gagner l'eſprit de Phèdre, & me débarraſſer
D'un hymen dont peut-être on m'aurait fait preſſer.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe, & quoi qu'on puiſſe faire,
Votre infidélité ne ſaurait plus ſe taire.
Quel prétexte auriez-vous encor à différer?

THESÉE.

Je me ſuis trop contraint, il faut me déclarer,
Quoique doive Ariane en reſſentir de peine,
Il faut lui découvrir que ſon hymen me gêne;
Et pour punir mon crime, & ſe venger de moi,
La porter, s'il ſe peut, à faire choix du roi.
Vous ſeul, car de quel front lui confeſſer moi-même
Qu'en moi c'eſt un ingrat, un parjure qu'elle aime?
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.

Parlez, mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une sœur aimée,
Ce serait un supplice après un changement,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente.
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber,
Phèdre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que pour vous dégager
Je lui parle du feu qui vous porte à changer.
C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant mon secours vous étant nécessaire,
Si sur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'appuyerai le projet dont je vous vois flatté.
Phèdre vient, je vous laisse.

THESÉE.

O trop charmante vue!

SCENE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE.

THÉSÉE.

EH bien, à quoi, madame, êtes-vous réſolue ?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon ſecret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret ?
Et quand Pirithous, que je feignais d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu ſuſpendre,
M'aimerez-vous ſi peu, que pour le retarder
Vous me diſiez encor que c'eſt trop haſarder ?

PHEDRE.

(g) Vous pouvez là-deſſus vous répondre vous-même.
Prince, je vous l'ai dit, il eſt vrai, je vous aime ;
Et quand d'un cœur bien né la gloire eſt le ſecours,
L'avoir dit une fois, c'eſt le dire toujours.
Je n'examine point ſi je pouvais ſans blâme
Au feu qui m'a ſurpriſe abandonner mon ame,
Peut-être à m'en défendre aurais-je trouvé jour ;
Mais il entre ſouvent du deſtin dans l'amour ;
Et dût-il m'en coûter un éternel martyre,

(g) *Vous pouvez là-deſſus vous répondre vous-même &c.* *Phèdre* devait là-deſſus parler avec plus d'élégance. Cette ſcène eſt ennuyeuſe, & l'amour de *Phèdre* & de *Théſée* déplait à tout le monde. L'ennui vient de ce qu'on ſait qu'ils s'aiment, & qu'ils ſont d'accord ; ils n'ont plus rien alors d'intéreſſant à ſe dire. Cette ſcène pouvait être belle ; mais quand *Phèdre* dit, *que la gloire eſt le ſecours d'un cœur bien né*, & qu'avoir dit *une fois qu'on aime*, c'eſt le *dire toujours*, on ne croit pas entendre une tragédie.

Le deſtin l'a voulu, c'eſt à moi d'y ſouſcrire.
J'aime donc ; mais malgré l'appas flatteur & doux
Des tendres ſentimens qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'eſt pour vos intérêts elle-même immolée ;
Qu'aucun amour jamais n'eût tant de fermeté,
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité ;
Et plus l'inſtant approche où cette infortunée,
Après un long eſpoir, doit être abandonnée,
Plus un ſecret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte ſi cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage ;
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage ;
Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois.....

THESÉE.

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois.
Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire ?
Quels efforts? j'ai tâchez de l'aimer pour vous plaire ;
C'eſt mon crime, & peut-être il m'en faudrait haïr :
Mais vous m'en donniez l'ordre, il fallait obéir.
Il fallait me la peindre aimable, jeune, belle,
Voir ſon pays quitté, mes jours ſauvés par elle.
C'était de quoi ſans doute aſſujettir mes vœux,
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux ;
Mais ſon mérite en vain ſemblait fixer ma flamme ;
Un tendre ſouvenir frappait ſoudain mon ame.
Dès le moindre retour vers un charme ſi doux,
Je cédais au penchant qui m'entraîne vers vous ;
Et ſentais diſſipper, par cette ardeur nouvelle,
Tous les projets d'amour que j'avais faits pour elle.

PHEDRE.

J'aurais de ces combats affranchi votre cœur ;
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur ;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse . . .
Non, Théfée, elle m'aime avec trop de tendresse.
D'un supplice si rude il faut la garantir ;
Sans doute elle en mourrait, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Aurait peut-être dû me demeurer fidelle ;
Cet amour qui toujours trop propre à me charmer,
N'ose . . . .

THESÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie.
Ces feux dont ma raison ne saurait triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chère image . . . .
Mais à quel sentiment ma passion m'engage !
Si la douceur d aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas ?

PHEDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage :
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce ;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force.
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups ;
Si le triomphe est rude, il est digne de vous.
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,

D'immoler à sa gloire . . . .

THESÉE.

Et le pourrez-vous faire?

Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins seront-ils effacés?
Oublierez-vous si-tôt cet ardent sacrifice . . ?

PHEDRE.

Cruel, pourquoi vouloir accroître mon supplice?
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter?
Puis que mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire.
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux,
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans vous.
C'est trop; déjà mon cœur à ma gloire infidelle,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle;
Il se trouble, il s'emporte, & dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THESÉE.

Ah, puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi pour l'épargner trahir un si beau feu?

PHEDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu?
Sachant que vous m'aimez . . .

THESÉE.

C'est ce qu'il faut lui taire.

Sa fuite de Minos allume la colère:
Pour s'en mettre à couvert elle a besoin d'appui.
Le roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,

Elle souffre en ces lieux qu'une trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystère.
Mais prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte;
En faveur de l'amour un peu de joie éclate;
Que contre vos frayeurs rassurant votre esprit,
Elle efface...

PHEDRE.

Allez, prince, on vous aime; il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en secret vôtre cœur vous inspire;
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour, si vous savez aimer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARRIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

LE roi, de ce refus eût eu lieu de se plaindre;
Madame, vous devez un moment vous contraindre;
Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, & la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sais qu'avec le roi j'ai tout à ménager;
J'aurais tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
(*a*) Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée

(*a*) *Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée &c.* On voit dans ces vers quelque chose du style de *Pierre Corneille*; ce sont des maximes générales, elles sont justes, mais disons toujours que les grandes passions ne s'expriment point en maximes. J'ai déjà remarqué que vous n'en trouvez pas un seul exemple dans *Racine*. *Trouver de la douceur à des traits*, n'est pas élégant, *c'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer*, est de la prose de comédie; *un amant qui parle d'aimer*, est un pléonasme faible.

Ne trouve de douceurs qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'eſt un ſujet d'ennui qui ne peut s'exprimer,
Qu'un amant qu'on néglige, & qui parle d'aimer.
(*b*) Pour m'en rendre la peine à ſouffrir plus aiſée,
Tandis que le roi vient, parle-moi de Théſée.
Peins-moi bien quel honneur je reçois de ſa foi;
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi;
Offres-en à mes yeux la plus ſenſible image.

NERINE.

Je crois que de ſon cœur vous avez tout l'hommage;
Mais au point que de lui je vois vos ſens charmés,
C'eſt beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monſtres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais ſang heureuſement purgé.
Combien ainſi qu'Hercule a-t-il pris de victimes?
Combien vengé de morts? combien puni de crimes?

(*b*) *Pour m'en rendre la peine à ſouffrir plus aiſée, Tandis que le roi vient, parle-moi de Théſée.*

Le premier vers eſt proſaïque & mal fait. *Parle moi de Théſée tandis que le roi vient*, ce vers ne me paraît pas aſſez paſſionné; ce *tandis que le roi vient*, ſemble dire, *parle moi de Théſée en attendant.* Obſervez comme *Hermione* dans *Andromaque* dit la même choſe avec plus de ſentiment & d'élégance.

Ah qu'Oreſte à ſon gré m'impute ſes douleurs,
N'avons-nous d'entretien que celui de ſes pleurs?
Pyrrhus revient à nous! Eh bien chère Cléone,
Conçois-tu les tranſports de l'heureuſe Hermione?
Sais-tu quel eſt Pyrrhus? t'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits? mais qui les peut compter?
Intrépide, & partout ſuivi de la victoire: &c.

Cela eſt bien ſupérieur aux *cent monſtres dont l'univers a été dégagé par Théſée, & qui ſe voit purgé d'un mauvais ſang, à ces victimes priſes par Théſée & par Hercule, &c.*

Procuſte & Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas ſuccombé ſous ſes vaillantes mains?
Ce n'eſt point le vanter que ce qu'on m'entend dire;
Tout le monde le ſait, tout le monde l'admire;
Mais c'eſt peu, je voudrais que tout ce que je voi
S'en entretint ſans ceſſe, en parlât comme moi.
(c) J'aime Phèdre, tu ſais combien elle m'eſt chère.
Si quelque choſe en elle a de quoi me déplaire,
C'eſt de voir ſon eſprit de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer ſa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve; & qui ferait moins qu'elle?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits.
Il faut en leur faveur expliquer ſon ſilence.

NERINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence.
N'ayant jamais aimé, ſon cœur ne conçoit pas...

ARIANE.

(d) Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien ſouvent qu'une douceur trompeuſe;
(e) Mais vivre indifférente, eſt-ce une vie heureuſe?

(c) *J'aime Phèdre, tu ſais combien elle m'eſt chère, &c.* Ce ſentiment d'*Ariane* me paraît bien naturel, & en même tems du plus grand art. Le ſpectateur ſent avec un extrême plaiſir les raiſons du ſilence de *Phèdre*.

(d) *Elle évite peut-être un cruel embarras.* Ce ſentiment eſt encore très-touchant; quoique le mot d'*embarras* ſoit trop faible.

(e) *Mais vivre indifférente eſt-ce une vie heureuſe?* Ce vers ſerait fort plat ſi *Ariane* parlait d'elle-même; mais elle parle de ſa ſœur; elle la plaint de ne point aimer, tandis qu'en effet elle aime *Théſée*. On eſt déjà bien vivement intéreſſé.

NERINE.

Apprenez-le du roi, qui de vous trop charmé,
Ne souffrirait pas tant, s'il n'avait point aimé.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

(*f*) NE vous offensez point, princesse incomparable,
Si prêt à succomber au malheur qui m'accable,
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir.
Je la demande entière; & quoi que puisse dire

Ce

(*f*) *Ne vous offensez point, princesse incomparable.* Œnarus joue ici le rôle de l'*Antiochus* de *Bérénice*; mais il est bien moins raisonnable, & bien moins touchant; il a le ridicule de parler d'amour à une princesse dont il sait que *Thésée* est idolâtre, & qu'il croit que *Thésée* adore; & il ne l'a aimée que depuis qu'il a été témoin de leurs amours. *Antiochus* au contraire a aimé *Bérénice* avant qu'elle se fût déclarée pour *Titus*; & il ne lui parle que lorsqu'il va la quitter pour jamais. Ce qui rend surtout *Œnarus* très-inférieur à *Antiochus*, c'est la manière dont il parle.

Thésée a du mérite, & il l'a dit cent fois. Les sens ravis d'Œnarus ont cédé à l'amour dès qu'il a vu Ariane. Il fallait n'en parler plus, il l'a fait par respect, il n'a point changé d'ame; il a langui d'amour tout consumé. Il demande pour *flatter son martyre, un mot favorable, & un sincère soupir.*

Ariane répond qu'elle n'est *point ingrate*, que *Thésée se trouve adoré dans son cœur*, que dès la *première fois elle l'a déclaré*, & répète encore, *dès la première fois*, comme si c'était un beau discours à répéter. Ce dialogue trop négligé devait être écrit avec la plus grande finesse. On ne s'apperçoit pas de ces défauts à la représentation, ils choquent beaucoup à la lecture.

Ce feu qui malgré vous prend ſur moi trop d'empire,
Vous pouvez ſans ſcrupule en voir mon cœur atteint,
Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connais tout l'amour dont votre ame eſt épriſe.
Son excès m'a ſouvent cauſé de la ſurpriſe,
Et vous ne diriez rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne ſe ſoit déjà dit.
Tant d'ardeur mériterait que ce cœur plus ſenſible
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un ſi noble hommage il ſe trouvât charmé;
Mais quand je vous ai vu, Théſée était aimé;
Vous ſavez ſon mérite, & le prix qu'il me coûte.
Après cela, ſeigneur, parlez, je vous écoute.

ŒNARUS.

Théſée a du mérite, & je l'ai dit cent fois:
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
Partout ſa gloire éclate, on l'eſtime; on l'honore;
Il vous aime, ou plutôt, madame, il vous adore.
Vous le dire à toute heure eſt ſon ſoin le plus doux;
Et qui pourrait moins faire étant aimé de vous?
Après cette juſtice à ſa flamme rendue,
La mienne par pitié ſera-t-elle entendue?
Je ne vous redis point que tous mes ſens ravis
Cédèrent à l'amour ſi-tôt que je vous vis.
Vous l'avez déjà ſu par l'aveu téméraire
Que de ma paſſion j'oſai d'abord vous faire.
Il fallut pour ceſſer de vous être ſuſpect,
Ne vous en parler plus, je l'ai fait par reſpect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux ſilence

Je me ſuis impoſé la dure violence ;
Et s'il m'eſt échappé d'en ſoupirer tout bas,
C'était bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme.
Pour vous voir ſans pitié je n'ai point changé d'ame.
J'ai ſouffert, j'ai langui, d'amour tout conſumé,
Madame, & tout cela ſans eſpoir d'être aimé.
Par vos ſeuls intérêts vous m'avez été chère.
J'ai regardé l'amour ſans chercher le ſalaire ;
Et même en ce funeſte & dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Théſée heureux : vous l'aimez, il vous aime ;
Mais ſongez, en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point ſollicité ma foi,
Que vous n'avez rien fait, rien haſardé pour moi ;
Et que lors que mon cœur diſpoſe de ma vie,
C'eſt ſans vous la devoir qu'il vous la ſacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait ſoupirer,
S'il était quelque grace où je puſſe aſpirer,
Je vous demanderais, pour flatter mon martyre,
Qu'au moins quand je vous perds, vous daignaſſiez me dire,
Que ſans ce premier feu pour vous ſi plein d'appas,
J'aurais pu par mes ſoins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expoſe,
Ce que j'oſe exiger ſans doute eſt peu de choſe ;
Mais un mot favorable, un ſincère ſoupir,
Et tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,
Qu'il faut vous l'avouer, je ne ſuis point ingrate.
Mon cœur ſe ſent touché de ce que je vous doi,

Et voudrait être à vous s'il pouvait être à moi ;
Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendait le maître.
Théſée y règne ſeul, & s'y trouve adoré.
Dès la première fois je vous l'ai déclaré,
Dès la première fois ...

ŒNARUS.

C'en eſt aſſez, madame ;
Théſée a mérité que vous payiez ſa flamme.
Pour lui, Pirithous arrivé dans ma cour,
Va preſſer votre hymen, choiſiſſez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt néceſſaire,
Parlez, il me ſuffit que ce ſera vous plaire :
J'exécuterai tout. Peut-être il ſerait mieux
De vouloir épargner ce ſupplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, ſi l'image me tue ?
Mais je me priverais par-là de votre vue.
C'eſt ce qui peut ſurtout aigrir mon déſeſpoir ;
Et j'aime mieux mourir que ceſſer de vous voir.

SCENE III.

ŒNARUS, THESÉE, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

PRINCE, (*g*) mon trouble parle; & quand je voudrais taire
Le supplice où m'expose un destin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahirait malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime, & de cet amour dont j'adore les charmes,
La princesse est l'objet, n'en prenez point d'alarmes.
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous ses mouvemens ma raison me rend maître;
L'effort est grand sans doute; on en souffre, & peut-être
Un rival tel que moi par sa vertu trahi,
Mérite d'être plaint, & non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.

(*g*) *Prince, mon trouble parle, & quand je voudrais taire, &c.* On ne doit, ce me semble, faire un pareil aveu que quand il est absolument nécessaire. Aucune raison ne doit engager *Œnarus* à se déclarer le rival de *Thésée*. *Antiochus* dans *Bérénice* ne fait un pareil aveu qu'à la fin du cinquième acte; & c'est en quoi il y a un très-grand art. Le style d'*Œnarus* met le comble à l'insipidité de son rôle; il adore *les charmes de son amour*, il en fait *l'aveu au point de l'hymen*. Il dit, que *c'est montrer assez ce qu'est un si beau feu*, & qu'il est *trahi par sa vertu*; comment est-il trahi par sa vertu, puisqu'il renonce à un si beau feu, & qu'il va préparer le mariage de *Thésée* & d'*Ariane*?

Vos soupçons auraient pu faire outrage à ma foi;
S'ils s'étaient avec vous expliqués avant moi;
C'est en les prévenant que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie.
L'hymen depuis long-tems attire tous vos vœux;
J'y consens, dès demain vous pouvez être heureux.
Pirithous présent n'y laisse plus d'obstacle:
Ma cour qui vous honore attend ce grand spectacle:
Ordonnez-en la pompe, & dans un sort si doux,
Quoi que j'aye à souffrir, ne regardez que vous.
Adieu, madame.

SCENE IV.

THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

THESÉE.

IL faut l'avouer à sa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurais pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir!

ARIANE

L'honneur à cet effort a du l'assujettir.
Qu'eût-il fait? Il sait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourraient rien sur moi.

THESÉE.

Tant d'amour me confond; & plus je vois, madame,
Que je dois...

ARIANE.

(*h*) Apprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithous trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chèrement; il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée,
Et que nous nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour & l'amitié font naître de douceurs.
(*i*) Ma sœur a du mérite, elle est aimable & belle,
Suit mes conseils en tout, & je vous réponds d'elle.
Voyez Pirithous, & tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THESÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême;
Mais, madame, le roi... Vous savez qu'il vous aime.
S'il faut...

ARIANE.

Je vous entends, le roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu?
Cet inquiet souci ne saurait me déplaire,
Et pour le dissipper je sais ce qu'il faut faire.

(*h*) *Apprenez un projet de ma flamme, &c.* Ce dessein d'*Ariane* d'unir une sœur qu'elle aime à l'ami de *Thésée*, tandis que cette sœur lui prépare la plus cruelle trahison, forme une situation très-belle & très-intéressante; c'est là connaître l'art de la tragédie & du dialogue; c'est même une espèce de coup de théatre. L'embarras de *Thésée*, & l'extrême bonté d'*Ariane*, attachent le spectateur le plus indifférent; les vers, à la vérité, sont faibles.

(*i*) *Ma sœur a du mérite; elle est aimable & belle...*
L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême, &c.
sont des expressions trop négligées, mais la scène par elle-même est excellente.

THESÉE.

C'en eſt trop, mon cœur . . . Dieu !

ARIANE.

Que ce trouble m'eſt doux ?
Ce qu'il vous fait ſentir, je me le dis pour vous.
Je me dis . . .

THESÉE.

Plût aux dieux ! vous ſauriez la contrainte..

ARIANE.

Encor un coup perdez cette jalouſe crainte ;
J'en connais le remède ; & ſi l'on m'oſe aimer,
Vous n'aurez pas long-tems à vous en alarmer.

THESÉE.

Minos peut vous pourſuivre, & ſi de ſa vengeance . . .

ARIANE.

Et je n'ai pas en vous une sûre défenſe ?

THESÉE.

Elle eſt sûre, il eſt vrai ; mais . . .

ARIANE.

Achevez.

THESÉE.

J'attends . . .

ARIANE

Ce déſordre me gêne, & dure trop long-tems ;
Expliquez-vous enfin.

THESÉE.

Je le veux, & ne l'oſe ;
A mes propres ſouhaits moi-même je m'oppoſe.
Je pourſuis un aveu que je crains d'obtenir.
Il faut parler pourtant, c'eſt trop me retenir.
Vous m'aimez, & peut-être une plus digne flamme

N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame.
Tout mon sang aurait peine à m'acquitter vers vous;
Et cependant le sort, de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos desirs funeste...
Adieu, Pirithous vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du roi vous soumet les états,
Je vous conseillerais de ne l'apprendre pas.

SCENE V.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE.

QUEL est ce grand secret, prince, & par quel mystère
Vouloir me l'expliquer, & tout-à-coup se taire?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien; il sort tout interdit,
Madame, & par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

(*k*) Je vous comprends tous deux, vous arrivez d'Athènes.
Du sang dont je suis née on n'y veut point de reines;
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos?

(*k*) *Je vous comprens tous deux, vous arrivez d'Athènes.* *Ariane* tombe dans la même mépriſe que *Bérénice*, qui impute au trouble de *Titus* un tout autre ſujet que le véritable. Il vaudrait mieux peut-être qu'*Ariane* demandât à *Pirithous*, ſi les Athéniens ne s'oppoſent pas à ſon mariage avec *Théſée*? plutôt que de ſoupçonner tout d'un coup qu'ils s'y oppoſent: mais enfin cette mépriſe ne ſervant qu'à faire éclater davantage l'amour d'*Ariane*, intéreſſe beaucoup pour elle.

Qu'après la mort d'Ægée il soit toujours le même;
Qu'il m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang suprême:
Trône, sceptre, grandeurs, sont des biens superflus;
Thésée étant à moi, je ne veux rien de plus.
Son amour paye assez ce que le mien me coûte,
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime sans doute;
(*l*) Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas,
Que tenir tout de vous, & ne vous aimer pas?
Mais, madame, ce n'est que des ames communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes.
Qu'Athènes se déclare, ou pour, ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux;
Et l'hymen seul du roi peut sans incertitude
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime, & de vous Naxe prenant la loi,
Calmera...

ARIANE

Vous voulez que j'épouse le roi?
Certes l'avis est rare, & si j'ose vous croire,

(*l*) *Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas,*
Que tenir tout de vous & ne vous aimer pas?
Ces deux vers sont imités de ces deux-ci de *Sévère* dans *Polyeucte*.

Un homme aimé de vous; mais quel cœur assez bas
Aurait pu vous connaître & ne vous aimer pas?

Ce mot *bas* n'est tolérable, ni dans la bouche de *Sévère*, ni dans celle de *Pirithous*. Un homme n'est point du tout *bas*, pour connaître une femme & ne la pas aimer; & ce n'est point à *Pirithous* à dire que son ami aurait le cœur *bas*, s'il n'aimait pas *Ariane*. De plus ce n'est point une bassesse d'être perfide en amour. Chaque chose a son nom propre, & sans la convenance des termes il n'y a rien de beau.

Un noble changement me va combler de gloire.
Me connaissez-vous bien ?

PIRITHOUS.

(*m*) Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés.
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille ;
Mais, madame, je sais ce que je vous conseille ;
Et si vous me croyez, quels que soient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

ARIANE.

Qui moi les suivre ? (*n*) moi, qui voudrais pour Thésée
A cent & cent périls voir ma vie exposée ?
Dieux ! quel étonnement serait au sien égal,
S'il savait qu'un ami parlât pour son rival ?
S'il savait qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime ?

PIRITHOUS.

Vous le consulterez, n'en croyez que lui-même.

(*m*).... *Les moindres lâchetés Sont pour votre grand cœur des crimes détestés.*
Cette impropriété de termes déplaît a quiconque aime la justesse dans les discours. Le mot de *lâcheté* ne convient pas plus que celui de *bas* : & l'*ardeur sans pareille pour la gloire*, est déplacée quand il s'agit d'amour. Cette scène ressemble encore à celle où *Antiochus* vient annoncer à *Bérénice* qu'elle doit renoncer à *Titus* ; mais il y a bien plus d'art à faire apprendre le malheur de *Bérénice* par son amant même, qu'à faire instruire *Ariane* de sa disgrace par un homme qui n'y a nul intérêt.

(*n*) ... *Moi qui voudrais pour Thésée. A cent & cent périls voir ma vie exposée.*
Cela est encor imité de *Racine.*

Moi, dont vous connaissez le trouble & les tourmens,
Quand vous ne me quittez que pour quelques momens,
Moi qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous ...

Cela vaut mieux que *cent & cent périls* ; mais la situation est très-touchante ; & c'est presque toujours la situation qui fait le succès au théatre.

ARIANE.

Quoi, si l'offre d'un trône avait pu l'éblouir,
Je lui demanderais si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant...

PIRITHOUS

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire
Vous y penserez mieux, & peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise!
Demeurez, avec moi c'est en vain qu'on déguise.
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer:
J'en tremble, & c'est pour moi la plus sensible atteinte.
Eclaircissez ce doute, & dissippez ma crainte;
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidèle, & me vole son cœur;
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais, c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire? Ah dieux! vous me désespérez.
Je verrais à mes vœux d'autres vœux préférés!
Thésée à me quitter... Mais quel soupçon j'écoute!
Non, non, Pirithous, on vous trompe sans doute.
Il m'aime, & s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort, & non pas son amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

ARIANE.

Parlez plus clairement; ai-je quelque rivale?
Théſée a-t-il changé? viole-t-il ſa foi?

PIRITHOUS.

Mon ſilencce déjà s'eſt expliqué pour moi;
Par-là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine;
Mais quand leur ſeul remède eſt de vous faire reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner,
C'eſt le meilleur conſeil qu'on vous puiſſe donner.
Ma préſence commence à vous être importune,
Je me retire.

SCENE VI.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

AS-tu conçu mon infortune?
(o) Il n'en faut point douter, je ſuis trahie. Hélas! Nérine.

(o) *Il n'en faut point douter, je ſuis trahie.* Il manque peut-être à cette ſcène de la gradation dans la douleur, & de la force dans les ſentimens. *Ariane* ne doit point dire *qu'elle regrette cette raiſon barbare.* La raiſon ne s'oppoſe point du tout à ſa juſte douleur; & ce n'eſt pas ainſi que le déſeſpoir s'exprime: c'eſt le poëte qui fait là une petite digreſſion ſur la *raiſon barbare*, ce n'eſt point *Ariane. Thomas Corneille* imitait ſouvent de ſon frère ce grand défaut qui conſiſte à vouloir raiſonner quand il faut ſentir.

NERINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindrait pas?
Tu le sais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Thésée.
Seule à son mauvais sort je me suis opposée,
Et quand je me dois tout promettre de sa foi,
Thésée a de l'amour pour une autre que moi?
Une autre passion dans son cœur a pu naître?
J'ai mal oui, Nérine, & cela ne peut être.
Ce serait trahir tout, raison, gloire, équité.
Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

NERINE.

Pirithous ne dit que ce qu'il lui fait dire;
Et quand il a voulu l'attendre si long-tems,
Ce n'était qu'un prétexte à ses feux inconstans,
Il nourrissait dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah, que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine?
Sur le gouffre des maux qui me vont abymer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux, quand je les veux fermer?
Hélas! il est donc vrai que mon ame abusée
N'adorait qu'un ingrat en adorant Thésée?
Dieux, contre un tel ennui soutenez ma raison,
Elle cède à l'horreur de cette trahison;
Je la sens qui déjà... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter cette raison barbare,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage & de mon désespoir?
Quoi, Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre...

SCENE VII.

ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

AH, ma sœur, savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre?
(p) Vous avez cru Thésée un héros tout parfait?
Vous l'estimiez sans doute, & qui ne l'eût pas fait?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chancelle,
Tout doit être suspect, Thésée est infidelle.

PHEDRE.

Quoi? Thésée...

ARIANE.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit;
Il me trahit, au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée.
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
(q) Son sang devrait payer la douleur qui me presse.
C'est-là, ma sœur, c'est-là, sans pitié, sans tendresse,
Comme après un forfait si noir, si peu commun,

(p) *Vous avez cru Thésée un héros tout parfait;*
...Et qui ne l'eût pas fait?...
tout chancelle &c. Voilà des expressions bien étranges; il n'était plus permis d'écrire avec tant de négligence, après les modèles que *Thomas Corneille* avait devant les yeux.

(q) *Son sang devrait payer la douleur qui me presse.* Pour parler ainsi, *Ariane* devait être plus sûre de l'infidélité de *Thésée*. Ce que lui a dit *Pirithous* n'est point assez clair pour la convaincre de son malheur; elle devait demander des éclaircissemens à *Pirithous*, elle devait même chercher *Thésée*. L'amour aime à se flatter; le doute, l'agitation, le trouble devaient être plus marqués.

On traite les ingrats, & Thésée en est un.
Mais quoiqu'à ma vengeance un fier dépit suggère,
Mon amour est encor plus fort que ma colère.
Ma main tremble, & malgré son parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHEDRE.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre,
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir ....

ARIANE.

Ah, qu'on est éloigné de le bien concevoir!
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudrait qu'on sentît même ardeur, même flamme,
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi;
Et personne j'amais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi ... Quelquefois le remords suit le crime.
Si le sien lui faisait sentir ces durs combats ...
Ma sœur, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas.
Je sais que vous m'aimez, & vous le devez faire.
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chère,
Que cette inébranlable & fidelle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver ... hélas! dirai-je, mon parjure?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure.
Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.
Dites-lui qu'à son feu j'immolerais ma vie,

Phèdre se présente ici d'elle-même; c'était à sa sœur à la faire prier de venir. *Phèdre* ne doit point dire, *Quoi Thésée?* ...

Feindre en cette occasion de l'étonnement, c'est un artifice qui rend *Phèdre* odieuse.

S'il pouvait vivre heureux après m'avoir trahie.
D'un juſte & long remords avancez-lui les coups.
Enfin, ma ſœur, enfin je n'eſpère qu'en vous.
(r) Le ciel m'inſpira bien, quand par l'amour ſéduite
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
Il ſemble que dès-lors il me faiſait prévoir
Le funeſte beſoin que j'en devais avoir.
Sans vous à mes malheurs où chercher du remède ?

PHEDRE.

Je vais mander Théſée, & ſi ſon cœur ne cède,
Madame, en lui parlant, vous devez préſumer...

ARIANE.

(s) Hélas! & plût au ciel que vous ſuſſiez aimer,
Que vous puſſiez ſavoir, par votre expérience,
Juſqu'où d'un fort amour s'étend la violence!
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir ſa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de ſon cœur.
Vous auriez plus d'adreſſe à lui faire l'image
De mes confus tranſports de douleur & de rage;
Tous les traits en ſeraient plus vivement tracés.
N'importe, eſſayez tout, parlez, priez, preſſez.
Au défaut de l'amour, puiſqu'il n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma ſœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, ſuis-moi, Nérine, & ne me quitte pas.

(r) *Le ciel m'inſpira bien, quand par l'amour ſéduite &c.* Voilà quatre vers digne de *Racine.*

(s) *Hélas! & plût au ciel que vous ſuſſiez aimer!* Ce vers eſt encore fort beau, & par le naturel dont il eſt, & par la ſituation. Elle ſouhaite que ſa ſœur connaiſſe l'amour; & pour ſon malheur *Phèdre* ne le connait que trop. Il ſerait à ſouhaiter que les vers ſuivans fuſſent dignes de celui-là.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE. (*a*)

PIRITHOUS, PHÈDRE.

PIRITHOUS.

CE serait perdre tems, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Théſée, & le force à ſe rendre.
J'admire encor, madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau ſi long-tems combattu.
Par ſon manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paraître une ſœur opprimée.

(*a*) Cette ſcène eſt une de celles qui devaient être traitées avec le plus d'art & d'élégance. C'eſt le mérite de bien dire, qui ſeul peut donner du prix à ces dialogues, où l'on ne peut dire que des choſes communes. Que ſerait *Aricie*, que ſerait *Atalide*, ſi l'auteur n'avait employé tous les charmes de la diction pour faire valoir un fonds médiocre? C'eſt-là ce que la poéſie a de plus difficile, c'eſt elle qui orne les moindres objets.

Qui dit ſans s'avilir les plus petites choſes.
Fait des plus ſecs chardons des œillets & des roſes.
In tenui labor at tenuis non gloria.

Ce rôle de *Phèdre* était très-délicat à traiter : quelque choſe qu'elle diſe pour ſe juſtifier, elle eſt coupable; & dès qu'elle a fait l'aveu de ſa paſſion à *Théſée*, on ne peut la regarder que comme une perfide qui cherche à pallier ſa trahiſon. Cependant, il y a beaucoup d'art & de bienſéance dans les reproches qu'elle ſe fait, & dans la réſolution qu'elle ſemble prendre.

Que de faibleſſe ! il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre inceſſamment ſon infidèle audace.
Allez, Pirithous, renvoyez-le de grace.

Et ſi les vers étaient meilleurs, ce ſentiment rendrait *Phèdre* ſupportable.

Vous avez essayé, par un tendre retour,
De ramener son cœur vers son premier amour.
Et prière, & menace, & fierté de courage,
Tout vient pour le fléchir d'être mis en usage ;
Mais sur ce changement qui semble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner.
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire,
Et s'il cède au remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Si-tôt qu'il vous regarde, il ne s'en souvient plus.

PHEDRE.

Les dieux me sont témoins que de son injustice
Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritait que sa foi
Se fît de l'aimer seule une sévère loi,
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose,
Par ma facilité je me trouve la cause,
Il n'est peine, supplice, où pour l'en garantir
La pitié de ses maux ne me fît consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle.
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidelle ;
Ou plutôt j'ai senti toutmon cœur s'enflammer,
Avant que de savoir si je voulais aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendait de moi de parler, ou me taire.
J'ai parlé, c'est mon crime, & Thésée applaudi
A l'infidélité par-là s'est enhardi.
Ah qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime !
Ses regards m'expliquaient sa passion extrême ;
Les miens à la flatter s'échappaient malgré moi ;
N'était-ce pas assez pour corrompre sa foi ?

J'eus beau vouloir régler ſon ame trop charmée,
Il fallut voir ſa flamme, & ſouffrir d'être aimée;
J'en craignis le péril, il me fut éblouir.
Que de faibleſſe! Il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre inceſſamment ſon infidelle audace.
Allez, Pirithous, revoyez-le, de grace.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Ot -lui tout eſpoir que je puiſſe être à lui.
J'ai déjà beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOUS.

(*b*) Nous avancerions peu, madame, il vous adore;
Et quand pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obſtineriez à ne l'écouter plus,
Son ame toute à vous n'en ſerait pas plus prête
A ſuivre d'autres loix, & changer de conquête.
Quoique le coup ſoit rude, achevons de frapper.
Pour ſervir Ariane il faut la détromper;
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle,
Ayant détruit l'amour que Théſée eut pour elle,
Sa ſûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le roi l'aime, & ſon trône eſt pour elle un aſyle.

PHEDRE.

(*c*) Quoi! je la trahirais, elle qui trop facile,

(*b*) *Nous avancerions peu, madame, il vous adore.* Le perſonnage de *Pirithous* eſt un peu lâche: eſt-ce à lui d'encourager *Phèdre* dans ſa perfidie?

(*c*) *Quoi! je la trahirais, elle qui trop facile, &c.* L'art du dialogue exige qu'on réponde préciſément à ce que l'interlocuteur a dit. Ce n'eſt que dans une grande paſſion, dans l'excès d'un grand malheur, qu'on doit ne pas obſerver cette règle: l'ame alors eſt toute remplie de ce qui l'occupe, & non de ce qu'on lui dit; c'eſt

Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi?
Et quand elle saurait que par mes faibles charmes,
Pour lui percer le cœur j'aurais prêté des armes,
Je pourrais à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser?
Je pourrais soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux...

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'approche.
Parlons, son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Eh bien, ma sœur, Thésée est-il inexorable?
N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable?
(*d*) Et quant au repentir on le porte à céder,

alors qu'il est beau de ne pas bien répondre; mais ici *Pirithous* ouvre à *Phèdre* la voie la plus convenable & la plus honnête de réussir dans sa passion: cette passion même doit la forcer à répondre à l'ouverture de *Pirithous*.

(*d*) *Et quand au repentir on le porte à céder.* Ces scènes sont trop faiblement écrites; mais le plus grand défaut est la nécessité malheureuse où l'auteur met *Phèdre* de ne faire que tromper. Il fallait un coup de l'art pour annoblir ce rôle. Peut-être si *Phèdre* avait pu espérer qu'*Ariane* épouserait le roi de Naxe, si sur cette espérance elle s'était engagée

Croit-il que mon amour oſe trop demander?

PHEDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler ſon ame.
J'ai peint ſon changement lâche, odieux, infame.
Pirithous lui-même eſt témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords.
Il connaît & ſon crime & ſon ingratitude:
Il s'en hait, il en ſent la peine la plus rude.
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur;
Mais l'amour en tyran diſpoſe de ſon cœur;
Et le deſtin plus fort que ſa reconnaiſſance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconſtance.

ARIANE.

Quelle excuſe! & pour moi qu'il rend peu de combat!
Il hait l'ingratitude, & ſe plaît d'être ingrat.
Puiſqu'en ſa dureté ſon lâche cœur demeure,
Ma ſœur, il ne ſait point qu'il faudra que j'en meure.
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal déſeſpoir qui règne dans mon cœur.
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'aſſembler tout les maux dont on connaît l'image,
Il y ſerait ſenſible, & ne pourrait ſouffrir
Que qui ſauva ſes jours fût forcé à mourir.

PHEDRE.

Si vous ſaviez pour vous ce qu'a fait ma tendreſſe,
Vous ſoupçonneriez moins...

avec *Théſée*, alors étant moins coupable, elle ſerait beaucoup plus intéreſſante.

Ariane, d'ailleurs, ne dit pas toujours ce qu'elle doit dire; elle ſe ſert du mot de *rage*, elle veut qu'on peigne bien ſa *rage*: ce n'eſt pas ainſi qu'on cherche à attendrir ſon amant.

ARIANE.

J'ai tort, je le confesse ;
Mais dans un mal sous qui la constance est à bout,
On s'égare, on s'emporte, & l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raison cède,
Le tems qui calme tout est l'unique remède.
C'est par lui seul...

ARIANE.

Les coups n'en sont guère importans,
Quand on peut se résoudre à s'en remettre au tems.
Thésée est insensible à l'ennui qui me touche ;
Il y consent ; je veux l'apprendre de sa bouche.
Je l'attendrai, ma sœur, qu'il vienne.

PIRITHOUS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, & le voir inflexible ;
C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible ;
Vous en souffrirez trop, & pour peu de souci...

ARIANE.

Allez, ma sœur, de grace, & l'envoyez ici.

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

PIRITHOUS.

(e) PAR ce que je vous dis, ne croyez pas, madame,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.
Sachant ce qu'il devait au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offrait votre hyménée ;
Et je venais ici, plein de ressentiment,
Rendre grace à l'amante, en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidelle,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle,
Et qu'il ne m'attendait que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devais-je pas, quoi qu'il me fit entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisaient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant,
L'amour à l'amitié ne défère pas tant?
Ah, quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse !
Il croit ce qu'il souhaite, & prend tout pour excuse.
Si Thésée avait peu de ces empressemens

(e) *Parce que je vous dis, ne croyez pas, madame, &c.* Cette scène est inutile, & par-là devient languissante au théatre. *Pirithous* ne fait que redire en vers faibles ce qu'il a déjà dit; & *Ariane* dit des choses trop vagues.

Qu'une ſenſible ardeur inſpire aux vrais amans,
Je croyais que ſon ame au deſſus du vulgaire
Dédaignait de l'amour la conduite ordinaire,
Et qu'en ſa paſſion garder tant de repos,
C'était ſuivre en aimant la route des héros.
Je faiſais plus ; j'allais juſqu'à voir ſans alarmes
Que des beautés de Naxe il eſtimât les charmes ;
Et ne pouvais penſer qu'ayant reçu ſa foi,
Quelques vœux égarés puſſent rien contre moi.
Mais enfin puiſque rien pour lui n'eſt plus à taire,
Quel eſt ce rare objet que ſon choix me préfère ?

PIRITHOUS.

C'eſt ce que de ſon cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colère eſt ſuſpecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint ; mais lors qu'il vous outrage,
Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage ;
Il vous offre ſon trône, & malgré le deſtin,
Votre malheur par-là trouve une heureuſe fin.
Tout vous porte, madame, à ce grand hyménée.
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée !
Déjà la Crète cherche à ſe venger de vous,
Et Minos...

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux.
Qu'il s'arme contre moi, que j'en ſois pourſuivie,
Sans ce que j'aime, hélas ! que faire de la vie ?
Aux décrets de mon ſort achevons d'obéir.
Théſée avec le ciel conſpire à me trahir.
Rompre un ſi grand projet, ce ſerait lui déplaire.

L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,
Et lui laisser sentir, pour double châtiment.
Le remords de ma perte & de son changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui paraît. N'épargnez rien, madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son ame;
Et si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

ARIANE.

(*f*) APPROCHEZ-vous, Thésée, & perdez cette crainte.
Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainsi, quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, & la rougeur au front?
Un héros tel que vous à qui la gloire est chère,
(*g*) Quoi qu'il fasse, ne fait que ce qu'il voit à faire;

(*f*) *Approchez-vous, Thésée, & perdez cette crainte.* Cette scène est très-touchante au théatre, du moins de la part d'*Ariane*: elle le serait encore davantage si *Ariane* n'était pas tout-à-fait sûre de son malheur. Il faut toujours faire durer cette incertitude le plus qu'on peut; c'est elle qui est l'ame de la tragédie; l'auteur la si bien senti; qu'*Ariane* semble encore douter du changement de *Thésée*, quand elle doit en être sûre. *Pourquoi m'aborder*, dit-elle, *la rougeur au front, quand rien ne vous confond? & si ce qu'on m'a dit a quelque vérité*: c'est s'exprimer en doutant, & c'est ce qui est dans la nature; mais il ne fallait donc pas que dans les scènes précédentes on l'eût instruite positivement qu'elle était abandonnée.

(*g*) *Quoi qu'il fasse ne fait que ce qu'il voit à faire.*
Le labyrinthe ouvert vous fit fuir le trépas.

Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous cessiez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement est grand, mais il est légitime :
Je le crois seulement, apprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups,
Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

THESÉE.

Ah pourquoi le penser ? Elle est toujours la même ;
(*h*) Même zèle toujours suit mon respect extrême,
Et le tems dans mon cœur n'affaiblira jamais

Voilà de mauvais vers ; & ceux-ci ne sont pas milleurs.

Et que s'est-il offert que je pusse tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter ?

Mais aussi, il y a des vers très-heureux, comme :

. . . . . Eblouis-moi si bien,
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.
Je te suis, mène-moi dans quelque isle déserte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
Tu le vois, c'en est fait, je n'ai plus de colère.

Mais surtout ;

Remène-moi, barbare, aux lieux où tu m'as prise,

est admirable.

Le cœur humain est surtout bien développé & bien peint, quand *Ariane* dit à *Thésée*, *Ote toi de mes yeux, je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes* ; & que dans le moment même elle est au désespoir qu'il prenne congé d'elle. Il y a beaucoup de vers dignes de *Racine*, & entiérement dans son goût ; ceux-ci par exemple :

As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux ?
Combien il est sorti satisfait de ma haine ?
Que de mépris !

Cette césure interrompue au second pied, c'est-à-dire, au bout de quatre sillabes, fait un effet charmant sur l'oreille & sur le cœur. Ces finesses de l'art furent introduites par *Racine*, & il n'y a que les connaisseurs qui en sentent le prix.

(*h*) *Même zèle toujours suit mon respect extrême, &c. Thésée* ne peut guère répondre que par ces protestations vagues de reconnaissance ; mais c'est alors que la beauté de la diction doit réparer le vice du sujet, & qu'il faut tâcher de dire d'une manière singulière des choses communes.

Touts les sentimens d'*Ariane* dans cette scène sont naturels & attendrissans ; on ne pourrait leur reprocher qu'une diction un peu prosaïque & négligée.

Le preſſant ſouvenir de ſes rares bienfaits ;
M'en acquitter vers elle eſt ma plus forte envie.
Oui, madame, ordonnez de mon ſang, de ma vie.
Si la fin vous en plaît, le ſort me ſera doux,
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire,
Le deſtin la voulait, je l'aurais laiſſé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert,
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
Des ſermens de reſpect ſont le prix qu'on lui donne!
Par ce ſoin de vos jours qui m'a fait tout quitter,
N'aſpirais-je à rien plus qu'à me voir reſpecter?
Un ſervice pareil veut un autre ſalaire.
C'eſt le cœur, le cœur ſeul, qui peut y ſatisfaire.
Il a ſeul pour mes vœux ce qui peut les borner ;
C'eſt lui ſeul...

THESÉE.

Je voudrais vous le pouvoir donner ;
Mais ce cœur malgré moi vit ſous un autre empire:
Je le ſens à regret, je rougis à le dire,
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,
Je hais mon injuſtice, & ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus! Qu'aurais-tu fait, parjure,
Si quand tu vins du monſtre éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta ſeule valeur,
Je me fuſſe arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur qui pouvait ſeul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que fallait-il plus faire?

Et que s'eſt-il offert que je puſſe tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?
Pour te ſauver le jour dont la rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil, ont-ils pu m'étonner?
Te ſuivre, c'était plus que me voir couronner.
Fatigues, peines, maux, j'aimais tout par leur cauſe.
Dis-moi que non, ingrat, ſi ta lâcheté l'oſe,
Et déſavouant tout, éblouis-moi ſi bien,
Que je puiſſe penſer que tu ne me dois rien.

THESÉE.

Comment déſavouer ce que l'honneur me preſſe
De voir, d'examiner, de me dire ſans ceſſe?
Si par mon changement je trompe votre choix,
C'eſt ſans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainſi joignez aux noms de traîtres & de parjure
Tout l'éclat que produit la plus ſanglante injure.
Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches ſecrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accuſant, redoubler ces atteintes?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes.
L'oubli, l'indifférence, & vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter ſur le trône un grand roi vous invite;
Vengez-vous en l'aimant d'un lâche qui vous quitte.
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconſtance ait de doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands dieux, quand elle eſt volontaire!
Périſſe tout, s'il faut ceſſer de t'être chère.
Qu'ai-je à faire du trône & de la main d'un roi?

De l'univers entier je ne voulais que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne,
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis, mène-moi dans quelque isle déserte,
Où renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de voir, de t'aimer.
Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde.
Ce cœur me sera plus que l'empire du monde.
Point de ressentiment de ton crime passé;
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

THESÉE.

Un si beau feu m'accable, il devrait seul me plaire;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur...

ARIANE.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur.
Si ma flamme sur toi n'avait qu'un faible empire,
Si tu la dédaignais, il fallait me le dire,
Et ne pas m'engager, par un trompeur espoir,
A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.
C'est là, surtout, c'est là ce qui souille ta gloire.
Tu t'es plu sans m'aimer à me le faire croire:
Tes indignes sermens sur mon crédule esprit...

THESÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit.
Je partais glorieux d'être votre conquête;
Mais enfin dans ces lieux poussé par la tempête,

J'ai trop vu ce qu'à voir me conviait l'amour,
J'ai trop...

ARIANE.

Naxe te change? Ah funeſte ſéjour!
Dans Naxe, tu le ſais, un roi, grand, magnanime,
Pour moi dès-qu'il me vit, prit une tendre eſtime,
Il ſoumit à mes vœux & ſon trône, & ſa foi.
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle eſt cette beauté
Qui ſemble te contraindre à l'infidélité.
Si tu crois quelque honte à la faire connaître,
Ton ſecret eſt à toi; mais qui qu'elle puiſſe être,
Pour gagner ton eſtime, & mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure,
Qui m'a fait pour te ſuivre étouffer la nature;
Ces beaux feux qui volant d'abord à ton ſecours,
Pour te ſauver la vie, ont expoſé mes jours,
Et ſi de mon amour ce tendre ſacrifice,
De ta légéreté ne rompt point l'injuſtice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où préſumes-tu pouvoir être conſtant?
A peine ſon hymen aura payé ta flamme,
Qu'un violent remords viendra ſaiſir ton ame.
Tu ne pourras plus voir ton crime ſans effroi,
Et qui ſait ce qu'alors tu ſentiras pour moi?
Qui ſait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera déteſter ta lâche perfidie?

Tu verras de mes feux les transports éclatans,
Tu les regretteras, il ne sera plus tems.
Ne précipite rien; quelque amour qui t'appelle,
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidelle.
Vois Ariane en pleurs. Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritait bien ton choix,
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change?

THESÉE.

Par un amour forcé qui sous ses loix me range.
Je le crois comme vous; le ciel est juste, un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour;
Mais à sa violence il faut que ma foi cède.
Je vous l'ai déjà dit, c'est un mal sans remède.

ARIANE.

Ah, c'est trop, puisque rien ne te saurait toucher,
Parjure, oublie un feu qui dut t'être si cher.
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse,
Je rougis d'avoir pu m'en souffrir la bassesse.
Tire-moi seulement d'un séjour odieux,
Où tout me désespère, où tout blesse mes yeux,
Et pour faciliter ta coupable entreprise,
Remène-moi, barbare, au lieu où tu ma prise.
La Crète, où pour toi seul je me suis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe, où tu m'oses trahir.

THESÉE.

Vous remener en Crète! Oubliez-vous, madame,
Ce qu'est pour vous un père, & quel courroux l'enflamme?
Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés?

ARIANE.

Laisse-les-moi souffrir, je les ai mérités;

Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahiſons, les ai-je méritées ?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler,
Te rend-il cette foi que tu veux violer ?
Vaine & fauſſe pitié, quand ma mort peut te plaire,
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres ſouhaits ;
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais ?
N'eſpère pas pourtant éviter le ſupplice
Que toujours après ſoi fait ſuivre l'injuſtice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds ;
Tu m'arraches le cœur, j'en mourrai, tu le veux.
Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Crois déjà, crois me voir, de ma douleur ſuivie,
Dans le fond de ton ame armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeſte un fatal ſouvenir,
Et te dire d'un ton & d'un regard ſévère,
J'ai tout fait, tout oſé pour t'aimer, pour te plaire ;
J'ai trahi mon pays, & mon père & mon roi,
Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi.

THESÉE.

Ah, ſi mon changement doit cauſer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous eſt offerte.
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle ...

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux.
De ta conſtance ailleurs va montrer les mérites.
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THESÉE.

THESÉE.

Madame . . .

ARIANE.

Ote-toi, dis-je, & me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

IL fort, Nérine. Hélas!

NERINE.

Qu'aurait fait sa présence,
Qu accroître de vos maux la triste violence?

ARIANE.

M'avoir ainsi quittée, & partout me trahir?

NERINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devait-il obéir?

NERINE.

Que vouliez-vous qu'il fît? vous pressiez sa retraite.

ARIANE.

Qu'il sût en s'emportant, ce que l'amour souhaite,
Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,
Il s'entendît chasser, & demeurât toujours.
Quoique ma trahison & m'accable & me tue,
Au moins j'aurais joui du plaisir de sa vue.

Mais il ne saurait plus souffrir la mienne. Ah dieux!
As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux ?
Combien il est sorti satisfait de ma haine?
Que de mépris!

NERINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
Madame, & n'ayant point d'excuse à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner.
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie! Il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour?
Est-ce Mégiste, Æglé, qui le rend infidelle ?
De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle,
Il lui parle souvent; mais pour m'ôter sa foi,
Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi?
Vains & faibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée ;
Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir :
Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.
Allons, Nérine, allons, je suis amante & femme;
Il veut ma mort, j'y cours, mais avant que mourir,
Je ne sais qui des deux aura plus à souffrir,

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, PHÈDRE.

ŒNARUS.

UN si grand (*a*) changement ne peut trop me surprendre;
J'en ai la certitude, & ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il suivait la loi,
Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi?
Dans la rigueur du coup, je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.
J'en tremble, & si tantôt lui peignant mon amour
Je voulais être plaint, je la plains à son tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance,
N'est qu'un mal dont le tems calme la violence;

(*a*) *Un si grand changement ne peut trop me surprendre, &c.* Cette scène d'*Œnarus* & de *Phèdre*, est une de celles qui refroidissent le plus la piéce; on le sent assez. Ce roi qui sait le dernier ce qui se passe dans sa cour, & qui dit, que *voir un bel espoir tout à coup avorter, passe tous les malheurs qu'on ait à redouter*, & que *c'est du courroux du ciel la preuve la plus funeste*, parait un roi assez méprisable; mais quand il dit qu'il sera responsable de ce que *Thésée* aime probablement dans sa cour quelque fille d'honneur, & qu'on voudra qu'il soit le garant de cet hommage inconnu, on ne peut pas lui pardonner ces discours indignes d'un prince.

Ce que lui dit *Phèdre* est plus froid encore. Toutes les scènes, où *Ariane* ne parait pas, sont absolument manquées.

Mais voir un bel eſpoir tout-à-coup avorter,
Paſſe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
C'eſt du courroux du ciel la plus funeſte preuve.

PHEDRE.

Ariane, ſeigneur, en fait la triſte épreuve,
Et ſi de ſes ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore, pour le rompre, où chercher du ſecours.
Son cœur eſt accablé d'une douleur mortelle.

ŒNARUS.

Vous ne ſavez que trop l'amour que j'ai pour elle;
Il veut, il offre tout; mais hélas! je crains bien
Que cet amour ne parle, & qu'il n'obtienne rien.
Si Théſée a changé, j'en ſerai reſponſable.
C'eſt dans ma cour qu'il trouve un autre objet aimable;
Et ſans doute on voudra que je ſois le garand
De l'hommage inconnu que ſa flamme lui rend.

PHEDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que mépriſée,
Veuille par votre hymen ſe venger de Théſée,
Et ſi ce changement vous permet d'eſpérer,
Il ne faut pas, ſeigneur, vous y trop aſſurer.
Mais quoi qu'elle réſolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui ſa flamme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuſe vos ſoins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours ſervir d'appui fidelle,
Et c'eſt ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crète vous force à d'injuſtes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas.
Vous ſavez les périls où ſa fuite l'expoſe.

ŒNARUS.

Ah, pour l'en garantir il n'eſt rien que je n'oſe,
Madame, & vous verrez mon trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt ſi cher.
Plût aux dieux que ce ſoin la tînt ſeul inquiète !

PHEDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette.
Son viſage vous parle, & ſa triſte langueur
Vous fait lire en ſes yeux ce que ſouffre ſon cœur.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

ŒNARUS.

MADAME, (*b*) je ne ſais ſi l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre, ou me fermer la bouche.
Après les ſentimens que j'ai fait voir pour vous,

(*b*) *Madame, je ne ſais ſi l'ennui qui vous touche, &c.* On ne peut parler plus mal. Il ne ſait ſi l'ennui qui touche *Ariane* doit *lui ouvrir pour la plaindre, ou lui fermer la bouche ;* il doit en partager les coups, quoiqu'il la bleſſe, il ſent le changement *qui trompe la flamme d'Ariane, & il le met au rang des plus noirs attentats ; & le ciel lui eſt témoin ſi Ariane en doute, qu'il voudrait racheter de ſon ſang ce que . . Ariane* fait fort bien de l'interrompre ; mais le mauvais ſtyle d'*Œnarus* la gagné. L'eſpérance qu'elle donne à *Œnarus* de l'épouſer, dès qu'elle connaîtra ſa rivale heureuſe, eſt d'un très-grand artifice. Son deſſein eſt de tuer cette rivale ; c'eſt devant *Phèdre* qu'elle explique l'intérêt qu'elle a de connaître la perſonne qui lui enlève *Théſée* ; & l'embarras de *Phèdre* ferait un très-grand plaiſir au ſpectateur ; ſi le rôle de *Phèdre* était plus animé & mieux écrit.

Je dois, quoi qui vous bleſſe, en partager les coups;
Mais ſi j'oſe aſſurer que juſqu'au fond de l'ame
Je ſens le changement qui trompe votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il eſt certain pourtant, & le ciel qui m'écoute,
M'en ſera le témoin, ſi votre cœur en doute.
Que ſi de tout mon ſang je pouvais racheter
Ce que ...

ARIANE.

Ceſſez, ſeigneur, de me le proteſter.
S'il dépendait de vous de me rendre Théſée,
La gloire y trouverait votre ame diſpoſée:
Je le crois de ce cœur qui ſut tout m'immoler;
Auſſi veux-je avec vous ne rien diſſimuler.
J'aimai, ſeigneur; après mon infortune extrême,
Il me ſerait honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'eſt pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut,
Ceſſe d'être ſenſible au moment qu'il le veut.
Le mien fut à Théſée & je l'en croyais digne.
Ses vertus à mes yeux étaient d'un prix inſigne;
Rien ne brillait en lui que de grand, de parfait;
Il feignait de m'aimer, je l'aimais en effet;
Et comme d'une foi qui ſert à me confondre,
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,
D'autres que moi peut-être auraient cru ſes ſermens.
Je m'immolais entière à l'ardeur d'un pur zèle;
Cet effort valait bien qu'il fût toujours fidèle.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de ſecret;

Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'eſt d'abord un ennui qui ronge, qui dévore ;
J'en ai déjà ſouffert, j'en puis ſouffrir encore ;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur ſe réſout,
Le vouloir, c'eſt aſſez pour en venir à bout.
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeſte,
On s'arrache à ſoi-même, & le tems fait le reſte.
Voilà l'état, ſeigneur, où ma triſte raiſon.
A mis enfin mon ame après ſa trahiſon.
Vous avez ſu tantôt, par un aveu ſincère,
Que ſans lui votre amour eût eu de quoi me plaire ;
Et que mon cœur touché du reſpect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puiſqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole ;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Etouffant un amour & ſi tendre, & ſi doux,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour vous.
Ce ſont des traits de feu que le tems ſeul imprime.
J'ai pour votre vertu la plus parfaite eſtime ;
Et pour être en état de remplir votre eſpoir,
Cette eſtime ſuffit à qui ſait ſon devoir.

ŒNARUS.

Ah, pour la mériter, ſi le plus pur hommage...

ARIANE.

Seigneur, diſpenſez-moi d'en ouir davantage.
J'ai tous les ſens encor de trouble embarraſſés :
Ma main dépend de vous, ce vous doit être aſſez ;
Mais pour vous la donner, j'avouerai ma faibleſſe,
J'ai beſoin qu'un ingrat par ſon hymen m'empreſſe,
Tant que je le verrais en pouvoir d'être à moi,

Je prétendrais en vain disposer de ma foi.
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine ;
Mon cœur veut être à vous, & ne peut mieux choisir ;
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en ressaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme,
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme,
Et du plus fier courroux quoiqu'on se soit promis,
On ne tient pas long-tems contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts. Que sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses desirs abandonne sa gloire ;
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, seigneur, je suis à vous.
Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir. Allez, Nérine, ainsi,
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun souci ;
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

ŒNARUS.

Ah, madame, par où puis-je assez reconnaître...

ARIANE

Seigneur, un peu de trêve dans l'état où je suis,
J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE, PHÈDRE.

PHEDRE.

CE retour me ſurprend. Tantôt contre Théſée
Du plus ardent courroux vous étiez embraſée;
Et déjà la raiſon a calmé ce tranſport?

ARIANE.

Que ferais-je, ma ſœur? c'eſt un arrêt du ſort.
Théſée a réſolu d'achever ſon parjure;
Il veut me voir ſouffrir, je me tais, & j'endure.

PHEDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aiſément
Ce que ſa paſſion eut pour vous de charmant?
D'avoir à d'autres vœux un cœur ſi peu contraire,
Que . . .

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouſerai le roi.

PHEDRE.

Quoi? par votre aveu même il donnera ſa foi?
Et lorſque ſon amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez ſans peine (c) entre les bras d'un autre?

(c) *Entre le bras d'un autre, &c.* Voilà de la vraie paſſion. La fureur d'un amante trahie éclate ici d'une manière très-naturelle. On ſouhaiterait ſeulement que *Tomas Corneille* n'eût point dans cet endroit imité ſon frère, qui débite des maximes quand il faut que le ſentiment parle. *Ariane* dit,

Moins l'amour outragé fait

ARIANE.

Entre les bras d'un autre? Avant ce coup, ma sœur,
J'aime, je suis trahie, on connaîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
M'auront fait mériter les soins d'un infidèle?
A ma honte partout ma flamme aura fait bruit,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit?
J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connaître
Empêcher, s'il se peut, ma fureur de paraître.
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus quand le coup approche, il frappe sûrement.
C'est par-là qu'affectant une douleur aisée,
Je feins de consentir à l'hymen de Thésée;
A savoir son secret j'intéresse le roi.
Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi;
Car je ne doute point qu'une amitié sincère
Contre sa trahison n'arme votre colère,
Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

PHEDRE.

Madame, vous savez . . .

ARIANE.

Je vous connais, ma sœur.
Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame,
Que dans son désespoir je soulage ma flamme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,

voir d'emportement,
Plus quand le coup approche il frappe sûrement.
Il semble qu'elle débite une loi du code de l'amour pour s'y conformer. Voilà de ces fautes dans lesquelles *Racine* ne tombe pas. D'ailleurs, tous les discours d'*Ariane* sont passionnés comme ils doivent l'être; mais la diction ne répond pas aux sentimens, & c'est un défaut capital.

J'arrêtais votre hymen avec Pirithous ;
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidelle.
Sur le bruit qu'aura fait ſon changement d'amour,
Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour.
Voyez Æglé, Mégiſte, & parlez d'Ariane ;
Mais ſurtout prenez ſoin d'entretenir Cyane,
C'eſt elle qui d'abord a frappé mon eſprit.
Vous ſavez que l'amour aiſément ſe trahit.
Obſervez ſes regards, ſon trouble, ſon ſilence.

PHEDRE.

J'y prends trop d'intérêts pour manquer de prudence,
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés.
C'eſt donc cette rivale à qui vous en voulez ?

ARIANE.

Pour porter ſur l'ingrate un coup vraiment terrible,
(*d*) Il faut frapper par-là, c'eſt ſon endroit ſenſible.
Vous-même, jugez-en. Elle me fait trahir.
Par elle je perds tout, la puis-je aſſez haïr ?
Puis-je aſſez conſentir à tout ce que la rage
M'offre de plus ſanglant pour venger mon outrage ?
Rien après ce forfait ne me doit retenir ;
Ma ſœur, il eſt de ceux qu'on ne peut trop punir.

(*d*) *Il faut frapper par-là.* Cette expreſſion ridicule, & cette autre qui eſt un plat ſolécisme ; *elle me fait trahir*, & celle-ci *conſentir à ce que la rage a de plus ſanglant*, ſont du ſtyle le plus incorrect & le plus lâche. Cependant à la repréſentation, le public ne ſent point ces fautes ; la ſituation entraîne : une excellente actrice gliſſe ſur ces ſottiſes, & ne vous fait appercevoir que les beautés de ſentiment. Telle eſt l'illuſion du théatre ; tout paſſe quand le ſujet eſt intéreſſant. Il n'y a que le ſeul *Racine* qui ſoutienne conſtamment l'épreuve de la lecture.

Si Thésée oubliant une amour ordinaire,
M'avait manqué de foi dans la cour de mon père,
Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner,
Cette infidélité serait à pardonner.
Ma rivale, dirais-je, a pu sans injustice
D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice.
La douceur d'être aimée ayant touché le sien,
Elle a dû préférer son intérêt au mien.
Mais étrangère ici, pour l'avoir osé croire,
J'ai sacrifié tout, jusqu'au soin de ma gloire;
(c) Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,

(c) *Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,*
Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.
Je le perds, on me l'ôte, il n'est rien que n'essaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.

On ne peut guère faire de plus mauvais vers. L'auteur veut dans cette scène imiter ces beaux vers d'*Andromaque*:

Je percerai ce cœur que je n'ai pu toucher,
Et mes sanglantes mains contre mon sein tournées,
Aussi-tôt malgré lui joindront nos destinées;
Et tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

Thomas Corneille imite visiblement cet endroit, faisant dire à *Ariane*:

Tout perfide qu'il est, ma mort suivra la sienne;
Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger aussi-tôt que punir.

Quoique *Thomas Corneille* eût pris son frère pour son modèle, on voit que malgré lui il ne pouvait s'empêcher de chercher à suivre *Racine*, quand il s'agissait de faire parler les passions.

Cependant, il se peut faire, & même il arrive souvent, que deux auteurs ayant à traiter les mêmes situations, expriment les mêmes sentimens & les mêmes pensées; la nature se fait également entendre à l'un & à l'autre. *Racine* faisait jouer *Bajazet* à-peu-près dans le tems que *Corneille* donnait *Ariane*. Il fait dire à *Roxane*:

Quel surcroît de vengeance & de douceur nouvelle,
De le montrer bientôt pâle & mort devant elle!
De voir sur cet objet ses regards arrêtés,
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés!

Ariane dit dans un mouvement

Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.
Je le perds, on me l'ôte; il n'eſt rien que n'eſſaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.
J'en mettrai haut le prix, c'eſt à lui d'y penſer.

PHEDRE.

Ce revers eſt ſenſible, il faut le confeſſer.
Mais quand vous connaîtrez celle qu'il vous préfère,
Pour venger votre amour, que prétendez-vous faire?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, & de ma propre main
Lui mettre, lui plonger un poignard dans le ſein.
Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure,
Et qu'en ſon cœur les miens pénètrent à loiſir
Ce qu'aura de mortel ſon affreux déplaiſir.
Alors ma paſſion trouvera de doux ..armes

à-peu-près ſemblable:

Vous figurez-vous bien ſon déſeſpoir extrême,
Quand dégouttant encor du ſang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal inſtant,
Bravera juſqu'au bout la douleur qui l'attend?

Voyez combien ce demi-vers, *Bravera juſqu'au bout*, gâte cette tirade. Que veut dire, *braver une douleur qui attend quelqu'un?* Un ſeul mauvais vers de cette eſpèce corrompt tout le plaiſir que les ſentimens les plus naturels peuvent donner. C'eſt ſurtout dans la peinture des paſſions qu'il faut que le ſtyle ſoit pur, & qu'il n'y ait pas un ſeul mot qui embarraſſe l'eſprit; car alors le cœur n'eſt plus touché.

Ariane s'écarte malheureuſement de la nature à la fin de cette ſcène; c'eſt ce qui achève de la défigurer. Elle dit qu'*elle doit* donner *à ſon cœur* une *cruelle gêne*. Son cœur, dit-elle, l'a trahie, en lui faiſant prendre un amour trop indigne. Il faut quelle trahiſſe ſon cœur à ſon tour; & elle punira ce cœur, de ce qu'il n'a pas connu qu'il parlait pour un traître, en parlant pour *Théſée*. C'eſt-là le comble du mauvais goût. Un ſtyle lâche eſt preſque pardonnable en comparaiſon de ces froids jeux d'eſprit dans leſquels on s'étudie à mal écrire.

A jouir de ſes pleurs comme il fait de mes larmes.
Alors il me dira, ſi ſe voir lâchement
Arracher ce qu'on aime, eſt un léger tourment.

PHEDRE.

Mais ſans l'autoriſer à vous être infidelle,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle;
Elle a peine à ſes vœux peut-être à conſentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma ſœur, il fallait m'avertir.
Son ſilence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin il faut du ſang pour laver mon injure.
De Théſée, il eſt vrai, je puis percer le cœur;
Mais ſi je m'y réſous, vous n'avez plus de ſœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras ſe retienne;
Tout perfide qu'il eſt, ma mort ſuivra la ſienne,
Et ſur mon propre ſang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger auſſi-tôt que vous punir.
Non, non, un ſort trop doux ſuivrait ſa perfidie,
Si mes reſſentimens ſe bornaient à ſa vie.
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il ſe peut, aux ingrats à trembler,
Vous figurez-vous bien ſon déſeſpoir extrême,
Quand dégouttante encor du ſang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal inſtant
Bravera juſqu'au bout la douleur qui l'attend?
C'eſt en vain de ſon cœur qu'il croit m'avoir chaſſée,
Je n'y ſuis pas peut-être encor toute effacée,
Et ce ſera de quoi mieux combler ſon ennui,
Que de vivre à ſes yeux pour un autre que lui.

PHEDRE.

Mais pour aimer le roi, vous ſentez-vous dans l'ame...

ARIANE.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'enflamme?
Jamais, soit qu'on se trompe, ou réussisse au choix,
Les fortes passions ne touchent qu'une fois.
Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine;
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne.
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour.
Il m'a trahie; il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pu connaître
Qu'en parlant pour Thésée, il parlait pour un traître,
D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous si bien,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

ENFIN à la raison mon courroux rend les armes;
(*f*) De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.

(*f*) *De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.* Je n'insiste pas sur ce mot *vainc*, qui ne doit jamais entrer dans les vers, ni même dans la prose. On doit éviter tous les mots dont le son est désagréable, & qui ne sont qu'un reste de l'ancienne barbarie. Mais on ne voit pas trop ce que veut dire *Ariane. S'il dépendait de nous de vaincre les charmes de l'amour, je regretterais moins ce que je perds en vous.* Cela ne se joint point à ce vers, *il vous force à changer, il faut que j'y consente.* Il y a une logique secrète qui doit régner dans tout ce qu'on dit, & même dans les passions les plus violentes; sans cette logique on ne parle qu'au hasard, on débite des vers qui ne sont que des vers; le bon sens doit animer jusqu'au délire de l'amour.

Thésée joue par-tout un rôle

Si c'était un effort qui dépendît de nous,
Je regretterais moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer, il faut que j'y consente.
Au moins, c'est de vos soins une marque obligeante,
Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au roi.
Son trône est un appui qui flatte ma disgrace;
Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple, & non pas le donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre,
Et ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lorsque par votre hymen m'ayant rendu ma foi.
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare.
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THESÉE.

Madame, je n'ai pas...

ARIANE.

Ne me repliquez rien.
Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire,
Vos remords trouveront le tems de me le dire;
Et cependant ma sœur qui peut vous écouter,
Saura ce qu'il vous reste encor à consulter.

désagréable; & ici plus qu'ailleurs. Un héros qui dans une scène ne dit que ces trois mots,

Madame, je n'ai pas... ferait mieux de ne rien dire du tout.

SCENE V.

PHÈDRE, THÉSÉE.

THESÉE.

LE ciel à mon amour ſerait-il favorable,
Juſqu'à rendre ſi-tôt Ariane exorable ?
Madame, quel bonheur qu'après tant de ſoupirs
Je puſſe ſans contrainte expliquer mes deſirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inſpire . .

PHEDRE.

Renfermez-le, de grace, & craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'obſerve, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne ſe puiſſe couler.
Un grand calme à vos yeux commence de paraître.
Tremblez, prince, tremblez, l'orage eſt prêt de naître.
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur,
N'eſt qu'un faible crayon de la ſecrète rage
Qui poſſède Ariane, & trouble ſon courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle ſemble donner,
Vers le piége tendu cherche à vous entraîner.
C'eſt par-là qu'elle croit découvrir ſa rivale;
Et dans les vifs tranſports que ſa vengeance étale,
Plus le ſang nous unit, plus ſon reſſentiment,
Quand je ſerai connue, aura d'emportement.
Rien ne m'en peut ſauver, ma mort eſt aſſurée.
Tout-à-l'heure avec moi ſa haine l'a jurée;
J'en ai reçu l'arrêt. Ainſi le fort amour

Souvent, sans le savoir, mettant sa flamme au jour,
Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
Vous l'avez voulu, prince, achevez votre ouvrage.

THESÉE.

A quoi que son courroux puisse être disposé,
(g) Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouir la menace, & d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, madame, & venez dans Athènes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux disparaître sans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre,
Ariane forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuser le roi.
Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

(g) *Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.* Il ne trouve pour défendre sa maîtresse de meilleur moyen que de s'enfuir; il dit que la foudre gronde, parce qu'*Ariane* veut se venger de sa rivale. Ce n'est pas là le vrai Thésée. *Il veut dès cette même nuit, de ces lieux disparaître sans bruit* : c'est un propos de comédie.

La scène en général est mal écrite, & il y a des vers qu'on ne peut supporter, comme par exemple celui-ci.

Je la tue, & c'est vous qui me le faites faire.

Mais il y en a aussi d'heureux & de naturels auxquels tout l'art de *Racine* ne pourrait rien ajouter.

Et qui me répondra que vous serez fidèle ?
Votre légéreté peut me laisser ailleurs, &c.

La scène finit mal, *donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.* C'était là qu'on attendait quelques combats du cœur, quelques remords, & surtout de beaux vers qui rendissent le rôle de *Phèdre* plus supportable.

PHEDRE.

Et qui me répondra que vous ſerez fidelle?

THESÉE.

Ma foi, que ni le tems, ni le ciel en courroux . . .

PHEDRE.

Ma ſœur l'avait reçue en fuyant avec vous.

THESÉE.

L'emmener avec moi fut un coup néceſſaire.
Il fallait la ſauver de la fureur d'un père;
Et la reconnaiſſance eut part ſeule aux ſermens
Par qui mon cœur du ſien paya les ſentimens.
Ce cœur violenté n'aimait qu'avec étude;
Et quand il entrerait un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous ſemble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux?
L'habitude à les voir me fit de l'inconſtance
Une néceſſité dont rien ne me diſpenſe;
Et ſi j'ai trop flatté cette crédule ſœur,
Vous en êtes complice auſſi-bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, & mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui diſais d'engageant & de doux,
Vous ne ſaviez que trop qu'il s'adreſſait à vous.
Je n'examinais point en vous ouvrant mon ame,
Si c'était d'Ariane entretenir la flamme.
Je ſongeais ſeulement à vous marquer ma foi;
Je me faiſais entendre, & c'était tout pour moi.

PHEDRE.

Dieux, qu'elle en ſouffrira! que d'ennuis! que de larmes!
J'en ſens naître en mon cœur les plus rudes alarmes.

Il voit avec horreur ce qui doit arriver;
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
Ces foudroyans regards, ces accablans reproches,
Dont par ſon déſeſpoir je vois les coups ſi proches,
Pour moi, pour une ſœur, ſont plus à redouter
Que cette triſte mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a ſu votre amour, elle ſaura le reſte.
De ſes pleurs, de ſes cris, fuyons l'éclat funeſte,
Je vois bien qu'il le faut, mais las!

THESÉE.

Vous ſoupirez?

PHEDRE.

Oui, prince, je veux trop ce que vous deſirez.
Elle ſe fie à moi cette ſœur, elle m'aime,
C'eſt une ardeur ſincère, une tendreſſe extrême,
Jamais ſon amitié ne me refuſa rien.
Pour l'en récompenſer je lui vole ſon bien.
Je l'expoſe aux rigueurs du ſort le plus ſévère,
Je la tue, & c'eſt vous qui me le faites faire.
Pourquoi vous ai-je aimé?

THESÉE.

Vous en repentez-vous?

PHEDRE.

Je ne ſais; pour mon cœur il n'eſt rien de plus doux;
Mais vous le remarquez, ce cœur tremble, ſoupire;
Et perdant une ſœur, ſi j'oſe encor le dire,
Vous la laiſſez dans Naxe en proie à ſes douleurs,
Votre légéreté me peut laiſſer ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie?

Je l'aurais bien voulu ; mais c'en eſt fait, partons.

THESÉE.

En vain...

PHEDRE.

Le tems ſe perd quand nous en conſultons.
Si vous blâmez la crainte où ce ſoupçon me livre,
J'en répare l'outrage, en m'offrant à vous ſuivre.
Puiſqu'à ce grand effort ma flamme ſe réſout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je ſerai prête à tout.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NÉRINE.

NERINE.

UN peu plus de pouvoir, madame, sur vous même.
A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême?
Vous avez dans un trouble à nul autre pareil
Prévenu ce matin le lever du soleil.
Dans le palais errante, interdite, abattue,
Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue.
Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine, où trouver du repos?
Quoi, ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyait voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés?
Thésée avec plaisir a pu les voir éteindre?
(a) Ma mort est un malheur qui ne vaut pas le craindre

(a) *Ma mort est un malheur qui ne vaut pas le craindre.* Cette expression n'est pas française; c'est un reste des mauvaises façons de parler de l'ancien tems, que *Thomas Corneille* se permettait rarement.

Il y a beaucoup d'art à jeter dans cette scène quelques légers soupçons sur *Phèdre*, & à les détruire. On ne peut mieux préparer le coup mortel qu'*Ariane* recevra quand elle apprendra que *Thésée* est

Et ce parjure amant qui se rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours ne vivra plus pour moi?
Que fait Pirithous? viendra-t-il?

NERINE.

Oui, madame,
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame!

NERINE.

Pirithous viendra; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue, & que lui direz-vous?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas! demandes-tu ce que je pourrai dire,
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parlait diversement de ma triste aventure?
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée...

NERINE.

On la nomme à cause qu'il la voit:
Mais qu'en pouvoir juger? il voit Phèdre de même,
Et cependant, madame, est-ce Phèdre qu'il aime?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer? Phèdre l'aurait connu,

parti avec sa sœur. Il est vrai que le style est bien négligé; l'intérêt se soutient, & c'est beaucoup; mais les oreilles délicates ne peuvent supporter.

Que la jeune Cyane est celle que l'on croit.
On la nomme à cause qu'il la voit.

Un tel style gâte les choses les plus intéressantes.

Et par-là mon malheur eût été prévenu.
De sa flamme par elle aussi tôt avertie,
Dans sa première ardeur je l'aurais amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

NERINE.

En vain il aurait cru pouvoir toucher son cœur ;
Je le sais ; mais enfin quand un amant sait plaire,
Qui consent à l'ouir, peut aimer, & se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerais Phèdre, elle de qui les pleurs
Semblaient en s'embarquant préſager nos malheurs ?
Avant que se résoudre à seconder ma fuite,
Que n'ai-je pour la gagner ne fus-je pas réduite ?
Combien de résistance & d'obstinés refus ?

NERINE.

Vous n'avez rien, madame, à craindre là-dessus.
Je connais sa tendresse, elle est pour vous si forte,
Qu'elle mourrait plutôt. . .

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.
Va, fais-lui promptement savoir que je l'attends.
Dis-lui que le sommeil l'arrête trop long-tems,
Que je sens ma douleur croître par son absence.
Qu'elle est heureuse, hélas ! dans son indifférence !
Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci.
Pirithous paraît, fais-la venir ici.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

EH bien! puis-je accepter la main qui m'eſt offerte?
Le roi s'empreſſe-t-il à réparer ma perte?
Et pour me laiſſer libre à payer ſon amour,
De l'hymen de Théſée a-t-on choiſi le jour?

PIRITHOUS.

Le roi ſur ce projet entretint hier Théſée;
Mais il trouva ſon ame encor mal diſpoſée.
Il eſt pour les ingrats de rigoureux inſtans;
Théſée en fit l'épreuve & demanda du tems.

ARIANE.

Différer d'être heureux après ſon inconſtance,
C'eſt montrer en aimant bien peu d'impatience;
Et ce nouvel objet, dont ſon cœur eſt épris,
Y doit pour ſon amour croire trop de mépris.
Pour moi, je l'avouerai, ſa trahiſon me fâche;
Mais puis qu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au roi, je voudrais que ſa main
Eût pu déjà fixer mon deſtin incertain.
L'irréſolution m'embarraſſe & me gêne.

PIRITHOUS.

(*b*) Si l'on m'avait dit vrai, vous ſeriez hors de peine;

(*b*) *Si l'on m'avait dit vrai, vous ſeriez hors de peine. Pirithous* eſt ici plus petit que jamais. L'intime ami de *Théſée* ne ſait rien de ce qui ſe paſſe, & ne joue que le perſonnage d'un valet.

Mais, madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de quoi, prince?

PIRITHOUS.

On dit que Thésée est parti.
Par-là vous seriez libre.

ARIANE.

Ah, que viens-je d'entendre?
Il est parti, dit-on?

PIRITHOUS

Ce bruit doit vous surprendre.

ARIANE.

Il est parti! Le ciel me trahirait toujours!
Mais non, que deviendraient ses nouvelles amours?
Ferait-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme?
L'abandonnerait-il?

PIRITHOUS.

Je ne sais; mais, madame
Un vaisseau cette nuit s'est échappé du port.

ARIANE.

Ce n'est pas lui sans doute, on le soupçonne à tort.
Peut-il être parti sans que le roi le sache,
Sans que Pirithous, à qui rien ne se cache,
Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrais-je étonner?
Que ne peut-il pas faire? il m'ose abandonner,
Oublier un amour, qui toujours trop fidelle
M'oblige encor pour lui...

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE *à Nérine.*

(c) QUE fait ma sœur, vient-elle?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir!
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée!

NERINE.

Madame, j'ai long-tems...

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée?
Parle.

NERINE.

De tous côtés j'ai couru vainement,
On ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point! Quoi, si matin! Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble,
Que stupide, égarée, en ce trouble importun,
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien oui dire?

NERINE.

On parle de Thésée.
On veut que cette nuit voyant la fuite aisée...

(c) *Que fait ma sœur? vient-elle?* Cette scène est véritablement intéressante; elle montre bien qu'il faut toujours jusqu'à la fin de l'inquiétude & de l'incertitude au théatre.

ARIANE.

O nuit! ô trahiſon, dont la double noirceur
Paſſe tout... Mais pourquoi m'alarmer de ma ſœur?
Sa tendreſſe pour moi, l'intérêt de ſa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.
Cependant contre moi quand tout prend ſon parti,
(*d*) Elle ne paraît point, & Théſée eſt parti!
Qu'on la cherche; c'eſt trop languir dans ce ſupplice;
Je m'en ſens accablée, il eſt tems qu'il finiſſe.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a beſoin, ce cœur, du ſecours de mes yeux.
La moindre inquiétude eſt trop tard appaiſée.

(*d*) *Elle ne paraît point, & Théſée eſt parti!* Ce ſont là de ces vers que la ſituation ſeule rend excellens; les moindres ornemens les affaibliraient. Il y en a quelques-uns de cette eſpèce dans *Ariane*; c'eſt un très-grand mérite: tant il eſt vrai que le naturel eſt toujours ce qui plaît le plus.

SCENE IV.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NÉRINE.

ARCAS *à Pirithous.*

SEIGNEUR, je vous apporte un billet de Théſée.

ARIANE.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? qu'a-t-on fait? qu'a-t-on ſu?
Il eſt parti, Nérine. Ah, trop funeſte marque!

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque,
C'eſt delà qu'eſt venu le billet que voici.

ARIANE.

Liſons, mon amour tremble à ſe voir éclairci.

Théſée à Pirithous.

Pardonnez une fuite où l'amour me condamne;
Je pars ſans vous en avertir.
Phèdre du même amour n'a pu ſe garantir;
Elle fuit avec moi; prenez ſoin d'Ariane.

Prenez ſoin d'Ariane! (e) Il viole ſa foi,
Me déſeſpère, & veut qu'on prenne ſoin de moi!

. . . (e) *Il viole ſa foi, Me déſeſpère, & veut qu'on prenne ſoin de moi!*

Cette répétition des mots du billet de *Théſée*, *Qu'on prenne ſoin de moi*, eſt excellente. *Il viole ſa foi, me déſeſpère, &c.* eſt faible & lâche. C'eſt de ſa ſœur qu'elle doit parler: elle ſavait bien déjà que *Théſée* avait violé ſa foi. *Il me déſeſpère*, eſt un terme vague. *Ariane* ne dit pas ce qu'elle doit dire; ainſi, le mauvais eſt ſouvent à côté du bon, & le goût conſiſte à démêler ces nuances

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs qui font peine à comprendre...

ARIANE.

Laiſſez-moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre.
C'eſt vous, Pirithous, dont le funeſte abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore...

ARIANE.

Allez au roi porter cette nouvelle.
Nérine me demeure, il me ſuffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ ſi ſecret le roi ſera ſurpris.

ARIANE

Sans ſon ordre Théſée eût-il rien entrepris?
Son aveu l'autoriſe, & de ſes injuſtices
(*f*) Le roi, vous, & les dieux, vous êtes tous complices.

(*f*) *Le roi, vous, & les dieux, vous êtes tous complices.* Ce vers paſſe pour être beau; il le ſerait en effet, ſi les dieux avaient eu quelque part à la piéce, ſi quelque oracle avait trompé *Ariane*; il faut avouer que *les dieux* viennent là aſſez inutilement pour remplir le vers & pour frapper l'oreille de la multitude; mais ce vers fait toujours effet.

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

(g) AH, Nérine!

NERINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avoue, il n'eſt plus ni d'honneur, ni de foi.
Sur les plus ſaints devoirs l'injuſtice l'emporte.
Que de chagrins!

ARIANE.

Tu vois, ma douleur eſt ſi forte,
Que ſuccombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure inſenſible à force de ſouffrir.
Enfin d'un fol eſpoir je ſuis déſabuſée;
Pour moi, pour mon amour, il n'eſt plus de Théſée.
Le tems au repentir aurait pu le forcer;
Mais c'en eſt fait, Nérine, il n'y faut plus penſer.
Hélas! Qui l'aurait cru, quand ſon injuſte flamme,
Par l'ennui de le perdre accablait tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peine & douleurs,
Je ne connuſſe encor que mes moindres malheurs?

(g) *Ah, Nérine!* Cette ſimple exclamation eſt très-touchante. On ſe peint à ſoi-même *Ariane* plongée dans une douleur qu'elle n'a pas la force d'exprimer. Mais lorſque le moment d'après elle dit, que ſa *douleur eſt ſi forte*, que *ſuccombant aux maux qu'on lui fait découvrir*, elle *demeure inſenſible à force de ſouffrir*; ce n'eſt plus la douleur d'*Ariane* qui parle, c'eſt l'eſprit du poëte. Il me paraît qu'*Ariane* raiſonne trop, & qu'elle ne raiſonne pas aſſez bien.

Une rivale au moins pour soulager ma peine
M'offrait en la perdant de quoi plaire à ma haine.
(*h*) Je promettais son sang à mes bouillans transports ;
Mais je trouve à briser les liens les plus forts,
Et quand dans une sœur après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cause de ma rage,
Ma rivale & mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, & bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lors que le ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux, d'épouvantable !
La rivale sur qui tombe cette fureur,
C'est Phèdre, cette Phèdre à qui j'ouvrais mon cœur.
Quand je lui faisais voir ma peine sans égale,
Que j'en marquais l'horreur, c'était à ma rivale.
La perfide abusant de ma tendre amitié,
Montrait de ma disgrace une fausse pitié,
Et jouissant des maux que j'aimais à lui peindre,
Elle en était la cause, & feignait de me plaindre.
C'est là mon désespoir. Pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déjà je tenais immolé.
Je l'ai portée à fuir, & par mon imprudence

Moi-même

(*h*) *Je promettais son sang à mes bouillans transports,*
Mais je trouve à briser les liens les plus forts.
L'un n'est pas opposé à l'autre. Le poëte ne s'exprime pas comme il le doit ; il veut dire, *J'espérais me venger d'une rivale, & cette rivale est ma sœur : elle fuit avec mon amant, & tous deux bravent ma vengeance.* Il y a là une douzaine de vers fort mal faits ; mais rien n'est plus beaux que ceux-ci :

La perfide abusant de ma tendre amitié,
Montrait de ma disgrace une fausse pitié ;
Et jouissant des maux que j'aimais à lui peindre,
Elle en était la cause, & feignait de me plaindre.

Voyez comme dans ces quatre vers tout est naturel & aisé, comme il n'y a aucun mot inutile, ou hors de sa place.

Moi-même je me ſuis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance! A quoi penſai-je! Ah dieux!
L'ingrate! On la verrait triompher à mes yeux!
C'eſt trop de patience en de ſi rudes peines.
Allons, partons, Nérine, & volons vers Athènes.
Mettons un prompt obſtacle à ce qu'on lui promet;
Elle n'eſt pas encor où ſon eſpoir la met.
Sa mort, ſa ſeule mort, mais une mort cruelle....

NÉRINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle?
Madame, ſongez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au palais?

ARIANE.

Qu'importe que partout mes plaintes ſoient ouies?
On connaît, on a vu des amantes trahies?
A d'autres quelquefois on a manqué de foi;
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Théſée,
Avais-je mérité de m'en voir mépriſée?
De tout ce que j'ai fait conſidère le fruit.
Quand je fuis pour lui ſeul, c'eſt moi ſeul qu'il fuit.
Pour lui ſeul je dédaigne une couronne offerte.
En ſéduiſant ma ſœur, il conſpire ma perte.
De ma foi chaque jour ce ſont gages nouveaux:
(*i*) Je le comble de biens; il m'accable de maux,

(*i*) *Je le comble de biens; il m'accable de maux, &c.* Il eſt naturel à la douleur de ſe répandre en plaintes; la loquacité même lui eſt permiſe, mais c'eſt à condition qu'on ne dira rien que de juſte; & qu'on ne ſe plaindra point vaguement, & en termes impropres. *Ariane* n'a pas comblé *Théſée* de biens; il faut qu'elle exprime ſa ſituation, & non pas qu'elle diſe faiblement qu'on l'accable de maux. Comment peut-elle dire que *Théſée* évite ſa rencontre par la honte qu'il a de ſa perfidie,

Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre :
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit ;
Mes larmes parleront ; c'en est fait, s'il les voit.
Ne les contraignons plus, & par cette faiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop serait hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire, approuvée, ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi ; si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit!
Si j'aime encor Thésée, oubliai-je qu'il fuit?
Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être . . . Ah ciel ! Nérine, empêche-moi
D'ouir ce que j'entends, de voir ce que je voi.

dans le tems que *Thésée* est parti avec *Phèdre* ? Comment peut-elle dire qu'il faudra bien à la fin qu'il se montre ? *Ariane* en se plaignant ainsi, sèche les larmes des connaisseurs qui s'attendrissaient pour elle. Elle a beau dire, par un retour sur soi-même, *A quel lâche espoir mon trouble me réduit!* Ce trouble n'a point dû lui faire oublier que sa sœur lui a enlevé son amant, & qu'ils voguent tous deux vers Athènes ; bien au contraire, c'est sur cette fuite que tous ses emportemens, & tout son désespoir doivent être fondés. Les vers qu'elle débite ne sont pas assez bien faits.

La peur d'en faire trop serait hors de saison :
-- Si je demeure aimée, -- où mon cœur se ravale :
Cette assassinante & trop funeste idée :
Quelques bras que contr'eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir : &c.

Leur triomphe me tue, & toute poſſédée
De cette aſſaſſinante & trop funeſte idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puiſſe unir,
Je ſouffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCENE DERNIERE.

ŒNARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE, ARCAS.

ŒNARUS.

JE ne viens point, madame, oppoſer à vos plaintes
(*k*) De faux raiſonnemens, ou d'injuſtes contraintes;
Je viens vous proteſter que tout ce qu'en ma cour...

ARIANE.

Je ſais ce que je dois, ſeigneur, à votre amour;
Je connais même à quoi ma parole m'engage;
Mais...

ŒNARUS.

A vos déplaiſirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

(*k*) *De faux raiſonnemens, &c.* Ce pauvre prince de *Naxe* qui ne vient point oppoſer d'injuſtes contraintes, & de faux raiſonnemens, & qui ne finit jamais ſa phraſe, achève ſon rôle auſſi mal qu'il l'a commencé.

Enfin, dans cette piéce, il n'y a qu'*Ariane*. C'eſt une tragédie faible, dans laquelle il y a des morceaux très-naturels & très-touchans, & quelques-uns même très-bien écrits.

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrais-je de moi? je ne me connais pas.

ŒNARUS.

Si du secours du tems ma foi favorisée
Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Thésée...

ARIANE.

Si j'oublierai Thésée? Ah dieux, mon lâche cœur
Nourrirait pour Thésée une honteuse ardeur!
Thésée encor sur moi garderait quelque empire!
Je dois haïr Thésée, & voudrais m'en dédire!
Oui, Thésée à jamais sentira mon courroux,
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,
Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublierai Thésée, & que pour m'émouvoir,
Remords, larmes, soupirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, si j'osais...

ARIANE.

Non, parjure Thésée,
Ne crois pas que jamais je puisse être appaisée.
Ton amour y ferait des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus;
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux,
Elle semble pâmer. Qu'on la secoure, vîte.

C'eſt peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injuſtices.
Tu m'as bravée; il faut qu'à ton tour tu gémiſſes.
Mais quelle eſt mon erreur! dieux, je menace en l'air.
L'ingrat ſe donne ailleurs quand je crois lui parler.
Il goûte la douceur de ſes nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, ſeigneur, ſuivons-le dans Athènes.
Avant que ma rivale y puiſſe triompher,
Partons; portons-y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perfide entre vos mains livrée,
Puiſſe voir ma fureur de ſon ſang enivrée.
Par ce terrible éclat ſignalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

ŒNARUS.

Conſultons-en le tems, madame, & s'il faut faire...

ARIANE

Le tems! mon déſeſpoir ſouffre-t-il qu'on diffère?
Puiſque tout m'abandonne, il eſt pour mon ſecours
Une plus ſûre voie, & des moyens plus courts.
Tu m'arrêtes, cruel?

Elle ſe jette ſur l'épée de Pirithous

NERINE.

Que faites-vous, madame?

ARIANE *à Nérine.*

Soutiens-moi, je ſuccombe aux tranſports de mon ame.
Si dans mes déplaiſirs tu veux me ſecourir,
Ajoute à ma faibleſſe, & me laiſſe mourir.

ŒNARUS.

Sa douleur eſt un mal qu'un prompt remède irrite;
Et c'en ſerait ſans doute accroître les efforts
Qu'oppoſer quelque obſtacle à ſes premiers tranſports.

Fin du cinquième & dernier acte.

LE
COMTE D'ESSEX,
TRAGÉDIE.
DE
THOMAS CORNEILLE.
1678.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

LA mort du comte d'*Eſſex* a été le ſujet de quelques tragédies, tant en France qu'en Angleterre. *La Calprenède* fut le premier qui mit ce ſujet ſur la ſcène en 1632. Sa piéce eut un très-grand ſuccès. L'abbé *Boyer*, long-tems après, traita ce ſujet différemment en 1672. Sa piéce était plus régulière, mais elle était froide ; & elle tomba. *Thomas Corneille* en 1678 donna ſa tragédie du *Comte* d'*Eſſex* : elle eſt la ſeule qu'on joue encore quelquefois. Aucun de ces trois auteurs ne s'eſt attaché ſcrupuleuſement à l'hiſtoire.

Pictoribus atque poëtis.
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.

Mais cette liberté a ſes bornes, comme toute autre eſpéce de liberté. Il ne ſera pas inutile de donner ici un précis de cet événement.

Elizabeth, reine d'Angleterre, qui régna avec beaucoup de prudence & de bonheur, eut pour baſe de ſa conduite, depuis qu'elle fut ſur le

trône, le dessein de ne se jamais donner de mari, & de ne se soumettre jamais à un amant. Elle aimait à plaire, & elle n'était pas insensible. *Robert Dudley* fils du duc de *Northumberland*, lui inspira d'abord quelque inclination, & fut regardé quelque tems comme un favori déclaré, sans qu'il fût un amant heureux.

Le comte de *Leicester* succéda dans la faveur à *Dudley*; & enfin, après la mort de *Leicester*, *Robert* d'*Evreux* comte d'*Essex* fut dans ses bonnes graces. Il était fils d'un comte d'*Essex*, créé par la reine comte-maréchal d'Irlande : cette famille était originaire de Normandie, comme le nom d'*Evreux* le témoigne assez; ce n'est pas que la ville d'Evreux eût jamais appartenu à cette maison ; elle avait été érigée en comté par *Richard premier*, duc de Normandie, pour un de ses fils nommé *Robert*, archevêque de Rouen, qui étant archevêque se maria solemnellement avec une demoiselle nommée *Herlève*. De ce mariage, que l'usage approuvait alors, naquit une fille qui porta le comté d'Evreux dans la maison de *Montfort*. *Philippe-Auguste* acquit Evreux en 1200 par une transaction; ce comté fut depuis réuni à la couronne, & cédé ensuite en pleine propriété en 1651 par *Louis XIV*, à la maison de la *Tour d'Auvergne de Bouillon*, La maison d'*Essex* en Angleterre descendait d'un officier subalterne,

natif d'Evreux, qui suivit *Guillaume le Bâtard* à la conquête d'Angleterre, & qui prit le nom de la ville où il était né. Jamais Evreux n'appartint à cette famille, comme quelques-uns l'ont cru. Le premier de cette maison qui fut comte d'*Essex*, fut *Gautier d'Evreux*, père du favori d'*Elizabeth*; & ce favori nommé *Guillaume*, laisse un fils qui fut fort malheureux, & dans qui la race s'éteignit.

Cette petite observation n'est que pour ceux qui aiment les recherches historiques, & n'a aucun rapport avec la tragédie que nous examinerons.

Le jeune *Guillaume* comte d'*Essex*, qui fait le sujet de la piéce, s'étant un jour présenté devant la reine, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage; *Essex* détacha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portait, & l'étendit sous les pieds de la reine; elle fut touchée de cette galanterie: celui qui la faisait était d'une figure noble & aimable: il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. La reine âgée de cinquante-huit ans prit bien-tôt pour lui un goût que son âge mettait à l'abri des soupçons: il était aussi brillant par son courage & par la hauteur de son esprit, que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlan-

de, & se signala souvent en volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine *Elizabeth*. C'est lui qui commandant les troupes anglaises au siége de Rouen, proposa un duel à l'amiral de *Villars-Brancas*, qui défendait la place, pour lui prouver, disait-il dans son cartel, que sa maîtresse était plus belle que celle de l'amiral. Il fallait qu'il entendît par-là quelque autre dame que la reine *Elizabeth*, dont l'âge & le grand nez n'avaient pas de puissans charmes. L'amiral lui répondit, qu'il se souciait fort peu que sa maîtresse fût belle ou laide, & qu'il l'empêcherait bien d'entrer dans Rouen. Il défendit très-bien la place, & se moqua de lui.

La reine le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la jarretière, & enfin le mit de son conseil privé. Il y eut quelque tems le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable; & lorsqu'en 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de vingt mille hommes, il laissa dépérir entiérement cette armée qui devait subjuguer l'Irlande en se montrant. Obligé de rendre compte d'une si mauvaise conduite devant le conseil, il ne répondit que par des bravades qui n'auraient pas même convenu après une campagne heureuse. La reine qui avait encore pour lui quelque bonté, se contenta de

lui ôter sa place au conseil, de suspendre l'exercice de ses autres dignités, & de lui défendre la cour. Elle avait alors soixante-huit ans. Il est ridicule d'imaginer que l'amour pût avoir la moindre part dans cette aventure. Le comte conspira indignement contre sa bienfaictrice; mais sa conspiration fut celle d'un homme sans jugement. Il crut que *Jacques*, roi d'Ecosse, héritier naturel d'*Elizabeth*, pourrait le secourir, & venir détrôner la reine. Il se flatta d'avoir un parti dans Londres; on le vit dans les rues suivi de quelques insensés attachés à sa fortune, tenter inutilement de soulever le peuple. On le saisit, ainsi que plusieurs de ses complices. Il fut condamné & exécuté selon les loix, sans être plaint de personne. On prétend qu'il était devenu dévot dans sa prison, & qu'un malheureux prédicant presbytérien lui ayant persuadé qu'il serait damné s'il n'accusait pas tous ceux qui avaient part à son crime, il eut la lâcheté d'être leur délateur, & de déshonorer ainsi la fin de sa vie. Le goût qu'*Elizabeth* avait eu pour lui, & dont il était en effet très-peu digne, a servi de prétexte à des romans & à des tragédies. On a prétendu qu'elle avait hésité à signer l'arrêt de mort que les pairs du royaume avaient prononcé contre lui. Ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa, rien n'est plus avéré, & cela seul dément les romans & les tragédies.

AU LECTEUR.

IL y a trente ou quarante ans que feu monſieur de la Calprenède traita le ſujet du *Comte d'Eſſex*, & le traita avec beaucoup de ſuccès. Ce que je me ſuis haſardé à faire après lui, ſemble n'avoir point déplu ; & la matière eſt ſi heureuſe par la pitié qui en eſt inſéparable, qu'elle n'a pas laiſſé examiner mes fautes avec toute la ſévérité que j'avais à craindre. Il eſt certain que le comte d'Eſſex eut grande part aux bonnes graces d'Elizabeth. Il était naturellement ambitieux. Les ſervices qu'il avait rendus à l'Angleterre, lui enflèrent le courage. Ses ennemis l'accusèrent d'intelligence avec le comte de Tiron, que les rebelles d'Irlande avaient pris pour chef. Les ſoupçons qu'on en eut lui firent ôter le commandement de l'armée. Ce changement le piqua. Il vint à Londres, révolta le peuple, fut pris, condamné ; & ayant toujours refuſé de demander grace, il eut la tête coupée le 25 Février 1601. Voilà ce que l'hiſtoire m'a fourni. J'ai été ſurpris qu'on m'ait imputé de l'avoir falſifiée, parce que je ne me ſuis point ſervi de l'incident d'une bague qu'on prétend que la reine avait donnée au comte d'Eſſex pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais

commettre contre l'état; mais je ſuis perſuadé que cette bague eſt de l'invention de monſieur de la Calprenède, du moins je n'en ai rien lu dans aucun hiſtorien. Camdenus qui a fait un gros volume de la ſeule vie d'Elizabeth, n'en parle point; & c'eſt une particularité que je me ſerais cru en pouvoir de ſupprimer, quand même je l'aurais trouvée dans ſon hiſtoire.

ACTEURS.

ÉLIZABETH, reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du comte d'Essex.

LE COMTE D'ESSEX.

CECILE, ennemi du comte d'Essex.

LE COMTE DE SALSBURY, ami du comte d'Essex.

CROMMER, capitaine des gardes de la reine.

TILNEY, confidente d'Elizabeth.

Suite.

La scène est à Londres.

Vous avez en vos mains ce que toute la Terre
A vû plus d'une fois nûle a l'Angleterre .

LE COMTE D'ESSEX, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

NON, mon cher Salsbury (*a*), vous n'avez rien à craindre;
Quel que soit son courroux, l'amour saura l'éteindre,
Et dans l'état funeste où m'a plongé le sort,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort;
Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.

(*a*) *Non, mon cher Salsbury.* Il n'y eut point de *Salsbury* mêlé dans l'affaire du comte d'*Essex* : son principal complice était un comte de *Soutampton*; mais apparemment que le premier nom parut plus sonore à l'auteur, ou plutôt il n'était pas au fait de l'histoire d'Angleterre.

Un homme tel que moi, ſur l'appui de ſon nom,
Devrait comme du crime être exempt du ſoupçon;
Mais enfin cent exploits & ſur mer & ſur terre,
M'ont fait connaître aſſez à toute l'Angleterre;
Et j'ai trop bien ſervi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont oſé m'imputer.
Ainſi, quand l'impoſture aurait ſurpris la reine,
L'intérêt de l'état rend ma grace certaine;
Et l'on ne fait que trop, par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils, ne les retrouve pas.

SALSBURY.

Je ſais ce que de vous par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de ſurcroît à ſa gloire.
Vos ſervices ſont grands, & jamais potentat
N'a ſur un bras plus ferme appuyé ſon état,
Mais, malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point ſur trop de confiance.
Plus la reine au mérite égalant ſes bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer,
La main qui vous ſoutient n'a qu'à ſe retirer:
Et quelle ſûreté le plus rare ſervice
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faux appas fait choir: mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'univers,
Souffrez à l'amitié qui nous unit enſemble. . .

LE COMTE.

Tout a tremblé ſous moi, vous voulez que je tremble?

L'imposture m'attaque, il est vrai, mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans états.
Il a tout fait pour elle, & j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,
De mes vils ennemis viendra peut-être à bout:
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'état fleurit par vous, par vous on le redoute:
Mais enfin, quelque sang que sa gloire vous coûte,
Comme un sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde son crime, & non pas ses exploits.
On veut que vos amis par de sourdes intrigues,
Se soient mêlés pour vous de cabales, de ligues;
Qu'au comte de Tyron ayant souvent écrit,
Vous ayiez ménagé ce dangereux esprit;
Et qu'avec l'Irlandais appuyant sa querelle,
Vous prenez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, & l'indice est puissant.

LE COMTE.

Et que peut leur rapport si je suis innocent?
Le comte de Tyron que la reine appréhende,
Voudrait rentrer en grace, y remettre l'Irlande;
Et je croirais servir l'état plus que jamais,
Si mon avis suivi pouvait faire sa paix.
Comme il hait les méchans, il me serait utile
(*b*) A chasser un Coban, un Raleig, un Cécile,

(*b*) *A chasser un Coban, un Raleig, un Cécile, un tas d'hommes sans nom. Cécile*, mylord *Bourgley*, fils du mylord *Bourgley*, principal ministre d'état sous *Elizabeth*, fut depuis comte de *Salsbury*. Il s'en fallait beaucoup que ce fût un homme sans nom. L'auteur ne devait pas faire d'un comte de *Salsbury* un confident du comte d'*Essex*, puisque le véritable

Un tas d'hommes ſans nom, qui lâchement flatteurs,
Des déſordres publics ſont gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra; la reine qu'ils ſéduiſent
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'inſtruiſent.
Maîtres de ſon eſprit, ils lui font approuver
Tout ce qui peut ſervir à les mieux élever.
Leur grandeur ſe formant par la chûter des autres ...

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours, ſur quels juſtes projets
Avez-vous de la reine aſſiégé le palais,
(*c*) Lorſque le duc d'Irton épouſant Henriette...

LE COMTE.

Ah, faute irréparable, & que trop tard j'ai faite!
Au-lieu d'un peuple lâche & prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour ſecours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurais de ce palais voulu me rendre maître.
C'en eſt fait, biens, tréſors, rangs, dignités, emploi,

comte de *Salsbury* était ce même *Cécile*, ſon ennemi perſonnel, un des ſeigneurs qui le condamnèrent. *Raleig* était un vice-amiral célèbre par ſes grandes actions & par ſon génie, & dont le mérite ſolide était fort ſupérieur au brillant du comte d'*Eſſex*. Il n'y eut jamais de *Coban*, mais bien un lord *Cobham*, d'une des plus illuſtres maiſons du pays, qui ſous le roi *Jacques premier* fut mis en priſon pour une conſpiration vraie ou prétendue. Il n'eſt pas permis de falſifier à ce point une hiſtoire ſi récente, & de traiter avec tant d'indignité des hommes de la plus grande naiſſance & du plus grand mérite : les perſonnes inſtruites en ſont révoltées, ſans que les ignorans y trouvent beaucoup de plaiſir.

(*c*) *Lorſque le duc d'Irton épouſant Henriette.* Il n'y a jamais eu ni duc d'*Irton*, ni aucun homme de ce nom à la cour de Londres. Il eſt bon de ſavoir que dans ce tems-là on n'accordait le titre de duc qu'aux ſeigneurs alliés des rois & des reines.

Ce deſſein m'a manqué, tout eſt perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce tranſport?

LE COMTE.

Q'une flamme ſecrette
Uniſſait mon deſtin à celui d'Henriette,
Et que de mon amour ſon jeune cœur charmé
Ne me déguiſait pas que j'en étais aimé.

SALSBURY.

Le duc d'Irton l'épouſe, elle vous abandonne,
Et vous pouvez penſer ...

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin apprenez par quels motifs ſecrets
Elle s'eſt immolée à mes ſeuls intérêts.
Confidente à la fois, & fille de la reine,
Elle avait ſu vers moi le penchant qui l'entraîne.
(*d*) Pour elle, chaque jour, réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, & n'a pu m'ébranler;
Et voyant ſon amour, où j'étais trop ſenſible,
Me donner pour la reine un dédain invincible;
Pour m'en ôter la cauſe, en m'ôtant tout eſpoir,
Elle s'eſt mariée... Hé, qui l'eût pu prévoir?
Sans ceſſe, en condamnant mes froideurs pour la reine,
Elle me préparait à cette affreuſe peine;

(*d*) *Pour elle chaque jour réduite à me parler.* Il ſemblerait qu'*Elizabeth* fût une *Roxane*, qui n'oſant entretenir le comte d'*Eſſex* lui fit parler d'amour ſous le nom d'une *Atalide*. Quand on ſait que la reine d'Angleterre était preſque ſeptuagénaire, ces petites intrigues, ces petites ſollicitations amoureuſes deviennent bien extraordinaires.

Quant au ſtyle, il eſt faible, mais clair, & entiérement dans le genre médiocre.

Mais, après la menace, un tendre & prompt retour
Me mettait en repos sur la foi de l'amour :
Enfin, par mon absence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même usé de perfidie.
Elle m'aimait, sans doute, & n'a donné sa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devait être à moi.
A ce funeste avis, quelles rudes alarmes!
Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes ;
En tumulte au pays je suis vîte accouru ;
Dans toute sa fureur mon transport a paru.
J'allais sauver un bien qu'on m'ôtait par surprise ;
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entreprise.
Le duc, unique objet de ce transport jaloux,
De l'aimable Henriette était déjà l'époux.
Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime,
Malheureux de savoir qu'après ce vain effort,
Le duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune duchesse a mérité, sans doute,
Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte;
Mais, dans l'heureux succès que vos soins avaient eu,
Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tû ?
La reine dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits...

LE COMTE.

C'est là sa tyrannie.
Et que me sert, hélas! cet excès de faveur,
Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur ?
Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre

Cet amour qu'Henriette eu beau vouloir éteindre.
Pour ne haſarder pas un objet ſi charmant,
(e) De la ſœur de Suffolk je me feignis amant.
Soudain ſon implacable & jalouſe colère
Eloigna de mes yeux & la ſœur & le frère.
Tous deux, quoique ſans crime, exilés de la cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la ſuite, & mon malheur extrême.
Quel ſupplice! un rival poſsède ce que j'aime!
L'ingrate au duc d'Irton a pu ſe marier!
Ah, ciel!

SALSBURY.

Elle eſt coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier! & ce cœur en deviendrait capable?
Ah! non, non, voyons-la cette belle coupable,
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triſte jour
Que ſon funeſte hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire...

(e) *De la ſœur de Suffolk je me feignis amant.* Il n'y avait pas plus de ſœur de *Suffolk* que de duc d'*Irton*. Le comte d'*Eſſex* était marié. L'intrigue de la tragédie n'eſt qu'un roman; le grand point eſt que ce roman puiſſe intéreſſer. On demande juſqu'à quel point il eſt permis de falſifier l'hiſtoire dans un poëme? Je ne crois pas qu'on puiſſe changer ſans déplaire, les faits ni même les caractères connus du public. Un auteur qui repréſenterait *Céſar* battu à Pharſale ſerait auſſi ridicule que celui qui dans un opéra introduiſait *Céſar* ſur la ſcène, chantant *alla fuga, à lo ſcampo ſignori*. Mais quand les événemens qu'on traite ſon ignorés d'une nation, l'auteur en eſt abſolument le maître. Preſque perſonne en France du tems de *Thomas Corneille* n'était inſtruit de l'hiſtoire d'Angleterre; aujourd'hui un poëte devrait être plus circonſpect.

SALSBURY.

La voici qui paraît. Adieu je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, & ne négligez rien.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'Ai causé vos malheurs, & le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites;
Je me les fais pour vous : vous m'aimiez, & jamais
Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre.
Votre cœur tout à moi méritait que le mien
Du plaisir d'être à vous fît son unique bien :
C'est à quoi son penchant l'aurait porté sans peine;
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la reine :
Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux, qui le blesse est coupable ;
C'est un crime qui rend sa perte inévitable,
La vôtre aurait suivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter un aide à la faiblesse
Qui de vos sens charmés se rendait la maîtresse :
Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à vous,

Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu ſon courroux.
Mille ennemis ſecrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auraient pu vous détruire;
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
Vous eût dans ſon eſprit fait un crime d'état.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre sûreté mon hymen importait;
Il fallait vous trahir, mon cœur y réſiſtait.
J'ai déchiré ce cœur, afin de l'y contraindre.
Plaignez-vous là-deſſus, ſi vous oſez vous plaindre.

LE COMTE

Oui, je me plains, madame, & vous croyez en vain
Pouvoir juſtifier ce barbare deſſein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime;
Et que l'affreux ſupplice où vous me condamniez,
Surpaſſait tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.
Et que peut me ſervir le deſtin le plus doux?
Avais-je à ſouhaiter un autre bien que vous?
Je mériterais peut-être, en dépit de la reine,
Qu'à me le conſerver vous priſſiez quelque peine.
Une autre eût refuſé d'immoler un amant,
Vous avez cru devoir en agir autrement.
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire;
Mais, encor une fois, j'oſerai vous le dire,
Pour moi contre ce cœur votre bras s'eſt armé,
Vous ne l'auriez pas fait, ſi vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah! comte, plût au ciel, pour finir mon ſupplice,
Qu'un ſemblable reproche eût un peu de juſtice!
Je ne ſentirais pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder au trouble de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flamme était montée,
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée;
Et le comte d'Eſſex, ſi grand, ſi renommé,
M'aimant avec excès, pouvait bien être aimé.
C'eſt dire peu, j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je ſens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon ſort eſt plus dur que le vôtre:
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre;
Et, quand vous me perdez, ſi c'eſt perdre un grand bien,
Du moins, en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'eſt peu que mon cœur dans ma diſgrace extrême,
Pour ſuivre ſon devoir, s'arrache à ce qu'il aime,
Il faut, par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à ſe donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la néceſſité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'eſt pour vous conſerver les bontés de la reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine;
De ſon amour pour vous elle m'a fait témoin;
Ménagez-en l'appui, vous en avez beſoin.
Pour noircir, abaiſſer vos plus rares ſervices,

Aux traits de l'impoſture on joint mille artifices ;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repouſſer l outrage, & vous juſtifier.

LE COMTE.

Et me juſtifier ? moi ! ma ſeule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défenſe.
D'elle-même on verra l'impoſture avorter,
Et je me ferais tort ſi j'en pouvais douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, & jamais la victoire
N'a d'un ſujet illuſtre aſſuré mieux la gloire
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre ſoumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accuſés de révoltes publiques.
Avoir, à main armée, inveſti le palais . . .

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais !
Vous épouſez le duc, je l'apprends, & ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir ſa femme
Que ne ſus-je plutôt que vous m'alliez trahir !
En vain on vous aurait ordonné d'obéir.
J'aurais. . . mais c'en eſt fait. Quoi que la reine penſe,
Je tairai les raiſons de cette violence.
De mon amour pour vous le myſtère éclairci,
Pour combler mes malheurs vous bannirait d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne ſongez pas que la reine ſoupçonne
Qu'un complot ſi hardi regardait ſa couronne.
Des témoins contre vous en ſecret écoutés,

Font pour vrais attentats passer des fausſetés.
Raleig prend leur rapport, & le lâche Cécile...

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toujours l'ame baſſe & ſervile;
Mais leur malice en vain conſpire mon trépas,
La reine me connaît, & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'eſt par ſon ordre exprès qu'on s'informe, s'inſtruit...

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il ſoit, ne fera que du bruit:
La menace en eſt vaine, & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et ſi l'on vous arrête?

LE COMTE.

(*f*) On n'oſerait, madame:
Si l'on avait tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut ſuivre entraînerait l'état.

LA DUCHESSE.

Quoique votre perſonne à la reine ſoit chère,
Gardez, en la bravant d'augmenter ſa colère;
Elle veut vous parler; & ſi vous l'irritez,
Je ne vous répons pas de toutes ſes bontés.
C'eſt pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,

(*f*) *On n'oſerait, madame.* C'eſt la réponſe que fit le duc *Guiſe le balafré* à un billet dans lequel on l'avertiſſait qu'*Henri III* devait le faire ſaiſir; il mit au bas du billet, *on n'oſerait.* Cette réponſe pouvait convenir au duc de *Guiſe*, qui était alors auſſi puiſſant que ſon ſouverain; & non au comte d'*Eſſex*, déchu alors de tous ſes emplois. Mais les ſpectateurs n'y regardent pas de ſi près.

Qu'à ce triſte entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes ſens mon devoir alarmé,
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé;
Mais, m'étant fait déjà l'effort le plus funeſte,
Pour conſerver vos jours, je dois faire le reſte,
Et ne permettre pas....

LE COMTE.

Ah! pour les conſerver
Il était un moyen plus facile à trouver;
C'était en m'épargnant l'effroyable ſupplice
Où vous prévoyiez... Ciel! quelle eſt votre injuſtice!
Vous redoutez ma perte, & ne la craignez pas,
Quand vous avez ſigné l'arrêt de mon trépas.
Cet amour, où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y penſez plus, ma gloire vous l'ordonne.
Le refus d'un hymen par la reine arrêté,
Eût de notre ſecret trahi la ſûreté.
L'orage eſt violent; pour calmer ſa furie,
Contraignez ce grand cœur, c'eſt moi qui vous en prie;
Et quand le mien pour vous ſoupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant ſi flatteur... Adieu, je m'embarraſſe,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, CÉCILE.

CECILE.

LA reine m'a chargé de vous faire ſavoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers ſoupçons que vous devez connaître,
C'eſt à vous de penſer aux moyens d'obtenir
Que ſon cœur alarmé conſente à les bannir;
Et je ne doute pas qu'il ne vous ſoit facile
De rendre à ſon eſprit une aſſiéte tranquile.
Sur quelque impreſſion qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuſer cet avis à l'eſtime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime;
Et me tiendrais heureux que ſa ſincérité
Contre vos ennemis fît votre sûreté.

LE COMTE.

Ce zèle me ſurprend, il eſt & noble & rare;
Et comme à m'accabler peut-être on ſe prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir eſpérer un juge tel que vous;
J'en connais la vertu. Mais achevez, de grace,
Vous devez être inſtruit de tout ce qui ſe paſſe.
Ma haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes pour me perdre oſent-ils inventer?

Et prêt d'être accuſé, ſur quelles impoſtures
Ai-je pour y répondre à prendre des meſures?
Rien ne vous eſt caché, parlez, je ſuis diſcret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le ſecret.

CECILE.

C'eſt reconnaître mal le zèle qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connaître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la ſuite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
Quoique leur ſentiment ſoit différent du mien,
Ce ſont gens ſans reproche, & qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'état ont mérité, ſans doute,
Que ſans mal juger d'eux la reine les écoute,
J'y crois de la juſtice, & qu'enfin il en eſt
Qui, parlant contre moi, parlent ſans intérêt.
Mais Raleig, mais Coban, mais vous-même peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laiſſera dans le poſte où je ſuis,
Vos avares deſſeins ſeront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des misères communes;
Et le peuple réduit à gémir, endurer,
Trouvera, malgré vous, peut-être à reſpirer.

CECILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,
Montre aſſez qu'en effet vous êtes populaire;
Mais dans quelque haut rang que vous ſoyez placé,

Souvent le plus heureux s'y trouve renverſé.
Ce poſte a ſes périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai ſans feindre,
Comme il eſt élevé, tout m'y paraît à craindre ;
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor ſi-tôt je ne tomberai pas ;
Et j'aurai tout loiſir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je ſuis (*g*) à des flatteurs à gages,
Qui me voyant du crime ennemi trop conſtant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CECILE.

Sur un avis donné....

LE COMTE.

L'avis m'eſt favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend ſi charitable,
Depuis quand, & ſur quoi vous croyez-vous permis
De penſer que le tems ait pu nous rendre amis ?
Eſt-ce que l'on m'a vu, par d'indignes faibleſſes,
Aimer les lâchetés, appuyer des baſſeſſes,
Et prendre le parti de ces hommes ſans foi,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

CECILE.

Je ſouffre par raiſon un diſcours qui m'outrage ;
Mais, réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, & ne m'accuſe pas.

LE

(*g*) *A des flatteurs à gages.* On ne peut guère traiter ainſi un principal miniſtre d'état ; toutes les expreſſions du comte d'*Eſſex* ſont peu méſurées, & ne ſont pas aſſez nobles.

LE COMTE.

Je ſais que contre moi vous animez la reine ;
Peut-être à la ſéduire aurez-vous quelque peine ;
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir ſa grace aura beſoin de moi.

CECILE *ſeule.*

Agiſſons, il eſt tems, c'eſt trop faire l'eſclave:
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave;
Et ne balançons plus, puiſqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'accable;
C'eſt parce qu'il me hait, qu'il s'eſt rendu coupable,
Et la belle Suffolk refuſée à ſes vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le juſtifier, ne dis point qu'il ignore
Juſqu'où va le poiſon dont l'ardeur me dévore.
(*a*) Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il eſt, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé ſon choix, n'était-ce pas lui dire

(*a*) *Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux.* Je n'examine point ſi ces vers ſont mauvais. Une reine telle qu'*Elizabeth*, preſque décrépite, qui parle du poiſon qui dévore ſon cœur, & de ce que ſes yeux & ſa bouche ont dit à ſon ingrat, eſt un perſonnage comique. C'eſt-là peut-être un des plus grands exemples du défaut qu'on a ſi ſouvent reproché à notre nation, de changer la tragédie en roman amoureux.

S'il s'agiſſait d'une jeune reine, ce roman ſerait tolérable; & on ne peut attribuer le ſuccès de cette piéce qu'à l'ignorance où était le parterre de l'âge d'*Elizabeth*. Tout ce qu'elle pouvait raiſonnablement dire, c'eſt qu'autrefois elle avait eu de l'inclination pour *Eſſex*: mais alors il n'y aurait eu rien d'intéreſſant. L'intérêt ne peut donc ſubſiſter qu'aux dépens de la vraiſemblance. Qu'en doit-on conclure? que l'aventure du comte d'*Eſſex* eſt un ſujet mal choiſi.

Que je veux que son cœur pour moi seule soupire ?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avais déjà marqué ?
Oui, de ma passion il sait la violence ;
Mais l'exil de Suffolk l'arme pour sa vengeance ;
Au crime, pour lui plaire, il s'ose abandonner,
(*b*) Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne les pas défendre.
L'état qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.
Il est vrai qu'à vos yeux Suffolk cause sa peine ;
Mais, (*c*) madame, un sujet doit-il aimer sa reine ?

(*b*) *Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.* Quelle était donc cette jeune *Suffolk* que ce comte d'*Essex* voulait ainsi couronner ? Il n'y en avait point alors ; & comment le comte d'*Essex* aurait-il donné la couronne d'Angleterre ? Il fallait au moins expliquer une chose si peu vraisemblable, & lui donner quelque couleur. Voilà une jeune *Suffolk* tombée des nues, qu'*Essex* veut faire reine d'Angleterre, sans qu'on sache pourquoi ni par quels moyens. Une chose si importante ne devait pas être dite en passant. La reine se plaint qu'on en veut à ses jours ; cela est bien plus grave, & elle n'y insiste pas ; elle n'en parle que comme d'un petit incident. Cela n'est pas dans la nature ; mais telle est la force du préjugé, que le peuple aima cette tragédie, sans considérer autre chose que l'amour d'une reine & l'orgueil d'un héros infortuné, quoiqu'*Elizabeth* n'eût point été en effet amoureuse, & qu'*Essex* n'eût pas été un héros du premier ordre. Aussi cet ouvrage qui séduisit le peuple, ne fut jamais du goût des connaisseurs.

(*c*) *Madame, un sujet doit-il aimer sa reine ?*
Et quand l'amour naîtrait, doit-il à triompher ?

Il est bien question de savoir s'il est permis ou non à un sujet d'avoir de l'amour pour sa reine, quand un sujet est accusé d'un crime d'état si grand ! Ces mauvais vers fervent encore à faire voir combien il faut d'art pour développer les ressorts du cœur humain, quel choix de mots, quels tours délicats, quelle finesse on doit employer.

Et quand l'amour naîtrait, a-t-il à triompher
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer?

ELIZABETH.

Ah! contre la surprise où nous jettent ses charmes,
La majesté du rang n'a que de faibles armes.
L'amour, par le respect, dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il se voit gêné.
Mais le comte, en m'aimant, n'aurait eu rien à craindre.
(*d*) Je lui donnais sujet de ne se point contraindre;
Et c'est de quoi rougir qu'après tant de bonté
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire;
De cette passion que faut-il qu'il espère?

ELIZABETH.

Ce qu'il faut qu'il espère? Et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer?
Triste & bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime!
Mon bonheur, mon repos, s'immole au rang suprême;
Et je mourrais cent fois plutôt que faire un roi,
Qui dans le trône assis fût au-dessous de moi.
Je sais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui;
Et lors que par mon rang je suis tyrannisée,
Qu'il le sait, qu'il le voit, la souffrance est aisée.

(*d*) *Je lui donnais sujet de ne se point contraindre, &c.* Quelles faibles & prosaïques expressions! & que veut dire une femme quand elle avoue qu'elle n'a point donné à son amant sujet de se contraindre avec elle?

Qu'il me plaigne, ſe plaigne, & content de m'aimer...
Mais que dis-je? D'une autre il s'eſt laiſſé charmer;
Et tant d'aveuglement ſuit l'ardeur qui l'entraîne,
Que pour la ſatisfaire, il veut perdre ſa reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter;
Je contrains ma colère à ne pas éclater:
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de ſouffrir, ſe convertit en rage;
Et je ne réponds pas...

SCENE II.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELIZABETH.

HE bien, ducheſſe, à quoi
Ont pu ſervir les ſoins que vous prenez pour moi?
Avez-vous vu le comte, & ſe rend-il traitable?

LA DUCHESSE

Il fait voir un reſpect pour vous inviolable;
Et ſi vos intérêts ont beſoin de ſon bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas;
Mais il ne peut ſouffrir ſans quelque impatience,
Qu'on oſe auprès de vous noircir ſon innocence.
Le crime, l'attentat, ſont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans ſon ame une noble fureur.
Il ſe plaint qu'on l'accuſe, & que ſa reine écoute
Ce que des impoſteurs...

ELIZABETH.

Je lui fais tort, sans doute:
Quand jusqu'en mon palais il ose m'assiéger,
Sa révolte n'est rien, je la dois négliger;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque dans ses projets la plus haute innocence.
Ciel! faut-il que ce cœur qui se sent déchirer,
Contre un sujet ingrat tremble à se déclarer?
(e) Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne,

(e) *Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne, &c.* Il est clair que si *Essex* a conspiré contre la vie d'*Elizabeth*, elle ne doit pas se borner à dire, *Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine*; & s'il s'en est tenu à *s'être caché cet amour où pour lui le cœur d'Elizabeth est attaché*, elle ne doit pas dire qu'il a conspiré sa mort. Ce n'est point ici une amante désespérée, qui dit à son amant infidèle *qu'il la tue*; c'est une vieille & grande reine, qui dit positivement qu'on a voulu la détrôner & la tuer. Elle ne dit donc point du tout ce qu'elle doit dire; elle ne parle ni en amante abandonné, ni en reine contre laquelle on conspire; elle mêle ensemble ces deux attentats si différens l'un de l'autre; elle dit, *J'ai souffert jusqu'ici malgré ses injustices.* L'injustice était un peu forte de vouloir lui ôter la vie. *Il faut en l'abaissant étonner les ingrats.* Quoi? elle prétend qu'*Essex* est coupable de haute trahison, de lèze-majesté au premier chef, elle se contente de dire qu'*il faut l'abaisser, qu'il faut étonner les ingrats.* J'avoue que tous ces termes si mal mesurés, si peu convenables à la situation, & qui ne disent rien que de vague, cette obscurité, cette incertitude, ne me permet pas de prendre le moindre intérêt à ces personnages. Le lecteur, le spectateur éclairé veut savoir précisément de quoi il s'agit. Il est tenté d'interrompre la reine *Elizabeth*, & de lui dire, de quoi vous plaignez-vous? expliquez-vous nettement; le comte d'*Essex* a-t-il voulu vous poignarder; se faire reconnaître roi d'Angleterre en épousant la sœur de ce *Suffolk*? Développez-nous donc comment un dessein si atroce & si fou a su se former? comment votre général de l'artillerie dépossédé par vous, comment un simple gentilhomme s'est mis dans la tête de vous succéder? cela vaut bien la peine d'être expliqué. Ce que vous dites est aussi incroyable que vos lamentations de n'être point aimée à l'âge de près de soixante & dix ans sont ridicules. J'ajouterais encore; parlez en plus beaux vers, si vous voulez me toucher.

Une indigne pitié m'étonne, me retienne,
Et que toujours trop faible après ſa lâcheté,
Je n'oſe mettre enfin ma gloire en ſûreté?
Si l'amour une fois laiſſe place à la haine,
Il verra ce que c'eſt que d'outrager ſa reine;
Il verra ce que c'eſt que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'eſt relâché.
J'ai ſouffert juſqu'ici; malgré ces injuſtices,
J'ai toujours contre moi fait parler ſes ſervices;
Mais puiſque ſon orgueil va juſqu'aux attentats,
Il faut en l'abaiſſant étonner les ingrats;
Il faut à l'univers qui me voit, me contemple:
D'une juſte rigueur donner un grand exemple:
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'eſt aſſez.

LA DUCHESSE.

Quoi, pour ſes ennemis vous vous intéreſſez?
Madame, ignorez-vous que l'éclat de ſa vie,
Contre le rang qu'il tient, arme en ſecret l'envie?
Coupable en apparence...

ELIZABETH

Ah! dites, en effet,
(*f*) Les témoins ſont ouis, ſon procès eſt tout fait;

(*f*) *Les témoins ſont ouis, ſon procès eſt tout fait.* Ce n'eſt pas la peine d'écrire en vers, quand on ſe permet un ſtyle ſi commun; ce n'eſt là que rimer de la proſe triviale. Il y a dans cette ſcène quelques mouvemens de paſſion, quelques combats du cœur; mais qu'ils ſont mal exprimés! Il ſemble qu'on ait applaudi dans cette piéce plutôt ce que les acteurs devaient dire que ce qu'ils diſent, plutôt leur ſituation que leurs diſcours. C'eſt ce qui arriva ſouvent dans les ouvrages fondés ſur les paſſions; le cœur du ſpectateur s'y prête à l'état des perſonnages, & n'examine point. Ainſi tous les jours nous nous attendriſſons à la vue des perſonnes malheureuſes, ſans faire attention à la manière dont elles expriment leurs infortunes

Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe autrement...

LA DUCHESSE.

Hé quoi, ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats?

ELIZABETH.

Ah, plut au ciel! mais non, les preuves sont trop fortes.
N'a-t-il pas du palais voulu forcer les portes?
Si le peuple qu'en foule il avait attiré,
Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé.
Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendait maître.

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminelle toujours pour le paraître.
Mais je veux qu'il le soit; ce cœur de lui charmé
Résoudra-t-il sa mort? Vous l'avez tant aimé!

ELIZABETH.

Ah! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime;
M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
A ma honte, il est vrai, je le dois confesser,
Je sentis, j'eus pour lui... Mais que sert d'y penser?
Suffolk me l'a ravi, Suffolk qu'il me préfère,
Lui demande mon sang, le lâche veut lui plaire.
Ah! pourquoi, dans les maux où l'amour m'exposait,
N'ai-je fait que bannir celle qui les causait?
Il fallait, il fallait à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir?

Vous a-t-elle trahie, & d'une ame infidelle
Excité contre vous...

ELIZABETH.

Je souffre tout par elle,
Elle s'eſt fait aimer, elle m'a fait haïr,
Et c'eſt avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'oſe m'oppoſer... Mais Cécile s'avance.

SCENE III.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE, TILNEY.

CECILE.

ON ne pouvait uſer de plus de diligence.
Madame, on a du comte examiné le ſeing;
Les écrits ſont de lui, nous connaiſſons ſa main.
Sur un ſecours offert toute l'Irlande eſt prête
A faire au premier ordre éclater la tempête;
Et vous verrez dans peu renverſer tout l'état,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ELIZABETH *à la ducheſſe.*

Garderez-vous encor le zèle qui l'excuſe?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuſe;

(g) Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais j'en connais la cauſe, il eſt ſon ennemi.

CECILE.

Moi, ſon ennemi ?

LA DUCHESSE.

Vous.

CECILE.

Oui, je le ſuis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente ſur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur ſalut ſera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le comte cependant n'a pas ſi peu de gloire,
Que vous duſſiez ſi-tôt en perdre la mémoire ?
L'état pour qui cent fois on vit armer ſon bras,
Lui doit peut-être aſſez pour ne l'oublier pas.

CECILE.

S'il s'eſt voulu d'abord montrer ſujet fidelle,
La reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle eſtima ſes rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ſes bontés.

LA DUCHESSE.

Si le comte périt, quoi que l'envie en penſe,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime. . .

(g) *Dans un projet coupable il le fait affermi.* On ne peut guère écrire plus mal. Mais le rôle de *Cecile* eſt plus mauvais que ce ſtyle ; il eſt ſubalterne. Quand on veut peindre de tels hommes, il faut employer les couleurs dont *Racine* a peint *Narciſſe*.

ELIZABETH.

Hé bien, on le verra.
(*à Cécile.*)
Assemblez le conseil, il en décidera.
Vous attendrez mon ordre.

SCENE VI.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! que voulez-vous faire,
Madame? en croyez-vous toute votre colère?
Le comte...

ELIZABETH.

Pour ses jours n'ayez aucun souci.
Voici l'heure donnée, il va se rendre ici.
L'amour que j'eus pour lui le fait son premier juge;
Il peut y rencontrer un assuré refuge;
Mais si dans son orgueil il ose persister,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je suis lasse de voir...

SCENE V.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

TILNEY.

LE comte est là, madame.

ELIZABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame!
C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,
Le péril le regarde, & je crains plus que lui.

SCENE VI.

ÉLIZABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELIZABETH.

COMTE (*h*), j'ai tout appris, & je vous parle instruite
De l'abyme où vous jette une aveugle conduite:
J'en sais l'égarement, & par quels intérêts
Vous avez jusqu'au trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma première estime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre reine aujourd'hui ne se souvienne pas.
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire,
Tout ce qu'elle demande est un aveu sincère:
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
Songez qu'on risque tout à me le refuser,
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance;
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,

(*h*) *Comte, j'ai tout appris.* Cette scène était aussi difficile à faire, que le fonds en est tragique. C'est un sujet accusé d'avoir trahi sa souveraine, comme *Cinna*; c'est un amant convaincu d'être ingrat envers sa souveraine, comme *Bajazet*. Ces deux situations sont violentes; mais l'une fait tort à l'autre. Deux accusations, deux caractères, deux embarras à soutenir à la fois, demandent le plus grand art. *Elizabeth* est ici reine & amante, fière & tendre, indignée en qualité de souveraine, & outragée dans son cœur. L'entrevue est donc très-intéressante. Le dialogue répond-il à l'importence & à l'intérêt de la scène?

Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaut.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.
Je connais ce que doit un sujet à sa reine,
Et sais trop que (*i*) le trône où le ciel vous fait seoir,
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir,
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, & je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours;
Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation n'en peut souffrir l'injure,
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'état tremblant la suite en est à craindre,
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
(*k*) En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ELIZABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,

(*i*) . . . *Le trône où le ciel vous fait seoir.*
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
Notandi sunt tibi mores. Le *costume* n'est pas observé ici. Le trône où le ciel fait seoir *Elizabeth* ne lui donne un pouvoir absolu sur la vie de personne, encore moins sur celle d'un pair du royaume. Cette maxime serait peut-être convenable dans *Maroc* ou dans *Ispahan*; mais elle est absolument fausse à Londres.

(*k*) *En me rendant suspect d'en abattre l'appui.* Cette tirade écrite d'un style prosaïque & froid, en prose rimée, finit par une rodomontade qu'on excuse, parce que le poëte suppose que le comte d'*Essex* est un grand homme qui a sauvé l'Angleterre. Mais en général, il est toujours beaucoup plus beau de faire sentir ses services que de les étaler, de laisser juger ce qu'on est, plutôt que de le dire, & quand on est forcé de le dire, pour repousser la calomnie, il faut le dire en très-beaux vers.

Donne de la vertu d'assez faibles indices;
Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain. . .

LE COMTE.

Madame, je le voi.

(*l*) Des traîtres, des méchans accoutumés au crime,
M'ont par leurs fausſetés arraché votre estime;
Et toute ma vertu contre leur lâcheté
S'offre en vain pour garant de ma fidélité
Si de la démentir j'avais été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'est au trône, où peut-être on m'eût laissé monter,
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
J'aurais, en m'élevant à ce degré sublime,
Justifié ma faute en commettant le crime;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent,
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ELIZABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Essayé, mais en vain, de te mettre en ma place?

(*l*) *De traîtres, des méchans accoutumés au crime.* C'est se défendre trop vaguement. Il n'est ni grand, ni tragique, ni décent de répondre ainsi, la vérité de l'histoire dément trop ces accusations générales, & ces vaines récriminations Tout d'un coup il se contredit lui-même; il se rend coupable par ces vers, d'ailleurs très-faibles:

C'est au trône où peut-être on m'eût laissé monter,
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.

Le lord *Essex* au trône! de quel droit? comment? sur quelle apparence? par quels moyens? La reine *Elizabeth* devait ici l'interrompre; elle devait être surprise d'une telle folie. Quoi? un membre ordinaire de la chambre haute, convaincu d'avoir voulu en vain exciter une sédition, ose dire qu'il pouvait se faire roi! Si la chose dont il se vante si imprudemment est fausse, la reine ne peut voir en lui qu'un homme réellement fou; si elle est vraie, ce n'est pas là le tems de lui parler d'amour.

Mon palais investi ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime;
Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
Pourquoi vouloir ma perte, & (*m*) qu'avait fait ta reine
Qui dût à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur,
Suffolk t'avait charmé; mais si tu peux te plaindre,
Qu'apprenant cet amour, j'ai tâché de l'éteindre,
Songe a quel prix, ingrat, & par combien d'honneurs
Mon estime a sur toi répandu, mes faveurs.
C'est peu dire qu'estime, & tu l'as pu connaître;
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de princes, de rois, de héros mépriſés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés?
Leur hymen eût, sans doute, acquis à mon empire
Ce comble de puissance où l'on sait que j'aspire;
Mais quoiqu'il m'assurât, ce qui m'était à toi
Ne pouvait rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur dont je tenais la conquête si chère,

Etait

(*m*) *Qu'avait fait ta reine, &c. Elizabeth* dans ce couplet ne fait autre chose que de donner au comte d'*Essex* des espérances de l'épouser. Est-ce ainsi qu'*Elizabeth* aura répondu à un grand maître de l'artillerie hors d'exercice, à un conseiller privé hors de charge, qui lui aurait fait attendre qu'il n'avait tenu qu'à ce conseiller privé de se mettre sur le trône d'Angleterre? *Elizabeth* à soixante & huit ans pouvait-elle parler ainsi? Cette idée choquaunte se présente toujours au lecteur instruit.

Etait l'unique bien capable de me plaire ;
Et ſi l'orgueil du trône eût pu me le ſouffrir,
Je t'euſſe offert ma main afin de l'acquérir.
Eſpère, & tâche à vaincre un ſcrupule de gloire,
Qui, combattant mes vœux, s'oppoſe à ta victoire.
Mérite par tes ſoins que mon cœur adouci
Conſente à n'en plus croire un importun ſouci,
Fais qu'à ma paſſion je m'abandonne entière,
Que cette Elizabeth ſi hautaine, ſi fière,
Elle à qui l'univers ne ſaurait reprocher
Qu'on ait vu ſon orgueil jamais ſe relâcher ;
Ceſſe enfin, pour te mettre où ſon amour t'appelle,
De croire qu'un ſujet ne ſoit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté ſe réſout ;
Que ſais-tu ſi le tems n'en viendra pas à bout ?
Que ſais-tu. . .

LE COMTE.

Non, madame, & je puis vous le dire,
L'eſtime de ma reine à mes vœux doit ſuffire ;
Si l'amour la portait à des projets trop bas,
Je trahirais ſa gloire à ne l'empêcher pas.

ELIZABETH.

Ah ! je vois trop juſqu'où la tienne ſe ravale :
(*n*) Le trône te plairait, mais avec ma rivale.

(*n*) *Le trône te plairait, mais avec ma rivale.* Cette rivale imaginaire qu'on ne voit point, rend les reproches d'*Elizabeth* auſſi peu convenables que les diſcours d'*Eſſex* ſont inconſéquens. Si cette *Suffolk* a quelques droits au trône, ſi *Eſſex* a conſpiré pour la faire reine, *Elizabeth* a donc dû s'aſſurer d'elle. *Thomas Corneille* a bien ſenti en général que la rivalité doit exciter la colère, que l'intérêt d'une couronne & celui d'une paſſion doivent produire des mouvemens au théâtre ; mais ces mouvemens ne peuvent toucher quand ils ne ſont

Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE

En perdant votre appui, je me vois sans défense;
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence,
Et si, pour contenter quelque ennemi secret,
Vous souhaitez mon sang, je l'offre sans regret.

ELIZABETH.

Va, c'en est fait, il faut contenter ton envie.
A ton lâche destin j'abandonne ta vie,
Et consens, puisqu'en vain je tâche à te sauver,
Que sans voir... Tremble, ingrat, que je n'ose achever.
Ma bonté, qui toujours s'obstine à te défendre,
Pour la dernière fois cherche à se faire entendre.
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'est offert, tu le peux accepter.
Mais si...

LE COMTE.

(o) J'accepterais un pardon? moi, madame?

ELIZABETH.

Il blesse, je le vois, la fierté de ton ame;
Mais s'il te fait souffrir, il fallait prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin;

pas fondés. Une conspiration, une reine en danger d'être détrônée, une amante sacrifiée, sont assurément des sujets tragiques, ils cessent de l'être, dès que tout porte à faux.

(o) *J'accepterais un pardon! moi, madame!* Cela est beau & digne de *Pierre Corneille*. Ce vers est sublime, parce que le sentiment est grand, & qu'il est exprimé avec simplicité. Mais quand on sait qu'*Essex* était véritablement coupable, & que sa conduite avait été celle d'un insensé, cette belle réponse n'a plus la même force.

Il fallait, ne suivant que de justes maximes,
Rejetter. . .

LE COMTE.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes;
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous,
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
(*p*) Vous le savez, madame, & l'Espagne confuse
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits,
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
Tout autre pour sa reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage;
Mon bonheur a tout fait, je le crois; mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin;
Ailleurs, si l'imposture eût conspiré ma honte,
On n'aurait pas souffert qu'on osât. . .

ELIZABETH.

Hé bien, comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des loix
La récompense dûe à ces rares exploits.

(*p*) *Vous le savez, madame, & l'Espagne confuse, &c.* En effet le comte d'*Essex* était entré dans Cadix quand l'amiral *Howard* sous qui il servait battit la flotte Espagnole dans ces parages. C'était le seul service un peu signalé que le comte d'*Essex* eût jamais rendu. Il n'y avait pas la de quoi se faire tant valoir. Tel est l'inconvénient de choisir un sujet de tragédie, dans un tems & chez un peuple si voisin de nous. Aujourd'hui que l'on est plus éclairé, on connaît la reine *Elizabeth* & le comte d'*Essex*, & on sait trop que l'un & l'autre n'étaient point ce que la tragédie les représente, & qu'ils n'ont rien dit de ce qu'on leur fait dire. Il n'en est pas ainsi de la fable de *Bajazet* traitée par *Racine*: on ne peut l'accuser d'avoir falsifié une histoire connue: personne ne sait ce qu'était *Roxane*: l'histoire ne parle ni d'*Atalide*, ni du visir *Acomat*. *Racine* était en droit de créer ses personnages.

Si j'ai mal reconnu vos importans ſervices,
Vos juges n'auront pas les mêmes injuſtices ;
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zèle, & de fidélité.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

AH! comte, voulez-vous, en dépit de la reine,
De vos accuſateurs ſervir l'injuſte haine ?
(*q*) Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous ſouffrez l'arrêt qui peut être rendu ?
Quels juges avez-vous pour y trouver aſyle ?
Ce ſont vos ennemis, c'eſt Raleig, c'eſt Cécile ;
Et pouvez-vous penſer qu'en ce péril preſſant,
Qui cherche votre mort vous déclare innocent ?

LE COMTE.

Quoi, ſans m'intéreſſer pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie ?

(*q*) *Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,*
Si vous ſouffrez l'arrêt qui doit être rendu ?

Aſſurément le comte d'*Eſſex* eſt perdu s'il eſt condamné & exécuté; mais quelles façons de parler, *ſouffrir un arrêt ! avoir des juges pour y trouver aſyle !*

La ducheſſe prétendue d'*Irton* eſt une femme vertueuſe & ſage, qui n'a voulu ni ſe perdre auprès d'*Elizabeth* en aimant le comte, ni épouſer ſon amant. Ce caractère ſerait beau s'il était animé, s'il ſervait au nœud de la pièce ; elle ne fait là qu'office d'ami. Ce n'eſt pas aſſez pour le théatre.

S'il eſt dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'état;
Vous ſavez là-deſſus quelle eſt mon innocence;
Et ma gloire avec vous étant en aſſurance,
Ce que mes ennemis en voudront préſumer,
Quoi qu'oſe leur fureur, ne ſaurait m'alarmer.
Leur impoſture enfin ſe verra découverte;
Et, tout méchans qu'ils ſont, s'ils réſolvent ma perte,
Aſſemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au palais mon hymen vous fit faire,
Me faiſait craindre ſeule un arrêt trop ſévère,
Je pourrais de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi.
Mais des témoins ouis ſur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez...

LE COMTE.

La faute n'eſt pas grande;
Et pourvu que nos feux à la reine cachés
Laiſſent à mes jours ſeuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi, vous craignez l'éclat de nos flammes ſecrètes?
Ce péril vous étonne, & c'eſt vous qui le faites?
La reine qui ſe rend ſans rien examiner,
Si vous y conſentez, vous veut tout pardonner.
C'eſt vous, qui refuſant...

LE COMTE.

N'en parlons plus, madame;
Qui reçoit un pardon, ſouffre un ſoupçon infame,

Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaiſſer
A l'indigne prière où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! ſi de quelque eſpoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre ſon courroux;
Mais, ſi je n'obtiens rien, ſongez que votre vie,
Depuis long-tems en bute aux fureurs de l'envie,
Me coûte aſſez déjà pour ne mériter pas
Que, cherchant à mourir, vous cauſiez mon trépas.
C'eſt vous en dire trop. Adieu, comte.

LE COMTE.

Ah, madame!
Après que vous avez déſeſpéré ma flamme,
Par quel ſoin de mes jours.... Quoi me quitter ainſi!

SCENE VIII.

LE COMTE, CROMMER, Suite.

CROMMER.

C'Est avec déplaisir que je parais ici;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire...

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge...

LE COMTE

Hé bien, de quoi? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon épée? Et l'outrage est joint à l'injustice?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez;
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE *lui donnant son épée.*

Prenez.

(*q*) Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons ; quelque douleur que j'en puisse sentir,
La reine veut se perdre, il faut y consentir.

(*r*) *Vous avez dans vos mains ce que toute la terre A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.*

Ces vers & la situation frappent; on n'examine pas si *toute la terre* est un mot un peu oiseux amené pour rimer à l'Angleterre, si cette épée à été si utile : on est touché. Mais lorsqu'*Essex* ajoute :

Quelque douleur que j'en puisse sentir,
La reine veut se perdre, il y faut consentir :

tout homme un peu instruit se révolte contre une bravade si déplacée. En quoi, comment *Elizabeth* est-elle perdue, si on arrête un fou insolent qui a couru dans les rues de Londres, & qui a voulu ameuter la populace, sans avoir pu seulement se faire suivre de dix misérables ?

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉLIZABETH, CÉCILE, TILNEY.

ELIZABETH.

LE comte eſt condamné ?

CECILE.

C'eſt à regret, madame,
Qu'on voit ſon nom terni par un arrêt infame.
Ses juges l'en ont plaint ; mais tous l'ont à la fois
Connu ſi criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affaiblir toutes nos procédures
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il ſe pouvait, de la favoriſer,
J'ai de ſon jugement voulu me récuſer.
La loi le défendait, & c'eſt malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le conſeil ſuprême,
Qui, confus des noirceurs de ſon lâche attentat,
A cru devoir ſa tête au repos de l'état.

ELIZABETH.

Ainſi ſa perfidie a paru manifeſte ?

CECILE.

Le coup pour vous, madame, allait être funeſte ;
Du comte de Tyron de l'Irlandais ſuivi,
Il en voulait au trône, & vous l'aurait ravi.

ELIZABETH.

Ah! je l'ai trop connu, lorsque la populace
Seconda contre moi son insolente audace:
A m'ôter la couronne il croyait l'engager.
Quelle excuse à ce crime? & par où s'en purger?
Qu'a-t-il répondu?

CECILE.

Lui? qu'il n'avait rien à dire,
Que pour toute défense il nous devait suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser,
Et que sur ces témoins on pouvait prononcer.

ELIZABETH.

Quel orgueil! Quoi, tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut se résoudre?
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir?
Il ose...

CECILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de sa propre estime,
Que ses juges étaient coupables de son crime,
Et qu'ils craignaient de lui, dans ce pas hasardeux,
Ce qu'il avait l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ELIZABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse,
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CECILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.

Que ne m'a-t-il point dit? j'en rougis & me tais.

ELIZABETH.

Ah! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, sans peine, il l'aurait obtenue:
J'étais encor pour lui de bonté prévenue ;
Je voyais à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer;
Mon bras, lent à punir, suspendait la tempête;
Il me pousse à l'éclat, il paira de sa tête.
Donnez bien ordre à tout. Pour empêcher sa mort,
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort ;
Il s'en est fait aimer, prévenez ces alarmes ;
Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les armes.
N'oubliez rien, allez.

CECILE.

Vous connaissez ma foi.
Je réponds des mutins, reposez-vous sur moi.

SCENE II.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.

ENFIN, perfide, enfin ta perte eſt réſolue ;
C'en eſt fait, malgré moi, toi-même l'as conclue.
De ma lâche pitié tu craignais les effets ;
Plus de grace, tes vœux vont être ſatisfaits.
Ma tendreſſe emportait une indigne victoire,
Je l'étouffe, il eſt tems d'avoir ſoin de ma gloire :
Il eſt tems que mon cœur juſtement irrité
Inſtruiſe l'univers de toute ma fierté.
Quoi ! de ce cœur ſéduit appuyant l'injuſtice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice !
(*a*) J'en ſaurai le coup prêt d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaignée, & je le ſouffrirai ?
Non, puiſqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux, pour te plaire il faut paraître reine,
Et reprendre l'orgueil que j'oſais oublier,
Pour permettre à l'amour de te juſtifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,

(*a*) *J'en ſaurai le coup prêt d'éclater, le verrai...*
Non, puiſqu'en moi toujours l'amante te fit peine, &c.
Il n'eſt pas permis de faire de tels vers. Preſque tout ce que dit *Elizabeth* manque de convenance, de force & d'élégance : mais le public voit une reine qui a fait condamner à la mort un homme qu'elle aime ; on s'attendrit ; on eſt indulgent au théatre ſur la verſification, du moins on l'était encore du tems de *Thomas Corneille.*

Vous avez consenti qu'on ait jugé le comte.
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas.
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ELIZABETH.

Il ne mourra pas, lui? Non, crois-moi, tu t'abuses:
Tu sais son attentat; est-ce que tu l'excuses?
Et que de son arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité?
Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare?
Et que je venge trop, en le laissant périr,
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir?

TILNEY.

Que cet arrêt soit juste, ou donné par l'envie,
Vous l'aimez, cet amour lui sauvera la vie.
Il tient vos jours aux siens si fortement unis,
Que par le même coup on les verrait finis.
Votre aveugle colère en vain vous le déguise:
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise;
Et le sanglant éclat qui suivrait ce courroux,
Vengerait vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ELIZABETH.

Ah, cruelle! pourquoi fais-tu trembler ma haine?
Est-ce une passion indigne d'une reine?
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner?
Que me sert qu'au dehors, redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puissance affermie,
Si mon cœur au dedans tristement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré?

Mon bonheur ſemble avoir enchaîné la victoire.
J'ai triomphé partout, tout parle de ma gloire,
Et d'un ſujet ingrat, ma preſſante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté ?
Par ſon fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te réſous-tu, princeſſe infortunée ?
Laiſſeras-tu périr ſans pitié, ſans ſecours,
Le ſoutien de ta gloire, & l'appui de tes jours ?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez ?

ELIZABETH.

Oui, je pleure,
Et ſens bien que s'il meurt il faudra que je meure.
(*b*) O vous, rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jetez les yeux ſur moi, vous êtes bien vengés.
Une reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, oſe verſer des larmes !
Encor s'il était sûr que ces pleurs répandus,
En me faiſant rougir, ne fuſſent pas perdus ;
Que le lâche preſſé du vif remords que donne. . . .
Qu'en penſes-tu ? dis-moi, le plus hardi s'étonne.
L'image de la mort, dont l'appareil eſt prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir ſa tête expier ſon offenſe,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence,

(*b*) *O vous rois, que pour lui ma flamme a négligés, Jetez les yeux ſur moi, vous êtes bien vengés.*
Ce ſont là des vers heureux. Si la piéce était écrite de ce ſtyle, elle ſerait bonne malgré ſes défauts. Car quelle critique pourrait faire tort à un ouvrage intéreſſant par le fonds & éloquent dans les détails ?

(c) Que sûr que mes bontés passent ses attentats...

TILNEY.

Il doit y recourir ; mais, s'il ne le fait pas ?
Le comte est fier, madame.

ELIZABETH.

Ah ! tu me désespères.
Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
Dût l'état par ma chûte en être renversé,
Qu'il fléchisse, il suffit, j'oublierai le passé :
Mais, quand toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, & tremble à m'y résoudre ;
Si, me bravant toujours, il ose m'y forcer,
(d) Moi reine, lui sujet, puis-je m'en dispenser ?

(c) *Que sûr que mes bontés passent ses attentats.* Ce vers ne signifie rien. Non-seulement le sens en est interrompu par ces points qu'on appelle points suspensifs ; mais il serait difficile de le remplir. C'est une très-grande négligence de ne point finir sa phrase, sa période, & de se laisser ainsi interrompre, surtout quand le personnage qui interrompt est un subalterne, qui manque aux bienséances en coupant la parole à son supérieur. *Thomas Corneille* est sujet à ce défaut dans toutes ses piéces. Au reste ce défaut n'empêchera jamais un ouvrage d'être intéressant & pathétique : mais un auteur soigneux de bien écrire doit éviter cette négligence.

(d) *Moi reine, lui sujet, puis-je m'en dispenser ?* Il me semble qu'il y a toujours quelque chose de louche, de confus, de vague, dans tout ce que les personnages de cette tragédie disent & font. Que toute action soit claire, toute intrigue bien connue, tout sentiment bien développé ; ce sont là des règles inviolables. Mais ici que veut le comte d'*Essex* ? que veut *Elizabeth* ? quel est le crime du comte ? est-il accusé faussement ? est-il coupable ? Si la reine le croit innocent, elle doit prendre sa défence ; s'il est reconnu criminel, est-il raisonnable que la confidente dise qu'il n'implorera jamais sa grace, qu'il est trop fier ? La fierté est très-convenable à un guerrier vertueux & innocent, non à un homme convaincu de haute trahison. *Qu'il fléchisse*, dit la reine. Est-ce bien-là le sentiment qui doit l'occuper si elle l'aime ? Quand il aura fléchi, quand il aura obtenu sa grace, *Elizabeth* en sera-t-elle plus aimé ? *Je l'aime*, dit la reine, *cent fois*

Sauvons-le malgré lui; parle, & fais qu'il te croie;
Vois-le, mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie;
Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur sensible à ce que je lui doi :
Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,
Qu'au plus faible remords sa grace est toute prête;
Et si pour l'ébranler il faut aller plus loin,
Du soin de mon amour fais ton unique soin;
Laisse, laisse ma gloire, & dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même;
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
Presse, prie, offre tout pour fléchir son courage,
Enfin, si pour ta reine un vrai zèle t'engage,
Par crainte, par amour, par pitié de mon sort,
Obtiens qu'il se pardonne, & s'arrache à la mort;
L'empêchant de périr, tu m'auras bien servie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie.
Ne perds point de tems, cours & me laisse écouter
Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

plus, que moi-même. Ah, madame si vous avez la tête tournée à ce point, si votre passion est si grande, examinez donc l'affaire de votre amant, & ne souffrez pas que ses ennemis l'accablent & le persécutent injustement sous votre nom, comme il est dit, quoique fausſement, dans toute la piéce.

SCENE

SCENE III.

ÉLIZABETH, LE COMTE DE SALSBURY. (*e*)

SALSBURY.

MADAME, pardonnez à ma douleur extrême,
Si paraissant ici pour un autre moi-même,
Tremblant, saisi d'effroi pour vous, pour vos états,
J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime;
Mais si l'arrêt donné vous semble légitime,
Vous le paraîtra-t-il quand vous daignerez voir,
Par un funeste coup, quelle tête il fait choir?
C'est ce fameux héros dont cent fois la victoire

(*e*) La scène du prétendu comte de *Salsbury* avec la reine, a quelque chose de touchant; mais il reste toujours cette incertitude & cet embarras, qui font peine. On ne sait pas précisément de quoi il s'agit. *Le crime ne suit pas toujours l'apparence. Craignez les injustices de ceux qui de sa mort se rendent les complices.* La reine doit donc alors, séduite par sa passion, penser comme *Salsbury*, croire *Essex* innocent, mettre ses accusateurs entre les mains de la justice, & faire condamner celui qui sera trouvé coupable.

Mais après que ce *Salsbury* a dit que les injustices rendent complices les juges du comte d'*Essex*, il parle à la reine de clémence; il lui dit, que *la clémence a toujours eu ses droits*, & qu'*elle est la vertu la plus digne des rois.* Il avoue donc que le comte d'*Essex* est criminel. A laquelle de ces deux idées faudra-t-il s'arrêter? A quoi faudra-t-il se fixer La reine répond qu'*Essex* est trop fier; que *c'est l'ordinaire écueil des ambitieux*, qu'*il s'est fait un outrage des soins qu'elle a pris pour détourner l'orage*, & que *si la tête du comte fait raison à la reine de sa fierté, c'est sa faute.* Le spectateur a pu passer de tels discours; le lecteur est moins indulgent.

Par les plus grands exploits a consacré la gloire,
Dont par-tout le destin fut si noble & si beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infame bourreau.
Après qu'à sa valeur, que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a servi de théatre,
Pourrez-vous consentir qu'un échafaut dressé,
Montre à tous de quel prix il est récompensé?
Quand je viens vous marquer son mérite & sa peine,
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène,
C'est l'état désolé, c'est votre cour en pleurs,
Qui, perdant son appui, tremble de ses malheurs.
Je sais qu'en sa conduite il eût quelque imprudence,
Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence;
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
Estimé de sa reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de sa mort se rendent les complices.
Songez que la clémence a toujours eu ses droits,
Et qu'elle est la vertu la plus digne des rois.

ELIZABETH.

Comte de Salsbury, j'estime votre zèle,
J'aime à vous voir, ami généreux & fidèle,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
Je sens ainsi que vous une douleur extrême;
Mais je dois à l'état encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laissé du comte éclaircir le forfait,
C'est lui qui m'a forcé à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il m'avouait son crime,
On le sait, j'ai voulu lui rendre mon estime;

Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil,
Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil.
Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique sûr d'y périr, il s'est fait un outrage.
Si sa tête me fait raison de sa fierté,
C'est sa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

(*f*) Il mérite, sans doute, une honteuse peine,
Quand sa fierté combat les bontés de sa reine.
Si quelque chose en lui vous peut, vous doit blesser,
C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie;
Mais, pour être trop fier, vous a-t-il moins servie?
Vous a-t-il moins montré dans cent & cent combats,
Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras!
Par son sang prodigué, par l'éclat de sa gloire.
Daignez, s'il vous en reste encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que si jamais il vous fut nécessaire,
Ce qu'il a déjà fait il peut encor le faire;
Et que nos ennemis tremblans, désespérés,
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ELIZABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je suis reine;

(*f*) *Il merite sans doute une honteuse peine,*
Quand sa fierté combat les bontés de sa reine.
Pourquoi mérite-t-il une honteuse peine s'il n'est que fier? il la mérite s'il a conspiré, si, comme *Cécile* l'a dit *du comte de Tyron de l'Irlandais suivi, il en voulait au trône*, & qu'il *l'aurait ravi.* On ne sait jamais à quoi s'en tenir dans cette piéce; ni la conspiration du comte d'*Essex*, ni les sentimens d'*Elizabeth* ne sont jamais assez éclaircis.

Il eſt ſujet, coupable, & digne de ſa peine :
L'arrêt eſt prononcé, comte, & tout l'univers
Va ſur lui, va ſur moi tenir les yeux ouverts.
Quand ſa ſeule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'aurait fait ſouhaiter qu'il m'eût demandé grace,
Si par-là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, eſt-ce à moi de fléchir ?
Eſt-ce à moi d'endurer qu'un ſujet téméraire
A d'impuiſſans éclats réduiſe ma colère ?
Et qu'il puiſſe, à ma honte, apprendre à l'avenir
Que j'ai connu ſon crime, & n'oſai le punir ?

SALSBURY.

On parle de révolte, & de ligues ſecrètes ;
(g) Mais, madame, on ſe ſert de lettres contrefaites :
Les témoins par Cécile ouis, examinés,
Sont des témoins que peut-être on aura ſubornés ;
Le comte les récuſe, & quand je le ſoupçonne...

ELIZABETH.

Le comte eſt condamné ; ſi ſon arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affaiblir quelque choſe à tenter,
Qu'il rentre en ſon devoir on pourra l'écouter.
Allez, mon juſte orgueil, que ſon audace irrite,
Peut faire grace encor, faites qu'il la mérite.

(g) *Mais, madame on ſe ſert de lettres contrefaites.* Il eſt bien étrange que *Salsbury* diſe qu'on a contrefait l'écriture du comte d'*Eſſex*, & que la reine ne ſonge pas à examiner une choſe ſi importante. Elle doit aſſurément s'en éclaircir, & comme amante, & comme reine. Elle ne répond pas ſeulement à cette ouverture qu'elle devait ſaiſir, & qui demandait l'examen le plus prompt & le plus exact ; elle répète encore en d'autres mots, que le comte eſt trop fier.

SCENE IV.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

ELIZABETH.

VENEZ, venez, ducheſſe, & plaignez mes ennuis.
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis;
Et je tremble toujours qu'un obſtiné coupable,
Lui-même contre moi ne ſoit inexorable.
Ciel, qui me fis un cœur & ſi noble & ſi grand,
Ne le devais-tu pas former indifférent?
Fallait-t-il qu'un ingrat, auſſi fier que ſa reine,
Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine?
Ou ſi tu réſolvais de m'en laiſſer trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr?
Si ce funeſte arrêt n'ébranle point le comte,
Je ne puis éviter ou ma perte, ou ma honte;
Je péris par ſa mort; & le voulant ſauver,
(*h*) Le lâche impunément aura ſu me braver.
Que je ſuis malheureuſe!

(*h*) *Le lâche impunément aura ſu me braver.* *Élizabeth* devait dire à ſa confidente la ducheſſe prétendue d'*Irton*, Savez-vous ce que le comte de *Salsbury* vient de m'apprendre? *Eſſex* n'eſt point coupable. Il aſſure que les lettres qu'on lui impute ſont contrefaites. Il a récuſé les faux témoins que *Cécile* apoſte contre lui. Je dois juſtice au moindre de mes ſujets, encore plus à un homme que j'aime. Mon devoir, mes ſentimens me forcent à chercher tous les moyens poſſibles de conſtater ſon innocence. Au lieu de parler d'une manière ſi naturelle & ſi juſte, elle appelle *Eſſex lâche.* Ce mot lâche n'eſt pas compatible avec *braver*: elle ne dit rien de ce qu'elle doit dire.

LA DUCHESSE.

On est, sans doute à plaindre,
Quand on hait la rigueur, & qu'on s'y voit contraindre;
Mais si le comte osait, tout condamné qu'il est,
Plutôt que son pardon accepter son arrêt,
Au moins de ses desseins, sans le dernier supplice,
La prison vous pourrait...

ELIZABETH.

(*i*) Non, je veux qu'il fléchisse;

(*i*) *Non, je veux qu'il fléchisse... Il faut qu'il cède. Elizabeth* s'obstine toujours à cette seule idée qui ne paraît guère convenable; car lorsqu'il s'agit de la vie de ce qu'on aime, on sent bien d'autres alarmes. Voici ce qui a probablement engagé *Thomas Corneille* à faire le fondement de sa pièce de cette persévérance de la reine à vouloir que le comte d'*Essex* s'humilie. Elle lui avait ôté précédemment toutes ses charges après sa mauvaise conduite en Irlande. Elle avait même poussé l'emportement honteux de la colère jusqu'à lui donner un soufflet. Le comte s'était retiré à la campagne; il avait demandé humblement pardon par écrit, & il disait dans sa lettre, *qu'il était pénitent comme Nabucodonosor & qu'il mangeait du foin.* La reine alors n'avait voulu que l'humilier, & il pouvait espérer son rétablissement. Ce fut alors qu'il imagina pouvoir profiter de la vieillesse de la reine pour soulever le peuple, qu'il crut qu'on pourrait faire venir d'Ecosse le roi *Jacques* successeur naturel d'*Elizabeth*, & qu'il forma une conspiration aussi mal digérée que criminelle. Il fut pris précisément en flagrant délit, condamné & exécuté avec ses complices; il n'était plus alors question *de fierté.*

Cette scène de la duchesse d'*Irton* avec *Elizabeth*, a quelque ressemblance à celle d'*Atalide* avec *Roxane.* La duchesse avoue qu'elle est aimée du comte d'*Essex*, comme *Atalide* avoue qu'elle est aimée de *Bajazet.* La duchesse est plus vertueuse, mais moins intéressante; & ce qui ôte tout intérêt à cette scène de la duchesse avec la reine, c'est qu'on n'y parle que d'une intrigue passée, c'est que la reine a cessé dans les scènes précédentes de penser à cette prétendue *Suffolk* dont elle a cru le comte d'*Essex* amoureux; c'est qu'enfin la duchesse d'*Irton* étant mariée, *Elizabeth* ne peut plus être jalouse avec bienséance: mais surtout une jalousie d'*Elizabeth* à son âge ne peut être touchante. Il en faut toujours revenir là. C'est le grand vice du sujet. L'amour n'est fait ni pour les vieux, ni pour les vieilles.

Il y va de ma gloire, il faut qu'il cède.

LA DUCHESSE.

Hélas!
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,
Que voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts....

ELIZABETH.

Ah! j'en sais un moyen infaillible;
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai;
C'est le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai.
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés!
O mon cœur! est-ce ainsi que vous me trahissez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand, mais je connais le comte;
Il voudra...

ELIZABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le sais; mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolk, c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein,
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main;
Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par-là seulement vous croyez le toucher,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.

De l'amour de Suffolk vainement alarmée,
Vous la punîtes trop, il ne l'a point aimée;
C'eſt moi ſeule, ce ſont mes criminels appas,
Qui ſurprirent ſon cœur que je n'attaquais pas.
Par devoir, par reſpect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre;
Confuſe de ſes vœux, j'eus beau lui réſiſter,
Comme l'amour ſe flatte, il voulu ſe flatter:
Il crut que la pitié pourrait tout ſur votre ame,
Que le tems vous rendrait favorable à ſa flamme;
Et, quoiqu'enfin pour lui Suffolk fût ſans appas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'expoſer pas.
Son exil étonna ſon amour téméraire;
Mais ſi mon intérêt le força de ſe taire,
Son cœur dont la contrainte irritait les deſirs,
Ne m'en donna pas moins ſes plus ardens ſoupirs.
Par moi, qui l'uſurpai, vous en fûtes bannie;
Je vous nuiſis, madame, & je m'en ſuis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'oſais détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner;
Eloigné de la cour, il ſut cette nouvelle,
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait ſuivre au palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livrait au pouvoir d'un rival;
Il venait l'empêcher, & c'eſt ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à ſa gloire s'attache;
On traite de révolte un fier emportement;
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
S'il ſemble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve ſon innocence.
Enfin, madame, enfin, par tout ce qui jamais

Put ſurprendre, toucher, enflammer vos ſouhaits,
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins ſuſpects qui n'ont pu l'étonner,
Ses juges à la mort l'ont oſé condamner.
Accordez-moi ſes jours pour prix du ſacrifice
Qui, m'arrachant à lui, vous a rendu juſtice;
Mon cœur en ſouffre aſſez pour mériter de vous
Contre un ſi cher coupable un peu moins de courroux.

ELIZABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave, & contraire à moi-même,
Je vous aſſurerais, en l'oſant ſecourir,
La douceur d'être aimée, & de me voir ſouffrir?
Non, il faut qu'il périſſe, & que je ſois vengée;
Je dois ce coup funeſte à ma flamme outragée:
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit;
Innocent ou coupable, il vous aime, il ſuffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainſi qu'on le veut croire,
(*k*) Sur le crime apparent je ſauverai ma gloire;

(*k*) *Sur le crime apparent je ſauverai ma gloire, &c.* On voit aſſez quel eſt ici le défaut de ſtyle, & ce que c'eſt qu'une gloire ſauvée ſur un crime apparent. Mais pourquoi *Elizabeth* eſt-elle plus fâchée contre la dame prétendue d'*Irton* que contre la dame prétendue de *Suffolk*? Que lui importe d'être négligée pour l'une ou pour l'autre? elle n'eſt point aimée, cela doit lui ſuffire.

La fin de cette ſcène paraît belle; elle eſt paſſionnée & attendriſſante. Il ſerait pourtant à deſirer qu'*Elizabeth* ne dit pas toujours la même choſe; elle recommande tantôt à *Tilney*, tantôt à *Salsbury*, tantôt à *Irton* d'engager le comte d'*Eſſex* à n'être plus *fier* & à demander grace. C'eſt-là le ſeul ſentiment dominant; c'eſt-là le ſeul nœud. Il ne tenait qu'à elle de pardonner, & alors il n'y avait plus de piéce.

On doit, autant qu'on le peut, donner aux perſonnages des ſentimens qu'ils doivent néceſſairement avoir dans la ſituation où ils ſe trouvent.

Et la raiſon d'état, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raiſon d'amour.

LA DUCHESSE.

Juſte ciel! vous pourriez-vous immoler ſa vie?
Je ne me repens point de vous avoir ſervie;
Mais, hélas! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à ſa reine, & rejetter ſa foi?
Tout parlait, m'aſſurait de ſon amour extrême;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même?

ELIZABETH.

Moins que vous; pour lui ſeul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour ſe ſerait conſervé.
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen; mais enfin je ne ſuis point aimée!
Mon cœur de ſes dédains ne peut venir à bout!
Et, dans ce déſeſpoir, qui peut tout, oſe tout.

LA DUCHESSE.

Ah! faites-lui paraître un cœur plus magnanime.
Ma ſévère vertu lui doit-elle être un crime?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ELIZABETH.

J'ai tort, je le confeſſe; &, quoique je m'emporte,
Je ſens que ma tendreſſe eſt toujours la plus forte.
Ciel, qui me réſervez à des malheurs ſans fin,
Il ne manquait donc plus à mon cruel deſtin,
Que de ne ſouffrir pas, dans cette ardeur fatale,
Que je fuſſe en pouvoir de haïr ma rivale!
Ah, que de la vertu les charmes ſont puiſſans!
Ducheſſe, c'en eſt fait, qu'il vive, j'y conſens.

Par un même intérêt, vous craignez, & je tremble.
Pour lui, contre lui-même, uniſſons-nous enſemble;
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer;
Un prix bien inégal nous en paira la peine.
Vous aurez tout ſon cœur, je n'aurai que ſa haine;
Mais n'importe, il vivra, ſon crime eſt pardonné;
Je m'oppoſe à ſa mort; mais l'arrêt eſt donné,
L'Angleterre le ſait, la terre toute entière
D'une juſte ſurpriſe en fera la matière.
Ma gloire dont toujours il s'eſt rendu l'appui,
Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.
Vous avez ſur ſon cœur une entière puiſſance,
Allez, pour le ſoumettre, uſez de violence?
Sauvez-le, ſauvez-moi; dans le trouble où je ſuis,
M'en repoſer ſur vous eſt tout ce que je puis,

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

JE dois beaucoup, sans doute, au souci qui t'amène;
Mais enfin tu pouvais t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,
(*a*) J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.

(*a*) *J'aime mieux le souffrir que de le mériter*, &c. Voilà donc le comte d'*Essex* qui proteste nettement de son innocence. *Elizabeth* dans cette supposition de l'auteur, est donc inexcusable d'avoir fait condamner le comte : la duchesse d'*Irton* s'est donc très-mal conduite en n'éclaircissant pas la reine. Il est condanné sur de faux témoignages, & la reine qui l'adore ne s'est pas mise en peine de se faire rendre compte des piéces du procès, qu'on lui a dit vingt fois être fausses. Une telle négligence n'est pas naturelle : c'est un défaut capital. Faites toujours penser & dire à vos personnages ce qu'ils doivent dire & penser ; faites-les agir comme ils doivent agir. L'amour seul d'*Elizabeth*, dira-t-on, l'aura forcé à mettre *Essex* entre les mains de la justice. Mais ce même amour devait lui faire examiner un arrêt qu'on suppose injuste; elle n'est pas assez furieuse d'amour pour qu'on l'excuse. *Essex* n'est pas assez passionné pour sa duchesse ; sa duchesse n'est pas assez passionnée pour lui. Tous les rôles paraissent manqués dans cette tragédie, & cependant elle a eu du succès. Quelle en est la raison ? je le répète, la situation des personnages, attendrissante par elle-même, & l'ignorance où le parterre a été longtems.

Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir par des arrêts ſanglans,
Dans ſon triſte appareil approcher à pas lents. . .

LE COMTE.

Je ne le cèle point, je croyais que la reine
A me ſacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le palais, ſans peur d'être arrêté,
J'en faiſais pour ma vie un lieu de sûreté.
Non qu'enfin, ſi mon ſang a tant de quoi lui plaire,
Je voye avec regret qu'on l'oſe ſatisfaire;
Mais pour verſer ce ſang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaut ne m'était-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire;
Elle veut l'obliger, j'ai regret à ſa gloire;
J'ai regret qu'aveuglée elle attire ſur ſoi
La honte qu'elle croit faire tomber ſur moi.
Le ciel m'en eſt témoin, jamais ſujet fidèle
N'eut pour ſa ſouveraine un cœur ſi plein de zèle.
Je l'ai fait éclater en cent & cent combats;
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien ſervie,
Du moins je méritais qu'elle eût ſoin de ma vie.
Pour la voir contre moi ſi fiérement s'armer,
Le crime n'eſt pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable,
S'il entraîne le cœur, le ſort en eſt coupable,
Et toute autre, oubliant un ſi léger chagrin,
Ne m'aurait pas puni des fautes du deſtin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la reine;

Mais daignez l'adoucir, & ſa colère eſt vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'eſt vous-même, c'eſt vous, qui donnez votre arrêt,
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime;
Que le crime ſoit faux, il eſt connu pour crime;
Et quand pour vous ſauver elle vous tend les bras,
Sa gloire vaut au moins que vous faſſiez un pas,
Que vous...

LE COMTE.

Ah! s'il eſt vrai qu'elle ſonge à ſa gloire,
Pour garantir ſon nom d'une tache trop noire,
Il eſt d'autres moyens où l'équité conſent,
Que de ſe relâcher à perdre un innocent.
On oſe m'accuſer; que ſa colère accable
Des témoins ſubornés qui me rendent coupable;
Cécile les entend, & les a ſuſcités,
Raleig leur a fourni toutes leurs fauſſetés.
Que Raleig, que Cécile, & ceux qui leur reſſemblent,
Ces infames ſous qui tous les gens de biens tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil ſang leur infidélité.
Alors, en répandant ce ſang vraiment coupable,
La reine aura fait rendre un arrêt équitable;
Alors de ſa rigueur le foudroyant éclat,
Affermiſſant ſa gloire, aura ſauvé l'état;
Mais ſur moi, qui maintiens la grandeur ſouveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine!
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits...
Non, la poſtérité ne le croira jamais.
Jamais on ne pourra ſe mettre en la penſée,
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée

Ait laiſſé l'impoſture en pouvoir d'accabler...
Mais la reine le voit, & le voit ſans trembler:
Le péril de l'état n'a rien qui l'inquiète.
Je dois être content, puiſqu'elle eſt ſatisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte ſa gloire, & ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas! elle s'en déſeſpère,
Blâme votre rigueur, condamne ſa colère;
Pour rendre à ſon eſprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûterait-il tant?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui ſera rude,
Qu'elle s'accuſera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le ſait, mérité mes malheurs;
Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
De ſes triſtes remords ſi ma perte eſt ſuivie,
Elle ſouffrirait plus à me laiſſer la vie.
Faible à vaincre ce cœur qui lui devient ſuſpect,
Je ne pourrais pour elle avoir que du reſpect.
Tout rempli de l'objet qui s'en eſt rendu maître,
Si je ſuis criminel, je voudrais toujours l'être;
Et, ſans doute, il eſt mieux qu'en me privant du jour,
Sa haine, quoiqu'injuſte, éteigne ſon amour.

TILNEY.

Quoi, je n'obtiendrai rien?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine.
C'eſt aſſez.

TILNEY.

Mais enfin, que dirai-je à la reine?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaut eſt prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et, qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chère,
Qui me fera bientôt ceſſer de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la trouver; mais, encor une fois,
Par ce que vous devez ...

LE COMTE.

Je ſais ce que je dois.
Adieu. Puiſque ma gloire à ton zèle s'oppoſe,
De mes derniers momens ſouffre que je diſpoſe;
Il m'en reſte aſſez peu, pour me laiſſer au moins
La triſte liberté d'en jouir ſans témoins.

SCENE II.

LE COMTE *seul.*

O Fortune, (*b*) ô grandeur, dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse,
De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit ?
Un long tems les amasse, un moment les détruit.
Tout ce que le destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, & pour le mériter,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter ;
Cependant aujourd'hui, se peut-il qu'on le croie ?
C'est sur un échafaut que la reine m'envoie.
C'est là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits . . .

(*b*) *O fortune*, *&c.* Cette scène, ce monologue est encore une des raisons du succès. Ces réflexions naturelles sur la fragilité des grandeurs humaines plaisent quoique faiblement écrites. Un grand seigneur qu'on va mener à l'échafaut intéresse toujours le public ; & la représentation de ces aventures sans aucun secours de la poésie, fait le même effet à-peu-près que la vérité même.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

HE bien, (*c*) de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier comte d'Eſſex, dont la haute fortune
Attirait de flatteurs une foule importune,
Qui vît de ſon bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnaiſſez-vous?
Des lâches, des méchans, victime infortunée,
J'ai bien, en un moment, changé de deſtinée!
Tout paſſe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'euſſe éprouvé, je ne l'aurais pas cru.

SALSBURY.

Quoi que vous éprouviez que tout change, tout paſſe,
Rien ne change pour vous, ſi vous vous faites grace.
Je viens de voir la reine, & ce qu'elle m'a dit
Montre aſſez que pour vous l'amour toujours agit;

(*c*) *Hé bien, de ma faveur vous voyez les effets.* Ce vers naturel devient ſublime, parce que le comte d'*Eſſex* & *Salsbury* ſuppoſent tous deux que c'eſt en effet la faveur de la reine qui le conduit à la mort.

Le ſuccès eſt encore ici dans la ſituation ſeule. Envain *Thomas* imite faiblement ces vers de ſon frère:

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flatteur la préſence importune.

Envain il s'étend en lieux communs & vagues: *Qui vît de ſon bonheur tout l'univers jaloux, &c.* Envain il affaiblit le pathétique du moment par ces mauvais vers; *Tout paſſe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu.* Le pathétique de la choſe ſubſiſte malgré lui, & le parterre eſt touché.

(*d*) Votre ſeule fierté, qu'elle voudrait abattre,
S'oppoſe à ſes bontés, s'obſtine à les combattre.
Contraignez-vous, un mot qui marque un cœur ſoumis
Vous va mettre au-deſſus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi! quand leur impoſture indignement m'accable,
Pour les juſtifier je me rendrai coupable?
Et, par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront juſtement condamné?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence;
Mais enfin elle cherche un aide à ſa clémence.
C'eſt votre reine, & quand pour fléchir ſon courroux
Elle ne veut qu'un mot, le refuſerez-vous?

LE COMTE.

Oui, puiſqu'enfin ce mot rendrait ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, & je mourrai de même;
Toujours inébranlable, & dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux! Ah, ciel pouvez-vous croire
Que ſur un échafaut vous ſauviez votre gloire?

(*d*) *Votre ſeule fierté qu'elle voudrait abattre.* Cette fierté de la reine qui lutte ſans ceſſe contre la fierté d'*Eſſex*, eſt toujours le ſujet de la tragédie. C'eſt une illuſion qui ne laiſſe pas de plaire au public. Cependant ſi cette fierté ſeule agit, c'eſt un pur caprice de la part d'*Elizabeth* & du comte d'*Eſſex*. Je veux qu'il me demande pardon; je ne veux pas demander pardon. Voilà la piéce. Il ſemble qu'alors le ſpectateur oublie qu'*Elizabeth* eſt extravagante, ſi elle veut qu'on lui demande pardon d'un crime imaginaire; qu'elle eſt injuſte & barbare de ne pas examiner ce crime, avant d'exiger qu'on lui demande pardon. On oublie l'eſſentiel pour ne s'occuper que de ces ſentimens de fierté qui ſéduiſent preſque toujours.

Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut . . .

LE COMTE.

(*e*) Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut ;
Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle est lorsque je meurs pour une reine ingrate,
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
(*f*) Ne mérita jamais un sujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grace, & j'ai tort de m'en plaindre.
Après avoir perdu ce que j'aimais le mieux,
Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
A quoi me servirait cette vie importune ?
Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune ?
(*g*) Pour la seule duchesse il m'aurait été doux

(*e*) *Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.* Ce vers a passé en proverbe, & a été quelquefois cité à propos dans des occasions funestes.

(*f*) *Ne mérita jamais un sujet tel que moi.* Ou *Essex* est ici le fou le plus insolent, ou l'homme le plus innocent. Sûrement il n'est coupable dans la tragédie d'aucun des crimes dont on l'accuse. C'est ici un héros ; c'est un homme dont le destin de l'Angleterre a dépendu ; c'est l'appui d'*Elizabeth*. Elle est donc en ce cas une femme détestable, qui fait couper le cou au premier homme du pays, parce qu'il a aimé une autre femme qu'elle. Que deviennent alors ses irrésolutions, ses tendresses, ses remords, ses agitations ? Rien de tout cela ne doit être dans son caractère.

(*g*) *Pour la seule duchesse il m'aurait été doux*
De passer. . . .

Je ne relève point cette réticence à ce mot de *passer*, figure si mal à propos prodiguée. La réticence ne convient que quand on craint ou qu'on rougit d'achever ce qu'on a commencé. Le grand défaut, c'est que les amours du comte d'*Essex* & de la duchesse mariée à un autre, ont été trop légèrement touchés, ont à peine effleuré le cœur.

On ne voit pas non plus pourquoi le comte veut mourir sans être justifié, lui qui se croit entiérement innocent. On ne voit pas pourquoi étant calomnié par les prétendus faussaires, *Cécile* & *Raleg*, qu'il déteste, il n'instruit pas la reine du crime de faux qu'il leur impute. Comment se peut-il qu'un

De paſſer . . . Mais, hélas ! un autre eſt ſon époux,
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidelle . . .
Mais elle doit ſavoir mon malheur, qu'en dit-elle?
Me flattai-je en croyant qu'un reſte d'amitié
Lui fera de mon ſort prendre quelque pitié ?
Privé de ſon amour, pour moi ſi plein de charmes,
Je voudrais bien du moins avoir part à ſes larmes:
Cette auſtère vertu qui ſoutient ſon devoir,
Semble à mes triſtes vœux en défendre l'eſpoir;
Cependant, contre moi quoi qu'elle oſe entreprendre,
Je les paie aſſez cher pour y pouvoir prétendre,
Et l'on peut, ſans ſe faire un trop honteux effort,
Pleurer un malheureux dont on cauſe la mort.

SALSBURY.

Quoi! ce parfait amour, cette pure tendreſſe
Qui vous fit ſi long-tems vivre pour la ducheſſe,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit ſouffrir,
Ne vous arrache point ce deſſein de mourir ?
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel ſacrifice . . .

homme ſi fier, pouvant d'un mot ſe venger des ennemis qui l'écraſent, néglige de dire ce mot ? Cela n'eſt pas dans la nature. Aime-t-il aſſez la ducheſſe d'*Irton*, eſt-il aſſez furieux, aſſez enivré de ſa paſſion, pour déclarer qu'il aime mieux être décapité que de vivre ſans elle ? Il aurait donc fallu lui donner dans la piéce toutes les fureurs de l'amour qu'il n'a pas eues.

L'excès de la paſſion peut excuſer tout ; & ſi le comte d'*Eſſex* était un jeune homme comme le *Ladiſlas* de *Rotrou* ; toujours emporté par un amour violent, il ferait un très-grand effet. Il fait paraître au moins quelques touches, quelques nuances légères de ces grands traits néceſſaires à la vraie tragédie, & par là il peut intéreſſer. C'eſt un crayon faible & peu correct; mais c'eſt le crayon de ce qui affecte le plus le cœur humain.

LE COMTE.

Elle m'aime, sans doute;
Et sans la reine, hélas! j'ai lieu de présumer
Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidèle
Peut attendre d'amour, je le sentis pour elle;
Et peut-être mes soins, ma constance, ma foi,
Méritaient les soupirs qu'elle a perdus pour moi;
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre;
Le ciel y met obstacle, elle vit pour un autre;
Un autre a tout le bien que je crus aquérir,
L'hymen le rend heureux, c'est à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah! si pour satisfaire à cette injuste envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-là, mais au moins que ce soit en héros;
Allez de votre sang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle,
Cherchez, suivez la gloire, & périssez pour elle.
C'est là qu'à vos pareils il est beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite
J'irais seul défier la mort que je souhaite,
Vers elle j'aurais beau m'avancer sans effroi,
Je suis si malheureux, qu'elle fuirait de moi.
Puisqu'ici sûrement elle m'offre son aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remède?
Pourquoi, lâche & timide, arrêtant le courroux...

SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, Suite de la ducheſſe.

SALSBURY.

VENEZ, (*h*) venez, madame, on a beſoin de vous.
Le comte veut périr; raiſon, juſtice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre ſon déſeſpoir ſi vous vous déclarez,
Il cédera, ſans doute, & vous triompherez.
Déſarmez ſa fierté, la victoire eſt facile;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laiſſe avec lui prendre ſoin de ſes jours,
Et cours voir s'il n'eſt point ailleurs d'autres ſecours.

(*h*) *Venez, venez, madame, on a beſoin de vous.* Un héros condamné, un ami qui le pleure, une maîtreſſe qui ſe déſeſpère, forment un tableau bien touchant. Il y manque le coloris. Que cette ſcène eût été belle, ſi elle avait été bien traîtée! Préparez quand vous voulez toucher. N'interrompez jamais les aſſauts que vous livrez au cœur. Voilà le comte d'*Eſſex* qui veut mourir, parce qu'il ne peut vivre avec la ducheſſe d'*Irton*, il lui dit,

Mais vivre & voir ſans ceſſe
un rival odieux,
Ah, madame! à ce nom je
deviens furieux.

Ce ſont là de bien mauvais vers, il eſt vrai. Il ne faut pas dire, *je deviens furieux*; il faut faire voir qu'on l'eſt. Mais ſi cet *Eſſex* avait dans les premiers actes parlé en effet avec fureur de ce rival *odieux*, s'il avait été *furieux* en effet; ſi l'amour emporté & tragique avait déployé en lui tous les ſentimens de cette paſſion fatale; ſi la ducheſſe les avait partagés; que de beautés alors, que d'intérêt, & que de larmes! mais ce n'eſt que par manière d'acquit qu'ils parlent de leurs amours. Ne paſſez point ainſi d'un objet à un autre, ſi vous voulez toucher. Cette interruption eſt néceſſaire dans l'hiſtoire, admiſe dans le poëme épique, dont la longueur exige de la variété; réprouvée dans la tragédie, qui ne doit préſenter qu'un objet, quoique réſultant de pluſieurs objets, qu'une paſſion dominante, qu'un intérêt principal. L'unité en tout y eſt une loi fondamentale.

SCENE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, Suite de la ducheſſe.

LE COMTE.

QUELLE gloire, madame, & combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des reſtes de ma vie,
Puiſqu'avant que je meure, on me ſouffre en ce lieu
La douceur de vous voir & de vous dire adieu !
Le deſtin qui m'abat n'eût oſé me pourſuivre,
Si le ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait ſeul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas ;
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puiſſe être,
Trop content ſi ma mort vous fait aſſez connaître
Que juſques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avait, en ſe donnant, ſi fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connaîtrai mieux, quand tout à votre gloire
Dérobant votre tête à vos perſécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infames flatteurs.
C'eſt par le ſouvenir d'une ardeur ſi parfaite,
Que tremblant des périls, où mon malheur vous jette,
J'oſe vous demander, dans un ſi juſte effroi,
Que vous ſauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, & pour jamais finie !
J'en faiſais vanité, le ciel m'en a punie.

Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse,
En vous les consacrant, vous rendit la maîtresse :
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais dans une disgrace en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile ?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous ?
Je l'aimais pour vous seule, & votre hymen funeste
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reste.
Ah, madame ! quel coup ! Si je ne puis souffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas ! que j'ai l'ame trop fière ;
Vous m'avez à la mort condamné la première ;
Et refusant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel, est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos seuls intérêts je me sois attachée ?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir ?
Il chancelle, & je sens qu'en ses rudes alarmes,
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes,
Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.

Par ces pleurs que peut-être en ce funeſte jour,
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte,
Enfin, par ces ſermens tant de fois répétés,
De ſuivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, ſauvez-moi du coup qui me menace.
Si vous êtes ſoumis, la reine vous fait grace;
Sa bonté qu'elle eſt prête à vous faire éprouver,
Ne veut...

LE COMTE.

Ah! qui vous perd, n'a rien à conſerver.
Si vous aviez flatté l'eſpoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à perſonne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous ſeule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurais demandé grace;
Mais vivre, & voir ſans ceſſe un rival odieux...
Ah, madame! à ce nom je deviens furieux;
De quelque emportement ſi ma rage eſt ſuivie,
Il peut être permis à qui ſort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous ſortez de la vie? Ah! ſi ce n'eſt pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la reine, pour tous;
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'eſt peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Ceſſez en l'ordonnant, ceſſez de vous trahir,
Vous m'eſtimeriez moins, ſi j'oſais obéir.

Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, & je vivrais coupable.
Toujours plein d'un amour dont ſans ceſſe en tous lieux
Le triſte accablement paraîtrait à vos yeux,
Je tâcherais d'ôter votre cœur, vos tendreſſes
A l'heureux.... Mais pourquoi ces indignes faibleſſes?
Voyons, voyons, madame, accomplir ſans effroi
Les ordres que le ciel a donnés contre moi.
S'il ſouffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie:
Tout le tems qu'à mes jours il avait deſtiné,
C'eſt vous, & mon pays, à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus inſigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'oſai prétendre à votre foi;
Et mon ingrat pays eſt indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte:
Un jour, peut-être, un jour il connaîtra ſa faute;
Il verra par les maux qu'on lui fera ſouffrir...

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, Gardes, Suites de la ducheſſe.

LE COMTE.

MAIS, madame, il eſt tems que je ſonge à mourir:
On s'avance, & je vois, ſur ces triſtes viſages,
De ce qu'on veut de moi de preſſans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, madame, il faut,
Pour contenter la reine aller ſur l'échafaut.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaut? Ah, ciel! quoi, pour toucher votre ame,
La pitié . . . Soutiens-moi . . .

LE COMTE.

Vous me plaignez, madame?
Veuille le juſte ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler & de gloire, & de proſpérités,
Et répandre ſur vous tout l'éclat qu'à ma vie,
Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie!
(*à une ſuivante de la ducheſſe.*)
Avancez, je vous ſuis. Prenez ſoin de ſes jours;
L'état où je la laiſſe a beſoin de ſecours.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.

L'APPROCHE de la mort n'a rien qui l'intimide?
Prêt à sentir le coup, il demeure intrépide?
(*a*) Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui,
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui?
Ciel! Mais en lui parlant, as-tu bien su lui peindre,
Et tout ce que je puis, & tout ce qu'il doit craindre?
Sait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent?
Que dit-il?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,
Et que si l'imposture a pu se faire croire,
Il aime mieux périr, que de trahir sa gloire.

ELIZABETH.

Aux dépens de la mienne, (*b*) il veut, le lâche, il veut

(*a*) *Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui.* Elle se plaint toujours & en mauvais vers, de cet ingrat qui dédaigne ses bontés pour appui, & qui ne veut pas demander pardon. C'est toujours le même sentiment sans aucune variété. Ce n'est pas là sans doute où l'unité est une perfection. Conservez l'unité dans le caractère, mais variez-la par mille nuances, tantôt par des soupçons, par des craintes, par des espérances, par des réconciliations & des ruptures, tantôt par un incident qui donne à tout une face nouvelle.

(*b*) *Il veut, le lâche.* Elle appelle deux fois *lâche* cet homme si fier. Elle voulait, dit-

Montrer que sur sa reine il connaît ce qu'il peut.
De cent crimes nouveaux fut sa fierté suivie,
Il sait que mon amour prendra soin de ma vie.
Pour vaincre son orgueil prompte à tout employer,
Jusque sur l'échafaut je voulais l'envoyer,
Pour dernière espérance essayer le remède ;
Mais la honte est trop forte, il vaut mieux que je cède,
Que sur moi, sur ma gloire, un changement si prompt
D'un arrêt mal donné fasse tomber l'affront.
Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conserver? Pour la duchesse, il l'aime.

TILNEY.

La duchesse?

ELIZABETH.

Oui, Suffolk fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La duchesse l'aima, mais sans m'être infidelle ;
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher que courant au palais,
Jusques à la révolte il poussa ses projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime,
Et l'Irlandais par lui, dit-on, favorisé,
L'a pu rendre suspect d'un accord supposé:
Il a des ennemis, l'imposture a ses ruses,
Et quelquefois l'envie... Ah, faible, tu l'excuses!
Quand aucun attentat n'aurait noirci sa foi,
Qu'il serait innocent, peut-il l'être pour toi?

elle, pour se faire aimer l'envoyer à l'échaffaut, seulement pour lui faire peur ; c'est là un excellent moyen d'inspirer de la tendresse.

(c) n'eſt-il pas, n'eſt-il pas ce ſujet téméraire,
Qui faiſant ſon malheur d'avoir trop ſu te plaire,
S'obſtine à préférer une honteuſe fin,
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé ſon deſtin?
C'en eſt trop, puiſqu'il aime à périr, qu'il périſſe.

SCENE II.

ÉLIZABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! grace pour le comte, on le mène au ſupplice.

ELIZABETH.

Au ſupplice?

LA DUCHESSE.

Oui, madame, & je crains bien, hélas!
Que ce moment ne ſoit celui de ſon trépas.

ELIZABETH *à Tilney.*

Qu'on l'empêche, cours, vole, & fais qu'on le ramène.
Je veux, je veux qu'il vive.

(c) *N'eſt-il pas, n'eſt-il pas, ce ſujet téméraire*
Qui s'obſtine à préférer une honteuſe fin
Aux honneurs dont ſa reine eût comblé ſon deſtin?
Que le mot propre eſt néceſſaire! & que ſans lui tout languit ou révolte! Peut-on appeller ſujet téméraire un homme qui ne peut avoir de l'amour pour une vieille reine? Le dégoût eſt-il une témérité? *Eſſex* eſt téméraire d'ailleurs, mais non pas en amour, non pas parce qu'il aime mieux mourir que d'aimer la reine. Ces répétitions, *n'eſt-il pas, n'eſt-il pas*, ne doivent être employées que bien rarement, & dans les cas où la paſſion effrénée s'occupe de quelque grande image.

SCENE III.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

ELIZABETH.

ENFIN, superbe reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder ;
Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder !
Il vivra, sans qu'il doive à la moindre prière
Ces jours qu'il n'employa qu'à te rendre moins fière,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
Où te porte un amour qu'il brave impunément.
Tu n'es plus cette reine autrefois grande, auguste.
(*d*) Ton cœur s'est fait esclave ; obéis, il est juste.
Cessez de soupirer, duchesse, je me rends.
Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garans.
C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah ! que je crains, madame,
Que son malheur trop tard n'ait attendri votre ame !
Une secrete horreur me le fait pressentir.
J'étais dans la prison, d'où je l'ai vu sortir ;

LA

(*d*) *Ton cœur s'est fait esclave; obéis, il est juste.* Ce vers est parfait, & ce retour de l'indignation à la clémence est bien naturel. C'est une belle péripétie, une belle fin de tragédie, quand on passe de la crainte à la pitié, de la rigueur au pardon, & qu'ensuite on retombe par un accident nouveau, mais vraisemblable, dans l'abyme dont on vient de sortir.

La douleur qui des ſens m'avait ôté l'uſage,
M'a du tems près de vous fait perdre l'avantage ;
Et ce qui doit ſurtout augmenter mon ſouci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me ſuis montrée,
Il a preſque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'était là qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.
Il hait le comte, & prête au parti qui l'accable,
Contre ce malheureux un ſecours redoutable.
On vous aura ſurpriſe, & tel eſt de mon ſort...

ELIZABETH.

Ah! ſi ſes ennemis avaient hâté ſa mort,
Il n'eſt reſſentiment, ni vengeance aſſez prompte
Qui me pût...

SCENE IV.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE. CÉCILE.

ELIZABETH.

APPROCHEZ. Qu'avez-vous fait du comte ?
On le mène à la mort, m'a-t-on dit.

CECILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainſi qu'à vos états ;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par ſa peine
Ceux qu'un appui ſi fort à la révolte entraîne.

ELIZABETH.

Ah ! je commence à voir que mon ſeul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.
Quoi ! l'on ſait que tremblante à ſouffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver ſi ſa fierté s'étonne.
C'eſt moi ſur cet arrêt que l'on doit conſulter ;
(*e*) Et, ſans que je le ſigne, on l'oſe exécuter ?

(*e*) *Et ſans que je le ſigne on l'oſe exécuter.* C'eſt ce qui peut arriver en France, où les cours de juſtice ſont en poſſeſſion depuis long-tems de faire exécuter les citoyens, ſans en avertir le ſouverain, ſelon l'ancien uſage qui ſubſiſte encore dans preſque toute l'Europe ; mais c'eſt ce qui n'arrive jamais en Angleterre ; il faut abſolument ce qu'on appelle le *death warant, la garantie de mort.* La ſignature du monarque eſt indiſpenſable, & il n'y a pas un ſeul exemple du contraire ; excepté dans les tems de trouble où le ſouverain n'était pas reconnu. C'eſt un fait public, qu'*Elizabeth* ſigna l'arrêt rendu par les pairs contre le comte d'*Eſſex*. Le droit de la fiction ne s'étend pas juſqu'à contredire ſur le théatre les loix d'une nation ſi voiſine de nous ; & ſurtout la loi la plus ſage, la plus

TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce huitième volume.

PRÉFACE *de l'éditeur.* . Page 3
Préface de Corneille *au lecteur.* . . . 16
Acteurs. 18
PULCHÉRIE, *tragédie.* 19

Préface de l'éditeur. 105
Avertissement de Pierre Corneille. 111
Acteurs. 112
SURÉNA, *général des Parthes, tragédie.* 113

Préface de l'éditeur. 197
Acteurs. 200
ARIANE, *tragédie.* 201

Préface de l'éditeur. 297

Au lecteur. 302

Acteurs. 304

LE COMTE D'ESSEX, *tragédie.* 305

Avis de l'Editeur. 396

Fin de la table des piéces.

SCENE V.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

ELIZABETH.

DDCHESSE, on m'a trompée, & mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt si tôt rendu, cette peine si prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du comte,
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il eſt puni.
Durs, mais trop vains remords! Pour commencer ma peine,
Traitez-moi de rivale, & croyez votre haine;
Condamnez, déteſtez ma barbare rigueur;
Par mon aveugle amour je vous coûte ſon cœur;
Et mes jaloux tranſports favoriſant l'envie,
Peut-être encor, hélas, vous coûteront ſa vie!

SCENE VI.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELIZABETH.

QUOI, déjà de retour? as-tu tout arrêté?
A-t-on reçu mon ordre? eſt-il exécuté?

TILNEY.

Madame...

ELIZABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'eſt-ce donc? qu'a-t-on fait?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ELIZABETH.

Par tes larmes! Je crains le plus grand des malheurs.
Ma flamme t'eſt connue, & tu verſes des pleurs!
Aurait-t-on, quand l'amour veut que le comte obtienne...
Ne m'apprends point ſa mort, ſi tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée inutile tranſport!
C'en ſera fait, ſans doute.

TILNEY.

Oui, madame.

ELIZABETH.

Il eſt mort?
Et tu l'as pu ſouffrir?

TILNEY.

Le cœur ſaiſi d'alarmes,

Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête ;
S'il arrive trop tard, on paira de sa tête ;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'état,
(*f*) D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat.

humaine, qui laisse à la clémence le tems de désarmer la sévérité & quelquefois l'injustice.

(*f*) *D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat, &c.* Le sang de *Cecile* n'était point vil ; mais enfin on peut le supposer, & la faute est légère. Cette injure faite à la mémoire d'un très-grand ministre peut se pardonner. Il est permis à l'auteur de représenter *Elisabeth* égarée, qui permet tout à sa douleur. C'est à-peu-près la situation d'*Hermione* qui a demandé vengeance, & qui est au désespoir d'être vengée. Mais que cette imitation est faible ! qu'elle est dépourvue de passion, d'éloquence & de génie ! Tout est animé dans le cinquième acte, où *Racine* présente *Hermione* furieuse d'avoir été obéie. Tout est languissant dans *Elizabeth*. Il n'y a rien de plus sublime & de plus passionné tout ensemble que la réponse d'*Hermione*, *Qui te l'a dit ?* Aussi *Hermione* a-t-elle été vivement agitée d'amour, de jalousie & de colère pendant toute la pièce. *Elizabeth* a été un peu froide. Sans cette chaleur que la seule nature donne aux véritables poëtes, il n'y a point de bonne tragedie.

Tout ce qu'on peut dire de l'*Essex* de *Thomas Corneille*, c'est que la pièce est médiocre, & par l'intrigue, & par le style ; mais il y a quelque intérêt, quelques vers heureux ; & on l'a jouée long-tems sur le même théatre où l'on représentait *Cinna* & *Andromaque*. Les acteurs, & surtout ceux de province, aimaient à faire le rôle du comte d'*Essex*, à paraître avec une jarretière brodée au-dessous du genou, & un grand ruban bleu en bandoulière. Le comte d'*Essex* donné pour un héros du prémier ordre, persécuté par l'envie, ne laisse pas d'en imposer. Enfin le nombre des bonnes tragédies est si petit chez toutes les nations du monde, que celles qui ne sont pas absolument mauvaises attirent toujours des spectateurs quand de bons acteurs les font valoir.

On a fait environ mille tragédies depuis *Mairet* & *Rotrou*. Combien en est-il resté qui puissent avoir le sceau de l'immortalité, & qu'on puisse citer comme des modèles ? il n'y en a pas une vingtaine. Nous avons une collection intitulée, *Recueil des meilleures pièces de théatre, en douze volumes :* & dans ce recueil on ne trouve que le seul *Venceslas* qu'on représente encore, en faveur de la première scène, & du quatrième acte, qui sont en effet de très-beaux morceaux.

Tant de pièces, ou refusées au théatre depuis cent ans, ou qui n'y ont paru qu'une ou deux

CECILE.

Cette perte pour vous sera d'abord amère;
Mais vous verrez bientôt qu'elle était nécessaire.

ELIZABETH.

Qu'elle était nécessaire! Otez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre.
Le comte par sa mort vous laisse tout à craindre;
Tremblez pour votre sang, si l'on répand le sien.

CECILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame; & quand le tems vous aura fait connaître
Qu'en punissant le comte, on n'a puni qu'un traître,
Qu'un sujet infidèle...

ELIZABETH.

Il l'était moins que toi,
Qui t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise.
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise;
Tu m'en feras raison.

CECILE.

Ces violens éclats...

ELIZABETH.

Va, sors de ma présence, & ne replique pas.

fois, ou qui n'ont point été imprimées, ou qui l'ayant été sont oubliées, prouvent assez la prodigieuse difficulté de cet art.

Il faut rassembler dans un même lieu, dans une même journée, des hommes & des femmes au-dessus du commun, qui par des intérêts divers concourent à un même intérêt, à une même action. Il faut intéresser des spectateurs de tout rang & de tout âge, depuis la première scène jusqu'à la dernière; tout doit être écrit en vers sans qu'on puisse s'en permettre ni de durs, ni de plats, ni de forcés, ni d'obscurs.

Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas, qui l'eût pensé ?
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace,
J'assemblais ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez,
Quand mille cris confus nous font un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
Je dépêche aussi-tôt vers vous de tous côtés.

ELIZABETH.

Ah! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connaître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, & cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embrasse, & sans que rien l'étonne,
Quoiqu'à tort, me dit-il, *la reine me soupçonne*;
Voyez-la de ma part, & lui faites savoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.
Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
En courant à la mort, ce sont eux que je fuis;
Et s'il m'en peut rester, quand je l'aurai soufferte,
C'est de voir que déjà triomphant de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver...

On ne lui donne pas le loisir d'achever,
On veut sur l'échafaud qu'il paraisse ; il y monte ;
Comme il se dit sans crime, il y paraît sans honte ;
Et saluant le peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère,
Tant que vous ayez su ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter ;
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux déjà le fer s'apprête ;
D'un visage intrépide il présente sa tête,
Qui du tronc séparée. . .

ELIZABETH.

Ah ! ne dites plus rien :
Je le sens, son trépas sera suivi du mien.
Fière de tant d'honneurs, (*g*) c'est par lui que je règne ;
C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne ;
Par lui, par sa valeur, ou tremblans, ou défaits, (*h*)
Les plus grands potentats m'ont demandé la paix,
Et j'ai pu me résoudre. . . Ah, remords inutile ?
Il meurt, & par toi seule, ô reine trop facile !
Après que tu dois tout à ses fameux exploits,

(*g*) *C'est par lui que je règne.* Rien ne prouve mieux l'ignorance où le public était alors de l'histoire de ses voisins. Il ne serait pas permis aujourd'hui de dire qu'*Elizabeth* régnait par le comte d'*Essex*, qui venait de laisser détruire honteusement en Irlande la seule armée qu'on lui eût jamais confiée.

(*h*) Il n'y a guère rien de plus mauvais que la dernière tirade d'Elizabeth. *Les plus grands potentats par Essex tremblans, lui ont demandé la paix, après qu'elle doit tout à ses fameux exploits. Qui eût jamais pensé qu'il dût mourir sur un échafaud ! quel revers !* On voit assez que ces froides réflexions font tout languir; mais le dernier vers est fort beau, parce qu'il est touchant & passionné.

J'ai couru ; mais partout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, madame, ont tout précipité :
Déjà ce triſte arrêt était exécuté ;
Et ſa perte ſi dure à votre ame affligée,
Permiſe malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ELIZABETH.

Enfin ma barbarie en eſt venue à bout.
Ducheſſe, à vos douleurs je dois permettre tout.
Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je deſire.

LA DUCHESSE.

Je cède à la douleur, je ne puis le céler ;
Mais mon cruel devoir me défend de parler ;
Et comme il m'eſt honteux de montrer par mes larmes
Qu'en vain de mon amour il combattait les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

SCENE VII.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.

LE comte ne vit plus! O reine, injuſte reine!
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?
Non, le plus fier tyran, par le ſang affermi. . .

SCENE DERNIÈRE.

ÉLIZABETH, SALSBURY, TILNEY,

ELIZABETH.

HÉ bien, c'en eſt donc fait? Vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le comte
Le plus grand. . .

ELIZABETH.

Je le ſais, & le ſais à ma honte.
Mais ſi vous avez cru que je voulais ſa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le tranſport.
Contre moi, contre tous, pour lui ſauver la vie
Il fallait tout oſer, vous m'auriez bien ſervie.
Et ne jugiez-vous pas que ma triſte fierté
Mendiait pour ma gloire un peu de ſûreté?
Votre faibble amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laiſſé faire, & vous m'avez perdue.

De ſon ſang pour l'état répandu tant de fois,
Qui jamis eût penſé qu'un arrêt ſi funeſte
Dût ſur un échafaud faire verſer le reſte?
Sur un échafaud! ciel! quelle horreur! quel revers!
Allons, comte, & du moins aux yeux de l'univers
Faiſons que d'un infame & rigoureux ſupplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injuſtice.
Si le ciel à mes vœux peut ſe laiſſer toucher,
Vous n'aurez pas long-tems à me la reprocher.

Fin du cinquième & dernier acte.

AVIS.

SI les hommes ne ſongeaient qu'à perfectionner leur goût & leur raiſon par les livres, les bibliothèques ſeraient moins nombreuſes & plus utiles; mais on veut avoir tout ce qu'on a écrit ſur une matière, & tout ce qu'un homme célèbre a écrit de mauvais comme de bon; dût-on ne le jamais lire.

Cette eſpèce d'intempérance dans ceux qui recherchent les livres, eſt plus pardonnable à l'égard de *Pierre Corneille* que de tout autre. Ses comédies qu'on a rejetées à la fin de cette édition, ſont à la vérité indignes de notre ſiècle; mais elles furent long-tems ce qu'il y avait de moins mauvais en ce genre, tant nous étions loin d'avoir la plus légère connaiſſance des beaux-arts. *Pierre Corneille* ouvrit la carrière du comique, & même de l'opera, comme nous l'avons remarqué. On verra dans ces comédies, qu'on ne joue plus depuis *Molière*, des vers quelquefois très-bien faits, & des étincelles de génie qui faiſaient voir combien l'auteur était au-deſſus de ſon ſiècle.

Fin du tome huitième.

Rare
Book.
Room